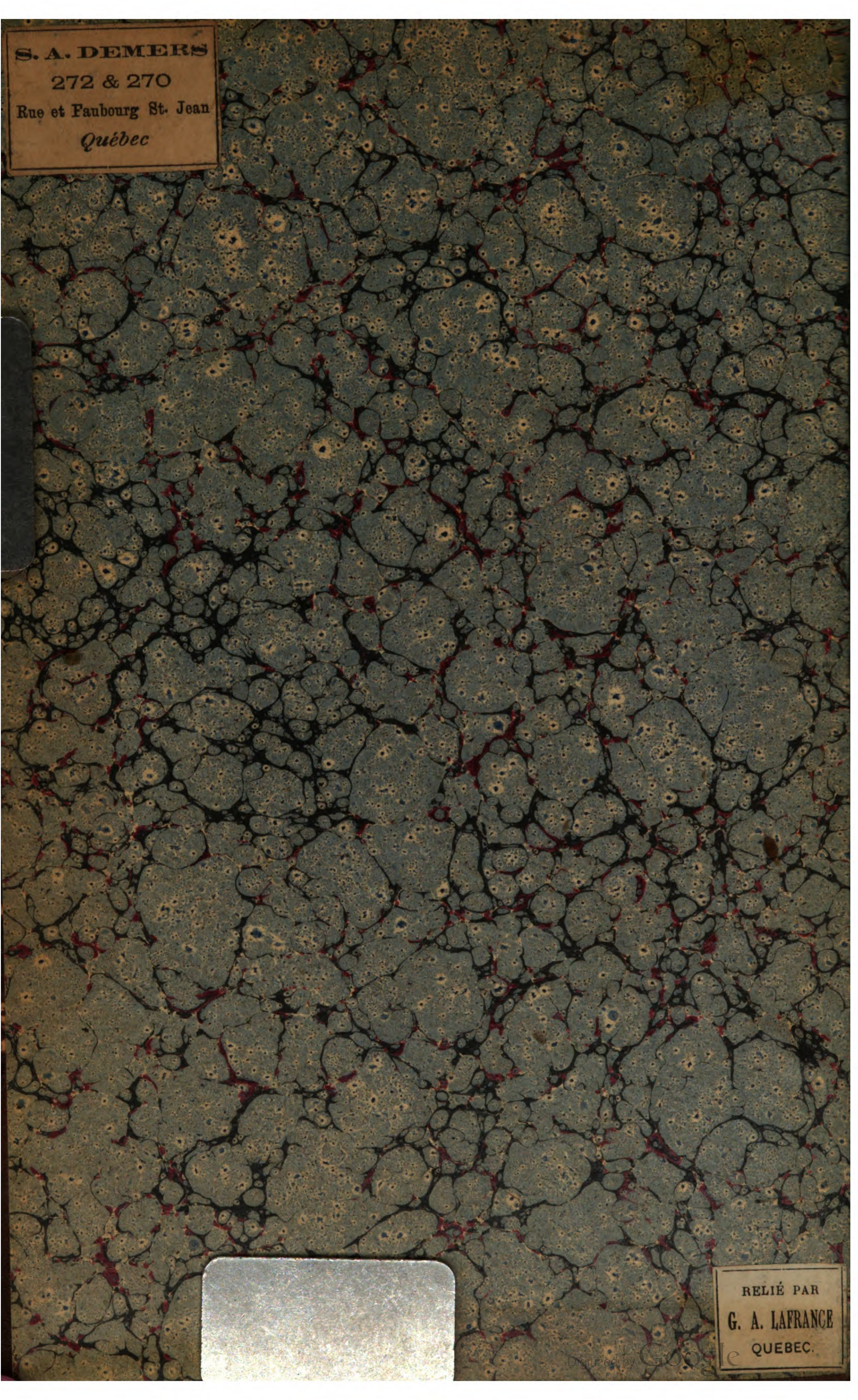
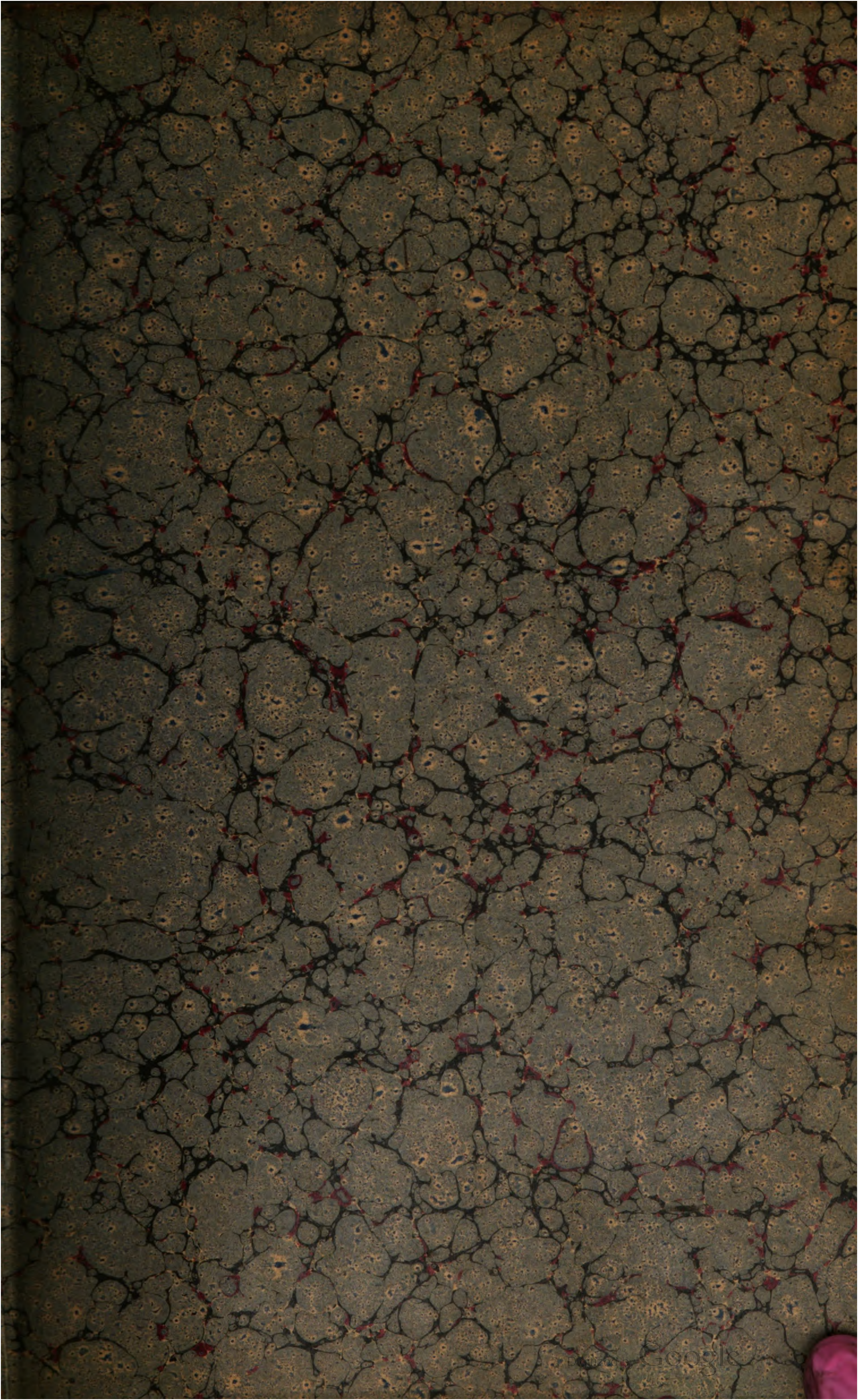
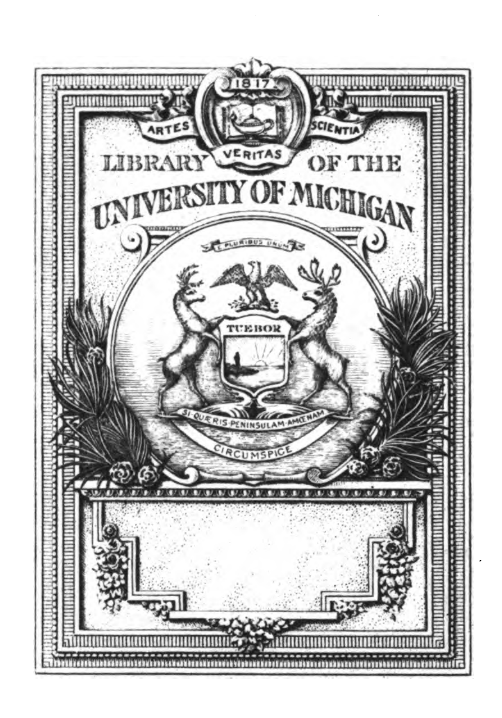

S. A. DEMERS
272 & 270
Rue et Faubourg St. Jean
Québec
RELIÉ PAR
G. A. LAFRANCE
QUEBEC




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

FONDÉ LE 1ER JANVIER 1882 ET PUBLIÉ
SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS H. TACHÉ

QUÉBEC.

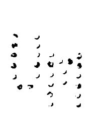
NOUVELLES

SOIREES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE

> " Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il ne les ait oubliées."
>
> CHARLES NODIER.

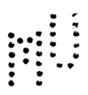
DEUXIEME VOLUME.



QUEBEC

TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883



NOUVELLES

SOIREES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTERATURE NATIONALE.

CANADA.

I

Canada, noble enfant de la chrétienne France !
Toi qui viens de sortir des langes de l'enfance
Comme une jeune aurore en toute sa splendeur,
Ton front se dresse altier sous tes forêts profondes
Et se mire orgueilleux, au sein des vastes ondes
Qui reflètent au loin ta sublime grandeur.

Echos dont les concerts font vibrer nos montagnes,
Brises qui nous portez les parfums des campagnes,
Fleuves qui vous perdez dans l'immense océan !
Grandes voix des forêts au jour de la tempête,
Quand le chêne vaincu courbe sa haute tête,
Et tombe en mugissant comme tombe un géant....

Rives de nos grands lacs, aux retraites si sombres,
Que l'on croit voir le soir de formidables ombres
Suivre l'astre des nuits sur le calme des flots ;
Quand les arbres des monts penchent leurs vieilles cîmes
Et semblent écouter au bord des noirs abîmes
Pour entendre des mers les éternels sanglots....

Et vous, vieilles tribus de races indomptables !
Dont les hymnes de sang et les cris redoutables
Epouvantaient jadis le silence des bois !
Vous, les maîtres du sol et les rois de naguère,
Dont l'écho redisait les mâles chants de la guerre,
Se mêlant au sabbat du farouche Iroquois....

Vous, dont on ne voit plus les traces effacées !
Et qui dormez là-bas dans vos tombes glacées,
Sous les brouillards épais du sombre Labrador !
Vous qui dormez aussi sur les rives humides
Du vieux Meschacébé, dont les énormes rides,
Comme d'anciens amis, vous visitent encor....

Héros du Canada, tombés au champ de gloire
En écrivant vos noms aux pages de l'histoire,
Pour dire à l'avenir qui furent nos aïeux !
Quand la France oublia sa fille la plus belle,
Et tant d'illustre sang que l'on versait pour elle,
Et ses plus nobles fils mourant sous d'autres cieux....

Et vous, pieux soldats de la sainte milice,
Qui vîtes se dresser le bûcher du supplice,
Comme autrefois le Christ l'arbre du Golgotha !
Quand vos corps palpitants se tordaient sous la flamme,
Et qu'un dernier soupir s'échappait de votre âme,
Pour la naissante foi du jeune Canada....

Vous tous réveillez-vous au fond de votre bière !
De vos vieux ossements secouez la poussière !
De vos linceuls jaunis, ramassez les lambeaux !
Jetez-les un instant sur vos pâles squelettes,
Et venez joindre encor vos ombres inquiètes,
Errant aux vents des nuits autour de vos tombeaux . . . .

Venez tous m'inspirer ce que je vais redire,
Et puisse votre souffle en passant sur ma lyre
Soulever du passé le mystérieux pli !
Venez rendre la voix à ma muse muette,
Car, moi, je veux aussi, de ma main de poète,
Essuyer de vos fronts la mousse de l'oubli !

II

Terre du Canada ! te souvient-il encore,
Quand ton front couronné de sa première aurore
Se dressait radieux dans l'azur de ton ciel !
C'était en ces vieux temps où naquirent les mondes,
Quand l'espace entendit les paroles fécondes
            Que lança l'Eternel !

Quand l'informe chaos s'enfuit de son domaine ;
Et que le Créateur, de sa main souveraine,
Assit sur le néant son immense univers !
Qu'on entendit soudain les sphères infinies
Redire dans les cieux leurs grandes harmonies,
            En sublimes concerts ! . . . .

Et tu dormis longtemps du sommeil de l'enfance,
Et nul bruit ne troublait le sauvage silence
            Qui régnait sur tes bords ;
Sur ton vaste berceau noyé dans le mystère,
La nature veillait comme veille une mère,
Et berçait ton sommeil de ses vagues accords.

Tantôt te recouvrant d'un manteau de verdure,
Elle t'embellissait de la riche parure,
Qu'apportait le printemps ;
Et lorsque des hivers venait le froid cortège,
Elle étendait sur toi son écharpe de neige,
Pour mettre ta splendeur à l'abri des autans.

Seuls les enfants des bois, du fond de leurs retraites,
Troublaient les belles nuits de leurs horribles fêtes,
Où les scalpes tombaient sous leurs sanglantes mains,
Quand les pâles lueurs de l'aube matinale
Eclairaient en tremblant la danse saturnale
Des atroces festins !

Mais la voix des forêts de la jeune Amérique
Et les vagues sans fin de la vieille Atlantique
S'unissent pour chanter un hymne au Créateur !
Un monde nouveau-né, de ses lointains préludes,
Réveille tout à coup les vastes solitudes,
Du pôle à l'équateur !

III

Par de là les confins où le temps se termine,
S'élève de Sion l'éternelle colline,
Ou règne Jéhovah dans son immensité !
Son trône est un soleil au fond des grandes nues ;
L'infini, son domaine aux bornes inconnues,
Comble l'éternité.

C'est là que le Très-Haut, du sein de l'empyrée,
Des mondes et des temps compute la durée,
Qui devant son regard passe comme l'éclair ;
A ses pieds, l'univers, sous son immense dôme,
Révèle son néant, tel qu'un fragile atôme
Qui flotte au gré des vents sur une vaste mer.

Mais des mondes sans fin qui roulent dans l'espace,
Il en est un, surtout, dont Dieu guide la trace,
De sa puissante main ;
Dans la création sa place est la première,
Et c'est lui qui jadis a prêté sa poussière,
Lorsque le Créateur moula le genre humain.

Le plus faible soupir, la plus humble prière,
Le vœu le plus secret, qui monte de la terre
Aux pieds de l'Eternel,
Arrive à son oreille, avec plus d'harmonies
Que n'en disent aux cieux les sphères réunies
En concert solennel.

Elève, ô Canada, ta voix forte et sonore !
Prépare tes enfants, qui sommeillent encore,
Au sublime réveil !
Pour toi se lève enfin une aurore nouvelle,
Et la brise des mers t'apporte sur son aile
Un plus brillant soleil !

J. DONNELLY,



POUR LES NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

(1883)

IL y a un an, je saluais le premier l'apparition des " Nouvelles Soirées Canadiennes. " Je l'avoue, je ne le faisais guère que par pure courtoisie, avec cet attendrissement étrange, qui saisit souvent les vieux garçons à l'aspect d'un nouveau-né. J'en avais tant vu de ces essais stériles, de ces publications éphémères, de ces revues qui n'avaient fait que naître, dont la vie s'était arrêtée au premier vagissement et qui étaient allées chercher des abonnés dans un monde meilleur ! Comment croire à l'avenir des " Nouvelles Soirées," fondées par des jeunes gens qui n'avaient pas fait leur temps d'épreuve, qui n'avaient ni l'expérience, ni les ressources nécessaires, quand les " anciennes," si bien constituées, si bien nourries pendant plusieurs années, étaient dejà depuis longtemps couchées sous le froid linceul de l'oubli ? En littérature, plus qu'en toute autre chose,

une résurrection a toujours quelque odeur lointaine d'ensevelissement, et le souscripteur, dont l'odorat est subtil, flaire aussitôt une nouvelle " lettre de faire part" qu'il recevra avec le deuxième numéro du phénix. C'est dans de telles circonstances qu'on nous invitait, une douzaine d'écrivains supérieurs, à porter aux fonds baptismaux une enfant du beau sexe, *sans regard et sans voir*, comme l'était à sa naissance Victor Hugo, qui compte aujourd'hui ses quatre-vingt-deux ans. Quelques-uns n'osèrent ; les plus hardis, sans être plus confiants, acceptèrent. C'étaient des aguerris, ceux-là, des blasés qui ne comptaient plus les déceptions littéraires et qui apportaient leur concours avec une sorte d'abandon sceptique, de même qu'on est généreux par tempérament et que l'on donne sans en ressentir aucun plaisir, sans se soucier du plaisir que l'on fait à ceux qui reçoivent.

Et maintenant voilà que cette chétive enfant a vécu une année, tout ce temps presque sans mère, et quand la plupart des parrains qui lui avaient promis un appui fidèle ont déserté son berceau ! La voilà devenue un gros volume de six cents pages, elle que la vie semblait avoir effacée de son livre et que nous avions accepté de soutenir, comme cela nous arrive.... par habitude. Elle a vécu, en vérité, je ne sais trop comment, moi qui l'ai souvent et longtemps perdue de vue. Toujours est-il que la voilà, et ce qui plus est, avee quatre années de vie nouvelle, assurées par un contrat parfaitement en règle, signé par les parties et

garanti par la solvabilité reconnue de ceux qui entreprennent de conduire les " Nouvelles Soirées " jusqu'au 1er janvier 1885. Donc, plus d'hésitations maintenant, plus de louche contrainte, plus de *si*, plus de *mais*. Nous avons désormais devant nous un travail régulier à accomplir ; profitons-en, nous qui ne savons rien faire que la plume à la main. Faisons sortir l'enfant de ses langes, et qu'il marche. S'il doit succomber après ses cinq ans d'existence, eh bien ! ce ne sera pas sans avoir noblement et utilement vécu. N'est-ce donc rien pour nous que de travailler deux ans sur le terrain de la pensée, d'associer chacun de nos lecteurs à nos études et de leur en faire cueillir le fruit mûri par nos soins ? Est-il une jouissance plus digne d'être recherchée ? Est-il une récompense plus digne de l'écrivain ?

Et puis, il paraît que nous serons rémunérés de la manière la plus positive, en espèces sonnantes.... Oh Dieu ! peut-on ne pas trembler d'émotion en lisant la clause exquise du contrat qui le stipule dans les termes les plus catégoriques et les mieux calculés pour nous piquer d'un bienfaisant aiguillon ? Tant la page, voilà. C'est dit : nous sommes immédiatement inspirés. A propos, ne serait-ce pas aujourd'hui une bonne occasion de faire justice sommairement d'un vilain préjugé qui a duré longtemps, longtemps, et qui fleurit encore dans bien des esprits, malgré les démentis éloquents et nombreux qu'il a reçus depuis plusieurs années déjà ? Oui, mais, attaquer un préjugé ! Sysiphe

sait ce qui en est de cette besogne-là. Son rocher, pur symbole, n'était pas autre chose que le préjugé. On l'escalade jusqu'au sommet ; on le démolit victorieusement, pièce à pièce ; il n'en reste plus rien, pas même de quoi élever dessus un château de cartes ; c'est une affaire faite ; on n'en parlera plus ; déjà l'on chante victoire.... et, tout à coup, voilà qu'on est précipité en un clin d'œil de toute la hauteur du rocher, aux trois-quarts démoli soi-même. Le préjugé que l'on croyait avoir mis en poussière est là devant soi, absolument intact, aussi bien établi sur sa base, aussi à pic qu'il le fut jamais. Etrange ! Peut-on concevoir qu'une chose qui se prend si aisément soit si difficile à détruire ? Quoi de plus facile en effet que le préjugé ? Il nous exempte de tant de réflexions et de tant de raisonnements ! Une opinion toute faite, c'est si commode ! On est d'accord avec tout le monde, ça va si bien ! Même lorsqu'on arrive à se convaincre qu'on n'a pas tout à fait raison, on ne rompt pas encore avec son préjugé qui a été si longtemps et si fidèlement bon serviteur. Eh bien ! soit ; je vais être le Sysiphe de la circonstance, je vais escalader l'éternel rocher, et, titan du pays (1), attaquer, tête baissée, un préjugé d'autant plus détestable qu'il ne peut que nous rabaisser et nous conduire à l'effacement de nous-mêmes.

---

(1) Expression familière que l'on emploie souvent en Canada pour signifier *du cru, indigène, national*.... L'auteur n'a pas craint de s'en servir, voulant conserver à sa phrase l'originalité et la couleur essentiellement canadiennes, comme il l'a fait dans tous ses précédents écrits. (Note de l'éditeur.)

Il y a des préjugés absurdes, mais qui portent en eux une certaine noblesse et qui font faire de grandes choses, de même qu'il y a des enthousiasmes, absolument insensés, mais devant lesquels on s'incline, parce qu'ils jaillissent d'une généreuse inspiration et qu'ils exaltent le cœur et l'âme à la fois. Ici, nous avons à combattre un ennemi personnel ; soyons féroces.

Qui de vous, lecteurs, n'a pas entendu dire cent fois, deux cents fois, que la littérature ne paie pas et ne paierait jamais dans notre pays, qu'il fallait être un rêveur, un homme dénué de tout sens pratique pour s'y adonner, qu'elle ne pourrait jamais devenir une carrière, que, pour réussir, il faut tourner toute son activité, toutes ses ressources et toutes ses aspirations vers le commerce, vers l'industrie, vers les entreprises publiques, abondantes en appâts et en éléments de spéculation pour les esprits ingénieux qui savent profiter des situations ; que les gens lisent trop peu en Canada pour qu'il vaille la peine d'écrire, qu'on y achète un ouvrage canadien pour encourager l'auteur, mais non pas par le motif qu'il est apprécié et goûté, et combien d'autres arguments encore qui, s'ils l'emportaient une fois sur les besoins et les impulsions irrésistibles de l'esprit, feraient de nous un peuple de sauvages capables de chiffrer encore pendant une génération, mais qui ne comprendrait plus la règle de trois au bout de la troisième et ne tarderait pas à tomber dans la plus épaisse barbarie ! Eh

quoi ! ne sait-on pas que dès qu'un peuple s'ouvre à la civilisation, il naît de suite chez lui une littérature ? que cette littérature, qui est l'image fidèle de ses conditions particulières, de ses mœurs, de ses habitudes, de ses goûts, qui est l'expression de ce qu'il sent, de ce qu'il veut, de ce qu'il aspire à devenir, lui est aussi nécessaire que le pain qu'il produit, que les étoffes qu'il fabrique ? Mais ce sont là des choses banales. Il n'est pas nécessaire d'en appeler au témoignage invariable de l'histoire à cet égard ; le simple raisonnement, le simple instinct suffisent pour démontrer l'absolue nécessité d'une littérature nationale chez un peuple qui se développe, qui progresse, dont les facultés s'élargissent et dont l'esprit, désormais mis en exercice, occupé presque sans relâche, a besoin, lui aussi, d'être alimenté et cultivé. A lui aussi il faut ses fabriques et ses usines, et quels en peuvent être les ouvriers si ce n'est ces hommes qui se vouent aux œuvres de l'intelligence et qui accomplissent un travail que j'appellerais à bon droit fatal, s'ils n'y mettaient pas autant d'ardeur et de zèle, et s'il ne leur était pas si cher à tous ?

La littérature canadienne ne rémunère pas, dit-on. Eh ! pardieu, je sais bien qu'elle ne rapporte pas autant que les littératures de l'Europe et des Etats-Unis, là où les lecteurs se comptent par millions et où ils sont, depuis longtemps, formés aux productions littéraires de leurs pays respectifs. Mais je dis que dans un petit pays comme le

nôtre, où il n'y a pas même un million de canadiens-français, où la population instruite est très-restreinte et n'a presque pas de loisirs en dehors du travail obstiné qu'elle s'impose tous les jours pour le pain quotidien, un pays où le goût de la lecture ne s'est acquis et ne s'est répandu sérieusement que depuis quelque quinze ou vingt années, je dis que le résultat a été merveilleux pour un aussi court espace de temps, et que nous avons été les témoins d'un épanouissement littéraire aussi rapide qu'inattendu. Je dis qu'il n'y a pas un seul ouvrage canadien, d'une valeur réelle, qui n'ait convenablement rémunéré son auteur, s'il a pris les moyens de le répandre et de le faire lire. Or, c'est là le difficile sans doute, et tout le monde n'est pas prêt à entreprendre cette besogne. Alors, comment faire ? Le commerce des livres n'est pas encore organisé dans notre province,—les libraires ne suffisent pas à cela—et les agents sérieux, responsables, ne se trouvent nulle part.

Eh bien ! c'est dans des circonstances aussi défavorables, aussi difficiles, que le nombre des lecteurs a prodigieusement augmenté ; ce nombre est égal, proportion gardée, à celui de tous les autres pays, si nous tenons compte des désavantages nombreux qui semblent être notre part exclusive. Voyez notre journalisme. Quels progrès depuis dix-sept à dix-huit ans ! A cette époque il n'y avait pas un seul journal quotidien ; on ne pensait même pas qu'il pût en exister, tant il semblait difficile de faire face, avec des

2

moyens insignifiants, à la quantité de besogne qu'exigent des traductions multiples, une rédaction de tous les jours et l'ensemble des matières indéfiniment variées qui forment la substance d'un numéro de journal. Cependant, cette tâche, on l'a entreprise, malgré les prophéties sinistres et les découragements prodigués sous vingt formes diverses ; et aujourd'hui l'on ne compte plus guère, dans nos principales villes, que des journaux quotidiens dont quelques-uns se tirent à sept, huit, et même dix mille exemplaires ! Sans doute, le journalisme est une forme très-secondaire de littérature ; sans doute les faiseurs d'entrefilets, de faits divers, et les traducteurs de nouvelles ne sont pas des littérateurs ; il semblerait même que, dans notre pays, plus on est *assistant*-rédacteur, moins on est écrivain, mais l'expansion rapide et très-grande du journalisme canadien n'en démontre pas moins que le nombre des lecteurs s'est étonnamment accru depuis une quinzaine d'années et que les gens de lettres n'ont pas tout à fait tort d'espérer en l'avenir. Voilà un premier point établi.

Maintenant, en ce qui concerne les œuvres littéraires proprement dites, combien y en a-t-il qui soient dignes d'un succès quelconque ? Franchement, il est difficile de trouver un aussi grand nombre de productions ineptes, dépourvues de toute pensée, de toute originalité, de tout intérêt, de tout attrait. On ne sait pas ce que c'est, et l'on se demande de quelle pâte peuvent être pétris

ceux qui croient que cela vaut la peine de voir le jour. Ce sont ces bousilleurs-là surtout qui se plaignent de notre public ; ce sont ces parasites du champ des lettres, ces impuissants, éternels fléaux de la ruche, plaies attachées aux flancs de tous les vrais producteurs, qui poussent des cris de butor sur le peu de succès de la littérature, de *leur* littérature, devraient-ils dire. Si le public les accueille avec le dédain qu'ils provoquent, est-ce le public qui est coupable ? Est-ce lui qu'il faut accuser de n'avoir ni inclination pour les choses de l'esprit, ni goût pour les apprécier, ni désir de les encourager ? Non, loin de là ; depuis nombre d'années je remarque, au contraire, chez ce même public, un désir toujours croissant d'apprendre, une culture qui se développe et un goût qui s'éclaire de plus en plus. Il ne tient qu'à ceux qui savent l'intéresser, lui plaire et l'instruire, de recueillir le fruit de ces dispositions heureuses et d'en faire leur profit. La littérature ne saurait être encore chez nous, à proprement parler, une carrière ; mais elle peut fournir un appoint considérable et compléter ce qui manque à certaines carrières honorables, mais pas assez lucratives. Pour cela, ce n'est pas seulement le talent qui est nécessaire, mais surtout le travail et l'étude, deux choses qui font généralement défaut.

Etudiez donc, jeunes gens, et travaillez. La matière est abondante et féconde. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous et qu'à puiser à pleines mains. Nul pays ne se prête mieux que

le nôtre aux grandes inspirations, à une littérature fortement nourrie et puissamment originale. A l'œuvre donc, jeunes gens. Encore une fois, étudiez et travaillez.

Savoir, c'est pouvoir. Formez-vous aux grandes conceptions par le spectacle d'une grande nature. Laissez les clichés, abandonnez les calques et les imitations stériles aux impuissants qui ne savent pas se frayer une voie nouvelle dans un pays où tout est d'une nouveauté saisissante, où la nature conserve encore vierge l'empreinte de Dieu sur la création. Soyez prêts aussi pour toutes les découvertes, pour toutes les applications de la science moderne. Déjà en maint endroit a cédé l'étrange muraille qui nous isolait presque du reste des hommes. Notre vaste Dominion recule tous les jours devant nous ses insaisissables limites ; et sur ces espaces presque infinis, hier encore inconnus, se trouvent des richesses que des centaines de générations à venir ne pourront épuiser. Nous sommes entrés dans une phase absolument nouvelle de notre existence, dans une sphère d'action presque subitement et largement agrandie. Le Canada a percé brusquement l'enveloppe qui semblait le dérober au reste du monde, et en se révélant avec ses prodigieuses ressources, son territoire ample comme un continent et que les océans entourent au nord, à l'est et à l'ouest, avec sa population vigoureuse qui va jusqu'à fournir à l'étranger même un élément considérable, avec ses horizons chargés de promesses pour l'avenir,

il a étonné le vieux monde qui s'est demandé d'où venait ce géant et comment il avait pu rester si longtemps inaperçu.

Le moment est donc venu pour vous, jeunes gens qui avez à faire votre fortune et celle du pays. Mais pour cela soyez prêts ; étudiez, étudiez. Notre siècle appartient aux travailleurs, et nul n'a de place que celle qu'il a conquise. Travail sans relâche depuis l'aube jusqu'à la nuit ; il le faut. Dans notre âge de fer et de feu, où l'on parle par l'électricité et où l'on marche par la vapeur, personne n'a le loisir de s'arrêter : il faut savoir beaucoup pour être de quelque service à son pays. Un combat incessant, acharné, qui enfante chaque jour de nouvelles découvertes, se livre autour des trésors de la terre, promis aux plus actifs, aux plus entreprenants et à ceux qui sont les plus avares de leurs heures, parce qu'ils en connaissent mieux tout le prix. Du reste, c'est une loi généreuse et sacrée que celle du travail. Par lui l'on remplit et l'on prolonge la vie ; on aime les efforts et les sueurs qui renferment tant de promesses de récompense ; une noble émulation anime sans trève toutes les facultés ; la volonté s'exerce, s'affermit et se retrempe davantage à chaque heure ; la sphère d'action s'agrandit tous les jours ; l'ambition, une fière et légitime ambition, recule incessamment les sommets qu'elle veut atteindre ; et ainsi, de l'ensemble des efforts individuels, de toutes les énergies activement employées, résulte ce merveilleux spectacle du monde moderne et du globe transformé.

Jeunes gens, vous qui le voyez se dérouler devant vous, ce merveilleux spectacle, préparez-vous à des choses plus grandes encore peut-être, mais surtout élevez-vous dès maintenant au niveau de ce que réserve l'avenir.

ARTHUR BUIES.

Janvier 1883.



CHRONIQUE.

DÉCIDÉMENT je n'ai pas le tempérament qu'il faut pour écrire dans une revue aussi pacifique que les *Nouvelles Soirées Canadiennes*. Je suis agacé de ce qui se passe un peu partout ; il me faut élaguer tous les sujets qui se présentent à mon esprit, tourner le dos à des farceurs dangereux que j'aurais tant de plaisir à fustiger, garder mon sérieux devant le ridicule, la vanité et la sottise. Nous sommes ici dans le domaine des fleurs et des choses aimables : essayons de n'y pas paraître trop dépaysés.

L'année 1883 s'est ouverte gaîment. Au premier jour de l'an, Janus n'avait plus qu'une seule face, celle qui regarde l'avenir ; et cet avenir semblait rose pour tout le monde.

Toute la moins belle partie de notre population était sur pied.

M'est-il permis de dire que, pendant les visites du nouvel an, j'ai trouvé les dames de Québec plus aimables que jamais ? J'ai remarqué chez la

plupart cette absence d'exagération, ce tact délicat, cette aisance souriante qui sont les traits caractéristiques de la véritable distinction.

Au sortir de mes visites, je communiquai mes impressions à un ami, bon musicien, et, partant, assez original.

—La femme, me dit-il, c'est la mesure à trois temps ; l'homme c'est la mesure à quatre temps. La mesure à trois temps, c'est la grâce ; la mesure à quatre temps, c'est la force. Y êtes-vous ?

—Un peu ; mais vous me semblez exclusif. La grâce et la force ne peuvent-elles pas se rencontrer chez le même individu ?

—Oui, sans doute ; aussi il y a la mesure à douze-huit, le *grand combiné*, la force et la grâce réunies, comme dans la *Bénédiction des Poignards*, le sextuor de *Lucie*, le final de *Lucrezia Borgia*. Une femme d'un caractère à la fois ferme et doux, un homme de génie aimable, c'est le grand combiné, c'est l'idéal. Avez-vous lu les écrits de Marie Gjertz sur le rhythme ?

—Non.

—C'est dommage. Il y a une étonnante corrélation entre la musique et les autres arts, même l'art de gouverner les hommes. Je souhaite à notre province des hommes qui réunissent la force et la grâce, des hommes qui mettent en pratique la devise : *Suaviter*.... Comment dites-vous cela ?

—*Suaviter in modo, fortiter in re.*

—C'est cela ; c'est la mesure à douze-huit ; c'est le grand combiné. Adieu.

—Quel fou ! me dit un gros bourgeois trapu qui venait de me présenter *les compliments de la saison* (compliments of the season).

—Je ne le trouve pas si fou, répondis-je ; j'avoue cependant qu'il n'est pas toujours facile de le comprendre.

*
* *

La nuit des Rois a été très-froide. Balthazar, Melchior et Gaspard ne voyageaient pas par une semblable température. Il est vrai que l'amour et l'espérance qui réchauffaient leurs cœurs, et les rayons de l'étoile mystérieuse qui leur servait de guide, auraient pu leur faire oublier même les rigueurs d'une nuit d'hiver canadienne.

Les reliques des Rois Mages sont déposées dans la cathédrale de Cologne. Une autre église de Cologne,—l'église de Sainte-Ursule,—contient une des urnes dans lesquelles l'eau fut changée en vin, aux noces de Cana.

Cette fête des Rois est la fête de l'universalité de la Rédemption. Les jansénistes n'admettaient pas cette universalité, mais la voix infaillible du souverain pontife Innocent X a condamné leur erreur.

Où en serions-nous, avec nos discussions et nos disputes, où serait notre foi si Dieu n'avait pas donné à son Vicaire le don de l'infaillibilité ?

L'usage de tirer le gâteau des Rois est, il me semble, moins général qu'autrefois. Les jeunes garçons et les jeunes filles craignent-ils de se trouver rois ou reines pour de bon ? S'il leur fallait prendre ce rôle au sérieux, ils n'auraient peut-être pas tort de s'effrayer. " On a vu, a dit Châteaubriand, des reines pleurer comme de simples femmes, et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que peuvent contenir les yeux des rois."

Le mois de janvier rappelle deux dates bien tristes de l'histoire des rois de France et d'Angleterre. C'est le 30 janvier 1649 que fut exécuté Charles Ier d'Angleterre, et c'est le 21 janvier 1793 que Louis XVI, roi de France, périt sur l'échafaud.

Les Canadiens-français ont eu le bonheur d'échapper à la grande révolution de 93 : il n'ont jamais fait mourir leurs chefs ni brûler les demeures royales, et lorsque le château Saint-Louis fut détruit par le feu (le 23 janvier 1834), ce fut par pur accident.

*
* *

La Législature de Québec va bientôt entrer en session. L'éloquence de nos députés va venir

alimenter nos chroniques. Remercions en le ciel :

> Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
> Et sa bonté s'étend à la littérature.

Les représentants du peuple ne parleront que juste le temps nécessaire pour se faire comprendre, et sans songer à l'effet de leurs discours sur l'auditoire élégant et muet de la galerie de l'*orateur*. Pendant toute cette session, les journalistes n'écriront que la vérité, et rien autre chose que la vérité. Après cela, attendons-nous à voir notre province citée comme la plus sage et la plus aimable des huit sœurs de la confédération canadienne.



J'allais oublier de parler des marcheurs à la raquette de Montréal, qui ont eu l'heureuse pensée de venir nous faire visite. Ils ont été reçus froidement par la température, et chaleureusement par notre population.

Le concert donné à l'occasion de cette visite, par le corps de musique de la "cité de Montréal," a été charmant. Des extraits de *Nabucodonosor*, fort bien exécutés, m'ont permis de faire, une fois de plus, une comparaison entre le génie de Verdi et celui de Victor Hugo,—je dis bien Victor Hugo. L'ouverture de *Guillaume Tell* nous a transportés dans la douce et poétique Italie ; car si la scène

du drame de Schiller se passe en Suisse, la merveilleuse musique de Rossini est bien de ce pays charmant où, comme l'a dit Métastase, la langue elle-même est une musique, *musica stessa !*

Cette introduction à la partition de *Guillaume Tell* (avant l'orage,—l'orage,—pastorale,—ouverture) est tout un poëme musical. Qu'on veuille bien me permettre de mêler un peu de description à l'analyse de cette œuvre admirable, telle que transcrite pour musique militaire :

*
* *

L'atmosphère est brûlante ; un calme sinistre, précurseur de l'orage, règne dans la nature ; pas un souffle dans l'air. La mélodie (donnée par le basson), languissante, épuisée, mais d'un incomparable suavité, revêt avec grâce quelques lambeaux d'une harmonie diaphane que lui jettent mollement les cors aux timbres émus.

Un sourd trémolo des petites caisses annonce le tonnerre lointain ; le solo s'interrompt un instant, pour reprendre, plus languissante encore, sa marche mélodieuse.

Les instruments attaquent l'orage.

" C'est d'abord rumeur légère ; " puis le rhythme s'anime ; l'idée se développe. Des notes brèves, des cris inquiets sont donnés, en syncopes, par les

clarinettes et les hautbois, sur un dessin des secondes clarinettes et les notes soutenues des cors et des bassons. Les ophicléïdes, les trombones, les flûtes, les fifres, les cornets et les trompettes font leur entrée : tous les instruments éclatent dans un ensemble formidable.

La forêt ploie sous l'effort de la tempête ; sa chevelure de feuillage est tordue par le vent ; des cris aigus sortent de son sein. Tour à tour les instruments gravissent l'échelle sonore avec une irrésistible puissance ; puis les notes refoulées à l'aigu commencent, en chromatique, une descente furieuse. On dirait d'immenses vagues franchissant les limites de l'océan, inondant le rivage, puis rentrant précipitamment dans le gouffre.

Toutes ces clameurs ont des intervalles pendant lesquels un bruit sourd, lointain, solennel, se fait entendre.

Ces intervalles s'élargissent : l'orage s'éloigne peu à peu.

Une hirondelle rase la terre de son vol rapide et jette son cri dans les airs. Ces notes sont données par la flûte, qui exécutera des dessins délicieux pendant le solo qui va suivre.

Ici commence la pastorale, la belle et admirable pastorale, jouée par le hautbois et accompagnée du *sostenuto* des cors, pour remplacer le *pizzicato* des instruments à cordes.

Une douce rêverie vous a transportés dans les montagnes, loin, bien loin du théâtre.... tout à coup, une fanfare vous rappelle à la réalité. Voici l'ouverture proprement dite, chaude, vive, brillante, superbe. Mesure à deux temps, rapide, précipitée. Les clarinettes se livrent à des *vocalises* ravissantes ; la strette finale est d'une chaleur extrême ; l'entraînement est irrésistible, et les dernières mesures sont toujours couvertes par les applaudissements de l'auditoire.



Guillaume Tell nous a fait oublier le club des marcheurs à la raquette. On parle de la création d'un club identique à Québec. L'idée est excellente. L'usage de la raquette est très hygiénique ; c'est aussi pour nous un usage national. D'Iberville et ses compagnons, dans leurs courses héroïques, et tous nos grands-pères, dans leurs guerres contre l'Anglais et leurs plaisirs de la saison d'hiver, se servaient de cet original et élégant accessoire de la chaussure canadienne. Les premiers missionsionnaires de la Nouvelle-France en faisaient aussi usage, comme nos missionnaires d'aujourd'hui, et j'ai lu quelque part que Monseigneur de Montmorency-Laval, premier évêque du Canada, se rendait de Québec à Saint-Joachin les raquettes aux pieds.

ERNEST GAGNON.

UNE AUDIENCE
CHEZ M. LOUIS VEUILLOT.

UN ami, grand admirateur comme moi de M. Louis Veuillot, me demandait un jour si j'avais fait connaissance avec le célèbre rédacteur-en-chef de l'*Univers*, pendant mon séjour à Paris.

—Mais oui, répondis-je, je l'ai vu une fois environ trois minutes durant.

Surpris de cette réponse et de l'air enjoué qui l'accompagnait, mon ami répliqua :

—Pendant trois minutes ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Je suis pressé, repartis-je ; j'écrirai à votre intention, un petit article qui aura pour titre : " Une audience chez M. Veuillot.

J'accomplis aujourd'hui cette promesse. Je raconte de mémoire et sans notes, conséquemment

je ne garantis pas le mot à mot de la conversation ; mais j'ai fait un sérieux appel à mes réminiscences et je suis sûr de n'être pas loin de l'exactitude. A tout cas, ce qui va suivre est, en somme, le récit authentique d'un petit évènement qui me laisse en jouissance d'un de ces souvenirs qu'on aime à cultiver.

Je dois d'abord dire que je vois en M. Louis Veuillot non-seulement l'écrivain de premier ordre que j'applaudis, mais surtout un noble caractère que j'admire, un fier chrétien que je vénère.

Il a des défauts, disent des gens qui, sans doute, n'en ont pas, ou en ont d'une autre espèce. D'accord, mais c'est tout de même une belle et grande figure que cet homme, fait de force et de spontanéité, et aussi de docilité et d'obéissance, —qui veut servir la vérité nette, ne veut servir qu'elle et ne recevoir d'oracles que de l'Eglise, par son chef infaillible.

Cela posé, on sera peut-être étonné de ce que j'aie passé, une première fois, près d'un an à Paris sans chercher à voir M. Veuillot ; de ce que, pendant un second séjour dans la capitale de la France, j'en eusse fait peut-être encore autant, sans une circonstance indépendante de ma volonté. La raison en est que, sachant M. Veuillot très-occupé et accablé de visites, il me répugnait d'ajouter aux ennuis inévitables de sa position d'homme célèbre, la charge de satisfaire, pour mon

compte exclusif, une simple curiosité, puisque je n'avais aucune affaire à traiter avec lui et que ma visite ne pouvait avoir de signification dans la circonstance. Car, à l'encontre de ce qu'ont pu imaginer des personnes qui portent ailleurs leurs hommages, quelqu'admirateur qu'on soit de M. Veuillot, de notre côté des monts,. on ne va pas le voir, comme on va voir le Pape, pour lui jurer obéissance et lui demander sa bénédiction. On va le rencontrer par affaire, pour lui témoigner son estime, pour s'approcher d'un homme de mérite exceptionnel. J'ai peut-être eu tort de céder à mon hésitation et de ne pas me rendre, tout d'abord, aux considération qui mènent tant de visiteurs chez M. Veuillot.

C'est à l'intervention d'un ecclésiastique canadien, que des circonstances particulières, avaient mis avec M. Veuillot sur le pied d'une certaine intimité, que je dois d'avoir été reçu par l'illustre écrivain,

—Sachant que vous n'avez pas encore eu occasion de connaître M. Veuillot, vint un jour me dire M. l'abbé X...., je vous ai ménagé une entrevue. Allez chez lui tel jour, à telle heure, et vous serez admis. N'y manquez pas, c'est convenu, il vous attend.

A la décharge de l'obligation qui m'en était ainsi faite, obligation qui m'était bien douce, je fus exact au rendez-vous. Ayant sonné à la

3

porte indiquée par le concierge, je me vis de suite dans une antichambre, en présence d'une vieille domestique qui, avant toute demande ou explication de ma part, me dit en m'indiquant un siége :
—Daignez vous asseoir, Monsieur, en attendant votre tour.

Mon tour venait évidemment après le tour d'un homme d'âge moyen, assis en face d'une porte par laquelle sortit, au moment même ou j'allais m'asseoir, un vieillard à l'apparence distinguée, majestueuse même. Le maître de céans (je n'eus pas de peine à le reconnaître d'après les portraits que j'en avais vu), avait accompagné le vieillard jusqu'à l'antichambre en lui prodiguant les marques du plus profond respect ; il nous salua puis invita d'un geste mon compagnon d'attente à pénétrer dans la salle de réception, dont la porte fut de nouveau fermée.

Je n'avais pas eu le temps d'examiner le visiteur entre deux âges ; toutefois il m'avait fait l'effet d'une de ces bonnes figures bourgeoises citadines, dont les propriétaires, d'ordinaire, ne sont ni gênés, ni pressés. Toujours est-il que la visite de ce brave homme fut longue, très-longue ; le fait est qu'elle me parut interminable ; mais j'étais en bonne humeur et disposé à tout accepter de bon cœur, en échange du plaisir de voir M. Veuillot. J'eus un pressentiment de la fatigue que M. Veuillot devait éprouver de eette importunité d'une longueur presqu'intolérable.

Cela me remit en mémoire les boutades d'Horace à l'adresse de cette espèce de gens, souvent excellents citoyens du reste, qui, comme la sangsue, ne vous lâchent plus quand une fois ils ont pu vous saisir : je soupirai, plus que je n'articulai, le *nisi plœna creris hirudo.*

Je prie le lecteur de croire que, dans l'antichambre de M. Veuillot, je n'évoquai ce souvenir des classiques païens, que pour le tenir d'une édition expurgée.

Comme tout doit finir en ce monde, la visite qui faisait ma souffrance prit aussi fin : ce fut alors mon tour.

—C'est Monsieur l'abbé X., dis-je à M. Veuillot, qui m'a ménagé l'entrevue que vous voulez bien m'accorder ; je suis M. T. .du Canada.

—En effet, je vous attendais, me fût-il répondu, veuillez donc vous asseoir.

En même temps, un siége placé près d'un pupitre qui me parut être le seul grand meuble d'une salle assez vaste, me fut indiqué : je m'assis et M. Veuillot se plaça debout en face de moi. La figure, toute l'attitude du corps et la parole de M. Veuillot indiquaient un tel état de fatigue et de découragement que je me sentis de suite être, dans son esprit, à son insu, la continuation de la personne morale de celui qui m'avait précédé.—Jolie situation, me dis-je à part moi ! Encore s'il m'était

permis de lui faire connaître convenablement, tout de suite, que la tâche ne sera pas longue cette fois !

Secouant avec effort la lassitude qu'il éprouvait, M. Veuillot me dit avec langueur :

—Vous êtes Commissaire du Canada à l'exposition internationale : c'est un grand concours de l'industrie des peuples.

Ces mots *Exposition, Internationale, Industrie,* furent accompagnés, à travers l'ennui, d'une expression de visage telle qu'en lui répondant tout haut : —Oui, Monsieur, je suis Commissaire du Canada à l'Exposition, je me dis à moi-même, en riant tout bas :—Evidemment, j'entre pour lui, par un côté, dans la catégorie des commis-voyageurs qu'il affectionne si fort !

—Vous êtes frère de Mgr Taché ?

—Oui, Monsieur.

Après un moment de silence, pendant lequel je l'examinais attentivement, sans qu'il eut l'air de s'en apercevoir, il reprit :

—Vous écrivez ?

—Oui, Monsieur, parfois.

Il était clair que M. l'abbé X. lui avait parlé de cela ; mais que lui n'avait jamais vu un traitre mot de mes productions. Là dessus, une idée

diabolique me passa par la tête, ce fut de lui défiler le catalogue de mes œuvres complètes et de lui demander son opinion sur mon talent ; mais reconnaissant de suite, en cela, une suggestion de l'Esprit Malin, qui voulait se servir de moi pour persécuter un grand serviteur de Dieu, en ce moment fort éprouvé, je la repoussai avec indignation.

Le découragement de M. Veuillot me paraissant être arrivé à son comble et l'esprit de lutinerie augmentant chez moi, je vis de suite qu'il eût été malséant et cruel de prolonger une pareille situation. M. Veuillot, que n'embarrassent nullement M. Labédollière, M. Lemoine, M. About et M. Sarcey se présentant tous à la fois, était là devant moi seul, prêt à s'affaisser et à demander grâce. J'étais devenu une puissance, le moucheron qui vient à bout du lion.—Position oblige, pensai-je, et profitant, sans plus tarder, de ce que la *conversation languissait*, je me levai, pour dire mon discours d'adieu.

—Monsieur, je suis heureux de vous avoir vu. Vos instants sont précieux et vous en faites, de l'avis de tant d'honnêtes gens, un si bel et si bon usage que je ne veux pas vous occuper plus longtemps. Permettez qu'en prenant congé de vous, je vous remercie d'avoir consenti à me recevoir.

Ce fut comme un coup d'électricité ! M. Veuillot, sortant en sursaut de sa léthargie et craignant,

sans doute, de m'avoir blessé en cédant à l'épuisement d'une patience qu'il déclare lui-même ne pas être inépuisable, se redressa ; ses yeux s'animèrent. Ce fut là le moment de la véritable conversation entre lui et moi, conversation muette, d'un instant, mais durant laquelle nous nous comprîmes. Il a dû l'oublier, moi je m'en rappellerai toujours.

Il me regarda fixement, pour lire dans ma pensée : c'était facile. Il ne découvrit en moi ni désappointement ni dépit, mais au contraire, toutes les marques d'un contentement sincère. Il me sourit gracieusement et d'une manière significative, me reconduisit, avec égard, jusqu'à la porte donnant sur le palier, et me serra cordialement la main à la séparation.

Mon audience avait duré moins de trois minutes, et j'étais enchanté. Monsieur Veuillot, qui venait, lors de mon entrée dans son intérieur, de subir une atroce corvée, avait droit à ce que je misse fin à la situation, promptement et convenablement : de cette sorte, je me retirais sans laisser derrière moi et sans emporter avec moi le moindre souvenir pénible. N'était-ce pas une audience superbe de promptitude et de succès ?

J. C. TACHÉ.

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

I

IL n'est pas permis de mépriser la raison humaine, ce chef-d'œuvre de la création, ce magnifique reflet de la raison divine, ce trésor qui donne à l'homme une immense supériorité sur tous les autres êtres.

Par elle, il se connait lui-même, il connaît ses semblables, il étudie la nature, et il s'élève jusqu'à la connaissance du Créateur. Travail admirable, que chaque homme est appelé à faire d'une manière plus ou moins complète, et dont l'accomplissement est singulièrement facilité par une éducation bien conduite.

C'est là, disons-le hautement, l'objet de toute vraie philosophie, et les esprits droits, guidés par de bons maîtres, n'éprouvent nulle difficulté à parcourir ce premier cycle de connaissances indispensables.

L'enfant chrétien reçoit, dès son jeune âge, les connaissances qui font l'objet des recherches du philosophe ; et pour lui, le travail ultérieur de la raison consiste particulièrement à étudier les motifs capables de justifier ses croyances.

Mais il y a des esprits qui voient dans ces connaissances préalables un obstacle à la libre recherche de la vérité, sous prétexte qu'on ne peut chercher ce que l'on croit posséder, ni apprendre ce que l'on croit connaître : c'est comme si l'on disait qu'on ne peut regarder ce que l'on voit, ni contempler ce que l'on connaît déjà. Et cette préoccupation a été poussée si loin, que plusieurs se sont ingéniés à détruire en eux-mêmes toute croyance, afin d'élever plus librement un édifice complètement dû à leur propre raison.

Tel est, en général, le caractère de la philosophie non chrétienne de nos jours. La raison humaine semble convaincue que rien ne peut résister à ses investigations, et elle ne voudrait rien devoir à autrui de ce qu'elle peut acquérir de connaissances.

Etrange illusion ! L'homme ne sait que ce qu'on lui apprend, et ce projet ambitieux de la raison humaine ne lui est pas même venu spontanément ; il lui a été enseigné comme tout le reste. Les esprits qui font le plus hautement profession d'indépendance ne sont après tout que d'humbles disciples, car ils appartiennent à une

école, c'est-à-dire qu'ils obéissent servilement à des influences étrangères.

Mais l'homme est ainsi fait : comme le disait Lacordaire dans une de ses magnifiques conférences, on se glorifie d'être de sa nation et de son siècle, sans s'apercevoir que, par là, on se glorifie d'en subir les préjugés.

Il est du plus haut intérêt de contempler ce qui se passe dans une âme ainsi " débarrassée " de toute croyance préalable, et cherchant la vérité avec droiture et persévérance.

Mais qu'avons-nous dit ? Est-ce que les croyances peuvent jamais être considérées comme un embarras ? Et encore une fois, est-il donc impossible de " regarder " ce que l'on voit, de " contempler " ce que l'on connaît déjà ?

Quoi qu'il en soit, il nous est donné de pouvoir étudier, sur un philosophe de notre siècle, ce travail intérieur d'une âme sincère, qui, après avoir détruit ses croyances premières, s'est efforcée de refaire à elle seule un édifice entier de connaissances, sur toutes les grandes questions qui se posent inévitablement dans l'esprit de chacun.

Et cet homme, qui se présente ainsi à nous comme un objet d'étude, n'est pas un penseur vulgaire, entravé dans son élan par les nécessités de la vie ou par l'insuffisance des moyens : c'est un homme formé aux grandes écoles, et placé

lui-même, avec une liberté complète, à la tête de l'enseignement philosophique en France pendant dix années : c'est Théodore Jouffroy.

Et c'est lui-même qui nous fournira, dans des pages d'une littérature sublime et d'une sincérité incontestable, le tableau des phénomènes dont son âme a été le théatre ; ces pages, qu'on a justement surnommées " confession d'un rationaliste, " resteront comme un monument irrécusable de l'"impuissance de la philosophie non chrétienne. "

II.

La Révolution de 1789 avait anéanti en France toutes les institutions du passé; de toutes parts et pour toutes choses, on ne voyait que des ruines, et l'on accueillait comme des bienfaits tous les efforts tentés pour relever ce peuple naguère encore si grand.

On assistait avec bonheur à cette renaissance générale. L'esprit de l'homme n'est pas fait pour l'incroyance ; son cœur a besoin de jouissances élevées, et d'espérances plus élevées encore. Aussi la restauration du culte religieux fut-elle à la fois la plus grande inspiration du génie de Bonaparte, et le plus solide fondement de sa propre grandeur. L'apparition du *Génie du Christianisme* fut un événement, et ce mouvement religieux et philosophique à la fois, commencé par Châteaubriand,

eut d'illustres représentants dans Joseph de Maistre, de Bonald, Frayssinous, et plus tard dans l'école de Lamennais en sa première phase.

A côté de l'école religieuse, théologique si l'on veut, s'élevait l'école dite philosophique, qu'il serait peut-être plus juste d'appeler école rationaliste, et qui avait, elle aussi, l'espoir de restaurer des croyances, par un travail direct de la raison humaine, sans rien empruuter à la Révélation.

Les circonstances étaient des plus favorables au développement de cette école, complètement déliée de toute tradition antérieure, et pouvant élever un édifice nouveau avec une entière liberté et sans rencontrer aucune entrave. Les jeunes esprits étaient pleins d'espérance ; et les maîtres, Royer-Collard, Maine de Biran, Cousin, étaient animés d'une ardeur sans égale, puissamment secondée par les qualités qui font les orateurs éminents.

C'est dans ces heureuses circonstances que, lors de la rentrée de 1814, arrive des montagnes du Jura, Théodore Jouffroy, jeune homme de 18 ans, âme franche, naïve, candide, croyant au beau et au vrai, cherchant le bout de toutes choses ; pleine de confiance en la raison humaine ; esprit riche, beau caractère, cœur magnanime.

Dans son magnifique ouvrage *Le doute et ses victimes*, M. Baunard fait de Jouffroy un portrait saisissant, dont un extrait trouve bien ici sa place.

"Ce qui distinguait Jouffroy parmi ses camarades de l'Ecole normale, dit-il, c'était l'exaltation d'un esprit vigoureux et nourri de raison, avec une âme ouverte à la mélancolie, et un cœur qui ne pouvait se passer de mysticisme. Se plaisant dans les synthèses, mais capable d'analyse, il recherchait les sommets supérieurs des choses, pour voir de haut, et respirer le grand air.

"Une certaine sauvagerie, qui à l'école l'avait fait surnommer le *Sicambre;* l'humeur libre, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois des roches jurassiennes ; une bonté qui se portait vite à l'attendrissement, l'adoration de l'honnête ou de ce qu'il croyait tel ; l'indignation contre le mal, armée d'une ironie qui mordait dans le vif ; une faculté de poésie grandiose et élevée, reflétant la nature comme un lac qui réfléchit un paysage de montagnes ; des études historiques larges et bien nourries ; un trésor de souvenirs, du fond desquels se dressaient et reparaissaient sans cesse son pays, sa famille, la foi de son enfance ; une confiance opiniâtre en la raison humaine, d'où sa perte est venue ; une parole sûre d'elle-même, un style où a passé le souffle de Pascal ; point ou peu d'ambition, mais un prosélytisme philosophique immense ; en somme, un riche esprit, un très beau caractère servi par un grand cœur : Jouffroy était tout cela.

"La philosophie d'alors ne devait pas connaître de plus sincère néophyte ni de plus ardent zélateur, et le sceptisme ne devait pas faire de plus noble victime."

Ecoutons maintenant Jouffroy nous raconter lui-même dans quelles dispositions il abordait ses nouvelles études.

" Ce fut à l'âge de vingt ans, dit-il dans ses *Nouveaux Mélanges*, que je commençai à m'occuper de philosophie. J'étais alors à l'Ecole Normale ; et bien que la philosophie fût au nombre des sciences à l'enseignement desquelles il nous était donné de nous destiner, ce ne furent ni les avantages que cet enseignement pouvait offrir, ni une inclination prononcée pour ces sortes d'études qui me décidèrent à m'y livrer.

" Né de parents pieux, et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le bien de son âme comme la plus grande affaire de sa vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses.

" Pendant longtemps les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins, à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces questions, les seules pour moi qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses ; et ces réponses, j'y croyais ; et, grâce à mes croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre."

“ Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre ; comprenant la vie dans ses deux phases et la mort qui les unit ; me comprenant moi-même. ., connaissant les desseins de Dieu sur moi, et l'aimant pour la bonté de ses desseins, *j'étais heureux* de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine où sont résolues toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme. ”

III

Tel était Jouffroy au moment de son arrivée à Paris ; disons toutefois que, pendant les dernières années de son séjour au collège de Dijon, il fréquentait les cabinets littéraires, et que des lectures mal choisies avaient produit un premier ébranlement de sa foi. Le séjour de la capitale n'était pas fait pour réparer les brèches déjà faites à l'édifice de ses croyances.

“ Dans le temps où j'étais né, continue-t-il, il était impossible que ce bonheur fût durable ; et le jour était venu, où, du sein de ce paisible édifice de la Religion, qui m'avait recueilli à ma naissance, et à l'ombre duquel ma jeunesse s'était écoulée, j'avais entendu le vent du doute, qui, de toute part, en battait les murs, et l'ébranlait jusque dans ses fondements.

" Ma curiosité n'avait pu se dérober à ces objections puissantes, semées comme la poussière dans l'atmosphère que je respirais, par le génie de deux siècles de scepticisme. Malgré l'effroi qu'elles me causaient, et peut-être à cause de cet effroi, ces objections avaient fortement saisi mon intelligence.

" En vain mon enfance et ses poétiques impressions, ma jeunesse avec ses religieux souvenirs, — la majesté, l'antiquité, l'autorité de cette foi que l'on m'avait enseignée, — toute ma mémoire, toute mon imagination, toute mon âme, s'étaient soulevées et révoltées contre cette invasion d'une incrédulité qui les blessait profondément ; mon cœur n'avait pu défendre ma raison.

" La divinité du christianisme une fois mise en doute à ses yeux, elle avait senti trembler dans leur fondement toutes ses convictions ; elle avait dû, pour les raffermir, examiner la valeur de ce droit ; et, avec quelque partialité qu'elle fût entrée dans cet examen, elle en était sortie sceptique.

" C'est sur cette pente que mon intelligence avait glissé, et que peu à peu elle s'était éloignée de la foi.

" Mais cette mélancolique révolution ne s'était point opérée au grand jour de ma conscience : trop de scrupules, trop de vives et saintes affections me l'avaient rendue redoutable pour que je

m'en fusse avoué les progrès. Elle s'était accomplie sourdement, par un travail involontaire, dont je n'avais pas été complice ; et, depuis longtemps, je n'étais plus chrétien, que, dans l'innocence de mon intention j'aurais frémi de le soupçonner, ou cru me calomnier de le dire. "

Voilà donc une âme qu'on peut appeler grande et noble, et qui voit s'éteindre peu à peu les clartés et les lueurs de ses croyances premières. Entré chrétien à l'Ecole Normale, Jouffroy a subi, presque à son insu, les influences destructives d'un milieu sceptique; il ne se sent plus croyant, et il aurait horreur de se reconnaître incrédule.

Cette situation nébuleuse et indécise ne peut se prolonger indéfiniment ; le moment approche où cette âme égarée va se reconnaître dans les régions de l'incroyance, et s'avouer à elle-même la chute immense dont elle est devenue victime. Le récit que Jouffroy nous en donne forme, d'après M. Caro, une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal.

A. MICHEL.

(*A continuer.*)

LE CANON DE LA CITADELLE

I.

Se dressant sur le cap, la sombre citadelle
Regarde avec mépris la bruyante cité,
Sans soupçonner jamais qu'une frêle hirondelle
A suspendu son nid à son flanc redouté.

L'oiseau timide a cru choisir un lieu paisible
Dans un angle creusé jadis par les boulets.
La pierre qui l'abrite un jour servit de cible
Aux obus meurtriers des fiers canons anglais.

Autour du mont jaloux se meut la vieille ville,
A ses pieds vient mourir la lointaine rumeur ;
Mais voilà que soudain le vieux bronze servile
Jette à tous les échos sa puissante clameur.

Dans le ciel clair s'effrange une blanche fumée,
Et l'on sent tressaillir le vieux roc engourdi :
C'est que pour nous marquer l'heure de la journée,
Le canon réveillé vient de tonner midi.

Effrayé de ce choc, le pauvre oiseau s'envole ;
Il bat de l'aile et fuit vers le bleu firmament.
Il tournoie, étourdi de ce bruit qui l'isole
Du compagnon fidèle et de son nid charmant.

Mais le calme se fait. L'écho meurt dans la brume ;
Le canon fatigué de son puissant effort,
Eteignant dans ses flancs le cratère qui fume,
Et honteux de sa foudre inutile, s'endort.

De l'espace aérien alors à tire-d'aile
Vers le roc ébranlé l'oiseau revient toujours,
Et retrouvant au nid son compagnon fidèle,
Ils reprennent tous deux leurs touchantes amours.

II.

Ainsi, bronze servile, oubliant ton histoire,
Temps de combats fameux, d'héroïques assauts,
Comme un ancien lutteur endormi dans sa gloire
Ton réveil sans éclat ne fait peur qu'aux oiseaux.

Mortier des jours anciens, ne vois-tu pas l'enfance,
Ignorant que jadis tu vomissais l'enfer,
Longtemps accoutumée à ton morne silence,
Narguer la foudre éteinte en ta bouche de fer ?

Pourtant ne rougis pas si ces têtes mutines
Insultent sans remords ta sombre majesté ;
Nous devons le repos dans lequel tu t'obstines
Au drapeau de la paix et de la liberté.

Attends, attends les jours où ta voix solennelle
Ebranlant les échos si longtemps endormis,
Au lieu de marquer l'heure en esclave fidèle,
Jettera l'épouvante au camp des ennemis.

Et ces enfants, surpris qu'une longue fumée
Puisse sortir encor de ta bouche en repos,
Comprendront ce que peut ta foudre rallumée,
Et, la mèche à la main, deviendront des héros.

Mais non, repose encor : puisse la paix sereine
Planer à l'avenir sur tous nos vieux tombeaux.
La discorde est impie et la guerre inhumaine,
Et les jours de la paix sont les jours les plus beaux.

Ainsi résigne-toi, bronze toujours fidèle,
A marquer l'heure encor à l'heureuse cité,
Et laisse pour longtemps la timide hirondelle,
Suspendre ses amours à ton flanc redouté.

Laisse tous ces enfants que ton calme apprivoise
Troubler de leurs ébats ton solennel repos.
Qu'ils grandisent en paix ! Notre époque bourgeoise
Veut de bons citoyens et non pas des héros.

Qu'ils voient en contemplant les antiques blessures
Que montre avec orgueil ton affût défoncé,
Non l'instrument fatal de nos guerres futures,
Mais le débris muet d'un orageux passé.

M. J. A. Poisson

PLEUREZ LES MORTS !

Mourn for the dead,
They have passed away....

Pleurez les morts ; la froide nuit
Les enveloppe de son ombre,
Et la blanche étoile qui luit
N'éclaire pas leur tombeau sombre.
La feuille, au printemps, reverdit ;
Les oiseaux chantent sous les arbres,
Le soleil partout resplendit,
Eux restent couchés sous leurs marbres.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts ; — qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

Lorsque la neige des hivers
Remplace la douce verdure,
Les nids des oiseaux sont déserts
Et la forêt est sans murmure.
Au nid les oiseaux reviendront
Chanter encor sous la feuillée,
Tandis que les morts pleureront
Seuls, sous la terre ensoleillée.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts :—qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

La lune tremble sur les flots,
Et, sous le saule qui se penche,
On croit entendre des sanglots
S'échapper de chaque croix blanche.
A genoux, répandez des pleurs,
Priez ; quelqu'un dans le mystère
Viendra, sur le gazon en fleurs,
Cueillir vos pleurs, votre prière.

Pleurez les morts : le vent du soir
Gémit, et de sa tiède haleine
Baigne nos fronts :—qui peut savoir
Si ce n'est pas leur âme en peine ?

NAPOLÉON LEGENDRE.



CHRONIQUE DE QUÉBEC

NOUS voici en carême, temps de pénitence, de jeûne et de mortification. C'est ce qui explique pourquoi, dans ce numéro des *Nouvelles Soirées*, je remplace comme chroniqueur mon spirituel et bienveillant ami M. Ernest Gagnon ; on m'a choisi pour figurer le maigre, et maigrement je figurerai.

Quelle disette pour la chronique. Le carnaval est passé ; la tempête prédite par M. Wiggins n'a pas déraciné les arbres, ni entraîné les maisons dans son tourbillon vertigineux ; enfin la politique m'est interdite. Oh ! la politique ! s'il m'était permis de pousser une pointe de ce côté. Je risquerais timidement quelques croquis, j'esquisserais quelques silhouettes, je raconterais quelques anecdotes indiscrètes. Mais ce terrain est trop brûlant pour moi et pour les *Nouvelles Soirées*. Il faut que je me rabatte sur des sujets moins dangereux. D'ailleurs, en y réfléchissant bien, je m'aperçois que la politique elle-même est assez peu mouvementée de ce temps-ci. Les débats de l'Assemblée Législative n'ont aucune analogie avec les orageuses séances de la Constituante et de la Convention, et la première période de la session a

indiqué chez nos députés, des deux côtés de la Chambre, une vive inclination à se laisser aller aux charmes de l'harmonie.

C'est tellement vrai, que nos législateurs, désertant l'autre soir, projets de loi, interpellations et questions d'ordre, allaient en masse applaudir la musique exquise du Septuor Haydn. Et samedi dernier, notre orateur, un dilettante éclairé, introduisait ténors et flûtes dans l'enceinte solennelle où délibèrent les représentants du peuple, et où s'agitent les destinées de la nation.—Tiens, une période ! On me la pardonnera ; elle est en l'honneur du Septuor Haydn, qui le mérite bien.—Cette société musicale est à l'heure qu'il est d'une popularité sans égale. Elle a traversé des temps difficiles, mais la persévérance et le dévouement de ses membres ont triomphé de tous les obstacles, et aujourd'hui, son étoile brille du plus vif éclat au firmament des Beaux-Arts. A chacun de ses concerts, on se dispute les places, et il n'est pas un vrai Québecquois qui ne se sente fier du Septuor, et ne soit prêt à le proclamer un des plus beaux fleurons de la couronne artistique qui brille au front de Québec. Les gens du métier pourraient sans doute raisonner cette faveur générale, entrer dans des détails techniques extrêmement intéressants, se permettre certaines restrictions, indiquer certaines nuances. Mais hélas ! je ne suis qu'un profane ; et, n'étant pas musicien, je juge la musique avec mes impressions. Je ne cours donc aucun risque en avouant que les concerts du Septuor m'ont souvent donné l'une des plus délicates et des plus pures jouissances qu'il soit possible d'éprouver ici-bas.

*
* *

En bonne justice on doit reconnaître que les jouissances de cet ordre ne sont pas rares dans notre vieux Québec. Admettons une bonne fois tous les reproches que l'on nous fait, inclinons-nous devant tous les quolibets qu'on nous décoche. Oui, Québec est une ville tortueuse et abrupte. Oui, ses pavés manquent d'élasticité, et ses trottoirs....de réparations. Oui, ses monuments n'ont rien de monumental, et ses hôtels rien de fastueux. Oui, il faut avoir le pied montagnard pour escalader ses côtes, et l'épiderme endurci pour recevoir sans danger les âpres baisers de son *nord-est*. Est-ce tout? renchérissons encore, et disons avec Buies : " on ne peut y faire deux pas sans se rompre les doigts du pied, ou se désarticuler la cheville. Tous les faits *divers* des journaux sont formés de gens aux trois-quarts démolis pour avoir cru marcher sur des trottoirs quand ils n'étaient que sur des tronçons vermoulus qui sautent aux yeux dès qu'on les touche. Et les chemins ! des effondrements. Fuyez quand une voiture passe ; sans cela elle vous couvrira de la tête aux pieds d'une boue ineffaçable autant que prodigue. Tout est par trous et par bosses ; aussi il faut voir les voitures sauter là-dedans, essieux et brancards disloqués, chevaux cassant leurs traits, piétons à la recherche des endroits guéables, et pourtant ! peu d'accidents.. C'est fait exprès.... La nature ayant fait de Québec un roc, ses habitants l'ont creusé et en ont fait un trou. " Nous ne chicanons point sur la valeur et la justice de ces accusations, comme on le voit. Eh bien ! en dépit de tout, Québec sait gagner les cœurs les plus farouches. Et cela est dû en grande partie à ces jouissances délicates, à ces plaisirs intimes dont je parlais il y a un instant.



Certes je ne méconnais pas les beautés et les titres de la cité rivale. Montréal est plus brillant, plus actif, plus fastueux ; mais je soutiens que Québec est plus sympathique. On pourrait établir entre les deux villes un assez piquant parallèle. Québec est le passé, Montréal l'avenir. Québec vit de ses traditions, Montréal de ses espérances. Québec est comme une matrone vénérable dont les années ont argenté la chevelure et ralenti la démarche ; Montréal est une alerte travailleuse qui ne connaît pas l'oisiveté, et envisage avant tous les autres les côtés positifs de la vie.

Je viens de comparer Québec à une matrone vénérable ; il ne faut pas prendre cette expression trop à la lettre. Notre ville a sans doute la majesté des choses anciennes : mais elle possède aussi le charme éternel des beautés qui ne vieillissent pas. Malgré ses murs croulants, ses masures branlantes, ses rues étroites et ses escaliers vermoulus, Québec est jeune d'une radieuse et triomphante jeunesse. Sa fontaine de Jouvence, c'est la nature magnifique et grandiose qui lui sert de décor ; c'est le fleuve aimé qui reflète dans ses flots bleus ses clochers et ses dômes, c'est l'Ile d'Orléans, émeraude étincelante, c'est la côte de Beaupré, qui va se perdre à l'horizon, c'est Lévis, sa sœur et sa voisine, qui lui donne chaque jour le spectacle d'un vaste embrasement lorsque le soleil se couche, ce sont ses perspectives lumineuses, ses monts altiers, sa rivière St-Charles aux capricieux détours, tous ses admirables points de vue, qui font l'enchantement et l'admiration des touristes. Non, non, l'artiste et le poète, ceux qui savent peindre et ceux qui savent chanter, ne seront jamais tentés de prendre Québec pour une ville en décrépitude.

Québec est jeune encore au point de vue du caractère et de l'esprit de ses habitants. C'est ici le séjour de la bonne humeur et de la vieille gaieté française. Tout le monde se connaît, tout le monde à l'air de se sourire, et l'on y rencontre vingt fois par jour cet aimable type du flâneur satisfait, qui va prendre l'air sur sa terrasse, arpenter sa rue St-Jean, inspecter son port, et rêver doucement à côté des canons pacifiques de la batterie.

*
* *

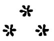
Mais, dans mon plaidoyer *pro domo meâ*, je m'éloigne un peu de mon point de départ. Et, du même coup, je m'aperçois que je viens de faire, en plein février, l'éloge de Québec au mois de juin. Revenant donc à mon idée, je m'empresse d'ajouter que l'hiver est peut-être la saison où Québec est le plus aimable et le plus séduisant. En effet, toutes ses aspérités, toutes ses laideurs physiques, toutes ses fondrières et tous ses décombres, notre climat complaisant les recouvre d'un blanc manteau de neige éblouissante. L'hiver vient vêtir notre ville, des pieds à la tête, du plus pittoresque des costumes, et dissimuler ses difformités sous les plis flottants d'une draperie sans tache. Le froid suspend aux toits et aux balcons mille cristaux aux formes variées. Il change les arbres en girandoles, et lorsque, par une belle après-dîner, le soleil se met de la partie, c'est un spectacle enchanteur. Tout brille, tout resplendit, tout scintille, tout lance des éclairs. Qu'un léger brouillard passe alors lentement au-dessus de nos têtes, la féerie est complète. Il neige des étoiles

de diamant. L'atmosphère se teint des couleurs de l'arc-en-ciel. Aucune description ne saurait rendre la magie de ce coup d'œil.



Et puis l'hiver est la saison des concerts et des conférences. Les conférences ! ah ! c'est là le triomphe de Québec. Je ne crois pas qu'il y ait une seule ville de la Confédération où l'on goûte à ce point les plaisirs littéraires. De janvier à juin, l'Université Laval, l'Institut canadien, le Cercle catholique, l'Union commerciale, la Société littéraire et historique, la Société de géographie, invitent le public à aller dans leurs salles, entendre des travaux sérieux. Et le public intelligent ne se lasse pas de répondre à cet appel. Le général de Charette disait l'été dernier en parlant des canadiens-français : Je n'ai jamais vu un peuple aimer autant les discours. Cette parole peut s'appliquer spécialement aux québecquois. Ils aiment les choses de l'intelligence et de l'art. Et, disons-le, ils ont au service de leurs goûts toute une pléïade d'hommes distingués. Tout d'abord, c'est le roi des conférenciers, M. le juge Routhier, dont la parole chaleureuse et élégante arrache des applaudissements enthousiastes aux tempéraments les plus lymphatiques. Il a contribué plus qu'aucun autre à mettre les conférences à la mode. C'est ensuite M. l'abbé Bruchési, dont la jeune et vivante éloquence se promène de la chaire sacrée à la tribune académique, MM. les abbés Méthot, Bégin, Hamel, Pâquet, Laflamme, interprètes sûrs et autorisés des sciences naturelles, de l'histoire, de la philosophie et de la théologie. Ce sont enfin MM. Michel,

Lemay, Faucher de Saint-Maurice, Napoléon Legendre, et une foule d'autres, à qui les lettres canadiennes sont redevables à tant de titres divers. Voilà certes une riche nomenclature. Et cependant elle n'est pas complète, car j'ai laissé de côté tous ceux qui ne s'adressent pas directement au public, et qui ne lui communiquent leurs idées que par le livre ou le journal.



Donc, vive Québec ! en dépit de sa routine municipale et de sa léthargie industrielle. Elle a du bon, la fille aînée de Champlain, et sans être aveuglé au point d'ignorer ses défauts, je l'aime tendrement et ne rougis pas de ma flamme. Comme gage de mon affection sincère, qu'elle daigne accepter la dédicace de cette chronique, dont elle est le sujet et l'excuse.

THOMAS CHAPAIS.



AU PAYS DU SOLEIL.

I

En chemin de fer.

CE n'est pas sans un vif regret que je quitte Marseille par la voie de terre. J'ai tant admiré la méditerranée des hauteurs de Notre-Dame de la Garde ! Quel azur immaculé ! Quelle transparence ! Quels reflets célestes ! Quelles ondulations pleines de largeur, et comme j'aurais été enchanté de m'y sentir bercé !

Mais il a fallu m'arracher à ces séductions, et m'encaisser dans un compartiment de chemin de fer. La route circule au milieu de collines couronnées de bastides, et bientôt elle commence à gravir la pente qui va la rapprocher des montagnes.

Déjà le *Gardelaban* se dessine à l'horizon, et, comme disent les provençaux, puisqu'il n'a pas de chapeau sur la tête,—c'est-à-dire des nuages,—nous aurons du beau temps. Les paysages les plus variés se succèdent sous nos regards. Tantôt c'est une petite ville suspendue aux flancs d'une colline ; tantôt ce sont de vertes montagnes cachant mal dans leurs replis les ruines d'une abbaye ou

d'un château-fort ; ici nous franchissons un long tunnel, et nous nous rapprochons de la mer, où nous apercevons le cap *Canaille*, que les marins n'ont pas dû baptiser ainsi sans raison ; là nous traversons une vaste plaine, et nous voyons se profiler au pied d'un promontoire quelques massifs d'anciennes constructions.

Plus nous courrons, et plus la nature devient accidentée. Des courbes nombreuses, des ponts viaducs, des remblais énormes, des tunnels, et encore des tunnels, des torrents desséchés, des monts aux formes étranges coupés de gorges profondes, de grands bois d'oliviers que le soleil a brûlés et que la poussière a couverts d'un voile gris, de gracieux coteaux, quelques jolies villas ayant des cimes lointaines comme repoussoir, tel est le spectacle qui finit par lasser notre curiosité.

Voici Toulon avec ses forts, ses arsenaux, son bagne, sa rade et ses vaisseaux de ligne. C'est ici que Napoléon révéla à la France son génie militaire, et fit ce siège qui est resté célèbre.

Sauf quelques jolis point de vue, la route n'offre plus rien de remarquable jusqu'à Fréjus, célèbre par ses monuments antiques.

On sait que sa fondation remonte à la plus haute antiquité, et que l'empereur Auguste la dota de monuments dont on admire aujourd'hui les ruines. Tout près du bord de la mer, est bâti Saint-Raphaël, où débarqua Bonaparte revenant d'Egypte, et où M. Alphonse Karr cultive aujourd'hui les fleurs—en même temps que les Guêpes.

Les tunnels deviennent plus fréquents et plus longs ;

c'est qu'il n'y a plus assez d'espace entre les Alpes maritimes et la mer, et, comme une taupe gigantesque, le train se perce une issue sous les promontoires.

Tout-à-coup, au sortir d'un souterrain, nous découvrons une baie charmante, et dans le fond de cette baie une jolie ville échelonnée sur le versant d'une colline.

C'est Cannes.

On a beau décrier la terre et l'appeler une vallée de larmes, il faut convenir qu'il y a encore dans cette vallée de fort beaux endroits, et que Dieu, en définitive, n'a pas trop mal fait son œuvre.

Si les montagnes conviennent aux poumons sains, aux estomacs robustes, à tous ceux qui aiment l'air vif et pur et les grands vents, elles forment aussi par leurs sinuosités des abris tranquilles et chauds pour les voyageurs frileux et les tempéraments affaiblis. Elles cachent dans leurs plis des nids ensoleillés, où les vents froids du nord n'arrivent jamais, et que la Flore méridionale embaume.

Telles sont ces villes du littoral que nous allons traverser, Cannes, Nice, Monaco, Menton et San-Remo. Au nord les Alpes, à l'est les Apennins, protègent ce pays du soleil, et l'abritent contre les vents glacés et humides qui emportent sur leurs ailes tant de rhumes et de névralgies.

C'est le jardin de la Provence et de l'Italie, et quand vous vous égarez dans les campagnes fortunées qui avoisinent ces villes, vous croyez avoir retrouvé l'antique Eden. Les maisons sont enfoncées dans des bosquets

d'orangers, et les routes solitaires, bordées de tubéreuses, de cactus géants et d'aloès énormes, ressemblent aux allées d'un parterre.

Cannes grandit à vue d'œil depuis que les anglais, à la suite de Lord Brougham, l'ont choisie comme résidence d'hiver. Elles n'a pas de monuments, mais quelques châteaux et des villas gothiques, italiennes, mauresques, s'élevant en amphithéâtre sur les coteaux boisés. Le *château des Tours* de M. le Duc de Vallombrosa, le *château Eléonore-Louise*, que Lord Brougham a bâti en 1834, les villas *Victoria*, *St-Georges* et quelques autres, sont dignes d'être visités.

L'architecture en est jolie ; mais ce qui en fait le charme principal, ce sont les paysages riants, les bosquets et les jardins qui les entourent, et les points de vue incomparables qu'ils ont sur la mer transparente et lumineuse.

Le plage de Cannes est des plus agréables pour les baigneurs, et son climat, que le mistral ne vient jamais gâter, est un des plus doux et des plus sains que l'on puisse trouver sur les rivages de la Méditerranée.

A partir de Cannes, la voie s'élève un peu et rentre dans les montagnes. Les paysages grandissent, et les beautés se multipiient. Bientôt nous passerons aux pieds de Grasse, perchée à mi-hauteur du Rocavignon, nous redescendrons à la mer pour admirer le golfe Jouan et la vieille petite ville d'Antibes, et nous nous arrêterons enfin à Nice, *Nizza la Bella*.

En attendant, jetons un regard à l'intérieur de notre voiture.

Les compartiments de première ressemblent à des écrins ; mais il va sans dire que les bijoux, enfoncés dans leurs stalles capitonnées en drap bleu, sont plus ou moins précieux.

Ceux qui reluisent à nos côtés sont un couple intéressant, venant de notre mère-patrie, et ne parlent que la langue d'Albion.

La femme est jeune, jolie et d'une santé florissante ; mais le mari à le double de son âge, et à peine la centième partie de sa santé. Il geint, tousse, crache et se plaint sans cesse. Il a les jambes enveloppées dans des couvertures, et la gorge dans des flanelles—ce qui ne l'empêche pas de grignotter quelques friandises dont ses paniers sont remplis.

Quand il ne grignote pas, il grogne, contre l'air, le soleil, la chaleur, la lenteur du train, mais surtout contre sa femme, qui fait mine de ne pas l'entendre, ou qui se mord la langue pour ne pas parler. Femme héroïque !

Pendant quelque temps, le mari sommeille. A son réveil, la jeune femme a le malheur de lui dire qu'il a dormi ; il entre en fureur. " Oser me dire que j'ai dormi quand il y a trois mois que je ne dors pas ! "

Il faut avouer que c'est vexant. Mettez-vous à sa place ; parce qu'il a la faiblesse de fermer les yeux après trois mois d'insomnie, sa femme *ose* lui dire qu'il a dormi, comme pour lui retirer la compassion due à ses souffrances. Et quand un anglais a dit *to dare*, il n'entend plus badinage.

La femme murmure quelques mots entre ses dents serrées, et se retourne brusquement vers la fenêtre. Je

lui jette un coup d'œil : la mauvaise humeur et ses lèvres serrées lui ont donné dix ans de plus.

Le mari, qui a eu un accès de bile, se radoucit—comme font généralement toutes les maris en pareil cas—et après un silence prolongé, il veut dire à sa femme quelque douceur, pendant que le train stationne à la gare d'Antibes :

—*Margaret, look at that fine horse.* Margaret regarde le fond de la voiture.

—*Margaret, look at that fine horse.* Margaret examine la soie des coussins.

Le mari répète la même phrase d'un ton qui commande l'attention.

La jeune femme fronce le sourcil, plisse sa jolie bouche, et dit sans regarder.

Let me alone, I don't care for your horse.

Le pauvre malade prend feu, et se penchant vers sa femme devenue très nerveuse, il lui glisse dans l'oreille, en grimaçant, cette phrase que la galanterie française me blâmerait de traduire : *Ah ! you would like to be a horse to jump over the fence !*

Margaret fait un bond et change de siège.

Suit un long silence.... et le vieillard calmé mord dans une orange. Je m'enfonce moi-même dans ma stalle, et je me représente l'hiver délicieux que ce couple heureux va passer à Nice, et le désespoir de cette jeune femme si la maladie allait augmenter et la rendre veuve.

II

Nice.

Notre hôtel est enfoncé dans un massif d'eucalyptus en fleurs, et de verts tamarins, à travers lesquels brillent ça et là comme les pommes des hespérides, les citrons et les oranges.

Les parfums qui s'exhalent des pins, des eucalyptus et des arbousiers, imprègnent l'air de je ne sais quel fluide qui vous énerve. Etendez-vous sous ces ombrages, et vous serez pris de langueur ; une espèce de somnolence vous envahira, et votre esprit n'aura plus l'énergie de vouloir, si toutefois il conserve la force de penser.

Mais si vous sortez de cette ombre, vous serez ébloui par ce soleil, qui flamboie au milieu de l'imperturbable sérénité du ciel. Traversez le torrent du Paillon, qui sépare la nouvelle Nice de l'ancienne, et tournez à gauche, où le *Jardin public* vous invite. Comptez ces palmiers de toutes formes et de toutes tailles, ces myrtes aux petites fleurs timidement cachées dans les feuilles, ces arbustes et ces bouquets de toutes couleurs qui parfument les allées et les charmilles.

Quand vous aurez joui de ce spectacle, et respiré ces parfums, vous écouterez un bruit harmonieux dont vous voudrez savoir la cause.

Traversez alors le jardin dans toute sa longueur, et vous allez découvrir d'où vient cette harmonie, qui grandit à mesure que vous avancez et qui devient plus distincte. Ce ne sont ni des voix humaines, ni des instruments de

musique. Ce n'est pas le vent qui chante dans les palmiers ; ce n'est pas le torrent qui murmure dans les cailloux de la grève ; c'est la mer.

La mer ! la grande cantatrice qui lance vers les cieux les ondes sonores de ses éternels concerts. Ses vagues s'ouvrent comme des lèvres qui sourient, et mêlent dans un rythme inimitable leurs accords toujours les mêmes et qui ne lassent jamais.

Sur la grève s'allonge la *promenade des Anglais*, route admirable qui manque un peu d'ombrages, mais que ses bords fleuris embaument. Quelle jouissance de s'y promener lentement à l'heure du soleil couchant ! D'un côté c'est la mer, dont l'azur est d'une transparence incomparable ; de l'autre ce sont les façades blanches et roses des superbes villas que les millionnaires de tous les pays viennent s'y bâtir. Au-dessus, c'est le firmament éblouissant et pur, prenant vers l'orient une teinte légèrement violette, et découpé à l'horizon lointain par les sommets neigeux de l'Estérelle, auxquels les rayons du soleil couchant donnent l'éclat du vermeil.

Cette plage charmante s'appelait jadis la *Baie des Anges*. N'est-il pas singulier que les anges aient été remplacés par les anglais, que leur apôtre primitif, saint Augustin, avait aussi nommés anges ?

Mais toutes les nationnalités sont aujourd'hui représentées à Nice, dont la population est très hétérogène. Il vient ici des gens de tous les pays, les uns pour leur plaisir, les autres pour leur santé. C'est-à-dire ceux-ci pour retrouver les forces qu'ils ont perdues, et ceux-là pour perdre celles qui leur restent.

Au milieu des dyspeptiques, des phtisiques, des anémiques, qui cheminent lentement au soleil en aspirant avidement l'air pur que la brise apporte, les enfants prodigues, les femmes du grand monde, les viveurs de tout âge, courent, volent à leurs amusements avec un empressement qui témoigne de la rapidité des jours.

De gais équipages montent et descendent, emportant des femmes souriantes, qui laissent voltiger à la hauteur de leurs épaules les rubans et les dentelles de leurs toilettes éclatantes. Des files de cavaliers galoppent sur les bords de la promenade, accompagnant de jolies amazones aux joues empourprées. Mais quand la nuit arrive, les invalides fuient l'humidité de l'air, la fraîcheur de la mer, et se confinent dans leurs chambres à peine éclairées, pour n'en sortir que lorsque le soleil y rentrera.

Pour les jouisseurs, au contraire, la nuit est encore le temps de la joie. Les courses, les régates, les bains, le billard, ont pris le jour. Mais le soir les théâtres s'ouvrent, les salons s'illuminent, les cafés se remplissent, et la joie éclate partout. On rit, on chante, on danse, on mange, on boit, on use enfin sa santé de toutes manières, sans songer qu'après quelques années peut-être on reviendra, amaigri et sans couleurs, boire quelque tisane au lieu même où l'on a vidé tant de verres de punch.

Si l'on veut avoir un coup d'œil vraiment féerique, il faut monter au *Vieux Château*—dont il reste à peine quelques ruines. On y arrive par des allées sinueuses bordées d'agaves, de cactus et d'aloès, qui poussent en cet endroit comme le chiendent sur nos terres. Du haut de la plate-forme qui couronne le monticule, et qui s'élève à plus de trois cents pieds au-dessus de la mer,

vous verrez se dérouler sous vos regards un panorama magnifique. A gauche, au pied du promontoire, une jolie rade à demi fermée par un môle ; à droite une grève de sable et de gravois s'étendant à perte de vue du côté de l'ouest ; en face, la mer venant battre le môle en mugissant, et bordant la Promenade des Anglais d'une dentelle d'écume.

Au nord-ouest, entourant presque le *Vieux Château*, la Nice Ancienne, qui, comme toutes les vieilles villes du littoral, fut fondée par les Phocéens, et qui a bien des fois changé de maîtres. Là naquirent Masséna et Garibaldi. Du même côté, mais au delà du Paillon, la Nice nouvelle étalant ses longues rangées de villas et d'hôtels aux vives couleurs blanches, roses, orange et lilas. C'est la vraie Naïade antique, dont la Méditeranée vient baiser les pieds, et que les anglais ont voilée à demi de palmiers et de lauriers roses. Pendant que les montagnes rangées en hémicycle derrière elle secouent sur ses épaules les fleurs de leurs jardins, les palmiers balancent légèrement sur son front leurs larges éventails.

J'ai voulu juger du théâtre de Nice, je suis allé entendre *Alice de Nevers*, Opéra comique de M. Hervé. La morale dominante de la pièce est dans ce couplet qui revient souvent :

Il faut boire à plein verre ;
Voici le temps des amours,
Plus la vie est légère,
Et plus les maux en sont courts.

Paroles et musiqne, tout m'a paru fort médiocre, mais le succès a été immense. M. Hervé lui-même dirigeait l'orchestre, et ses amis lui ont fait une ovation. A tout

instant, de nouvelles couronnes lui étaient apportées, et quand le rideau tomba, l'auditoire exigea qu'il fût relevé pour acclamer une dernière fois l'auteur.

A la porte du théâtre, je passai près d'un groupe d'amateurs qui discutaient le mérite de l'œuvre ; et l'un d'eux résuma le débat en disant : enfin, le public est content, les acteurs sont contents, l'auteur est content, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes : mais cela n'empêche pas que c'est de *l'insenséisme*.

Quand je revins à mon hôtel, la lune descendait au pas de course des hauteurs de la coupole céleste, et dans le firmament brun se groupaient à ses côtés, de petits nuages qu'on aurait pris pour un troupeau de brebis blanches paissant tranquillement dans les pâturages infinis.

Ce spectacle me rappela une ballade du charmant poëte provençal, Mistral, dans laquelle revient sans cesse ce refrain :

La luno barbano
Débano
De lano

La lune spectrale—dévide—de la laine

C'était bien cela. La lune, fuseau énorme, semblait dévider de la laine en tournant au milieu de toutes ces toisons éclatantes.

A. B. ROUTHIER.

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

(Suite)

" Je n'oublierai jamais, dit Jouffroy, la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré !.... J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue, où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais continué à me promener ; je vois encore cette Lune, a demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les froids carreaux.... Les heures de la nuit s'écoulaient, et je ne m'en apercevais pas.... Je suivais avec anxiété ma *pensée*...., qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l'une après l'autre toutes les illusions qui m'en avaient jusque là dérobé la vue, m'en rendait de moment en moment les détours plus visibles.... En vain je m'attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j'allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elles vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m'était cher et sacré.... l'inflexible

courant de ma pensée était plus fort.... Parents, famille, souvenirs, croyances, il m'obligeait à tout laisser.... L'examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu'il approchait du terme...., et il ne s'arrêta que lorsqu'il l'eut atteint.

" Je sus alors qu'au fond de moi-même il n'y avait plus rien qui fût debout ; que tout ce que j'avais cru sur moi-même, sur Dieu, et sur ma destinée, en cette vie et dans l'autre, je ne le croyais plus ; puisque je rejetais l'autorité qui me l'avait fait croire, je ne pouvais plus l'admettre, je le rejetais (1).

" Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s'éteindre, et derrière moi s'en ouvrir une autre, sombre et dépeuplée, où désormais j'allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée, qui venait de m'y exiler, et que j'étais tenté de maudire !...."

Jouffroy venait donc de consommer l'apostasie de sa foi ; de cuisants regrets le reportaient successivement vers son Dieu, qu'il avait abandonné;

---

(1) Dans l'édition courante des *Nouveaux Mélanges philosophiques*, plusieurs passages du texte réel de Jouffroy ont été supprimés ou adoucis par son ami Damiron. M. de Bourneuf possédait un exemplaire où les feuilles 8e et 9e étaient en leur état primitif ; c'est sur cet exemplaire unique peut-être, que les citations ont été prises par Alfred Nettement, auquel nous les empruntons, dans son *Histoire de la Littérature française sous le Gouvernement de Juillet.* On les trouve également dans les *Etudes philosophiques* de M. Auguste Nicolas.

vers son père, que la mort avait trouvé excellent chrétien ; vers sa digne mère, simple et noble paysánne, à qui il devait tout, et dont il avait les traits, les yeux, la distinction ; vers son oncle, l'abbé Jouffroy, qui avait été son premier maître dans les lettres ; vers le collège de Nozeroi, où il avait porté sa première innocence. Il venait de reconnaître que tout cela était perdu pour lui !

" Les jours qui suivirent cette découverte, continue-t-il, furent les plus tristes de ma vie. Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine : par des retours violents, elle cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus ; elle retrouvait dans la cendre de ses croyances passées, des étincelles qui semblaient par intervalles rallumer sa foi ; mais les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle, et ces lueurs s'éteignaient bientôt.

" Si, en perdant la foi, j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps : la fatigue m'aurait assoupi ; ma vie se serait, comme tant dautres, endormie dans le septicisme.

" Mais, heureusement, il n'en était pas ainsi : jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes, que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité.

“ Ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine, et n'ayant plus la lumière de la foi pour la résoudre, il ne me restait que la lumière de la raison pour y pourvoir.

“ Je résolus de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie s'il le fallait, à cette recherche. C'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie. ”

IV

Voilà Jouffroy à vingt ans, ayant achevé en lui la *pars destruens* de Bacon, n'ayant plus aucune croyance, sentant le besoin de se refaire un symbole, et venant à l'école des maîtres de l'époque, avec l'espoir que le vide de son âme va bientôt être comblé, ou du moins que l'édifice va recevoir des fondments solides, et que, sur un plan bien étudié et clairement expliqué, il pourra continuer le travail de reconstruction (la *pars instruens* de Bacon).

C'est le moment où descendent de leur chaire, et Laromiguière, épurateur et dernier représentant de la philosophie du dix-huitième siècle, et Royer-Collard, chef de la réaction spiritualiste contre cette même philosophie. C'est le moment où Victor Cousin, plein de confiance en la raison humaine, animé d'une grande ardeur au travail, et

secondé par une merveilleuse facilité de parole, va prendre la direction de l'enseignement philosophique, pour la conserver jusqu'en 1830.

Il est d'un haut intérêt de suivre le travail qui va s'accomplir dans une âme aussi bien disposée que l'est celle de Jouffroy. Certes, si la philosophie est féconde, si elle peut produire un code purement rationnel de croyances, jamais sujet ne fut mieux préparé à recevoir son enseignement : non seulement il se laissera persuader, mais il désire les leçons des maîtres, il aspire leur enseignement. Pesons donc tous les mots par lesquels le nouveau disciple va nous faire le tableau de l'enseignement philosophique qui lui est donné, par un maître tel que Cousin.

“ Mon esprit, dit-il, en abordant la philosophie, s'était persuadé qu'il abordait une science régulière, qui, après lui avoir montré son but et ses procédés, le conduirait, par des chemins sûrs et bien tracés, à des connaissances certaines sur les choses qui intéressent le plus l'homme.

“ En un mot, mon intelligence, excitée par ses besoins, et élargie par les enseignements du christianisme, avait prêté à la philosophie le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une religion... Telles avaient été ses espérances.

“ Et que trouvait-elle ?

“ Toute cette lutte qui avait réveillé les échos

endormis de la Faculté, et qui remuait les têtes de mes compagnons d'étude, avait pour objet, pour unique objet, la question de l'*origine des idées*...

" Condillac l'avait résolue d'une façon, que M. de Laromiguière avait reproduite en la modifiant. M. Royer-Collard, marchant sur les pas de Reid, l'avait résolue d'une autre ; et M. Cousin, évoquant tous les systèmes des philosophes anciens et modernes sur ce point, les rangeant en bataille en face les uns des autres, s'épuisait à montrer que M. Royer-Collard avait raison, et Condillac tort....

" C'était là tout ! Et dans l'impuissance où j'étais alors de saisir les rapports secrets qui lient les problèmes en apparence les plus abstraits et les plus morts de la philosophie, avec les questions les plus vivantes et les plus pratiques, ce n'était rien à mes yeux.

" Je ne pouvais revenir de mon étonnement qu'on s'occupât de l'*origine des idées* avec une ardeur si grande, qu'on eût dit que toute la philosophie était là, et qu'on laissât de côté l'homme, Dieu, le monde, et les rapports qui les unissent, et l'énigme du passé, et les mystères de l'avenir, et tant de problèmes gigantesques sur lesquels on ne dissimulait pas qu'on fût sceptique...

"Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait... Et cependant, l'autorité des maîtres et la ferveur des disciples m'im-

pesaient, et je n'osais montrer ni ma surprise ni mon désappointement..."

Ainsi se passèrent les années d'étude de cette âme ardente : l'origine des idées, la nature du *moi* ou de la personnalité humaine, le passage du *moi* au monde extérieur, telles furent les seules questions sur lesquelles il acquit des connaissances approfondies. Tout le reste était absolument mis de côté, et Jouffroy, absorbé lui-même par l'application que réclamait l'étude des cours, avait peu à peu remis à des temps plus libres les recherches qui l'avaient amené à l'étude de la philosophie.

Du reste, d'après le tableau tracé par cet illustre élève, l'enseignement de Cousin était loin du genre dogmatique, qui expose et justifie des solutions. Le fondateur de l'éclectisme moderne *cherchait* tout haut, et ses éloquentes leçons n'étaient pour ainsi dire que des recherches en commun.

" M. Cousin, dit Jouffroy, ne nous avait donné que ce qu'il avait pu nous donner ; il n'avait pas choisi ; il n'avait pu choisir ; il avait obéi à la nécessité.

" Mais cette nécessité même avait produit des effets que l'enseignement le mieux calculé n'aurait pu donner. En suivant la recherche ardente du maître, nous nous étions enflammés de son ardeur ; les excessives précautions que son inexpérience avait répandues dans sa méthode nous avaient appris à fond tout le détail de l'art de poursuivre la vérité et de la trouver.

" La même inexpérience, appliquée à l'examen des systèmes, nous avait enseigné à pénétrer jus qu'aux entrailles des opinions philosophiques, et à les juger profondément.

" Enfin l'absence de tout cadre, de tout plan, de toute idée faite sur l'ensemble de la philosophie, avait eu pour premier résultat, en nous la laissant inconnue, de la rendre plus séduisante à notre imagination, et d'augmenter en nous le désir de pénétrer ses mystérieuses obscurités, et pour second de nous obliger à nous élever par nous-mêmes à ces hauteurs, à nous créer par nous-mêmes notre enseignement, à travailler par conséquent, à penser par nous-mêmes, et à le faire avec liberté et originalité.

" Voilà ce que nous devons à l'inexpérience de M. Cousin. Je sortis de ses mains sachant très peu, mais capable de chercher et de trouver, et dévoré de l'ardeur de la science, et de la foi en moi-même. "

Hélas ! la " foi en lui-même ! " voilà par quoi Jouffroy remplaçait désormais la foi en l'enseignement de l'Eglise. On voit, par le ton résolu de ses paroles, que, de la perte de sa foi première, il a pris son parti ; ou du moins, il reste paisible en attendant le moment où il pourra aborder les grands problèmes.

V

Ce temps paraît enfin arrivé. En 1817, Théodore Jouffroy est nommé maître de Conférences à l'Ecole Normale ; bientôt après, 1818, il est chargé du cours de Philosophie au Collège Bourbon ; son programme, dans ce dernier établissement, doit comprendre le Psychologie, la Logique et la Morale, avec des notions de Théodicée.

Certes, un tel programme forme un cadre suffisant pour que Jouffroy y rattache toutes les recherches qu'il veut faire sur les grandes questions. Il est vrai que ce programme doit être rempli, ou plutôt parcouru, en un an : œuvre magnifique pour un maître ayant sur tous ces sujets des connaissances sérieuses et bien appuyées ; tâche irréalisable pour un homme qui veut se contenter de chercher, de poser des questions, et de demander des réponses à cette multitude de rêveurs dont est peuplée la galerie des philosophes.

Jouffroy avait conscience de son insuffisance à fournir un tel enseignement, et il en parle ainsi dans les *Nouveaux Mélanges* : "On avait beau me dire que l'enseignement dont on me chargeait était élémentaire ; c'était précisément à cause de cela qu'il m'effrayait.

"Cet enseignement avait son programme ; ce programme, il fallait en un an le remplir. Et que comprenait-il ?—Non pas une question ni deux, non pas même une de ces sciences comprises

dans le sein de la philosophie ; mais trois de ces sciences : la psychologie, la logique et la morale ; encore celle-ci devait-elle être suivie des linéaments de la théodicée.

“ C'était là ce qu'on demandait à moi, un esprit de vingt ans, à qui on n'avait enseigné ni l'une ni l'autre de ces sciences, et qui, dix-huit mois auparavant, n'en avais aucune idée ! En vérité, il y avait lieu de trembler, et cependant il m'était impossible de reculer.”

Ces aveux du jeune professeur font honneur à sa droiture, mais il ne s'arrête point, il ne se décourage point. Il reprend cette confiance en lui-même que nous avons déjà signalée, et il la pousse même si loin qu'il arrive à rejeter tout enseignement étranger, et à ne compter désormais comme acquis que ce qu'il aura trouvé lui-même.

Pendant cinq ans, il travaille ainsi avec une ardeur soutenue ; il donne à l'édifice qu'il se propose d'élever un titre significatif : *Organisation des sciences philosophiques.* C'est bien là pour lui le grand problème, le problème des problèmes : toutes les questions particulières y doivent trouver leur place. Et voilà l'objet de ses longues méditations du jour et de la nuit.

IV.

Quoiqu'il eût ajourné les questions qui avaient constitué autrefois ses croyances religieuses, elles étaient toujours debout, ces questions, et souvent

elles venaient frapper à la porte de son intellect, et réclamer un moment d'attention : " Quand j'avais, écrit-il, quelques heures à rêver la nuit à ma fenêtre, ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, des attendrissements subits, me rappelaient à mes croyances passées et éteintes, à l'obscurité, au vide de mon âme, et au projet toujours ajourné de le combler. ."

Ces aveux et ces regrets prennent un caractère plus tendre et plus poétique, lorsque, en 1820, par suite de la mort de son père et de l'affaiblissement de sa santé, il va passer quelque temps de congé et de repos dans son pays natal, aux Pontets.

" Je me retrouvai, dit-il, sous le toit où s'était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m'avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence, dans les plus beaux jours de ma première vie.

" Mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n'y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement ; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir ; cette maison, on y élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuillage ; ce curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours ; et tout

ce que j'aimais, et tout ce qui m'entourait, avait le même cœur, la même espérance dans la foi.

" Moi seul, je l'avais perdue ; moi seul, j'étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi ; moi seul, si savant, je ne savais rien ! moi seul, j'étais vide, agité, privé de lumière, aveugle et inquiet ! . . "

" Devais-je, pouvais-je demeurer plus longtemps dans cette situation ?... Puisque la foi ne pouvait se relever, avais-je du temps à perdre pour essayer d'appliquer à ces grandes questions, devenues des énigmes pour mes yeux, cette raison qui maintenant savait chercher la vérité et la trouver ? "

O inconséquence de la raison humaine ! Jouffroy reconnaît qu'il ne peut tenir dans une situation vide de croyances, il déclare heureux tous les croyants qui l'entourent, il sent que c'est la foi qui lui manque, et il prononce que la foi ne peut se relever !

A-t-il une preuve que la foi ne puisse se relever ? A la vérité il a écrit cette phrase, que nous avons déjà citée : " Les convictions renversées par la raison ne peuvent se relever que par elle."

A. MICHEL.

(*A continuer*).

QUELQUES POETES ILLETTRÉS DE LOTBINIERE. (1)

I

Dedans notre canton
Y a des filles, des garçons
Qui veulent se marier ;
C'est la pure vérité.
Lorsqu'arrive le soir,
Les garçons vont les voir,
Les filles sont réjouies
En voyant leurs amis,
Elles disent en riant :
Ah ! voilà mon amant !

Ainsi chantait, d'une voix forte et légèrement tremblante, au souper qu'il donnait à ses amis, le mardi-gras de l'an 1806, le père Lazé Leclerc.

Bien que déjà côtoyant les bords de la cinquantaine, le père Lazé n'en était qu'à ses premiers essais poétiques. Il ne venait que de sortir des ténèbres où sont plongées

(1) Ce travail sur les poètes illettrés de notre pays, commencé il y a quelques années par M. Lemay, sera continué dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes* par l'auteur, qui a entrepris de le terminer expressément pour notre Revue.—LA DIRECTION.

les âmes qui ne rêvent qu'en prose ; et je vous dirai, dans un moment, à quelle occasion. En attendant, écoutez ; peut-être entendrez-vous encore un faible écho des applaudissements prolongés qui accueillirent ce couplet ; et, encouragé par tant d'enthousiasme, je continuerai avec le vieux chanteur :

Jeunes filles, écoutez :
Vous voulez vous marier ;
Mais cet engagement
Vous causera du tourment.
Vous prenez un état
De peine et d'embarras.
Souvent bien du chagrin ;
Mais pourtant, à la fin,
Il faut passer par là,
Ça vous amusera.

Le père, je le constate avec plaisir, n'était pas, après tout, trop rigoriste.

Sans plus me laisser troubler par les vivats des vieux compagnons de mon troubadour, je continuerai à dire de la façon la plus simple ce qu'il chantait si bien, et voici le troisième couplet :

Tu te maries, ma fille ;
Tu laisses ta famille
Et tous les agréments
Avec les jeunes gens.
Faut rester au logis
Avec votre mari ;
Faut garder la maison
Sans donner de raison ;
Votre époux il faut chérir,
Et toujours lui obéir.

Vous le voyez, le père Lazé nourrissait des idées assez saines sur les devoirs de la femme.

La coutume voulait alors—et il en est ainsi encore dans plus d'une paroisse—la coutume voulait qu'une jeune femme renonçât à ses amusements de jeune fille, pour devenir sérieuse comme les matrones qui l'entouraient. La fillette d'hier se réveillait avec des idées d'économie domestique qui, certes ! n'avaient jamais auparavant ahuri sa tête éveillée. Elle n'allait plus guère à la soirée, elle ne dansait plus que le menuet, elle ne badinait plus aussi librement avec ses compagnons de la veille ; mais elle causait gravement avec ses voisines, qui lui donnaient des conseils importants ; elle tournait le rouet d'un pied fiévreux ; et quelquefois même elle songeait à tricoter de jolies petits bas de laine rouge ou bleue.. selon la passion politique de son cher Jean-Baptiste. Mais revenons à la chanson du père Lazé, et citons le quatrième couplet.

Il parle du mari :

S'il est complaisant,
Vous aurez de l'agrément ;
Mais s'il est jaloux ;
Vous en aurez pas beaucoup.
Combien y en a-t-il,
De ces méchants maris,
Que tout leur intérêt
Est pour le cabaret,
Qui n'ont aucun souci
De la paix du logis !....

Hélas ! ce triste refrain aura toujours de l'actualité. Le

père avait raison. Il n'avait pas tort non plus quand il ajoutait :

Mais les femmes parfois
Ont beaucoup trop de voix....
Elles sont mises en vilaines
Pendant toute la semaine ;
Le dimanche venu,
On ne les connaît plus:
Elles ont fleurs et rubans
Et font mille cancans,
Et n'ont aucun soucis
De la paix du logis.

Le père Lazé Leclerc ne connaissait pas mal les femmes de son temps.... et du nôtre, dirais-je si je voulais risquer ma réputation de galant homme ; car s'il revenait au monde un jour de la semaine, c'est-à-dire un jour ouvrable, il prendrait ce jour-là pour le dimanche, supposé qu'il n'eût pour se renseigner que les rubans, les plumes et les cocardes de nos servantes. Il avait un sens droit !

Il avait des idées ; et s'il ne les exprimait pas comme aurait pu le faire un rhétoricien, au moins il paraît qu'il ne les chantait pas trop mal. Il est impossible de faire autre chose que des bouts-rimés—et mal rimés, lorsque l'on n'est pas instruit, et que l'on ignore les règles de la prosodie. Mais enfin l'on découvre, dans les œuvres de nos poètes illettrés, des pensées souvent justes et grandes, une philosophie souvent gaie, plus souvent chrétienne et sévère, de la facilité, et des tournures originales.

C'est l'or en poussière ou mêlé au quartz, qui est resté sans valeur, parce qu'une main habile ne l'a pas recueilli, fondu, passé au creuset, ou ciselé.

Quand Lazé Leclerc composa la chanson que je viens de vous dire, il avait environ cinquante ans ; et comme

je vous l'ai dit aussi, il venait de se réveiller poète. C'était un peu tard, mais l'événement qui devait mettre son talent au jour n'avait pas eu lieu plus tôt.—Et vous ne l'ignorez pas, il y a toujours un événement qui nous détermine, souvent à notre insu, à entrer franchement dans la voie où nous sommes appelés.

Le père Lazé devint poète un peu par nécessité, j'oserai dire, à son corps défendant.

Il chantait au lutrin avec Toutit-Jean-Louis. Tous deux chantaient à l'unisson dans l'église ; mais, la messe finie, il n'y avait plus d'accord possible entre eux. C'est qu'ils n'étaient pas du même parti. La paroisse était divisée, profondément divisée. On n'y voyait que du feu...et pourtant elle n'était pas tout rouge comme aujourd'hui. Lazé Leclerc était invariablement du parti de son curé. Toutit-Jean-Louis, bien que maître-chantre, ne chantait pas de même. Plusieurs bonnes âmes s'en scandalisaient. Elles étaient convaincues que le Seigneur ne pouvait entendre d'une oreille favorable des chants de ce petit citoyen. Mais le curé n'enveloppait point dans une même réprobation la voix magnifique et les idées émancipatrices du jeune chantre ; s'il trouvait celles-ci vilaines, il trouvait celle-là bien belle ; s'il tâchait d'imposer silence aux dernières, il écoutait la première avec plaisir. C'était un homme d'esprit que ce curé.

Un dimanche, Toutit-Jean-Louis glissa dans le livre du père Lazé la petite épigramme suivante :

Lazé fait des efforts
Pour hurler au lutrin.
Une fois qu'il est dehors,
Il ne fait pas grand train.
Quand il est dans l'église, il chante la vérité ;
Il la dit seulement pas quand il est à côté.

N'est-ce pas que Toutit-Jean-Louis ne tournait pas mal une épigramme? Il faisait aussi des chansons, et surtout des chansons satiriques. Il avait la bosse de la malice considérablement développée. Ce genre de chanson plaît beaucoup ici, parce que sous notre ciel jaloux, on aime à voir déchirer un peu ses amis. Je regrette de n'avoir pas un couplet à citer de ce malin rimeur. Demain, comme il sera trop tard, j'en aurai probablement plusieurs. Toutit est mort jeune. Il s'était marié cependant, il a laissé, outre ses chansons, trois filles. Son vrai nom était J.-Bte Auger. Il était l'oncle de M. Julien Auger, curé de Rimouski, et d'une légion de neveux.

Mais n'oublions pas le père Lazé.

Le dimanche suivant, il arriva à l'église une demi-heure plus tôt que de l'accoutumée. Il roulait un petit papier entre ses doigts. Il cherchait son rival, et ses yeux, d'ordinaire si doux, lançaient des éclairs. Il aperçoit Auger au moment où celui-ci endossait son blanc surplis ou sa jupe noire :—“ Tiens ! ” lui dit il ; et l'orgueil apparut sur son front rougissant :—“ Tiens ! chante cela au lutrin : je ferai chorus.”—Toutit oublia de nouer les cordon de son surplis, et il lut à haute voix :

Tu dis que dans l'église je chante la vérité,
Et que je la dis pas quand je suis à côté.
Je la dis quelquefois, pauvre nigaud :
C'est quand je parle de tes défauts.

Toutit-Jean-Louis se prit à rire. Il tenait la main au père Lazé : “ Nous sommes quittes, dit-il ; allons chanter la messe Bordelaise, ça vaudra mieux que vos chansons et les miennes.”

L'on ne connaissait, en effet, rien au delà de la chanson—et l'on chantait même les épigrammes.

A partir de ce jour, Lazé Leclerc eut une idée fixe — peut-être tous les poètes ou rimailleurs, ont-ils cette idée, —c'est qu'il devait faire des vers, bon gré malgré, et en dépit de tous et de tout. Et il composa des romances et des complaintes. Sa muse s'éveillait aisément ; le plus simple événement lui fournissait un sujet. Il devint le chansonnier de la paroisse. Les jeunes gens redisaient, dans les veillées, ses derniers couplets, et lui faisaient mille compliments. La crainte inspirait bien un peu ces hommages, car le père Lazé se faisait un devoir de ridiculiser les travers de ses amis, ou de tancer vertement leurs défauts. Il croyait à sa vocation.

Avant de dire adieu à ce vieux troubadour, je citerai encore une de ses compositions. Je l'ai entendu chanter souvent quand j'étais jeune—hélas ! il y a longtemps !..

Pour bien comprendre l'à-propos de la morale de cette chanson, il faut se souvenir qu'au temps où elle fut composée, l'usage voulait que les femmes eussent la tête couverte dans la maison.

Quelques jeunes filles seules secouaient le joug de la coutume, et laissaient, avec une certaine coquetterie, flotter leurs cheveux comme un voile sur leurs rondes épaules. Elles n'avaient point tort, n'en déplaise au vieux chansonnier de ma paroisse.

Elles n'avaient point tort ; mais il y avait de l'imprudence à travailler au métier, le soir, à la chandelle, avec une longue chevelure flottante.

La chanson de Lizette.

Publions l'aventure
De la fille à Fanfan
Ah ! la pauvrette endure ;
Un feu bien surprenant :
Tissant l'étoffe nouvelle,
Le soir à la veillée,
Au feu de la chandelle
Lizette s'est grillée.

Ses cheveux, tout en flamme
Comme son jeune cœur,
Ont perdu, je le proclame,
Leur éclat, leur couleur.

Peut-être faut-il lire :

Ses cheveux tout en flamme,
Comme son jeune cœur,
Ont perdu....
Leur éclat, leur couleur.

Dans mon respect pour la mémoire de Lizette, j'aime à croire que non. Mais vous voyez comme une virgule mal placée peut tenir ou compromettre la meilleure réputation, et comme la vertu a raison d'aimer et de protéger la science.

Je reprends ce couplet :

Ses cheveux, tout en flamme
Comme son jeune cœur,
Ont perdu, je le proclame,
Leur éclat, leur couleur.
Elle dit en elle-même :
Avec mes beaux cheveux
Hélas! douleur extrême!
Iront mes amoureux.

Son père, qui se lève,
Dit: Qu'as-tu, ma petite ?
Est-ce que j'ai fait un rève ?
Mon enfant, parle vite.
Hélas! reprit Lizette,
Tout-à-coup j'ai pris feu
En passnt la navette!
O ma navette, adieu!

Apprenez, filles sages,
A couvrir vos cheveux;
Respectez les usages,
Malgré les amoureux.
Bien plus que la chandelle,
Le feu des passions
Brûle le cœur des belles:
Faites attention!

Lizette ne fut pas vaincue. Les cheveux, comme les passions, renaissent toujours, tant qu'ils ne sont pas déracinés. Elle oublia ce petit malheur. Seulement, quand elle travaillait au métier le soir, elle emprisonnait ses cheveux dans une résille aux larges mailles.

Le père Lazé chanta jusqu'à sa mort, qui arriva quatre-vingt-un ans après sa naissance. Il avait appris à lire et même à écrire un peu. Il se maria trois fois.—Ces poètes !

II

De tous les habitants de Lotbinière, le plus doux, le plus laborieux, le plus simple dans la bonne acception du mot, le plus énorme sans être vilain, le plus dévot sans bigoterie, le plus joyeux à ses heures de loisir, le plus heureux à son modeste foyer, c'est bien José Auger.

Quand j'allais à l'école et que je descendais la route qui longe son petit champ, au temps du labourage ou de la moisson, je l'entendais toujours chanter. Pour lui comme pour l'oiseau, chanter est un besoin. Il éparpille ses rimes comme ses grains au jour des semailles, ou il les réunit pour en faire des chansons comme il réunit les épis pour en faire des gerbes. Sa mémoire est remplie de refrains comme sa grange l'est de trèfle et de foins odorants. José Auger ne sait pas écrire ; il ne sait pas lire non plus. Il grave ses vers dans son esprit, et le soir, en se reposant au coin du feu, il les chante à qui veut les apprendre. N'ayant jamais rien lu, Auger se trouve privé d'une grande source d'inspiration ; mais il reste nécessairement plus original. Comme son devancier le père Lazé Leclerc, il fait des couplets à tout propos et à propos de tout. Il trouve moyen de composer dix refrains sur un sujet qui ne fournirait pas quatre rimes au meilleur poète.

C'est peut-être par fierté qu'une muse mieux élevée et plus savante garde alors le silence. Elle ne veut pas descendre. La muse ignorante ne peut pas voler bien haut L'aigle ne rase jamais la terre, il y briserait ses ailes.... Pour se reposer même, il choisit les hauteurs. Le moineau voltige sur les plaines : son aile trop faible ne le porte jamais aux cimes escarpées....

L. P. LEMAY.

(*A continuer*)

LA JOURNEE DE L'ENFANT.

I

CHANTE.

L'Angélus matinal appelle
Le prêtre à son humble chapelle
Le laboureur à ses moissons.
Dans la forêt qui les répète
L'oiseau joyeux s'éveille et jette
Ses plus ravissantes chansons.

On entend partout dans la plaine
Les voix dont la nature est pleine,
Murmures descendus du ciel !
Il faut chanter, Eva ma blonde,
Toi qui ne connais de ce monde
Ni l'amertume, ni le fiel.

Oui chante, enfant !... Le Seigneur aime
Ton front qu'orne le diadème
De l'innocence et du bonheur.
Ta voix pour chanter ses louanges
Se mêle aux douces voix des anges,
Dont tu seras un jour la sœur.

II

COURS.

Cours ! Va rejoindre tes compagnes ;
Allez dans les vertes campagnes
Et fatiguez-vous à loisir !
Livrez, ô troupes vagabondes,
Au vent vos chevelures blondes,
Et vos jeunes cœurs au plaisir.

Cours avec elles !... à ton âge
On est sans souci de l'orage
Qui frappe les monts orgueilleux.
Pourquoi craindrais-tu la tempête ?
L'ouragan souffle sur ta tête
Sans troubler l'azur de tes yeux.

Cours ! ce qu'il te faut, c'est l'espace,
Un rayon de soleil qui passe,
Et dore encor tes cheveux blonds ;
Un nid d'oiseau dans la ramure,
Des ruisseaux le coquet murmure,
Et de l'herbe plein les vallons.

Puis le sourire de ta mère,
Quand de retour à la chaumière
Tu te reposes de tes jeux,
Sans te douter, pétite reine,
Qu'elle voit la beauté sereine
De ton âme, dans tes yeux bleus.

III

RIS.

Ris, chère enfant !... Ta gaîté d'âme
De mon cœur ranime la flamme
Au souvenir de mes beaux jours.
Tu me fais songer à cet âge
Où, sans nul souci de l'orage,
Le bonheur nous sourit toujours.

La joie est courte sur la terre:
Ris pendant que tu peux le faire
Sans amertume et sans remords.
Trop tôt vient le temps des alarmes,
Ce temps où nous versons des larmes
En songeant à ceux qui sont morts.

Quand viendra l'heure où dans ton âme
S'allumera la pure flamme,
Feu du ciel qu'on nomme l'amour !
Alors adieu, douces pensées !...
Et les larmes que j'ai versées
Tu les verseras à ton tour.

IV

PRIE.

L'ombre s'abat sur la colline,
La bruyère déjà s'incline
Sous la tiède haleine des nuits ;
L'astre du soir au ciel s'allume,
Sous les bois, sous le toit qui fume,
Se taisent les chants et les bruits.

Ecoute là-bas dans la plaine
Le vol léger de la phalène
Ou du volage papillon ?
Ecoute au sein de la chaumière,
Enfant !.. c'est l'heure où la prière
Endort doucement le vallon.

A genoux, et que ta parole
Vers le trône éternel s'envole
Comme l'encens de nos autels.
Pour t'écouter, colombe blanche,
Ne sais-tu pas que Dieu se penche,
Du haut des parvis immortels.

Enfant, ne mêle à ta prière,
Ni regret, ni parole amère :
Exhalte, chante et bénis Dieu !
Et ta louange au vol rapide,
Comme une légère sylphide
S'envolera vers le ciel bleu.

V.

DORS.

L'eau du rocher seule murmure,
La brise meurt sous la ramure :
Enfant, c'est l'heure du sommeil,
Et près du lit où tu reposes,
Je vois dejà des rêves roses
Voltiger sur ton front vermeil.

Ton sommeil est pur et paisible,
Car tu n'as pas servi de cible
Aux traits empoisonnés de fiel.
Quand tu dors on te voit sourire
Aux anges qui viennent te dire
Les récits merveilleux du ciel.

Repose en paix, tête bénie,
Tu ne connais pas l'insomnie
Ni songe affreux pour t'effrayer,
Et le matin quand tu te lèves
Tu n'as toujours que des beaux rêves
A raconter à ton foyer.

M. J. A. Poisson.

ESPÈRE ENCORE.

Bientôt l'hiver va disparaître
Sous les chauds baisers du printemps
Aux bois les feuilles vont renaître
Et les fleurs orneront les champs.

L'oiseau dira dans les charmilles,
Soir et matin, des chants joyeux,
Et l'on verra les jeunes filles
Courir,—du bonheur plein les yeux

Le fleuve aura de doux murmures,
Et du Soleil les rayons d'or,
Etincelants dans les ramures,
Viendront nous réjouir encor.

Puisqu'ici bas tout sera joie
Dans la nature et dans les cœurs,
Relève ton âme qui ploie :
Tu souriras après les pleurs !

CHARLES A. GAUVREAU.

Québec, mars 1883.

AU PAYS DU SOLEIL.

III.

Monaco.

Comment vous décrirai-je ce royaume en miniature, le plus pittoresque et le plus charmant que l'on puisse voir ? Mon embarras est extrême.

Un peintre pourrait jeter sur la toile cet admirable paysage grâce aux ressources de la perspective et de la variété des couleurs, et quand son pinceau aurait mis en relief toutes ces beautés, il n'aurait plus qu'à vous dire : voilà, regardez !

Mais je ne suis pas artiste, et c'est avec des paroles que je dois vous peindre cette jolie petite ville, perchée sur un promontoire taillé à pic. Vous dirai-je que ce plateau superbe, dont les flancs escarpés sont battus par la mer de trois côtés, et qui s'adosse aux Alpes Maritimes, ressemble au vieil Atlas portant le monde sur ses épaules ? Vous représenterai-je ces bords de la Méditerranée comme une ligne de fortifications naturelles, et Monaco comme un bastion avancé, destiné à porter quelque batterie formidable ?

Mais ces images sont absolument insuffisantes à reproduire le tableau que j'ai sous les yeux. Disons donc simplement que Monaco est bâti sur un véritable quai naturel, fait d'un seul bloc de pierre, s'élevant à plus de deux cents pieds au-dessus de la mer, et s'y avançant à plus de mille pieds du rivage. Mais le rivage est un mont cyclopéen qui s'appelle la Tête-de-Chien.

Je soupçonne quelques aventuriers de la mer d'avoir trouvé cette ressemblance et ce nom. Ils ont dû observer alors que ce chien tire la langue et la plonge dans l'eau limpide pour se désaltérer, et ils se sont dit que cette langue de pierre conviendrait admirablement aux assises d'une ville et d'un château-fort.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trouver un meilleur observatoire que cette plate-forme inondée de soleil pour admirer les beautés de ces plages incomparables. Trois ruelles courent de la gare, qui est au bas de la Tête-de-Chien, jusqu'à l'extrémité du promontoire, et vous conduisent à une terrasse suspendue sur l'abîme, et plantée de pins, de cyprès, de palmiers, de poivriers, de lauriers et de figuiers.

De là le regard s'étend à perte de vue sur la mer, bleue comme un lapis-lazuli. A gauche, une rade charmante est creusée dans la montagne, et protégée du côté de l'Est par un autre promontoire admirable, où s'élève Monte-Carlo. D'élégants esquifs et quelques voiles blanches sillonnent en ce moment les gracieuses ondulations de la baie.

Du côté de l'Ouest la plage offre la perspective la plus variée de promontoires escarpés, d'anses de sable, de

villages coquets se mirant dans la mer, et de collines boisées, émaillées de blanches villas.

Le Palais de Monaco mérite une visite.

La Tour de la grande façade, couronnée de créneaux, la Cour d'honneur avec ses murailles peintes à fresques, une suite de salons assez richement ornés, la chapelle Saint-Jean-Baptiste, décorée de marbres, de dorures et de mosaïques, attirent l'attention et les éloges des visiteurs.

Mais les jardins sont d'une splendeur vraiment féerique, et les murailles des fortifications disparaissent sous les fleurs. Aussi bien, n'est-elle pas en humeur de faire la guerre la principauté de Monaco. Elle a des bastions formidables, mais les géraniums et les aloès sont escaladés et pris d'assaut; ils en remplissent les fissures et en disjoignent les pierres. On y voit des canons, mais ils sont en bronze doré, des objets d'art, et il n'y a pas de canonniers.

J'y ai vu des grenadiers superbes ; mais ils ne portaient que de belles grenades rouges qui m'ont fait venir l'eau à la bouche.

Le prince de Monaco a une armée cependant, composée de cinquante hommes ! Je suppose que dans ce nombre il y a un général-en-chef, plusieurs autres généraux et de nombreux officiers, et je me demande combien il reste de simples soldats. Voilà mon idéal d'une armée permanente. Je ne rêve pas la paix universelle, qui est absolument impossible, mais je regrette souvent que les emplois militaires ne soient pas des sinécures.

L'administration du prince est proportionnée à son

armée, et il me semble que ce petit peuple doit être bien heureux. Il a sous les pieds un paradis terrestre, sous les yeux une mer pleine de séductions, et sur la tête un ciel éclatant. Quels parfums embaument l'air ! Quelle brise court sur les eaux ! Quels reflets colorés partout !

Imaginez-vous qu'en janvier, alors que nous grelottons sous nos épaisses fourrures, les fenêtres des maisons sont ouvertes ici, et les femmes se promènent sans manteaux, avec des ombrelles sur la tête !

Ah ! le soleil peut bien être parcimonieux chez nous ; il gaspille ici ses splendeurs, il feconde ici jusqu'aux rochers et leur fait produire des fleurs.

Mais toute médaille a son revers, et quand vient l'été il n'y a plus que les cigales qui continuent d'aimer le soleil et de chanter ses ardeurs. Les hommes dorment le jour et veillent la nuit. Les rayons du soleil ne les charment plus, et ils préfèrent les becs de gaz et le trente-et-quarante. Le voisinage de Monte-Carlo trouble le sommeil et le bonheur de Monaco.

En longeant la plage de la rade, nous laissons à droite les grands établissements de bains de Monaco, à gauche les nouveaux hôtels et les villas de la Condamine, et nous atteignons par une pente assez forte le plateau de Monte-Carlo.

C'est ici que M. Blanc a bâti une immense maison de jeu, un grand café et un hôtel. Une belle place carrée, ornée de jets d'eau, sépare les trois établissements : au sud le Casino, à l'est le café, et à l'ouest le Grand-Hôtel de Paris. On y accourt de Nice, de Cannes, de Menton, de Paris, de Londres, de Saint-Pétersbourg, des bouts du

monde. Le jeu est le démon de ce pays, et les millions tombent comme par enchantement dans la caisse de M. Blanc.

De pauvres diables y viennent engouffrer en quelques minutes leurs économies de plusieurs années. Des mères y viennent exposer au hasard de la roulette l'héritage de leurs enfants. Des fils de familles y viennent fondre en quelques années le patrimoine qui a coûté à leurs pères tant de labeurs et de veilles.

C'est une passion, un entraînement, un vertige. Pendant qu'un orchestre de quatre-vingts musiciens remplit vos oreilles d'harmonies enivrantes, les tapis verts tout resplendissants d'or fascinent vos yeux, et les roulettes, tournant sans cesse, finissent par tourner la tête des joueurs.

J'ai vu quelqu'un s'approcher d'une table de jeu, tout pâle et enfiévré, et y perdre 20,000 francs sans avoir pris le temps de s'asseoir. On m'a nommé un prince Russe dont la déveine a duré deux saisons, et lui a fait perdre une fortune de quelques millions. M. Blanc héberge actuellement sa famille au Grand-Hotel de Paris, en attendant que le prince ait pu se créer de nouvelles ressources.

Il va sans dire que M. Blanc réalise de beaux bénéfices, et l'on assure qu'ils se sont élevés l'année dernière à dix millions. C'est un joli denier comme revenu.

Aussi bien, le prince de Monaco n'est ici qu'un prince ; mais M. Blanc est le roi, et d'autres princes lui font la courbette sans déguisement. Une de ses filles est fiancée au prince Radziwill, et l'autre, dit-on, à un prince

de Bourbon des Deux-Siciles. Elles apporteront en dot une quinzaine de millions chacune.

M. Blanc est d'ailleurs un roi généreux, qui fait restaurer les fresques du Palais, qui bâtit des églises (protestantes et catholiques), qui construit des quais, macadamise des chemins, les ombrage de lauriers roses, et fait enfin construire une route carossable sur la grève de Monaco à Nice. Ce dernier travail lui coûtera près d'un million ; mais il amènera à son tapis vert des Anglais et des Russes qui lui en verseront dix fois autant. O fascination de l'argent !

A part le grand salon de jeu, il y a au Casino une magnifique salle de concert, et une vaste chambre de lecture où j'ai compté près de trois cents journaux. Je n'en ai vu aucun du Canada, hélas !

Le concert du soir a été très beau ; mais sans attendre la fin je suis rentré au salon de jeu. Assis dans un fauteuil, je me suis contenté de regarder jouer, en me rappelant ces vers de Musset :

"Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance,
Derrière ces piliers, dans cette salle immmense
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard, au bout d'un oripeau
Que dispute à la la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
. . . .

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire ;
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit ;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirais-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères.
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau,
Ces mains rudes, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les mûrs de la chaumière
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

IV.

Un rêve.

Je décris, je décris, je décris. Que voulez-vous ? C'est le seul moyen de rendre mes impressions au pays du soleil. Ce sont les yeux qui jouissent ici, et la nature y semble prodiguer ses beautés pour leur plaisir. Les hommes sont rejetés tout à fait dans l'ombre ; on ne les

regarde même pas. Les montagnes, les bois, les fleurs, la mer, avec leurs aspects variés à l'infini et leurs incomparables perspectives, voilà ce qui absorbe l'attention, et quand on ne tient pas le pinceau il faut bien recourir à la littérature descriptive.

De Monaco à Gênes serpente sur les sommets la fameuse *Route de la Corniche*, que je voudrais bien parcourir en diligence. Mais la locomotive est là qui m'appelle en rugissant, et j'ai beau la trouver horrible, il faut bien lui reconnaître le mérite d'aller vite, et le temps est si précieux. Je remonte donc en chemin de fer, bien à contre-cœur.

La voie continue de longer les rivages de la Méditerranée, qui sont ici les plus pittoresques et les plus beaux que l'on puisse voir. De distance en distance les Alpes allongent leurs pieds gigantesques et les plongent dans la mer, formant ainsi une succession de caps et de baies, autour desquels le chemin court en zigzags. Lorsque les promontoires ont des escarpements qui ne permettent pas d'en faire le tour, il passe dessous, et quand nous arrivons au Cap-Martin le train s'élance en mugissant sous une forêt d'oliviers.

Tantôt, comme un grand serpent d'airain, il replie ses anneaux pour gravir une colline, et tantôt il descend au fond d'un golfe de sable, où des hommes, des femmes et des enfants font la pêche avec des filets.

Ici s'écroulent, du sommet d'un roc escarpé, les ruines d'un couvent ou d'un château-fort ; là s'épanouit un village souriant au milieu des platanes, des oliviers et

des vignes ; plus loin c'est une gorge étroite au bout de laquelle ondule à perte de vue la nappe transparente de la Méditerranée.

Oh ! que cette mer est belle ! Plus je la vois, plus je l'aime, et il me semble en l'écoutant qu'elle me chante les chansons de mon pays. Je pense à l'immortel Colomb qui est né sur ses bords, et qui l'a sillonnée tant de fois, avant de s'élancer à la recherche de l'Inconnu, au delà de la Mer-Ténèbreuse.

Ce souvenir historique en éveille mille autres dans mon esprit.

Il fut un temps où ce grand lac était le centre du monde civilisé. Sur ses rives s'étaient élevées, en face l'une de l'autre, deux villes superbes qui rêvaient la domination universelle—Rome et Carthage. Les deux grandes rivales, riches et puissantes, se regardaient d'un œil jaloux par-dessus cette mer, qui devint leur champ de bataille. Il fallait que l'une des deux fût détruite : la paix du monde était à ce prix.

C'est la voix de Caton qui s'écria : *delenda est Carthago*, et les Scipion furent les instruments de la Providence dans l'accomplissement de ce programme. La Méditerranée devint une mer romaine.

De combien d'évènements elle a été le théâtre ! Que de batailles célèbres y ont changé les destinées du monde, depuis Actium jusqu'à Lépante ! Que de flottes et que de marins illustres l'ont sillonnée en tout sens ! Que de naufrages mémorables, outre celui de saint Paul, qui fut un triomphe pour le *Dieu inconnu* qu'il venait prêcher à Rome.



Nous avons dépassé Menton, jolie petite ville bâtie en amphithéâtre sur une pointe peu élevée qui protège le golfe de la Paix.

La vieille ville grimpe les flancs d'une colline escarpée que couronnent les ruines d'un antique château-fort, et conserve l'aspect d'une cité féodale. Mais la ville neuve s'étend au bord de la mer, et s'y prélasse comme une grande dame en villégiature. Le quartier des étrangers, nommé *Garavan* (gardé du vent), s'allonge sur un quai long de plus d'un mille, et s'adosse à des collines couvertes d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

Nous sommes bien encore ici au pays du soleil, et de toutes parts viennent s'y réfugier les victimes des rhumatismes, des catarrhes et des bronchites. La brumeuse Albion y vient prendre tous les ans des bains d'eau pure et de lumière.

Le train poursuit sa course, contournant les baies et les falaises, escaladant les collines, s'engouffrant dans les tunnels, qu'il remplit de son horrible fumée, et nous donnant à peine le temps de jeter un regard sur les plus admirables paysages.

Si j'étais riche, et si j'aimais moins mon pays de neige, je voudrais avoir une maison de campagne au bord de cette mer.

Serait-ce à Cannes, au milieu de ces grands seigneurs Anglais qui ont tant de bonnes qualités, et dont les défauts ne sont pas à charge au prochain ? Serait-ce à Nice, où je retrouverais une colonie parisienne fort joyeuse mais un peu folâtre ? Serait-ce à Monaco, à Mentone, à San-

Remo, charmantes baigneuses qui livrent leurs pieds aux baisers de la mer, et qui portent sur leurs épaules des manteaux de verdure et de fleurs?

Je serais fort embarrassé de choisir.

Et cette maison rêvée, à quel endroit précis de la côte la bâtirais-je? Serait-ce au bord de l'eau, sur la grêve, comme les villas de la Promenade des Anglais à Nice? Ou bien plutôt, ne serait-ce pas en arrière, sur les premiers coteaux des Alpes, au milieu des bois touffus, avec une seule échappée sur la mer bleue qui me sourirait de loin?

Si c'était sur les rivages de l'Atlantique, je n'hésiterais pas; car je boude cette mer terrible qui m'a effrayé et rendu malade. Je l'aimais beaucoup, avant de la connaître, et je chantais ses louanges; mais elle a si mal payé ma tendresse que je lui garde rancune. Oui, je m'éloignerais d'elle, et je me placerais sur une montagne afin de ne la voir que de loin et de haut. Je voudrais la voir cependant — ce qui prouve que je ne suis pas entièrement guéri de ma passion pour elle.

Mais c'est la Méditerranée qui est là devant moi. Elle ne m'a fait ni peur ni mal, et je la trouve si jolie, si riante, si limpide, si bleue! Son écume est si blanche, et quand elle vient étendre sa broderie sur le sable de la grève, elle chante un air si gracieux!

Oui, je bâtirais tout près d'elle, afin d'aspirer la vapeur transparente qui s'élève de son sein, et de sentir les souffles parfumés qu'elle exhale. Mais je m'entourerais de verdure, de manière à voiler un peu l'éclat de ses

flots quand le soleil de midi y flamboie, et pour que sa voix, se mêlant à celle du vent dans les feuilles me chantât un éternel duo.

Je choisirais cette petite anse (que nous traversons) profondément creusée entre deux promontoires feuillus, reliés en arrière par des montagnes très rapprochées, dont les gradins seraient revêtus d'une forêt solitaire, avec quelques jolis prés aux verts gazons constellés de marguerites.

De ces montagnes descendrait une petite rivière qui jaserait en sautillant, et qui se divisant pour embrasser un ilot, s'élancerait ensuite d'un seul bond de quelques rochers abrupts, et formerait des cascades éparpillant une pluie de perles sur la mousse des rivages.

Ma maison (pourquoi pas mon château, puisque c'est un rêve que je fais ?) s'élèverait, avec au moins une tourelle, et un balcon soutenu par une colonnade, sur la pointe formée par la rivière en se jetant dans la mer ; et du haut des terrasses je n'entendrais plus seulement un duo, mais un trio que la mer, la cascade et la brise me chanteraient..................................

....

J'en étais là de mon rêve lorsque le train s'arrêta tout à coup au bord de la falaise entourant une petite baie, au fond de laquelle un torrent dégringolait des montagnes.

Que signifiait donc cet arrêt ? Il n'y avait pas de gare dans le voisinage, et nous étions en pleine solitude. A droite, la mer déroulait ses ondulations de moire violette

à perte de vue, et sur notre gauche la montagne faisait onduler aussi son écharpe de verdure.

Nous descendons de voiture au bord de l'escarpement, et nous constatons que le pont du chemin de fer qui traverse le torrent s'est effondré. Le train s'est arrêté au bord du précipice, et nous devons attendre qu'un autre train vienne nous chercher de l'autre côté du pont.

Profitant de ce loisir pour admirer ce site champêtre et pittoresque, nous nous éparpillons sur les rochers et dans les bois. Les uns descendent sur la grève formée de petits cailloux luisants. D'autres vont s'asseoir à l'ombre de grands mélèzes, et tirent de leurs sacs de voyage des gâteaux et des fruits.

Un monsieur, coiffé d'une casquette de soie, et deux jeunes filles prennent leurs calepins et leurs crayons, et s'éloignent un peu pour dessiner le paysage.

Si j'étais artiste, je choisirais ce coin du tableau où les deux jeunes filles sont assises au sommet d'une roche et forment relief sur le fond de verdure. Elles n'ont pas l'air de se douter du charme qu'elles ont ajouté au paysage, et, chose qui me surprend, le monsieur à la casquette de soie ne s'en doute pas non plus. J'en conçois une pauvre idée de son talent !

Ne pouvant faire de l'art, je me livre à la prose, et je songe à manger. N'avons-nous pas aussi un panier, et dans ce panier quelques friandises ? Allons sur la grève, et voyons ce que nous dira cette bouteille de Marsala, avec une aile de poulet.

Pendant que nous vidons nos verres, la mer parle et

nous récite des réminiscences classiques. Ulysse et Homère, Enée et Virgile sont les vieux noms qu'elle nous apporte. C'étaient de fiers marins que les héros des deux poètes, mais ils n'étaient vraiment pas chanceux et cette mer a failli les engloutir bien des fois.

Dame, ils avaient tant de dieux et de déesses conjurés contre eux ! Junon, par exemple, qui m'a toujours fait l'effet (comme à Jupiter) d'être une femme très acariâtre, en a-t-elle causé des tribulations à ce pauvre Enée ! Et le vieux Neptune, avec son trident, il était alors fort incommode.

Qui sait si le brave Enée n'a pas jeté ses vaisseaux sur cette côte, dans cette petite baie où nous sommes ? Il me semble les voir ces glorieux restes d'Ilion. Après un naufrage, ils ne se contentaient pas d'une cuisse de poulet, s'il faut en croire Virgile.

C'était par quartiers qu'ils faisaient cuire les cerfs, et par tonneaux qu'ils buvaient le vin. Scarron, travestissant l'Enéide dit :

> Ils se remplirent à foison
> De vin vieil et de venaison.
> Si bien burent, si bien mangèrent
> Que la plupart s'en dévoyèrent..

Est-on plus sobre, et moins souvent dévoyé aujourd'hui ? J'en doute beaucoup. Fait-on moins souvent naufrage ? Je n'oserais l'affirmer, puisqu'il arrive au chemin de fer, même sans dérailler, de jeter ses passagers sur le rivage.

A. B. ROUTHIER.

LA SALUTATION DES MORTS.

—

A l'époque de ce récit, j'habitais aux Batignolles, une de ces rues tranquilles où les travaux et les habitudes des rares gens de métier qui y sont établis, servent d'horloge au voisinage.

—Les menus faits, les incidents, dont le nombre et la variété forment la physionomie des voies fréquentées des alentours, expirent aux limites de ces solitudes. Rien n'en trouble le calme. C'est à tel point que l'apparition de l'uniforme d'un employé du télégraphe, le passage d'une file de fiacres voiturant une noce ou un baptême, deviennent pour ces Thébaïdes de véritables événements.

—Aussi concevrez-vous facilement l'émoi dans lequel tout le quartier avait été mis la veille, par l'arrivée, au trot, d'un superbe cuirassier qui, arrêtant sa monture à la porte de mon logis, remettait au concierge un pli à mon adresse.

Les sceaux officiels de cire rouge flamboyant sur l'enveloppe, ce messager au casque d'acier, les piétinements du cheval sur le pavé sonore : c'était plus qu'il n'en fallait pour faire gloser les commères.

Tandis qu'attendant mon arrivée, la missive, placée sur le plus haut rayon d'une étagère, ponctuait de lueurs roses le demi-jour de la pièce, les bavardages des curieux accourus à l'entresol allaient leur train.

—Ne t'ai-je pas toujours dit, Antoine, fit la concierge à son mari, que le *Mossieur* du premier devait être dans le gouvernement ?

—Ou / de la police secrète, *M'âme* Antoine, insinua perfidement le charbonnier, que j'avais remercié huit jours auparavant, à cause de son interprétation par trop fantaisiste du système des poids et mesures.

—Quant à ça, reprit une maîtresse blanchisseuse, M. Chaspaillon n'a peut-être pas tort. On voit de si drôles de choses au jour d'aujourd'hui. Il pourrait bien s'agir d'une arrestation.

—Une arrestation ! y songez-vous, s'exclama le père Antoine, qui, ayant passé vingt années au service d'un magistrat, avait conservé la solennité de débit de son ancien maître. Ce serait une singulière façon d'opérer. D'ailleurs un mandat d'arrêt exige des formalités....qui ....que....

—Sans doute, interrompit vivement la fruitière, tendant la perche à un homme utile à ménager. Lorsqu'on veut prendre des souris, on dissimule le piège.

—Je pencherais plutôt pour une invitation à la Cour, minauda une vieille fille. Il est très distingué, ce monsieur. Il porte un lorgnon et a toujours des gants.

—Qu'est-ce que cela prouve, des gants ? fit le marchand de chiffons d'en face. Tenez, moi, qui vous parle,

j'ai connu un jeune homme qui ne se dégantait jamais. Savez-vous pourquoi ? Il avait sur chaque main large comme le pouce d'une peau de carpe, de vraies écailles de poisson.

—Des écailles de poisson !

—Une envie, quoi !

Durant une heure les suppositions les plus saugrenues défrayèrent ces imaginations affolées.

Lorsque je regagnai mon domicile dans le courant de la soirée, une nombreuse compagnie achevait la veillée chez le concierge. A la curiosité des visages et au silence qui se fit à mon entrée, je pressentis quelque événement. Après s'être composé un maintien, le père Antoine s'avançant vers moi avec gravité : " Je suis chargé de remettre à monsieur une missive gouvernementale."

En même temps, il me présentait la dépêche à deux mains, tandis que son épouse, enlevant l'abat-jour de la lampe, élevait sa Carcel à la hauteur de mon visage afin de faciliter ma lecture. Je pris la lettre, souhaitai le bonsoir aux gens, et montai mes deux étages sans plus de façons que si j'avais reçu une carte postale.

De quels commentaires ma sortie fut-elle suivie ? Je l'ignore et il importe peu.

Ce pli, cause de tant de verbiage, contenait ma nomination d'ingénieur de deuxième classe à l'exploitation des mines d'O.... en Algérie, un *post scriptum* laconique m'invitait à rejoindre mon poste sous trois jours.

Bien que je n'eusse point sollicité ce changement, j'en

ressentis une vive satisfaction. Ce service dans une colonie à quarante-huit heures de Marseille, comblait mes vœux, et j'échangeais sans regret la tâche facile des bureaux, ainsi que les avantages du séjour de la capitale, contre les fatigues du travail pratique.

Après avoir dormi comme on dort toutes les fois qu'un événement capital vient modifier notre existence, c'est-à-dire passé une nuit entrecoupée d'insomnies et de rêves, je m'éveillai de bonne heure, et fus aussitôt sur pied, car il s'agissait de tout préparer pour mon départ.

Sans inquiétude sur le sort de mon appartement et du mobilier, déjà cédés à un confrère, je n'avais à m'occuper que de mes malles ; et celles d'un célibatâire sont bientôt faites. Deux heures plus tard, mon linge, mes effets et mes livres, se trouvaient emballés. Il ne me restait plus qu'à prendre congé de quelques amis et de trois ou quatre maisons hospitalières. Encore essoufflé par la hâte que j'avais apportée à mon déménagement, je respirais en liberté, donnant aux tiroirs vides, aux murs et aux étagères dégarnis, ce coup-d'œil du maître qui s'assure que rien n'a été oublié, lorsque j'aperçus sur le haut du bahut un coffret qui m'avait échappé. Ce meuble, en bois d'ébène garni de ferrures de métal, renfermait une collection précieuse : cadeaux reçus, gages repris, échangés ; tous les souvenirs de ces rencontres que procurent les hasards de la vie parisienne.

Mais parmi ces épaves, deux reliques d'un culte et d'une idole uniques : son portrait miniature dans un médaillon au cadre de velours, et le bout d'une tresse de ses cheveux. Je plaçai le coffret sur mes genoux, et, aussi ému qu'un voleur crochetant sa première serrure,

je levai le couvercle. Il s'en échappa l'indéfinissable arome qu'exhalent ces colifichets impreignés jadis de diverses senteurs et dont le mélange produit sur l'odorat l'effet d'une dissonnance sur l'oreille.

Des bouts de rubans, deux minuscules flacons de cristal, des gants, un mouchoir de batiste, un rang de fausses perles, une épingle d'argent à grosse tête d'ambre, des boucles de cheveux, deux sachets indiens, un carnet de bal, reposaient là pêle-mêle.

La vie avait abandonné ces brimborions chargés autrefois des effluves que gardent les riens de la personne aimée.

Résolu d'oublier ce passé, je me décidai à en détruire les restes. Ayant disposé quelque menu bois dans le foyer de la cheminée, j'y entassai les papiers de rebut épars sur le parquet, et, ce bûcher improvisé, je l'allumai sans hésiter. Renouvelant le sacrifice expiatoire que tout Romain accomplissait sur l'autel de ses lares, je pris successivement chacun de ces objets, et les livrai au feu purificateur. J'éprouvais à la fois peine et plaisir à voir ces legs des heures heureuses s'en aller en fumée. Commencée dans la joie, l'œuvre s'acheva dans la tristesse. Les crépitements de la combustion, lente ou rapide, suivant la matière, me frappaient comme des plaintes proférées par des voix indignées ou suppliantes, dont je reconnaissais le timbre. A travers les flammes, m'apparaissaient des fantômes, semblables à ces vierges martyres qu'un art naïf nous représente s'envolant aux cieux l'auréole au front, drapées dans les plis de leur robe blanche.

Devant cet holocauste, les instincts de la brute se réveillaient comme un inquisiteur en face du poteau de Grève ;

je me sentais transfiguré par cet office de bourreau, car c'était pour moi du sang, de la chair palpitante qui brûlait. Ce fut avec une sorte de rage que j'écrasai sous mon talon les fausses perles et les flacons de cristal. J'avais réservé pour le bouquet la natte de cheveux et le médaillon.

Au contact de cette tresse soyeuse, dont le temps avait conservé la fermeté et la souplesse, mes doigts frémirent, et tout mon être frissonna au souvenir de l'inoubliable passé. A bout de force, je laissai tomber la tresse dans le foyer en détournant les yeux. Quant vint le tour du portrait, je voulus le voir une fois encore ; mais, involontairement, je me pris à l'examiner, m'abandonnant au charme d'une contemplation pleine de douceur et de tristesse, perdu dans mes pensées, accablé sous le poids des souvenirs que suscitait sa vue, un rire convulsif me secouait par moments, puis je regardais silencieux et absorbé. Le doute, les regrets, et je ne sais quelle jalousie mêlée à d'âpres désirs, se partageaient mon âme. Sous le coup plat de ces émotions, mon cœur battit à se rompre ; des larmes jaillirent de mes yeux, et j'éclatai en sanglots comme un enfant.

Ah ! c'est qu'aussi nous nous étions aimés tous deux, comme on ne s'aime qu'une fois en ce monde ! Et si, ensemble, nous avions savouré, dans leur douceur, les transports d'un premier amour, j'avais, hélas, trop tôt, connu les angoisses et l'amertume des défiances, le dégoût et les désenchantements que laisse après elle une affection trahie !

Cette liaison, qui se dénoua par une catastrophe, avait pourtant commencé comme une idylle, sous les arbres

de la forêt de Saint-Germain, dans le demi-jour velouté des bois, au milieu d'un cadre de verdure et de fleurs.

Ce fut dans un de ces bals champêtres que la fête des Loges fut improvisée sur le gazon de ses clairières. Il manquait un cavalier pour compléter un quadrille. Je m'offris, et dus sur le champ choisir ma danseuse. Au milieu d'un groupe de jeunes filles, j'avisai une adorable créature, à la taille fine, au port plein de grâce, qui, une marguerite au corsage et des bluets dans les cheveux, apparaissait parmi ses compagnes comme une jeune déesse au milieu d'un chœur de nymphes. M'approchant de l'inconnue, je lui adressai l'invitation d'usage, mais d'un air embarrassé, car, vue de près, sa beauté me troubla. Blonde, dans tout l'éclat de sa fraîcheur, elle avait, rareté et charme exquis, des yeux noirs sous des cils d'or, la poitrine d'une vierge, une bouche à tromper des abeilles, les bras et les mains qui manquent à la Vénus de Milo. Sous l'opulence d'une chevelure dont le rayonnement formait comme un nimbe d'or autour de l'ovale de son visage, la pureté des traits d'un Corrège, unie à la transparence et à la blancheur de teint d'une création de Lawrence Lorsque nos yeux se rencontrèrent,—nous nous l'avouâmes depuis,—c'en fut fait de nos cœurs ; sans nous être parlé nous nous étions tout dit. Ce fut la répétition du coup de foudre qui décida jadis du sort des amants de Vérone.

Vous n'attendez point que je rapporte ici les péripéties de cette passion, n'est-ce pas ? ses délices et ses tourments. Il vous suffira d'apprendre qu'un confident de cette affection, abusant de l'amitié, trahit ma confiance ; qu'il en résulta une rencontre fatale à mon adversaire, à

la suite de laquelle mes chefs m'exilèrent dans un département du midi. Le coupable m'adressa, à ses derniers moments, une lettre dans laquelle il protestait en face de la mort, de son innocence ainsi que celle de Louise. Lorsque deux années après, je revins à Paris, cédant à des remords, je recherchai vainement la trace de Louise. Tout ce que j'en appris fut qu'elle et sa famille avaient quitté la capitale.

Mes occupations et le soin de mon avenir, les exigences du monde, et de nouvelles relations, me firent oublier cette aventure de jeunesse.—

Plein de respect pour cette image vénérée, j'aurais cru commettre un sacrilège en la mutilant. J'attisai le feu et y jetai le médaillon. Un carré de papier restait seul au fond du coffret. C'était une enveloppe de lettre dans l'intérieur de laquelle une pensée cachait sa tige et ses pétales desséchés : dernier gage que nous avions échangé dans une excursion à Fontenay-aux-Roses, quelques jours avant notre rupture. Elle allait partager le sort des autres objets, lorsque je me ravisai : portons-là, me dis-je, comme une amulette ; et, ouvrant mon portefeuille, j'y plaçai la fleur dans un compartiment à fermoir. Le sacrifice était consommé !

A. Achintre.

(*A continuer*)

PHILOSOPHIE NON CHRÉTIENNE

(Suite et fin.)

Mais, est-ce bien la raison qui a renversé ses convictions anciennes ? Il a couvert d'un motif l'œuvre de destruction en général : il voulait bâtir à neuf sur l'emplacement de l'ancien édifice. Mais il n'y a pas une seule de ses convictions anciennes sur laquelle sa raison lui ait fourni des preuves de fausseté.

A-t-il jamais trouvé des preuves qu'il n'y ait pas eu de révélation divine, que l'homme ne soit pas déchu, que Jésus-Christ ne soit qu'un homme, et que la religion fondée par le Christ ne soit qu'une illusion ou une duperie ?

Loin de là : il a dû livrer en lui-même de véritables combats, pour supprimer en lui l'adhésion à des vérités dont l'évidence s'impose à toute âme droite. Allons plus loin : Jouffroy a dû renoncer à sa propre raison, pour laisser ainsi dévaster son âme par le souffle de l'incroyance, qui ne raisonne sur rien, mais qui détruit tout.

Cette argumentation, que nous venons d'exposer contre Jouffroy, s'applique également à tous les prétendus philosophes qui passent de la foi à l'incrédulité. Demandez-leur seulement une toute petite preuve de la non-divinité de Jésus-Christ. Ils s'en vont. Et s'ils essayent, ils échouent misérablement, comme Strauss, comme M. Renan. Ne me parlez pas de Voltaire: ce grand patriarche de l'incrédulité moderne se gardait bien de raisonner contre le Christ, il l'insultait sans cesse ; mais des flots d'injures n'ont jamais pu passer pour équivaloir à la moindre preuve.

Loin donc que les convictions anciennes de Jouffroy eussent été détruites par sa raison, c'est sa raison même qui, exilée depuis trop longtemps, réclame ses droits et son influence. Et comment le philosophe, pendant qu'il se trouve dans cette retraite paisible du pays natal, résiste-t-il à cette raison qui redemande sa place, en frappant à la fois les sens, l'esprit et le cœur, par les exemples anciens et toujours vrais, du bonheur et du calme que procure la jouissance des croyances chrétiennes ?

Avouons-le, l'orgueil humain le retient. Lui, si savant, il reste là ne sachant rien de ce que savent les paysannes des Pontets, et pendant que ces âmes simples se sentent heureuses, éclairées, tranquilles, Jouffroy reste "vide, agité, privé de lumière, aveugle et inquiet," lorsqu'il lui eût été si facile de recouvrer à la fois les croyances et le bonheur de sa vie première !

Mais non, il renonce à ce généreux mouvement de retour, et il annonce qu'il va essayer d'appliquer aux grandes questions, " cette raison qui " maintenant, selon lui, sait chercher la vérité et " la trouver."

VII.

Le séjour de Théodore Jouffroy aux Pontets dure deux ans. En même temps que sa santé se refait, il trace le plan de son grand ouvrage sur l'*Organisation des sciences philosophiques*, et il en commence l'exécution.

Il traite de la Psychologie, pose les questions relatives à la Logique, ou plutôt à la vérité, et, suivant une méthode qui n'a été que trop imitée depuis, il renonce à les résoudre. Puis, après avoir écrit le titre de la Morale, il termine brusquement, comme épuisé et impuissant...

Que pouvait-il faire, en effet, dès que sa grande préoccupation paraissait être de ne pas se montrer d'accord avec l'enseignement chrétien?

De retour à Paris en 1822, Théodore Jouffroy trouve l'Ecole Normale dissoute comme suspecte de carbonarisme (nom que l'on donnait alors à la Franc-Maçonnerie italienne). Il renonça à sa chaire du collège Bourbon, et créa un cours libre chez lui, en faveur d'un petit cercle d'auditeurs qui lui fut fidèle pendant six ans. Le principal objet de ce cours fut le développement des questions

relatives à la Morale, selon la méthode de la philosophie éclectique ; il posait donc les questions, présentait le tableau des diverses solutions proposées par les philosophes, et, ne concluant pour aucune, abandonnait la réponse au libre choix de chaque auditeur. Système déplorable, bien plus propre à ébranler les croyances que l'on a qu'à en produire de nouvelles.

En 1824, Jouffroy et ses deux amis Dubois et Damiron, fondèrent le journal le *Globe*, qui, jusqu'à la fin de la Restauration (juillet 1830), resta l'organe de l'école dite doctrinaire. Jouffroy y publia des articles qu'il condamna plus tard, par exemple celui qui a pour titre : "Comment les dogmes finissent."

La fortune sourit de nouveau à Jouffroy vers la fin de la Restauration. En 1829, il fut chargé d'un cours à la faculté des Lettres de Paris ; en 1830, il devint adjoint de Royer-Collard à la chaire d'histoire de la philosophie moderne, et il retrouva sa place de maître de conférences à l'École Normale. Bientôt après, en 1831, l'arrondissement de Pontarlier le choisissait pour député, et il fut regardé comme un membre éminent du parti conservateur. L'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrit ses portes en 1833, et en 1840, Jouffroy entrait au Conseil royal de l'Instruction publique, en remplacement de Cousin, devenu ministre.

VIII

Lorsque Jouffroy se vit appelé à faire un cours à la Sorbonne, il revint au projet d'étudier ce qu'il appelait lui-même fort justement les grandes questions. Et c'est ici l'époque la plus brillante et la plus féconde de sa carrière. Ses leçons eurent pour titre : *Le problème de la destinée de l'homme.* Voici quelques passages de son écrit sur ce sujet magistral.

" A voir le spectacle que nous présente la foule, et ces milliers d'êtres vivant au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très désappointés quand ils leur ont échappé ; mais, heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle, sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal, et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi ; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine. on croirait que, si le privilège de comprendre que nous avons une destinée est le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui est assigné."

" . . Où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce pro-

blème prenne une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps ?

" . . Je sais que bien des hommes, après avoir connu le problème, semblent le perdre de vue et ne plus guère s'en occuper ; mais ne vous y trompez pas, Messieurs : une fois cette idée venue, elle ne peut plus périr ; on peut s'en distraire, il est vrai, mais s'en défaire, jamais ! . .

" . . Comment voulez-vous que l'homme vive en paix quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l'incertitude sur la vie elle-même, et ne sait rien de ce qu'il faut qu'elle sache pour remplir sa mission ?

" Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas ? quand on ignore ce que signifient et l'homme, et l'espèce, et la création ? quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible. "

On voit par ces passages que Jouffroy réussit admirablement à exposer un sujet, à poser une question. Hélas ! pourquoi la suite ne répond-elle pas à ce beau travail ? " La première partie, dit M. Baunard, l'exposition du drame, avait été saisissante, éloquente, pathétique ; la seconde partie, où était pourtant le nœud de la pièce, est faible, aride, traînante, et le dénouement manque absolument. Dans cette seconde partie, intitulée :

Méthode pour résoudre le problème, Jouffroy montre d'abord que toute la morale et la théodicée présupposent la question de la destinée humaine ; c'est ce qu'il appelle fixer le sens du problème. Ensuite il fait voir que la meilleure voie pour le résoudre est l'observation de la nature de l'homme. Mais que révèle cette nature ? Ici s'arrête le travail de Jouffroy. " Voilà le cadre de la science, Messieurs, s'écrie-t-il, son cadre rigoureux et vrai." Puis il descend de sa chaire au moment où l'on croit qu'il s'apprête à le remplir. De tout ce grand monument promis par la science, la science n'a dressé que les échafaudages !... (1)

Ainsi, pour la troisième fois, Jouffroy a posé la question des grands problèmes ; pour la troisième fois il s'était promis de les résoudre ; et pour la troisième fois il s'arrête impuissant et comme découragé.

IX

Ce qui ressort nettement de tout cela, c'est l'impuissance presque absolue de la philosophie non chrétienne ; et il est assez curieux de voir cette stérilité constatée par Jouffroy lui-même, dans un page remarquable.

" La destinée de la philosophie, dit-il, semble avoir été, depuis deux mille ans, d'attirer et de

(1) *Le doute et ses victimes,* page 43.

fatiguer, par un charme et une difficulté également invincibles, les plus grands esprits qui aient honoré et qui honorent l'espèce humaine.

" Assurément, le cercle de ses incertitudes s'est agrandi, des questions nouvelles ont été ajoutées à celles qu'elle agitait à son berceau, on a vu le nombre de ces questions varier selon les époques ; mais les nouvelles venues n'ont pas eu une meilleure fortune que les anciennes. En entrant dans le domaine de la philosophie, elles ont semblé subir la propriété commune de tous les problèmes que ce domaine embrasse : celle de devenir inabordables aux efforts de l'intelligence, et à jamais insolubles pour elle.

" En sorte que si l'on demande compte à la philosophie de ce qu'elle a fait depuis qu'elle existe, elle pourra bien répondre qu'elle a mis en lumière un nombre toujours plus grand de questions ; elle pourra bien ajouter qu'elle a enfanté et porté à une perfection de plus en plus grande les différents systèmes qui peuvent aspirer à l'honneur de les résoudre.

" Mais, qu'elle ait résolu une seule de ces question qu'elle a mises en lumière ; qu'elle ait tellement démontré un seul des systèmes qu'elle a enfantés pour les résoudre et tellement réfuté les autres, que l'un ait définitivement triomphé et que les autres aient disparu, voilà ce que la philosophie ne peut pas répondre.

" Et cependant, ces questions, Pythagore et Démocrite, Aristote et Platon, Zénon et Epicure, Bacon, Descartes, Leibnitz, Malebranche, Loke et Kant les ont agitées. "

Tout ce que Jouffroy vient de dire de l'impuissance de la philosophie est vrai également pour les travaux de Jouffroy lui-même.

X.

Contraste remarquable : tandis que ce chercheur infatigable échoue si misérablement lorsqu'il essaye de résoudre par la raison seule l'une quelconque des grandes questions, il écrit des pages splendides lorsqu'il expose ou indique les solutions chrétiennes. Témoin ce beau passage qu'on ne se lasse pas de relire, et qui est tiré de l'écrit de Jouffroy sur le *Problème de la destinée humaine*.

"Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui est le *catéchisme;* vous y trouverez uue solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception.

"Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait.

"Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse

sublime, qu'il ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. (1)

" Demandez-lui comment le monde a été créé, et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait.

" Origine du monde, origine de l'espèce, questions de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création : il n'ignore rien.

"Et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique et sur le droit des gens : car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme.

" Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe, qu'*elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité.* "

Après avoir lu cette magnifique apologie du christianisme, on se demande comment celui qui

(1) *Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle.*—Malgré le dire de Jouffroy, chacun de nous peut affirmer que, tout enfant, il a compris le sens de cette réponse du catéchisme, et qu'il en a senti et admiré la sublimité.

l'a écrite ne s'est pas jeté immédiatement dans le sein de cette religion, qui, seule, fournit si complètement des solutions pleinement satisfaisantes à ce besoin de croyance que se pose l'esprit de tout homme. Mystère !

XI.

C'est après avoir si bien exposé la solution chrétienne du problème de la destinée humaine, que Jouffroy se lançait pour la troisième fois dans une recherche directe d'une solution indépendante du christianisme, et que, pour la troisième fois, il devait avouer son impuissance.

Jouffroy reste donc, dans la philosophie du dix-neuvième siècle, le type des " chercheurs qui ont peur de trouver. " Car enfin il connaissait les solutions, et il lui eût suffi d'établir philosophiquement les motifs d'y croire.

Et toutefois, le moment arrivait où le philosophe devait sentir l'approche du terme de son existence. En 1839, il dut quitter sa chaire, et en 1840 il fut nommé inspecteur général.

C'est en cette qualité qu'au mois d'août de cette même année, il présidait la distribution des prix au collège Charlemagne, et prononçait un discours qui devait être le dernier. " Sa voix était éteinte, son visage amaigri, ses traits exténués ; mais rarement son âme avait jeté une flamme plus

vive que dans ce discours de fête, qui ressemblait plutôt à un adieu. (1) Dès lors, ses pensées se tournèrent de plus en plus vers la religion de sa jeunesse.

"Ce monde est borné, dit-il aux jeunes gens qui l'écoutaient, et les désirs de votre cœur sont infinis. Quand chacun de vous aurait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens, jetés dans cet abîme, ne le combleraient pas... Nous n'emportons de ce monde que la perfection que nous avons donnée à notre âme ; nous n'y laissons que le bien que nous y avons fait... Faites en sorte de ne pas laisser éteindre dans votre âme cette espérance que la foi et la philosophie allument, et qui rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle."

Dix-huit mois seulement s'écoulèrent jusqu'au terme de cette fiévreuse existence. De plus en plus, les pensées de Jouffroy se tournaient vers la religion, sans toutefois qu'il eût le courage d'en reprendre la pratique. Sa santé allait toujours s'affaiblissant, et ses pensées devenaient de plus en plus sérieuses.

" La maladie, écrivait-il le 20 décembre 1841, la maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu'il nous ménage, pour que nous puissions nous recon-

(1) Baunard, *Le doute et ses victimes*, ouvrage auquel nous empruntons les derniers traits de ce tableau.

naître, nous retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. »

Monseigneur Cart, évêque de Nîmes, compatriote et ami de Jouffroy, vint le visiter : « Monseigneur, lui dit le malade, je ne suis pas de ceux qui pensent que les sociétés modernes peuvent se passer du christianisme ; je n'écrirais plus cela aujourd'hui. Vous avez une belle mission à remplir. Oh ! continuez à bien enseigner l'Evangile. »

Jouffroy manifestait hautement son bonheur de voir sa fille se préparer à sa première communion. La jeune fille amena chez elle le prêtre qui lui faisait le catéchisme, M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas. On causa de philosophie et de religion ; à propos d'un récent ouvrage de Lamennais (*Esquisse d'une philosophie*), Jouffroy déplora la défection du célèbre écrivain, et dit à M. de Noirlieu : « Hélas ! monsieur le curé, *tous ces systèmes ne mènent à rien. Mieux vaut mille et mille fois un bon acte de foi chrétienne.* »

On peut recueillir cette parole comme une sorte de testament philosophique :

« Tous ces systèmes ne mènent à rien : mieux « vaut mille et mille fois un bon acte de foi chré- « tienne. »

Jouffroy le produisait sans doute cet acte de foi dont il proclamait la supériorité ; M. de Noirlieu l'avait quitté « avec de bonnes espé-

rances. Mais elles ne devaient pas se réaliser entièrement : le 1er mars 1842, le malheureux Jouffroy, fut surpris par l'asphyxie en prenaet une potion, et entra dans cette autre vie dont le problème l'avait inquiété si longtemps. "

Il eut le tort, ainsi que le remarque M. Auguste Nicolas, de vouloir étudier sur un cadavre les phénomènes de la vie.

" Sa tombe, placée au faîte de ce siècle comme le tombeau d'Achile sur le cap Sigée, y restera longtemps, pour dire aux passagers qui s'aventureront dans les mêmes parages, que les plus vaillants succombent dans cette lutte où l'on s'attaque au ciel même, et que nul n'est fort contre Dieu. " (1).

(1) Baunard : *Le Doute et ses victimes dans le siècle présent*, page 51.

A. MICHEL.

QUELQUES POÈTES ILLETTRES DE LOTBINIÈRE.

(Suite.)

José Auger a chanté l'incendie de la sacristie de Lotbinière, je vous demande ce qu'il aurait fait si l'église eût brûlé. Il a chanté la mort cruelle de Casimir Pérusse, l'un de mes jeunes voisins, au temps jadis, qui fut massacré par les Indiens, dans les forêts de la Californie, où il s'était rendu à pied.

Cette complainte, grâce au sujet, a bien été la plus populaire de toutes celles qu'il a faites. Pérusse était connu de toute la paroisse, et la mort lamentable qu'il endura fit retentir son nom jusqu'aux extrémités de la Province.

Plusieurs voulurent célébrer ce triste événement. Paul fut du nombre—Paul, le frère de José Auger—Paul n'est point poète ; il n'est point rimeur ; il n'est pas même rimailleur—il est vieux garçon ?.... N'importe ! Il se dit dans un moment d'enthousiasme—le seul probablement qu'il ait eu dans sa vie—il se dit ! " J'peux bien faire une chanson, moi aussi, puisque p'tit Jos en fait ! " Et

il se recueillit, et après une heure de méditation sérieuse, il se mit à chanter avec des larmes dans la voix :

C'est ce pauvre Casimir Pérusse
Qu'a reçu un coup de flèche dans l'estomac.
Il s'est écrié : aux armes ! aux armes !
Je suis foutu !....

Pour justifier le cri " aux armes, " je dois dire que Pérusse faisait sentinelle devant la tente où reposaient ses compagnons, quand il fut atteint par les flèches empoisonnées des sauvages. Je n'essaie pas de justifier e reste.

José Auger a redit aussi la querelle qui s'éleva entre Xavier Beaudet et Michel Durand au sujet d'un timon de charrette.

Beaudet qui, brave et malin,
Laisse emporter sa menoire,
S'écrie : Va, mon vilain,
J'aurai bonne mémoire !
Tu crois que l'on peut prendre
Ce qui n'est pas perdu....
Crois-tu qu'il faudra rendre
Ce qui n'est pas rendu ?

Il a célébré la malice du mesquin Larochelle, aujourd'hui horloger ambulant de St. Sauveur de Québec, qui faillit faire périr deux charmants gamins alléchés par l'éclat d'une pomme, comme l'ont été, bien avant eux du reste, des gens pourtant réputés sages. Il est vrai que nous avons été rudement punis pour ces derniers. Mais permettez-moi de citer un peu plus au long ce rimeur impitoyable, qui semble n'avoir qu'une passion, celle de chanter. Ce sont des couplets adressés par un père à sa fille qui va se marier.

Ma charmante Claire,
Je chante pour t'instruire,
Je chante pour te plaire,
Puisque c'est ton désir.
La maison de ton père
Tu quittes pour toujours ;
Jusqu'à la mort, j'espère,
Tu suivras tes amours.

Bénis le roi suprême
Dans ton nouvel état ;
Et bénis-le quand même
Tu ne t'y plairais pas.
Consacre-lui sans cesse
Ta joie et ton bonheur,
L'objet de ta tendresse,
Tes plaisirs, tes douleurs,

Si quelqu'un te chagrine,
Dis-lui sans t'émouvoir :
Je ne suis pas divine
Mais je fais mon devoir.
Use de vigilance :
Souvent on peut manquer.
Sois pleine de clémence,
Peu prompte à te choquer.

Rends-toi toujours aimable,
Et tu seras aimée.
Mais l'amour véritable,
Oui, c'est la charité.
Sois d'une humeur paisible,
Sois d'un caractère doux,
Et tu seras, ma fille,
Chérie de ton époux.

Dans tout le voisinage,
Garde la paix ; enfin
Déteste ce langage
Qui blesse le prochain.

L'amitié se relâche
Quand on se voit souvent ;
On n'a pas de disgrâce
Quand on sort rarement.

A chaque jour servile
Sans cesse occupe toi :
Ta vie sera utile,
Et c'est là notre loi.
Observe le dimanche
En allant au saint lieu.
Ton âme restera blanche
Aux regards de ton Dieu.

Si Auger ne sait pas lire, il écoute les sermons de son curé ; c'est évident. Il y a dans ces couplets de la facilité, d'excellents sentiments, et des conseils fort utiles. Toutes les chansons de mon vieux compatriote ne sont pas marquées au coin d'une pareille piété. Cela serait devenu fastidieux ; car la chanson est, de sa nature, légère et gaie. Elle se trouve à la gène dans un costume trop sévère, et elle perd sa grâce en devenant cantique.

Auger a bien soixante ans sonnés aujourd'hui. Il est le père heureux d'une nombreuse famille. L'une de ses filles est sœur de charité.

III

A mesure que les années avancent, l'instruction se répand parmi le peuple. Il y a cinquante ans celui qui savait lire était fort considéré. Si avec cela il savait écrire, on disait de lui : c'est un savant, Aujourd'hui, Dieu merci, les ténèbres se dissipent....et l'on n'est pas savant

pour si peu. Les deux poètes dont je veux parler maintenant savent donc lire.... que dis je?.... ils écrivent même. Octave Normand et Lazare Tace sont deux cousins ; et tous deux ils sont nés poètes.

Pourtant ils mourront sans voir leurs fronts ceints des lauriers que d'autres plus heureux ont pu recueillir. Ce sont des intelligences d'élite restées dans les ombres, des intelligences que n'ont pas touchées les rayons du soleil. Normand, plus instruit que son cousin, a même franchi le seuil des séminaires. Il a atteint la quatrième. Des malheurs de famille l'ont rappelé à la campagne. Il s'est fait batelier comme son père, comme ses frères.

Souvent il est venu sur les quais de Montréal vendre du bois aux heureux citadins. Il aimait cette vie sur l'eau. Elle offre, en effet, beaucoup d'attraits aux poètes. Un jour, la petite goëlette qui portait toute sa fortune—je veux dire ses cahiers de poésies—la petite goëlette sombra sur les côte de l'Isle d'Orléans, dans une rencontre avec un steamer. A peine le poète eut-il le temps de sauver sa vie.

Un peu plus tard, je le trouve exercant le métier de bûcheron pour donner le pain à sa jeune famille. Aujourd'hui, il travaille comme journalier sur le chemin de fer, à la gare d'Arthabaska. Il est âgé de trente et quelques années. Il est propriétaire d'une jolie petite femme, et père de plusieurs beaux enfants—mais il ne fait plus de vers. Je possède la seule pièce qu'il ait écrite depuis longtemps. Elle est adressée à un ami dont le père venait de mourir. Je vous la donne avec ses imperfections. C'est une épître en vers alexandrins.

A MON CHER COUSIN

Sèche tes pleurs, ami, sèche tes tristes pleurs !
Confie au vent du soir tes trop justes douleurs !
Peut-être diras-tu dans ta grande tristesse :
Comment ne pas gémir quand la peine nous presse ?
Comment rester muet, quand les échos divers
Semble se réunir pour dire à l'univers
Les soucis, les soupirs d'une âme infortunée ?
Je le sais, mon ami, cette terre est semée
Que d'amères douleurs, que d'informes débris !
Que de pénibles maux et de cuisants soucis !
Jadis où l'avenir me semblait plein de charmes,
J'ai subi comme toi ces cruelles alarmes !

Il avait perdu son père, aussi lui ; et c'est alors qu'il dut renoncer à l'étude.

A continuer.

LA FÊTE DE LA GRAND'MÈRE.

BLANCHE

Grand'mère, nous venons, au jour de votre fête
Vous dire notre amour et les vœux de nos cœurs.
Puisse la Providence, en sa bonté parfaite,
Donner à vos vieux ans du soleil et des fleurs

PAUL

Oui, grand'mère, et, voyez, j'en apporte une gerbe
Des plus belles que j'ai pu cueillir au jardin.
Oh ! si vous m'aviez vu sauter, courir dans l'herbe
Comme j'étais joyeux de venir ce matin !

BLANCHE

C'est un beau jour aussi la fête de grand'mère ;
Et Dieu nous permettra de la fêter longtemps.

PAUL

Moi, je dis tous les jours plusieurs fois " Notre Père "
Afin qu'il vous conserve auprès de nous vingt ans.
Je serai grand alors, et sorti de l'école ;
De l'Université j'aurai suivi les cours,
Et, fort comme papa dans l'art de la parole,
Je vous ferai, grand'mère, un éloquent discours.

BLANCHE

Orgueilleux, notre amour vaut mieux que l'éloquence.
En aimant bien grand'mère et nous conduisant bien,
Nous ferons son bonheur. Mais fi de la science
Qui dit tant de grands mots où le cœur n'est pour rien !

PAUL

Eh ! bien, dans ton discours frisant l'impertinence,
Mets ton cœur, grande sœur ; car grand'mère a le mien.

A. B. ROUTHIER.

CHEZ LES POETES.

DANS un excellent récit, plein de bonne humeur et de modestie, un des collaborateurs des *Soirées* a donné un piquant exemple des mécomptes que cause parfois la visite aux personnages célèbres. Le parti le plus sage est d'attendre que l'occasion se présente naturellement de connaître ceux qu'on admire, et de ne point la provoquer. L'homme qu'on vient admirer est souvent gêné par l'admiration qu'on lui apporte toute faite, et vous-même, vous n'êtes pas tout à fait libre de vos mouvements lorsque vous parlez ainsi bouquets et couronnes. Vous les laissez maladroitement tomber avant d'arriver jusqu'à l'idole, et ils roulent alors comme des pavés sur les pieds du dieu.

La renommée est chez nous fort accessible. Nous sommes tous, hommes politiques ou littérateurs, plus ou moins célèbres. Il y a des gens qui, du fond de leur village, brûlent d'envie de nous connaître et de contempler nos augustes traits. Ce moment enfin arrive : sans vanité, il est plus doux pour eux que pour nous. On n'est pas tous les jours disposé à montrer le peu d'esprit qu'on a, ou à découvrir le fond de son cœur ; et le rôle de bête curieuse est gênant !

Il est donc facile, même aux humbles, de se figurer l'ennui qu'éprouvent les personnages célèbres, blasés par leur célébrité même sur ce genre d'émotion, lorsque leur arrivent de l'étranger ou de la province des visiteurs plus ou moins indiscrets. Mais on est jeune et naïf, inexpérimenté surtout, et on veut voir de près l'un de ceux qui, de loin, vous paraissent si grands. Je laisse de côté à dessein cette autre classe de voyageurs qui se croient tenus d'aller témoigner en personne de leur culte, et qui, en quittant Paris, s'excusent de n'avoir pas eu le temps d'aller voir Victor Hugo.

En fait de belles connaissances, je débutai par Lamartine. Le choix était bon, d'autant meilleur qu'à cette époque, déjà bien lointaine, j'avais pour le grand poète un culte qui est devenu moins fervent. J'avais du reste un honnête prétexte et de quoi pallier ma curiosité. Un ami de Lamartine, M. Desplaces, faisait en ce moment campagne au Canada pour recueillir des souscripteurs au *Cours familier de littérature*, et j'accompagnais mon oncle, M. Hector Bossange, qui allait précisément entretenir le poète d'un projet de propagande pour cette publication destinée à secourir sa misère, sinon à relever sa fortune. L'accueil fut charmant et la visite dura une bonne demi-heure. Lamartine n'était plus l'homme dont il avait dit lui-même, qui s'y connaissait et qui se connaissait, *qu'il était beau*. Cependant, grand, droit, distingué, c'était encore un beau vieillard. Il s'exprimait avec une grâce parfaite. Sa grande préoccupation en ce moment-là était de convaincre les gens qu'il n'était pas un *dépensier*, un dissipateur, mais qu'en lui le poète se doublait d'un homme d'affaires. Le paradoxe était joli, et il le

développait avec cette éloquence qui a brillé si souvent dans ses discours à l'appui de thèses également hardies.

Je crois bien que maintenant les jeunes gens lisent peu Lamartine, en quoi ils ont tort, car il est souvent sublime. Il y a vingt-cinq ans, nous le lisions beaucoup, car nous ne connaissions pas encore Alfred de Musset. Lamartine est un des êtres les plus merveilleusement doués qui aient paru en ce monde ; il a été orateur du premier jour comme il avait été poète, et notez bien, orateur éminent, au témoignage de M. Guizot lui-même, qui s'y connaissait. Le rôle de Lamartine en 1848 a été diversement jugé ; j'ai entendu un homme d'esprit soutenir ce paradoxe : Lamartine est le politique le plus remarquable qui ait paru en France entre Mirabeau et Gambetta.

En 1860, à l'époque où je le vis, Lamartine habitait rue Ville-Levêque un appartement meublé : il ne lui restait de son ancienne splendeur qu'un grand lévrier.

Je n'ai pas connu Alfred de Musset, et je ne le regrette pas, car, de son aveu même, il était assez maussade, à la fois impertinent et timide, bourru et fantasque. Mais en lecteur fervent des *Nuits* et de l'*Espoir en Dieu*, je l'ai suivi avec une trentaine d'autres jusqu'à sa dernière demeure, et j'ai entendu sur sa tombe un très touchant discours de M. Vitet, qui résonne encore à mes oreilles, et qui exprimait à la fois en quelques pensées admirables l'émotion du moment et le sentiment des siècles à venir, qui disait ce qu'avait été le poète, ce qu'il n'était plus déjà dix ans avant sa mort, et ce qu'il serait toujours. Dans cette dernière année de sa vie, où j'aurais pu le

connaître, Alfred de Musset venait presque chaque jour vers les onze heures du matin au café de la Régence ; il marchait le bras appuyé sur celui de sa gouvernante, assez péniblement, traînant aux pieds des pantoufles. Un de ses amis l'y attendait, et ils faisaient ensemble quelques parties d'échecs, tandis que le poète buvait à petites gorgées un mélange de cognac et de porter qui soutenait ses nerfs affaiblis. Il plaisantait gaiement son partenaire, mais aussitôt que quelqu'un s'approchait pour l'épier sous prétexte de suivre la partie engagée, sa figure prenait une expression marquée de mauvaise humeur. Cependant, si le curieux était un jeune homme discret et prêt à se retirer au moindre signe d'ennui, il le retenait d'un geste bienveillant.

Seul des trois grands poètes de notre âge,—il n'y en a que trois qu'on appelle grands, on le sait, en vertu d'un arrêt de l'opinion, dont il y a appel au moins en faveur de Théophile Gautier.—Victor Hugo vit encore, et sa vieillesse, après tant d'œuvres, étonne le monde comme son génie l'avait étonné. Mais ceux qui vont le voir, ou qui assistent à ses réceptions, sont un peu désappointés. Il ne cause plus guère qu'avec ses petits enfants ; il n'a que quelques mots à dire aux anciens amis de la maison, et qu'une poignée de main à donner aux nouveaux venus. Il se recueille, il économise ses forces, il se regarde revivre dans la petite Jeanne et le petit Georges.

Durant le récent passage à Paris de M. C.-O. Perrault et de M. Gustave Drolet, nous avons dîné tous trois, sur l'invitation d'un très aimable député, M. Vermond, avec un poète aussi populaire au Canada qu'en France, car il est par excellence le poète patriote, Paul Déroulède.

Très bien de sa personne, fort gracieux de manières, mi s avec élégance, s'exprimant avec une aisance parfaite, spirituel, éloquent, sympathique, M. Déroulède réalise vraiment le type accompli du poète dont les habitudes de la bonne compagnie n'ont pas altéré l'originalité, ni l'indépendance d'esprit. Il est très patriote, préoccupé avant tout de la revanche, naturellement plein de feu sur ce sujet, mais en même temps il en raisonne admirablement, jugeant les hommes et les choses avec une rare perspicacité et une modération qui surprend, lorsqu'on se rappelle que le poëte ne s'est pas toujours montré, en face de circonstances irritantes il est vrai, tout à fait maître de lui-même.

On n'ignore pas que M. Déroulède a fondé la *Ligue des Patriotes*, dont le but est de se préparer à la revanche Un des convives pria le poète de nous dire une des poésies que cette noble pensée lui a inspirées ; il s'excusa d'abord en disant qu'il n'en savait aucune par cœur puis, cédant à nos instances, il envoya chercher un exemplaire de son dernier ouvrage chez son libraire. Il est à peine besoin de le dire, M. Déroulède lit avec une correction parfaite, un sentiment juste et profond, en même temps qu'avec un enthousiasme entraînant. Il se livre lui-même tout entier et nous emporte dans son élan, sans cependant que le feu dont il anime toutes ces strophes si fortes en trouble jamais, par un jet de flamme excessif, l'ordre et la beauté. Le poète avait à peine déposé le livre sur la table, et nous applaudissions encore, émus et charmés, que M. Gustave Drolet, obéissant à une inspiration pleine de tact et de délicatesse, s'en empare, demande au poète la faveur de le garder en souvenir de cet instant de poétique ivresse et de patrio-

tique ferveur, et la permission de verser cent francs dans la caisse de la *Ligue des Patriotes*....

Des poètes aux artistes, la transition est toute naturelle. Dans les premiers jours de cette année, je dînais dans une maison amie avec Gustave Doré, Arsène Houssaye, Andrieux, etc.... C'était au lendemain de la mort de Gambetta, et comme de raison on causa un peu de ce grand événement, juste assez pour ne pas assombrir le menu. Gustave Doré était mon voisin à table, et il me sembla que sa gaieté, d'ordinaire assez bruyante, était ce soir-là un peu contrainte. Trois semaines après, je dînais de nouveau dans cette maison avec quelques-uns des mêmes convives. Gustave Doré aussi avait été convié, il avait accepté ; mais quelques jours avant la date fixée, la mort, une mort presque soudaine, l'avait enlevé, au moment où sans désespérer encore de son génie, il désespérait du public rebelle à sa peinture.

HECTOR FABRE.

RÊVE ET BONHEUR.

MON ami A....était resté tout rêveur depuis que dans un coin perdu du ciel de l'amour, deux jolis yeux noirs tout mutins étaient venus remuer les cendres de son vieux cœur de vingt-cinq ans, et y faire revivre une étincelle, oubliée là depuis je ne sais combien d'années.

Je le surprenais rêvant toujours ; mais, bien qu'on me répétât que souvent ces sortes de maladies s'appellent l'amour, je n'y croyais pas du tout, je ne voulais pas y croire.

Il prétextait d'ailleurs, si naturellement, les occupations, les soucis des affaires ! Et pourtant, j'aurais dû me douter de quelque chose, car juste entre deux mauvais prétextes, entre deux aphorismes financiers, il trouvait moyen de me dire : Tiens, à propos, je l'ai vue hier ; elle était charmante, et nous avons passé la plus joyeuse veillée dont je me souvienne.

Ces amoureux, voyez-vous, il paraît qu'avec eux il ne faut jamais compter.

—A quand le mariage, lui demandais-je alors en riant ?

Tu es fou, me répondait il ; est-ce que je sais seulement si je l'aime,—et alors venait une série de doutes qui auraient dû m'être une preuve palpable d'un amour puissant et sincère.

Il trouvait en effet même dans ses excuses un moyen de me chanter l'objet de ses rêves. Elle était belle, parfaite, spirituelle, enfin que sais-je, moi? et il allait comme cela jusqu'à ce que, perdant patience, je le vouasse à toutes les divinités ennuyeuses, en lui conseillant de se marier au plus tôt.

Lui, l'incorrigible, un des plus vaillants adeptes du scepticisme en amour, qui m'avait si souvent aidé à rire d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, il m'écoutait lui parler de mariage sans rire, avec un grand sérieux même c'était vraiment à n'y plus rien comprendre.

Mais je chassais bien vite une folle idée que cela me mettait en tête, et je me disais : il se guérira de cela comme on se guérit de tout. Le temps est un si grand médecin.

Le temps est un grand médecin, c'est vrai ; mais il n'a pas su guérir mon ami, que je rencontrai un bon matin tout épanoui, tout riant, et pas rêveur du tout ; et du plus loin qu'il le pût, il me jeta à la tête un *mon cher, je me marie*, qui résonne curieusement là encore, tout au fond de mes oreilles. Une tête de méduse ne m'aurait pas plus stupéfait.

Tu deviens fou, lui dis-je enfin : et lui, de me rire au nez avec le plus fol entrain, et de me répondre : Tiens, écoute ; nous avons bien rêvassé ensemble ; mais il est

un temps pour tout, et, crois m'en, celui de l'amour est bien le plus heureux.

J'étais battu décidément, et je me sauvai à toutes jambes, chez moi; je lui écrivis de longues pages, essayant de le convaincre qu'il allait accomplir une sottise.

Il a dû rire avec *elle*, et tout cela ne l'a pas empêché de se marier comme il me l'avait annoncé.

Il s'est envolé depuis vers les bords de la mer, avec celle qui est sa femme; et je me suis souvent imaginé alors les apercevoir folâtrer là bas, sur les grandes grèves, s'enthousiasmant devant un rien, comme savent si bien le faire les amoureux, s'arrêtant pour voir mourir à leurs pieds la grande rage de l'océan, et pendus au bras l'un de l'autre, se regardant dans les yeux, se disant les mille et une folies dont l'amour a le secret, riant à propos de tout et de rien.

Ils sont revenus de là bas, l'autre jour; et je leur ai trouvé un petit air radieux, et sur chaque trait de leurs figures, comme un reflet d'une gaîté étrange pour moi. Je me disais pourtant encore: cela passera; le temps est si grand maître.

Mais cela n'a pas l'air de vouloir passer, et je trouve mon ami de jour en jour plus gai, l'air plus rayonnant, toujours plus empressé de s'envoler au nid, et me laissant un *excuse moi, ma femme m'attend*, qui me fait rageur on ne peut plus.

Ne s'est-il pas même avisé, l'autre jour, de me conseiller le mariage! Décidément, je ne veux plus le voir.

Et pourtant, ça ne doit pas être pour rien qu'il délaisse comme cela ses vieux amis, et nos vieilles causettes si joyeuses qu'il aimait tant. Si le mariage était réellement ce qu'il me dit, si c'était le bonheur !

Vieux célibataires, prenez-y garde ! Pour moi, je veux y songer, avant de ne plus revoir mon ami !

Ls Lussier.

Novembre 1882.

LA SALUTATION DES MORTS.

(*Suite*).

II.

Quelques instants plus tard, remis par la marche et la fraîcheur du matin, la gaieté m'était revenue. Tout entier aux espérances que légitimait ma promotion, je suivais la grande allée des boulevards extérieurs. On était à la fin de mai, et la journée s'annonçait radieuse. Le soleil brillait dans le ciel bleu ; les bouffées d'une brise de printemps adoucissaient la tiédeur de l'air, et du feuillage des arbres, pleins à cette heure de bourdonnements d'insectes et de pépiements de moineaux, s'envolaient mille notes joyeuses. Aux étages des maisons, les cages peuplées d'oiseaux, les fleurs des jardinières et des vases, le lierre et le chèvrefeuille, s'enroulant aux tonnelles de quelques balcons ou encadrant les mansardes, chantaient chacun dans leur langue, un hymne à la splen deur du jour. Tout me souriait, la terre et le ciel, le présent et l'avenir. Il n'est pas jusqu'aux figures maussades des passants qui arpentaient les rues, égayées par les toilettes de femmes, trottinant de ci de là, en robes d'étoffes légères et de couleurs tendres, de mode à cette

saison, qui ne me parussent charmantes. L'homme heureux voit le monde à travers un prisme ; j'en faisais en ce moment l'expérience. Chaque objet s'irisait, et ma joie s'épandant au dehors colorait tout de teintes vermeilles. Lequel d'entre vous, lecteurs, n'a pas, une fois au moins dans sa vie, éprouvé les sensations de ce phénomème d'optique que l'on pourrait appeler le daltonisme du bonheur ?

Comme j'arrivais à l'angle des rues Fontaine et de Douai, des groupes de piétons stationnant sur le trottoir me forcèrent à m'arrêter. J'aperçus alors des femmes qui s'inclinaient, saluant de la tête, d'autres ébauchant un signe de croix ; les hommes, eux, se découvraient. C'était la salutation des morts : hommage suprême que ceux qui restent adressent à ceux qui s'en vont. Ce qui me surprit fut l'air de commisération empreint sur la plupart des physionomies, commisération peu habituelle à ces rencontres fréquentes, à ces heures et dans ces quartiers. J'en eus bientôt l'explication.

Un corbillard, mais un de ces corbillards affectés aux enterrements des pauvres, avec son toit cylindrique, en toile goudronnée, sans ornement, de cette nudité qui ajoute à la tristesse de ces véhicules, précédé par un employé de l'administration et traîné par un cheval, montait péniblement la pente de la rue. La rigidité des plis du drap de bure couvrant le char dessinait la forme oblongue du cercueil. Pour cortège, un homme seul !.. vieillard à cheveux gris, de haute taille, dont la lévite noire étroitement boutonnée, faisait ressortir la stature. La pâleur au front, les traits contractés, le conducteur de ce deuil, marchait d'un pas mal assuré derrière le char, auquel il

se retenait parfois de la main. La décence de sa mise, son attitude, rapprochés de la classe de ce convoi, révélaient dans ce vaincu de la destinée un caractère supérieur à sa fortune. Mais, au milieu de l'animation de la rue et de l'indifférence de la foule, cet isolement et cet abandon formaient un tel contraste, que la scène en devenait poignante.

Eh ! quoi, ni parent, ni ami, pour soutenir cet infortuné en un pareil moment ! Cette pensée se lisait sur tous les visages. Au même instant, un cri d'effroi s'échappa de quelques poitrines. Un cahot avait tout à coup fait pencher la voiture et failli renverser le vieillard. Une deuxième oscillation rétablit l'équilibre. Chacun de nous avait suivi ce mouvement de bascule avec l'oppression d'angoisse que donne la vue d'un homme courant sur le bord d'un toit. Le cocher arrêta son cheval, l'appariteur s'assura que rien n'avait été dérangé, tandis que le vieillard, comme au sortir d'un rêve, promenait autour de lui des yeux égarés. Sur le hue ! du cocher, le corbillard se remit en route.

Inutile de dire qu'à ce spectacle ma gaieté s'était évanouie, et que mes pensées prirent un tout autre cours.

— C'est y pas une honte d'avoir laissé aller seul ce vieux au cimetière ! fit une marchande de légumes, qui, après avoir arrêté sa charrette, s'était dévotement signée au passage du corps.

— Quelle idée ! en effet ! pourquoi pas ? ces exclamations que je proférai à mi-voix traduisaient une résolution soudaine. Je tirai ma montre ; elle marquait dix heures. Jusqu'à midi, c'est plus de temps qu'il n'en

faut pour exécuter mon dessein. J'ai du bonheur à revendre, me dis-je, faisons sa part à la Fortune. Ce sera d'ailleurs une bonne action, et je n'aurai pas perdu ma journée.

En quelques enjambées, je rejoignis la voiture et, chapeau bas, j'abordai le vieillard :

— Voudriez-vous accepter ma compagnie, monsieur, et me permettre de vous offrir mon bras ? Il me regarda à travers ses larmes :

— Volontiers, monsieur, et mille remercîments.

Et il prit le bras que je lui tendais.

Nous marchions silencieux.

Les passants saluaient, regardant curieusement ce couple.

Devant nous, ébranlée par les sursauts dus aux inégalités du sol, la voiture avançait avec le balancement particulier à ces sortes d'attelages.

De temps à autre, secoué par des sanglots dont je recevais la commotion, le vieillard levait sur moi ses yeux, rougis.

— C'est ma fille ! monsieur.... mon unique enfant. !

Et le malheureux père secouait sa tête blanche. Bien que je m'en défendisse, l'émotion me gagnait. La vivacité de cette douleur éveillant le souvenir des scènes funèbres auxquelles j'avais assisté, m'allait au plus intime de l'être, et rouvrait des blessures que je croyais à jamais fermées.

— Pauvre Louise !

Ce nom, que le hasard amenait, me boulversa, car il me rappelait, à moi aussi, tout un passé pénible. Le brave homme, réconforté par le témoignage de ma sympathie, se raffermissant à mon contact, cessa de pleurer, et devenu plus calme :

— Ne soyez pas surpris de me voir seul ici, je ne connais personne à Paris.

—Personne !

—Non. Notre concierge s'était promis de venir ; mais la chère femme s'est mise au lit hier soir. Pensez donc, trois nuits blanches à veiller ma fille ! Quant à M. Auguste.....

—Qui est-ce, monsieur Auguste ?

Un peintre décorateur, le voisin de notre carré, gai comme pinson. Presque chaque jour il apportait une orange à Louise.

—Un brave cœur.

—Pour ça oui! Il m'a accompagné jusqu'à l'église Ça lui vaudra une demi-journée en moins à la prochaine paie. On ne se le figure pas, monsieur, mais, au pauvre monde, le chagrin coûte plus cher que le plaisir !

—Votre fille était jeune ?

—Vingt-deux ans.

Bizarre ! pensai-je, juste l'âge de ma Louise, aussi. Une maladie grave sans doute ?

—Morte de désespoir !

—De désespoir ?

—Trompée.... abandonnée...

—Sans motifs ?

—Vous savez, lorsqu'on veut tuer son chien on dit toujours qu'il est enragé. Son fiancé,—car ils s'étaient fiancés, paraît-il,—prétendit qu'elle l'avait trompé. Oh ! le misérable !

—C'était faux ?

—Absolument. Si elle avait été capable de tromper autrui, la pauvre enfant n'aurait point ajouté foi aux promesses qu'on lui fit...... Excusez-moi de vous raconter ces histoires......

—Comment donc......

—Mais cela me soulage de parler d'elle.

Ces confidences, échangées à voix basse, coupées de silences, mêlées de larmes et de soupirs, m'affectaient profondément, mais elles m'intéressaient.

—La mort de Louise est une grande perte pour moi qui suis vieux. Son travail aidait beaucoup à notre ménage. Elle faisait ce qu'elle voulait de ses dix doigts. Adroite comme une fée, monsieur. Sa patronne, de la rue de la Paix, Mme S...., devait l'engager à l'automne comme première.

—Mme. S., rue de la Paix ?

—Oui, la connaissez-vous ?

—Non.. Oui.. Je veux dire que tout Paris connaît la maison.

Un jour terrible commençait à se faire dans mon esprit. Ce nom de Louise, cet ami, venu à la traverse de ses amours, la profession, l'atelier, toutes ces analogies d'âge et de situation, me mirent dans un trouble extrême. La certitude la plus cruelle était préférable à ce doute.

—Ne disiez-vous pas qu'un ami avait été cause..

—Oui. Il y eût un duel. Aussi ai-je toujours pensé que M. Alfred D.. aimait ma fille, car on ne se bat point pour les gens qu'on méprise, n'est-ce pas ?

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas produit plus d'effet que mon nom dans la bouche de cet étranger. Je me sentais devenir livide, une sueur froide mouillait mon front. La vérité, l'épouvantable vérité venait d'éclater. Involontairement, mes yeux se portèrent sur le char ; et, en proie à une horrible hallucination, je vis sous le drap et le couvercle soulevés du cercueil, se dresser, en sa blancheur rigide, le corps de la morte, qui, après m'avoir adressé de la tête comme une sorte de reproche affectueux, se recoucha lentement dans la bière. Je ne pus retenir un cri.

—Qu'avez-vous ?

—Rien, ou plutôt si.... Attendez-moi !

Et me précipitant dans la boutique d'un de ces marchands d'articles funéraires qui gardent l'avenue de Clichy, j'en sortis avec deux couronnes d'immortelles blanches que je plaçai sur le cercueil.

Le brave homme me prit les mains, qu'il serra avec force, et les yeux dans mes yeux, suffoqué par l'émotion :

—Ah ! monsieur, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté ?

—En achevant votre récit. Je dois vous l'avouer—je mentais par pudeur,—je fus un des témoins d'Alfred D. dans cette rencontre.

—Est-ce possible !

—Alfred et moi sommes de vieux amis.

—Vous savez donc où il se trouve ?

—Sans doute. Je pars même demain pour aller le rejoindre

—Il est comme qui dirait dans les Indes, à ce qu'on m'a répondu au ministère.

Un de mes cousins germains naviguait en effet, en qualité d'ingénieur hydrographe, dans les mers de Chine.

—Nous quittâmes Paris pour Lille, en Flandre, où je m'employai dans une usine à sucre. Six mois plus tard ma femme mourait.

Auprès de tout autre que de ce père accablé, mon émotion m'aurait certainement trahi.

—Louise, dès ce jour, ne fit plus que languir. La perte de sa mère lui porta le dernier coup. Sentant sa fin approcher, elle me supplia de la ramener à Paris, où elle désirait mourir. Nous sommes revenus, il y aura

quinze jours demain. C'est avant-hier matin qu'elle est morte.

—Avant-hier !

—Au moment de l'agonie voyant remuer ses lèvres et ses yeux m'appeler, je me penchai sur sa bouche, pensant qu'elle avait quelque chose à me dire ; la force lui manqua sans doute ; je ne saisis qu'un mot, le nom d'Alfred ! qui s'exhala avec son dernier souffle.

Mes jambes fléchissaient, la poitrine oppressée, comme sous un affreux cauchemar, je ressentais une sorte d'anéantissement. J'aurais voulu pleurer, crier, impossible ! mes yeux restaient secs et ma voix paralysée. Un choc violent me ranima. Je venais de heurter la grille du cimetière, que nous franchissions en cet instant. La voiture suivit l'avenue, puis, après quelques tours de roue, s'engagea dans une allée latérale au bout de laquelle s'ouvrait une fosse. C'était là.

Le vieillard s'agenouilla sur le talus formé par cette terre fraîchement remuée. Machinalement je l'imitai. Et tandis que les versets du *de Profundis*, qu'un prêtre prononçait à quelques pas de nous, retentissaient à mes oreilles comme autant d'imprécations à mon adresse, mes larmes, longtemps contenues, s'échappèrent enfin, amenant avec elles un soulagement réparateur........

....

— La fosse était aux trois quarts comblée, lorsque nous nous relevâmes.

Je reconduisis en voiture le père de Louise à son domicile. Plusieurs fois, durant le trajet, je fus sur le point

de lui tout avouer, mais je crus inutile de compliquer une situation désormais irrémédiable. Je me bornai à assurer le vieillard de la sollicitude d'Alfred D...., dont, connaissant le cœur, je répondais ainsi que de moi-même. Il vous doit une réparation légitime, lui dis-je, il n'y faillira pas, soyez-en sûr. J'eus grand peine à lui faire accepter une modique somme, dont malgré ses besoins, sa délicatesse s'offensait. Je m'éloignai, lorsqu'il revint vers moi :

—Puisque vous reverrez bientôt M. Alfred, veuillez lui remettre cette lettre de la part de Louise. Vous savez, le vœu d'un mourant, c'est sacré !

—Soyez sans inquiétude.

Un instant après, ouvrant l'enveloppe, j'y trouvais une pensée ! la sœur de celle enfermée dans mon portefeuille.

Le surlendemain je m'enbarquais à Marseille. L'année suivante, une lettre de mon notaire m'annonçait la mort du père de Louise.

A mon retour d'Algérie ma première visite fut pour le cimetière Montmartre. Mes intentions avaient été remplies.

Sur un terrain, concedé à perpétuité, une grille de fer entoure deux tombes de marbre surmontées d'une croix. Pour inscription, sur chacune d'elles, une date et un nom ! Cachant ces pierres aux regards, un double rang de cyprès marquent la place où le père et sa fille reposent ; et, enchassé dans le granit de l'une des croix, un médaillon, sous le verre duquel un chef-d'œuvre de fleuriste représente deux pensées dont les pétales réunis ne forment qu'une seule et même fleur.

Là finissait le manuscrit d'Alfred D..

Nous ajouterons : au sable constamment renouvelé autour du monument, à l'entretien des fleurs, et des arbustes, l'on reconnaît les soins d'une main pieuse. Les personnes qui voudraient en savoir d'avantage, n'ont qu'à se rendre, le jour des Morts, près de ces tombes, et dans l'homme déjà grisonnant, qui, chaque année à pareil jour, vient déposer là deux couronnes, elles pourront contempler les traits du dernier survivant de ce drame parisien.

A. Achintre.

QUELQUES POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE.

(Suite.)

Sèche tes pleurs, te dis-je ; Oh ! oui, sèche tes pleurs !.
Confie au vent du soir tes trop justes douleurs !
Tu le sais, au-dessus de la voûte azurée,
Que vient orner encor de sa présence aimée
Cette étoile du soir, pure comme la fleur
Qui répand au lointain sa plus suave odeur ;
Oui, tu le sais, il est un sentier plein de charmes
Qui mène au vrai bonheur en finissant les larmes ;
C'est là que reposent tant d'êtres fortunés,
Tant d'amis d'autrefois, de parents bien-aimés !
Aussi c'est là que veille, admis au rang des anges
Qui chantent du Très-Haut les grandeurs, les louanges,
Cet être si chéri, ce père tant aimé !....
Et du haut de ce Ciel, où tout n'est que beauté,
Comme il doit regarder avec douleur amère
Les maux que nous souffrons sur cette pauvre terre !
Et pour ses doux enfants, oh ! que son tendre cœur
Doit former bien souvent des souhaits de bonheur !
Et tu voudrais troubler, par d'inutiles larmes,
Ce bonheur mille fois plus doux que tous les charmes !

Sèche tes pleurs, te dis-je ; oh ! oui, sèche tes pleurs !
Confie au vent du soir tes trop justes douleurs !
Et qu'est-ce que la vie ? Un vent, une fumée,
Un orage du soir, une brise embaumée,

Un éciair de bonheur qui brille au firmament,
Et qui va tout à coup périr dans le néant !.. .
C'est là qu'elle nous mène, amertume profonde !
Cette bien courte vie, en erreurs trop féconde !
Le superbe orgueilleux, le héros si puissant,
Que lui reste-t-il donc de son nom florissant ?
Quelques pensers flatteurs, quelques mots que l'histoire
Voudra bien raconter, souvenir de sa gloire !
Peut-être seulement quelques pleurs superflus,
Qu'un écho qui répète : Il est mort ! il n'est plus !
Sèche, sèche tes pleurs ; ne verse plus de larmes.
En quittant cette vie, il a fui les alarmes ;
Bon époux et bon père, il a d'un Dieux jaloux
Mérité la clémence et calmé le courroux !

Cette page n'est pas sans défauts. Si elle était la production d'un esprit cultivé, d'un homme instruit, elle serait mauvaise même ; car une œuvre littéraire est bonne ou mauvaise en soi, et elle l'est par comparaison. Mais c'est une main tremblante qui l'a écrite ; je veux dire une main que la bèche du journalier et la hache du bûcheron ont fatiguée et brisée ; c'est une intelligence rongée par la rouille—s'il m'est permis de parler ainsi—qui a conçu ces alexandrins ! J'ai sans doute raison de penser que Normand serait aujourd'hui l'un des habitués du Parnasse, et peut-être un enfant-gâté des muses, si au lieu de fouiller la poussière et la neige, à quatre shelings par jour, depuis quinze ans, il eût feuilleté les livres ; s'il eût étudié et médité, au lieu de s'abrutir—pardonnez-moi le mot—par un travail manuel pénible et sans merci.

IV

Le dernier, mais non le plus petit de ce groupe de

rimeurs, Lazare Tace (1)—Tace est un surnom, c'est Le May qu'il faut dire—est un gaillard de six pieds, bronzé comme un arabe, et gai comme un français. L'amour lui a inspiré—à lui comme à d'autres que je connais bien—ses premiers chants. Il redisait, dans des couplets plus remplis de sentiments que de perfections, les grâces naissantes de ses jeunes compagnes d'écoles. Vous savez qu'à la campagne, gars et fillettes s'assoient sur les mêmes bancs et lisent souvent dans le même livre. Oh ! qu'on lit bien mieux ainsi..et comme cela met de la poésie dans le *Devoir du Chrétien.*

Vous n'avez pas besoin de voir deux fois étinceler l'œil noir de Lazare, pour vous convaincre qu'il y a de l'esprit dans cette individualité. Et je vous jure qu'il y en a à foison. Du reste, c'est un bien de famille : son père le lui a transmis, tout en s'en réservant une part raisonnable pour sa vie durant (2). Lazare est caboteur comme son cousin Normand l'a été—et je crois qu'il mourra en cabotant. Il possède une jolie goélette qui se nomme *Persévérance.* Il rêve souvent, appuyé sur le pavois, regardant le flot qui lèche le bordage goudronné de son bateau. La tempête ne l'effraie point. Il chante plus fort qu'elle. Si le calme le retient quelque part, il débarque et va chez l'un des braves habitants de la côte, lier connaissance avec la plus avenante des fillettes, et le coquin—bien qu'aussi vieux que moi—il réussit encore à passer pour garçon.

---

(1) Décédé à Lotbinière, dans l'automne de 1881.

(2) Le père de Lazare est mort subitement en fumant sa pipe à la porte du poêle, le 30 Décembre 1882, à l'âge de 84 ans et six mois.

Un jour il faillit perdre son bateau, et il perdit, un peu plus tard, une charmante petite enfant qui s'appelait Lazarine, du nom de son père. Sa muse se réveilla à ces souvenirs douloureux, et il dédia à sa femme les vers que j'aurai l'honneur de vous citer dans une minute. Lazare sait à peine écrire, et sa plume sauvage ne se soumet point au joug de l'orthographe. Elle se moque de la grammaire et elle court par monts et par vaux, sans se soucier des barrières de la ponctuation : Exemple : il écrit " tonnerre " n-a-i-r-e. Il dit " *consolit* " au lieu de " consola." Il écrit " fort " f-o-r-d, sirènes r-a-i, et " gentille " j-a-n jan.

Il ne connaît aucune règle de la prosodie, et il les massacre toutes. Cependant, vous serez peut-être surpris de certaines expressions, étonnés même de la tournure gracieuse de quelques uns de ses vers.

SOUVENIR DE 1871

A Léonise, par son époux Lazare, en souvenir de leur petite Lazarine

I

On touchait au printemps ; j'étais plein d'espérance,
Je travaillais gaîment à ma *Persévérance.*
Ce vaisseau, sur lequel est tout mon avenir,
Etait tout radoubé et bien prêt à partir.
Nous n'avions plus qu'un mât à fixer à sa place,
Et puis, attendre le départ de la glace,
Quand soudain un grand bruit, le bruit de la débâcle,
Offre à tous les regards un effrayant spectacle,
Qui fait verser des pleurs et trouble les esprits.
Or, cet esprit malin, qui chante, danse et rit,

Nous ne le voyons pas, mais il est parmi nous.
Sur qui donc va tomber le poids de son courroux ?
C'est moi qu'il a choisi ; c'est sur moi qu'il applique
Son art mystérieux et son pouvoir magique.

II

Déjà on ne voit plus sur la *Persévérance*,
Que des gréments rompus : vergues, mâts sont à terre ;
Et des bruits éclatants, comme ceux du tonnerre,
S'échappent de ses flancs : son grand mât en balance
Arrache de son pied : pont, barres rien ne résiste.
A l'avant, le beaupré brise ce qui l'entrave :
Apôtre, chaîne, haubans, lisses, pavois, étrave,
Et n'offre aux spectateurs qu'un tableau des plus tristes ?
Mais Dieu, du haut du ciel, est las de ce ravage ;
Il arrête d'un coup cette digue puissante.
Cette glace enchantée demeure frémissante
Et respecte aussitôt ce reste de naufrage.

III.

Le temps n'était plus froid : les rameaux, la verdure,
Embellissaient les bois, ranimaient la nature.
On voyaient des troupeaux dans tous les pâturages,
Des chants toujours nouveaux sous de nouveaux feuillages :
Tout semblait respirer un parfum de bonheur.
Seul j'étais écrasé sous le poids du malheur,
Quand je pris chargement pour des contrées lointaines,
Là où chantaient jadis les nymphes, les siraines.

IV

—Oh ! viens donc, je t'en prie, accompagne mes pas,
Car seul je me sens bien entraîner au trépas.
Elle cède à mes vœux ; et ma femme chérie
Vient avec son enfant, délice de ma vie.
Pressant contre mon cœur Lazarine gentille,
J'embrassais, tour à tour, et la mère et la fille.

Cela n'est ni mal dit ni mal fait.

Puis ainsi balancé entre ces deux amours,
J'oubliais ma douleur pendant ces heureux jours.
Mais depuis ce moment qui consolit mon cœur,
Je retrouve partout cet ennemi vainqueur,
Cet esprit qui me suit à tribord à bâbord.
Et se rattache à moi plus cruel et plus ford.
Tout en est donc atteint qui tient à ma personne.
Il souffle son venin, qui tue, qui empoisonne.
Des maux contagieux atteignent Lazarine,
Mais la conduiront-ils aux portes du tombeau ?
Pour elle entendra-t-on cette cloche argentine,
Qui avertit le ciel d'un triomphe nouveau ?

V

—O Dieu, jette un regard dans le fond de mon âme,
Et réchauffe mon cœur de ta féconde flamme,
Pour ranimer encor cet espoir abattu,
Ce reste d'espérance, ce débris de vertu.
Des maux contagieux ont flétri Lazarine,
Et sur elle ont fermé la porte du tombeau.
Pour elle a retenti cette cloche argentine,
Qui enrichit le ciel d'un triomphe nouveau.

Depuis tous ces fléaux qui flétrissent mon âme,
Je vais dépérissant, et me sens affaiblir.
La mort aussi bientôt viendra trancher la trame
Des jours que le bonheur ne veut plus embellir.
Hélas ! en attendant ce jour de funérailles,
Si je pouvais goûter un instant de repos !
Si je pouvais le fuir, cet être invulnérable.
Qui trouble mon esprit et consomme mes os..

C'est affreux de rêver sa dernière demeure
Quand je devrais encore aspirer à la vie.
Oh ! ce n'est pas mon corps, c'est mon âme qui meurt
A tous les heureux jours dont elle fut suivie.

Des maux contagieux m'atteignent Lazarine,
Et ne me cachent plus l'approche du tombeau.
Si on ne sonne pas cette cloche argentine,
Le ciel n'aura pas moins un triomphe nouveau.

Je ne crois pas me faire illusion en affirmant que, placé dans les conditions où se trouve mon ami Lazare, seul un véritable nourrisson des Muses, seul un homme né poète peut écrire ainsi. Sa plume court comme si elle était habituée au travail ; il a l'inspiration qui fait les poètes.

Lazare réussit mieux encore peut-être dans le genre badin, et la chansonnette. J'aurais voulu recueillir plusieurs de ses productions qu'il a éparpillées comme les feuilles que l'on jette au vent. Mais Lazare est devenu soupçonneux. Il a peut-être de l'orgueil, ou plutôt il a le sentiment de sa force, oui de sa force enchaînée. Et comparant ce qu'il fait à ce qu'il aurait pu faire s'il eût été instruit, il se sent humilié, ou indigné....et il ne laisse plus voir à ceux qui peuvent les juger, ses curieuses compositions. Je vous donne les deux seules chansons qu'il m'ait été possible de lui soustraire.

Et d'abord :

La chanson des oiseaux.

Petits glaneurs de nos prairies,
Hola ! hola ! que faites-vous ?
Oui j'aime bien vos vôix chéries
Et vos ramages qui sont doux.
Mais vous me dérobez les graines
Que je sème dedans mon champ..
Ah ! moi je les sème avec peine,
Et vous les volez en chantant

Vous ne travaillez pas pour vivre,
Et vous êtes des paresseux.
Ah ! que le bon Dieu nous délivre
De vos refrains bien trop coûteux !
Fou que je suis, j'oublie encore
Que vous me paierez bientôt.
Des insectes qui le dévore
Vous défendrez mon grain nouveau !

Chantez, chantez vos chansonnettes,
Petits oiseaux, mangez mes grains ;
Ne craignez pas que je regrette
L'aumône que vous font mes mains.
Et quand avecque ma faucille
Plus tard je ferai la moisson,
En me volant pour vos familles
Venez chanter votre chanson.

Dupont a fait mieux. Mais si Dupont eût été ignorant comme mon ami Lazare, vous n'auriez jamais entendu chanter : "*J'ai deux grands bœufs dans mon table.*" Il faut, voyez-vous, que la science vienne à la rescousse du talent, sans quoi celui-ci reste dans ses langes. Il est perdu : c'est la flamme que nul vent n'attise, c'est le feu sous la cendre.

PAMPHILE LEMAY.

L'INSPIRATION DES SAINTES ECRITURES. *

" *Omnis Scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum.* "

II AD TIM. III. 16.

I.

Transportons-nous par la pensée dans la ville de Milan, vers la fin du quatrième siècle de notre ère.

Le jour était sur son déclin.

On venait d'achever le dernier office religieux. On y avait chanté des psaumes à deux chœurs, d'après l'usage récemment établi en Occident. Ensuite, l'Evêque de la ville, saint Ambroise, avait donné à son peuple une de ces instructions, simples et sublimes à la fois, qui excitaient toujours à un si haut degré l'attention de son nombreux auditoire. La foule des chrétiens sortait avec recueillement de l'église cathédrale.

---

* On a supposé un entretien de saint Ambroise et de saint Augustin avant sa conversion.

Or, au milieu de cette multitude de fidèles de tout âge et de toute condition, qui, après avoir franchi les portes du saint édifice, ne tarda pas à se diviser et à s'engager par petits groupes dans les rues de la ville, on distinguait un homme, encore jeune, au visage bronzé, qu'il était facile de reconnaître pour un Africain, et que son manteau désignait assez comme un rhéteur ou un philosophe

C'était Augustin, plus tard évêque d'Hippone et l'un des quatre grands docteurs de l'église latine; mais, à cette époque, il était encore plongé dans les ténèbres de l'erreur. Né d'un père païen et d'une mère chrétienne, il n'était pas baptisé, et il appartenait à la secte des Manichéens.

Venu à Milan pour y enseigner la rhétorique, Augustin avait entendu vanter les hautes vertus, la science profonde et l'éloquence divine de saint Ambroise ; et, autant par curiosité que pour obéir à ce désir ardent de s'instruire, dont la grâce de Dieu le prévenait déjà, il avait assisté une première fois aux instructions que le saint évêque donnait presque chaque jour à son peuple. Puis, il y était retourné. Enfin, charmé de la douce éloquence d'Ambroise, il avait voulu le voir de plus près et le connaître plus intimement. Le grand évêque l'avait accueilli avec beaucoup de charité, et bientôt des relations fréquentes s'étaient établies entre eux.

Ce jour-là, Augustin prit la direction de la maison épiscopale, entra et se trouva de suite en présence de l'évêque.—" Maître, dit-il, je viens d'assister à votre prédication. Inutile sans doute de vous répéter combien je

suis heureux toutes les fois qu'il m'est donné de vous entendre Mais aujourd'hui, laissez-moi vous le dire, je n'ai point trouvé aux pieds de votre chaire cette parfaite satisfaction à laquelle vous m'aviez habitué ! Non, cher maître, vous avez voulu prouver l'inspiration de vos livres saints, mais, pour moi du moins, vos arguments ont été sans force et la preuve vous reste encore à établir.

Aussi bien, qu'avez-vous fait ? Vous en avez appelé tout d'abord à l'autorité de votre Eglise, qui tient cette inspiration pour un article de foi. Mais, moi, je ne suis pas des vôtres ; je suis même encore loin de regarder l'Église catholique comme la véritable, la seule Eglise, et vous avouerez sans doute que ce premier argument ne saurait nullement me convaincre.

" Vous avez ensuite invoqué vos Ecritures elles-mêmes, dans lesquelles, assurez-vous, le Christ et les Apôtres attestent hautement cette inspiration. Mais, pour que ce témoignage eût pour moi quelque valeur, ne vous faudrait-il pas me prouver d'abord que la mission des prophètes, du Christ et de ses Apôtres était elle-même vraiment divine ? Or, c'est précisément ce que vous n'avez pas fait.

" Enfin, vous avez expliqué à vos auditeurs que, depuis son origine, l'Eglise catholique a toujours considéré l'Ecriture comme la parole de Dieu et, interprétée par elle, comme un des critériums de la vérité chrétienne. Mais encore ici, vous ne l'ignorez pas, quoique votre parole ait dégagé mon esprit de nombreux préjugées, je dois le répéter, je n'appartiens pas à l'Eglise catholique, et je ne suis encore arrivé à reconnaître ni son autorité ni ses juge-

ments. Il me faut donc d'autres preuves : je ne doute pas d'ailleurs que vous ne puissiez et que vous ne veuillez me les fournir. "

Saint Ambroise sourit en entendant ces paroles. Il bénit intérieurement le ciel qui, dans sa miséricorde avait pitié de cet homme dont il admirait le génie et les excellentes qualités naturelles, et qui excitait en lui une soif si ardente de la vérité.

—" Vous avez raison, dit-il avec bonté, mais cette démonstration que vous venez d'entendre ne s'adressait pas à vous ; car elle suppose nécessairement des prémisses qui vous manquent, comme vous l'avez si bien exposé vous-même.

" Je m'adressais à des chrétiens, à mes bien-aimés fidèles de Milan, et mon argumentation leur suffisait amplement.

" Mais puisque vous êtes désireux de vous éclaircir sur un sujet si important, je veux bien reprendre en sous ordre ma démonstration, et je m'engage à vous la présenter de manière à satisfaire à toutes vos exigences. Toutefois, il est nécessaire de définir d'abord bien clairement et bien exactement ce qu'on entend par l'inspiration de l'écriture ; car, pour la raison que je viens de vous donner, j'avais cru devoir m'en dispenser aujourd'hui. Quoique je vous soupçonne d'être déjà plus éclairé qu'il ne vous plaît de le dire, je veux bien vous traiter comme un infidèle et un ignorant."

Après avoir fait cette réponse, saint Ambroise condui-

sit son ami dans un petit jardin, sur lequel s'ouvrait la maison épiscopale ; il s'assit, se recueillit un instant, puis il s'exprima en ces termes :

II.

—" Nos théologiens distinguent d'ordinaire quatre secours différents qui auraient pu venir en aide aux écrivains sacrés dans la composition de leurs ouvrages.

" Il y a d'abord le mouvement pieux. Ce n'est rien autre chose qu'un secours ordinaire, par lequel Dieu excite un auteur à écrire avec une intention pure, et par lequel il seconde les efforts que fait cet auteur pour ne s'écarter en rien de la vérité, sans, toutefois, lui assurer en aucune façon l'infaillibilité. Je puis citer comme étant favorisé de ce précieux secours, de ce mouvement pieux, notre frère, le prêtre Jérôme, déjà si célèbre par ses excellents travaux sur les deux Testaments.

" Deuxièmement, l'assistance du Saint-Esprit. J'entends par là ce secours par lequel l'Esprit-Saint dirige lui-même certains hommes dans l'usage de leurs facultés intellectuelles, de sorte que, dans des circonstances déterminées, ils ne puissent commettre aucune erreur. C'est là le secours que Jésus-Christ a promis à son Eglise, et par lequel il la rend incapable de se tromper dans ses décisions sur le dogme et la morale.

" Vient en troisième lieu la révélation proprement dite, qui est la manifestation surnaturelle d'une vérité, jusqu'alors inconnue à celui auquel elle est communiquée. Ainsi, c'est par la révélation que Dieu fit connaître à

Adam et aux patriarches la venue future du Messie et la rédemption.

" Enfin, il y a l'inspiration, qui doit nous occuper ici spécialement. Qu'est-ce que l'inspiration? en voici la définition exacte. L'inspiration est un secours surnaturel qui influe sur la volonté de l'écrivain, qui l'excite et le détermine à écrire ; et qui, en même temps, éclaire son entendement de manière à lui suggérer au moins la substance de tout ce qu'il doit dire. C'est ainsi que nos docteurs définissent l'inspiration divine, et c'est dans ce sens que je soutiens que l'Écriture-Sainte toute entière a été inspirée de Dieu.

" Plusieurs conséquences découlent rigoureusement de cette définition, et il importe, avant tout, de les mettre en lumière.

" Et d'abord, puisque l'inspiration est un secours surnaturel qui excite et détermine l'auteur sacré à écrire, il s'en suit qu'il ne suffirait point, pour produire l'inspiration, d'une simple assistance de l'Esprit-Saint, par laquelle l'écrivain serait gardé de toute erreur ; c'est là le privilège du Souverain-Pontife et des conciles généraux dans leurs définitions dogmatiques, mais ce n'est nullement l'inspiration.

" Il suit encore de ma définition que l'inspiration est un fait surnaturel et tout interne, connu seulement de Dieu et de ceux à qui il lui a plu de le révéler. On ne saurait donc prouver l'inspiration par la raison seule, ni par les seuls arguments qu'elle fournit. Il ne suffit évidemment pas non plus que l'écrivain affirme qu'il a été inspiré,

car il peut être trompeur ou trompé. On a droit d'exiger des témoignages tels qu'ils ne puissent nullement induire en erreur.

" Ma définition fait aussi saisir clairement la différence qui existe entre la révélation et l'inspiration.

" En effet qu'est-ce que la révélation ? Nous l'avons déjà dit, c'est la manifestation que Dieu fait lui-même d'une vérité jusqu'alors inconnue. Il arrive assurément parfois que Dieu révèle à un écrivain certaines vérités, certains faits qu'il ignorait ; et alors la révélation se confond avec l'inspiration. Mais il arrive aussi, et c'est le plus souvent, que l'auteur sacré confie au papier des faits, des vérités dogmatiques ou morales qu'il savait déjà par voie naturelle, soit pour en avoir été lui-même le témoin, soit pour les avoir recueillis de quelques sources étrangères, et alors il n'y a pas de révélation proprement dite. En général, pour qu'il y ait inspiration, il faut et il suffit que l'auteur soit excité par Dieu lui-même à écrire, qu'il soit prémuni contre toute erreur, éclairé et dirigé dans le choix des choses et des faits, ainsi que dans leur exposition et leur narration.

" Enfin, une dernière conséquence de la définition que je vous ai donnée, c'est que l'écrivain sacré n'écrit précisément que ce que Dieu veut qu'il écrive et pas autre chose ; pas même ce qui lui aurait été révélé d'ailleurs ou qu'il connaîtrait de source certaine. Il suit encore de là que l'écrivain est dirigé par Dieu, non seulement dans le choix des choses, mais encore, et au moins, dans la disposition et l'arrangement qu'il en fait."

III.

Augustin avait écouté fort attentivement cette définition de l'inspiration des Ecritures, et les développements dont le saint évêque l'avait accompagnée. Il reprit la parole.

—Je comprends, dit-il, cette définition et ce qu'étaient vos auteurs sacrés. Mais, vous l'avouerai-je ? je vois peu de différence entre eux et les devins, les Sibylles, les vatès des païens, et les illuminés des Montanites et des autres sectes chrétiennes. Tous se prétendaient inspirés ; tous recevaient des révélations, si bien qu'avec les paroles recueillies des seuls livres sibyllins, on a réuni des milliers de vers et formé des livres.

“ —Mon ami, répondit saint Ambroise, vous exagérez sans doute à dessein. Il est impossible que, au fond, vous ne sachiez pas à quoi vous en tenir sur les devins et les prophétesses ; mais vous parlez ainsi afin de me forcer à vous donner de plus amples explications. Je suis bien éloigné de vous en vouloir ; et, avant d'en venir à la preuve de l'inspiration de nos livres saints, que je vous ai promise, je ne me refuse pas à répondre à votre objection.

“ Certes, elles sont aussi nombreuses que frappantes les différences qui existent entre nos auteurs sacrés, même entre les anciens prophètes, et les vatès des païens ; mais il en est une qui éclate entre toutes les autres et qu'il me suffira de vous signaler.

" Chez les gentils, et aussi au sein des sectes hérétiques, c'est l'esprit du mal, le démon, qui agissait et qui agit encore aujourd'hui sur les prétendus illuminés. J'en trouve une première preuve dans l'humiliant aveu que plus d'une fois, il a été forcé lui-même d'en faire. Ce qui le prouve encore, c'est l'immoralité si fréquente des demandes et des réponses, ce sont surtout les troubles, les désordres qui accompagnaient les révélations.

" Rappelez-vous seulement les beaux vers de notre Virgile, lorsqu'il raconte la descente d'Enée aux enfers pour interroger la Pythie :

" Il est temps de consulter l'oracle, s'écrie la Vierge inspirée. Voici, voici le Dieu ! Et soudain ses traits s'altèrent ; elle change de couleur ; ses cheveux se hérissent sur sa tète ; haletante, elle respire à peine. Son sein se gonfle de fureur et sa taille semble grandir ; sa voix n'est plus la voix d'une mortelle : c'est le dieu, le dieu lui-même qui l'anime de son souffle et qui manifeste sa pensée. Il fatigue sa bouche écumante et dompte ses farouches transports."

" C'est ainsi qu'agissait toujours l'esprit du mal. Sa présence se manifestait par ces désordres et ces furieux transports, mais son action directe s'arrêtait à l'organisation du vatès ou de la Sibylle et le sanctuaire intime de l'ame lui demeurait fermé ! Je dirais volontiers qu'il se servait des organes du corps comme d'instruments pour exprimer des connaissances qui lui étaient personnelles. Aussi, une fois le moment de l'inspiration ou de la possession écoulé, le vatès était aussi ignorant qu'avant la

crise. Son rôle n'avait été pour ainsi dire que celui d'une machine inconsciente.

" Il n'en était pas ainsi de nos auteurs sacrés, et, en particulier, des anciens prophètes qui, par certains côtés, je puis bien l'avouer, s'éloignaient un peu moins des vatés et des sybilles. C'était l'Esprit divin qui agissait en eux. Oui, il agissait directement sur l'esprit de l'homme, mais, il faut bien le remarquer, en agissant sur lui, il ne laissait pas de se conformer à sa nature et à son caractère. Ordinairement il ne se produisait là rien de violent ni de passionné. Dieu éclairait l'esprit du prophète, excitait sa volonté à publier ce qu'il lui disait intérieurement, mais l'inspiration ne détruisait en rien, ni ne diminuait la liberté de l'auteur sacré. Il restait libre sous l'inspiration, comme l'homme reste libre sous l'action de la grâce efficace ; il avait et conservait la pleine intelligence de ce qu'il annonçait.

" Aussi de même que, dans les desseins de Dieu, l'homme doit coopérer à la grâce, de même l'écrivain inspiré n'était pas exempt du travail de la composition. Nous en avons un témoignage célèbre dans le livre des Macchabées. Voici ce que dit l'auteur en parlant de lui-même : " Et nous qui avons entrepris cet ouvrage, nous avons assumé un travail pénible, qui ne saurait être mené à bonne fin qu'à force de veilles et de sueurs."

IV.

" Mais il est temps d'en venir à la preuve de l'inspiration de nos saintes Ecritures. Or, je vous l'ai déjà dit,

cette preuve ne saurait se faire qu'au moyen de témoignages, parce que l'inspiration est un fait surnaturel et interne, connu de Dieu seul et de l'inspiré.

" En premier lieu, nous avons la tradition du peuple Juif. Il est un fait absolument indéniable, c'est que, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, l'Eglise judaïque tout entière admettait sans aucune contradiction l'inspiration des livres saints. Nous pouvons citer comme preuve le témoignage de Josèphe et de Philon, Juifs tous deux et contemporains de Jésus-Christ ; et ces témoignages ne permettent aucun doute sur la croyance de la synagogue à cette époque.

" Voici, entre autres choses, ce que dit Josèphe dans son livre contre Appion :

" Chez les Hébreux, il n'était pas permis indistinctement à tout le monde d'écrire ; aussi n'y a-t-il point de désaccord entre nos livres, car les prophètes seuls connaissaient les événements par inspiration divine, et ils écrivaient l'histoire de leur temps avec une exactitude rigoureuse. De là vient que nous n'avons pas une infinité de livres qui se combattent et se contredisent ; nous en possédons seulement vingt-deux, qui embrassent l'histoire de tous les temps, et que, à juste titre, nous croyons divins. Personne n'a jamais eu l'audace d'en retrancher ni d'y ajouter la moindre chose ; car c'est un sentiment gravé dans le cœur des Juifs, que ces livres renferment des enseignements divins, pour lesquels il faudrait donner sa vie, si cela était nécessaire."

" Le témoignage de Philon n'est ni moins clair ni

moins positif. Sans cesse, il désigne Moïse par le nom de prophète, d'envoyé de Dieu, d'hiérophante. Sans cesse aussi, il appelle le Pentateuque, écritures sacrées, paroles de Dieu, oracles divins ; et cette qualification, il la donne également aux autres écrivains sacrés et à leurs ouvrages.

" Mais il est encore d'autres témoignages de cette croyance des Juifs à l'inspiration des livres saints. En effet, nous lisons dans le second livre des Macchabées que la loi est sainte, qu'elle a Dieu pour auteur, et que les livres recueillis par Esdras sont également marqués du sceau divin. On lit enfin dans le livre de la Sagesse que Moïse est un saint prophète, dans Baruch que les livres des Hébreux sont des préceptes divins, et les auteurs des Talmuds nous enseignent aussi que telle a été la croyance unanime des anciens Juifs."

Ici, Augustin interrompit encore saint Ambroise.

—" Quoi donc, s'écria-t-il ? que vous fait à vous autres chrétiens ce témoignage des anciens Juifs ? La démonstration des vérités de votre foi dépend-elle des croyances de la synagogue ? et, pour prouver l'inspiration de vos livres saints, en êtes-vous réduits à recourir à vos ennemis les plus acharnés ? "

—" Je vous ai apporté des témoignages, répondit saint Ambroise. Il faut les peser ; il faut les apprécier à leur juste valeur, mais vous ne devez pas les rejeter avec mépris ni refuser de les examiner.

" Eh bien ! il est impossible qu'un accord aussi uni-

versel et aussi constant chez les Juifs de tous les temps et de tous les lieux, sur une question d'une si haute importance, n'ait pas eu un fondement très solide. Sous peine d'admettre des effets sans cause et de les attribuer à l'influence aveugle du hasard, il faut croire à cette raison d'être, à ce fondement solide, et en effet, il en est ainsi. D'abord les écrivains sacrés ont prouvé la divinité de leur mission par d'éclatants miracles, et ces miracles sont admis comme vrais et authentiques par la critique la plus sevère et la plus malveillante. Et puis, c'est de Dieu même que ces écrivains avaient reçu l'ordre d'écrire, comme on peut le lire encore dans leurs ouvrages. En voici quelques exemples ; nous lisons dans l'Exode, XVIII, 4 : Ecris ces paroles dans le livre comme un avertissement. " Et dans Jérémie, XXX, 2 : " Ecris dans le livre toutes les paroles que je t'ai dites."

" Au témoignage des Juifs, en faveur de l'inspiration des livres saints, viennent s'ajouter ceux de Jésus-Christ, des Apôtres et des Pères de l'Eglise.

" Lorsque parut Jésus-Christ, l'inspiration divine des livres de l'Ancien Testament était pour le peuple de Dieu un dogme de foi ; je vous l'ai prouvé. Si donc cette croyance eût été fausse, Jésus-Christ, qui était descendu sur la terre pour épurer la religion des Juifs, pour élaguer de ce vieux tronc toutes les branches mortes, Jésus-Christ ne se serait-il pas élevé avec force contre une erreur aussi fondamentale ? "

Saint Ambroise s'aperçut ici qu'Augustin allait encore protester contre son raisonnement qui, de fait, tirait toute

sa valeur du témoignage de Jésus-Christ, dont il n'admettait pas encore la divinité :

—" Permettez-moi, reprit-il, d'achever ma démonstration, et je vous promets de ne pas tarder plus longtemps à vous satisfaire. Oui, tout au moins, Jésus-Christ aurait soigneusement évité de confirmer par ses paroles la croyance à l'inspiration des livres saints. Or, qu'a-t-il fait ? précisément le contraire. Il n'a jamais dit un seul mot pour désapprouver cette croyance. Tandis qu'il combat avec tant d'énergie les fausses traditions des Juifs et tout ce que leurs docteurs avaient arbitrairement ajouté à la loi, jamais il ne s'élève contre l'inspiration des Ecritures. Mais, au moins, se renferme-t-il sur ce sujet dans un silence de réserve ? Nullement. Bien au contraire, toutes les fois qu'il parle des livres de l'Ancien Testament, c'est toujours avec la plus profonde vénération. Bien plus, il les appelle expressément une loi divine, des oracles de l'Esprit-Saint. Et maintenant, pour répondre d'un mot à l'objection qui était sans doute sur vos lèvres, et par laquelle vous auriez cru infirmer le témoignage de Jésus-Christ, qu'il me suffise d'ajouter cette simple réflexion : ce n'est qu'après avoir prouvé par des miracles sa divinité et sa mission céleste—miracles dont les plus incrédules n'ont jamais pu ruiner l'authenticité—que le Sauveur cite comme inspirés et divins les auteurs de l'Ancien Testament. Son témoignage est donc fondé et il faut l'admettre. Mais vous faut-il d'autres preuves ?

V.

" Formés à l'école même de Jésus-Christ, les Apôtres connaissaient sans doute ses véritables sentiments sur l'inspiration des Ecritures, et par conséquent nous devons accepter leur parole, corroborée d'ailleurs par de nombreux miracles. Il en est de même des Pères de la primitive Eglise, dont plusieurs avaient recueilli la doctrine religieuse sur les lèvres des apôtres, et qui tous avaient étudié leurs ouvrages, c'est-à-dire les évangiles et les épîtres, et s'étaient pénétrés de leur esprit. Or, que disent les Apôtres et les Pères ? Contredisent-ils sur ce point la doctrine des Juifs ? loin de là ; ils donnent à l'envie à l'Ecriture le nom de saintes lettres et d'oracles divins. Saint Pierre ne cesse d'invoquer dans ces épitres l'autorité divine de l'ancien testament. Saint Paul, travaillant à la conversion des Juifs, établit la divinité de sa mission par de nombreuse citations de Moïse et des prophètes dont il proclame l'inspiration. Je me contenterai de vous citer ces paroles si remarquables, de la seconde épître à Timothée, III, 14 :

" Quant à vous, dit-il, demeurez ferme dans les choses que vous avez apprises et qui vous ont été confiées, considérant que vous avez été nourri dès votre enfance dans les lettres sacrées, qui peuvent vous instruire pour le salut, par la foi qui est en Jésus-Christ, *car toute l'Ecriture étant inspirée de Dieu, est utile pour instruire et pour conduire à la justice.* "

—" Oui sans doute, interrompit ici Augustin, ce pas-

sage de saint Paul est remarquable, et il ne manque pas d'une certaine force. Mais vous n'ignorez certainement point qu'il provoque plusieurs difficultés ? On remarque en premier lieu, que le sens de l'ancienne Vulgate est différent, car voici ce qu'il porte : *Toute écriture divinemeut inspirée est utile pour instruire : omnis scriptura divinitus inspirata utilis ad docendum.* On objecte ensuite que suivant le texte grec original il faut lire aussi : *toute écriture*, et non *toute l'Ecriture*, parce qu'il n'y a pas d'article, ce qui donne un sens différent. Qu'avez-vous à répondre ? "

Saint Ambroise sourit encore à cette question de son ami :

—" Rien de plus facile, dit-il, que de faire disparaître ces difficultés, plus apparentes que réelles.

" Remarquez avant tout que l'ancienne Vulgate est ici conforme au texte grec, car ni l'une ni l'autre ne portent de verbe ; celui-ci est évidemment sous-entendu, car autrement la phrase ne signifierait rien. Vous ajoutez qu'il n'y a pas d'article, ce qui change le sens ; car alors dites-vous, il s'agit de toute écriture en général, et non pas des livres saints en particulier. Cette seconde difficulté se résout aussi aisément que la première. Il suffit de répondre qu'ici, comme dans une foul de passages des auteurs grecs, il faut suppléer l'article : et voici comment je le prouve. C'est une des règles invariables de toute interprétation que pour avoir le véritable sens d'une sentence quelconque, il faut recourir au contexte. Or, ici, consultons le contexte ;

de quoi s'agit il? Il est évident qu'il ne saurait être question de toute espèce d'écriture, mais que l'Apôtre veut uniquement parler des écritures saintes, dans lesquelles son disciple Thimothée avait été nourri et élévé. Il faut donc lire : " *Les écritures sacrés, étant divinement inspirées, sont utiles pour instruire.*

M. E. MÉTHOT, Ptre.



LOUIS VEUILLOT

DEPUIS quelques années le silence s'était fait autour de ce nom qui avait remué l'Europe.

Après un demi-siècle de travail sans relâche, Louis Veuillot avait vu sa plume tomber de ses mains.

O l'arme puissante, redoutable et redoutée !

Il l'avait reçue de Dieu et l'avait fait bénir par l'Eglise, jurant de ne la mettre qu'au service de la justice et de la vérité.

Il fut fidèle à son serment.

Tant qu'il put la tenir, il combattit en héros, ne cédant jamais devant le nombre, ne comptant pas les coups qu'il recevait.

C'était le chevalier sans peur, le bon *sergent de Jésus-Christ*, comme il aimait lui-même à s'appeler.

“ Certes, disait-il, il fait bon sous ses drapeaux ! Certes, c'est une joie incomparable de marcher où il nous mène, de camper où il veut, de se lever

dès qu'il l'ordonne, de combattre la nuit, de combattre le jour, d'attaquer les forts réputés inexpugnables, d'avancer sans connaître le chemin, de traverser la montagne qui n'a point de sentier, d'entrer dans le torrent avant de savoir s'il est guéable !.... Israël, que tes tentes sont heureuses ! O Jacob ! qu'ils sont beaux tes pavillons !"

Un jour, hélas ! il sentit sa main trembler et faiblir. Il comprit que " l'éternel Capitaine " lui prescrivait la retraite, et il quitta le champ des batailles, le théâtre de ses souffrances et de ses immortels exploits.

Il le quittait épuisé, mais non vaincu. Il avait donné pour Dieu " jusqu'à la dernière de ses forces."

Le combat n'était pas fini ; ses vaillants frères d'armes continuèrent de lutter avec courage, soutenant la gloire de son drapeau.

Pour lui, triste mais résigné, humble après tant d'éclatantes victoires, il se retira, sa mission terminée, dans le calme de la solitude, ouvrant son cœur aux divines consolations de la foi et aux pures jouissances de l'amitié.

Retraite précieuse ! grâce du ciel ! Elle épargnait à cette grande âme parvenue au soir de la vie, les froissements qui font mal, les tentations de haine, la préoccupation des intérêts qui passent, le danger des louanges toujours si fatales au génie.

Avant le repos éternel, Dieu voulait sans doute accorder le repos de la terre à son vieux soldat blessé.



Louis Veuillot est mort, et l'admiration, la reconnaissance, l'amour des catholiques se sont réveillés.

Ce fils d'un ouvrier tonnelier a eu des funérailles royales.

Cet humble bourgeois de la rue de Varennes a été honoré à l'égal d'un prince de l'église.

Sur sa tombe point de discours, mais des prières et des hommages de vénération, comme jamais peut-être homme de lettres n'en a reçu dans aucun siècle.

Le Vicaire du Christ a béni avec tendresse ses derniers instants. Des cardinaux, des archevêques, des évêques et des prêtres en grand nombre ont témoigné hautement de la douleur que leur causait la perte de cet intrépide athlète de la foi.

Le talent l'a proclamé l'un des plus illustres écrivains de nos jours, le journalisme son maître, les croyants leur modèle, les soldats de la vérité leur chef, les persécutés leur défenseur, les pauvres leur ami.

L'Eglise l'a pleuré.

Ecce quomodo amabat eum !

Autour de son cercueil, parmi les illustrations de la France et de l'Europe, on a vu, tristes et recueillis, des ouvriers, des religieux, des Sœurs de charité, des orphelines de l'Alsace. Quelle oraison funèbre eût égalé en éloquence cette sympathie spontanée du peuple, ce pieux empressement des enfants et des vierges, ces larmes des servantes des pauvres ?



Louis Veuillot n'appartenait pas seulement à la France ; il appartenait au monde catholique dont il fut la force, dont il restera la gloire.

A ce titre il est donc nôtre ; nous avons le droit d'être fiers de ses œuvres et de sa vie, et nous réclamons l'honneur de célébrer sa mémoire, dans l'humble mesure de nos forces, avec ses compatriotes et ses amis.

Prêtre, je m'incline avec respect et reconnaissance devant la tombe de ce grand défenseur de l'Eglise, ma mère.

Que je voudrais avoir sa plume pour parler de lui comme il savait parler du dévouement, de l'esprit de sacrifice, de la fidélité au devoir !

Je me sens impuissant à exprimer les sentiments qui se pressent dans mon âme.

Comment dirai-je l'amour tendre, ardent, généreux de Veuillot pour l'Eglise ? C'était sa

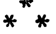
passion. Dès qu'il la connut, il lui consacra son esprit et son cœur, son existence tout entière.

L'Eglise avant tout ; tout pour l'Eglise, telle semble avoir été sa divise constante.

Les injures, les calomnies, la prison pour lui-même ne l'effrayaient pas. Mais des chaînes aux mains de l'épouse immaculée du Christ, il n'en pouvait souffrir. Ce spectacle lui déchirait l'âme, son sang bouillonnait dans ses veines ; alors se précipitant sur les méchants qui forgeaient ces fers, il leur portait des coups dont ils ne se relevaient point.

" L'Eglise m'a donné la lumière et la paix, s'écriait-il ; je lui dois ma raison et mon cœur. C'est par elle que je sais, que j'admire, que j'aime, que je vis. Lorsqu'on l'attaque, j'ai les mouvements d'un fils qui voit frapper sa mère. J'essaie d'arrêter la main parricide, j'essaie de la meurtrir, je conserve de son crime un ressentiment profond. C'est le plus insensé des crimes, le plus ingrat, le plus cruel ! "

Pendant longtemps, sa plume fut une puissance non moins terrible que les canons. L'armée de Voltaire en avait peur. Que d'apôtres du mal, que de pédants incrédules, que de romanciers sans pudeur elle a pulvérisés !



Je ne saurais passer sous silence la sympathie

de Louis Veuillot pour le Canada et les Canadiens. C'était ici pour lui la terre de la foi, de l'espérance, du dévouement, de la vraie liberté. C'est vers les rives du Saint-Laurent qu'il tournait ses regards attristés par les ruines qui l'entouraient, lorsqu'il voulait se rappeler la France des anciens jours, cette France qui allait " en conquête pour le Christ, la Croix sur la poitrine, l'Eucharistie dans les plis de son drapeau."

Je relisais hier encore les touchants adieux qu'il adressa à nos zouaves, au moment de leur départ de Rome, et je ne les transcris pas sans émotion ni sans orgueil.

" Bon voyage, fils de France, qui n'avez rien abjuré et rien perdu, ni la sagesse, ni l'esprit, ni le cœur. Bon retour dans vos foyers, où notre vieil honneur est toujours vivant ! Les anges qui sont venus avec vous retournent avec vous, contents de vous. Gardez la flamme de France, gardez la flamme de Rome et du Christ. Echauffez-en le cœur de vos jeunes frères, et qu'ils viennent à leur tour, et qu'après eux viennent vos enfants et vos neveux, conservant cette tradition chevaleresque et chrétienne que les siècles n'ont pu rompre et que vous avez si glorieusement rajeunie. La prière de Pie IX est sur vous, et qui sait quel rêve de durée, quel germe de grandeur et peut-être d'empire vous emportez de la vieille Rome et de l'impérissable Vatican ! "



Veuillot avait reçu du ciel le génie, mais on peut dire que son génie n'était pas encore aussi grand que sa foi. Son regard était sans cesse fixé sur Rome : Rome sa force et sa lumière, *robur et lumen*.

Ce Français était par le cœur citoyen romain.

Où est Pierre, là est l'Eglise, a dit saint Ambroise ; où est l'Eglise, là est la vérité. Louis Veuillot le savait ; voilà pourquoi il ne voulait marcher qu'à la suite de Pierre. Ceux qui ont suivi une autre route se sont toujours égarés.

Louis Veuillot, sans être théologien, avait le sens théologique. Je dirai qu'il possédait l'instinct du vrai. Dans toutes ses polémiques religieuses, dans la discussion des plus difficiles problèmes, on ne lui a jamais reproché une erreur, pas même une inexactitude doctrinale. Je ne sache pas pour un écrivain catholique un plus beau titre de gloire.

Il a exposé la thèse de l'infaillibilité pontificale en maître et en docteur ; sous sa plume les sévères arguments de l'école sont devenus des pièces d'éloquence.

Qui a défendu plus vaillamment que lui le pouvoir temporel du Saint-Siège ?

Il a été le Lamoricière de la presse.

Comme l'illustre général, il proclamait cette cause sacrée " la cause de la civilisation et de la liberté du monde. "

Au séminaire français de Rome, où j'ai eu le bonheur de passer quelques années, Louis Veuillot était l'objet d'une vénération et d'une estime profondes. Dans cette maison comme à l'abbaye de Solesmes, il se trouvait chez lui. Nos directeurs, les révérends Pères du Saint-Esprit, se glorifiaient d'être ses amis. Ses admirables articles nous étaient lus souvent pendant les repas. Ils nous enthousiasmaient. Le dernier que j'ai ainsi entendu lire à *Santa-Chiara*, est celui que Veuillot écrivit après la mort de Pie IX, et je n'oublierai jamais l'impression que ces accents de tristesse et d'espérance produisirent sur nous tous, jeunes séminaristes, qui venions de prier auprès de la dépouille du regretté Pontife.

" Que la volonté de Dieu soit faite en la terre comme au ciel ! L'Eglise est veuve, le peuple viril est orphelin, le Pape est mort.... On peut dire aujourd'hui qu'il n'y a plus d'astres à éteindre, plus rien à mourir. Avec Pie IX une grande époque d'hommes finit. A regarder l'état du monde, quelle ne serait pas la profondeur de la nuit qui commence et qui fait à chaque minute un pas de géant ! L'humanité tout entière dans une attente formidable lève les yeux au ciel où ce soleil vient de remonter dans un nuage d'où semblent prêts à pleuvoir le feu et le sang. " Hommes de Galilée,

pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ?...." Cet homme de Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. Il ne vous laisse pas orphelins."



On a reproché au célèbre polémiste un langage parfois acerbe, violent, injurieux, des procédés peu conformes à la charité chrétienne. Mon Dieu ! quel est donc l'homme sans défaut ? Je ne veux pas dire que Louis Veuillot n'en avait point, mais que d'autres l'en accusent. Quant à moi, je me sens trop petit et j'ai trop conscience de ma faiblesse pour oser le faire. Je me contenterai de citer la remarque si juste de M. Cornély, rédacteur du *Clairon* : " Oui, Veuillot a été violent, mordant, caustique, mais c'est parce qu'il répondait à des ennemis enragés et venimeux. Lorsque ensuite le pli a été pris, lorsque sa plume a été barbelée par la bataille, ce n'est pas sa faute si des ennemis plus respectables que ceux qu'il combattait d'ordinaire, ont été traités sans plus de ménagements, et s'il a foncé sur des dissidents comme il fonçait sur des mécréants."

A ce témoignage j'ajouterai une autre parole de Veuillot lui-même. Au lendemain d'une éclatante victoire sur laquelle il n'avait pas compté, il écrivait à un ami : " J'étais résigné, non que je craignisse le combat, mais parce que la retraite

avec tous ses inconvénients me semblait préférable à un triomphe obtenu en apparence sur l'épiscopat."

De pareils sentiments s'admirent, il ne se commentent point.

Dans ce monde d'éternelle paix où il vient d'entrer, Veuillot a retrouvé ses plus illustres adversaires d'ici-bas. Eux aussi, il m'est doux de le penser et de le dire, aimaient sincèrement l'Eglise et voulaient travailler pour elle. Malheureusement ils ne s'entendirent pas sur la manière de la défendre et de la servir. De là des luttes qu'on ne saurait trop déplorer. Mais aujourd'hui la lumière s'est faite pour tous ces esprits d'élite. Ils voient de quel côté se trouvaient la vérité, la sagesse et la prudence. Ils ont oublié toutes les tristesses de notre pauvre terre ; une éternelle harmonie a remplacé leurs divisions d'un jour ; un lien fraternel que rien ne pourra rompre les unit pour jamais dans le Cœur du Dieu qui est Charité.



Lutteur infatigable, soldat " à feu et à sang," Louis Veuillot, beaucoup l'ignorent peut-être, était aussi le chantre de l'amour pur, des saintes amitiés, du souvenir et de la douleur. Il se battait par dévouement, pour accomplir un devoir, et non par goût. " Je courus au feu, dit-il, comme un homme de bonne volonté, dont ce n'était point la vocation de porter les armes, mais qui se sent

soldat, voyant sur les frontières le drapeau de l'ennemi."

"Seigneur, écrit-il encore, j'ai voulu, selon mes humbles forces, travailler à votre gloire ; j'ai sacrifié dans ce but quelques-uns des chers désirs de mon âme ; je vous ai donné les heures du sommeil et les jours de l'été. Que de fois, vous le savez, durant les matinées de l'automne, j'ai pris ma plume, mon arme, et je suis resté là, face à face avec un de vos ennemis, résistant à l'appel des oiseaux qui me conviaient à sortir pour jouir des dernières feuilles et des premiers brouillards! Seigneur, pour récompense, accordez-moi de travailler à gagner le ciel....avec la même ardeur que ce fou travaille à gagner des sifflets!"

Souvent au milieu de la mêlée, fatigué, tout couvert de poussière et de sueur, le soldat, ou plutôt le général regrettait les douceurs de la paix. Les promenades dans les montagnes ou sur les bords de la mer, la vue des jardins en fleurs, les joies chastes et intimes de son foyer, la chère oasis de Reichshoffen avec ses grands arbres, ses vastes prairies, ses collines, ses eaux transparentes et ses ruines couronnées de vie, avaient plus d'attrait pour son cœur que le bruit tumultueux des camps et les plaines ensanglantées de la guerre.

Pendant ses rares loisirs et ses courts instants de trêve, il revenait à ses amours. Que de chefs-d'œuvre de sentiment et de style ne produisit-il pas alors?

Il se plaignait de ne pouvoir chanter comme l'oiseau : librement, sans crainte et sans soucis. Il lui semblait qu'il aurait pu mettre plus d'art dans ses chants. Et pourtant, que de beautés, que d'harmonie dans ceux qu'il nous a laissés ! C'est grand comme une symphonie de Beethoven, suave comme une mélodie de Schubert, pur comme le cantique d'un enfant.

Pour parler sans figure, lisez *Ça et là*, *Corbin et d'Aubecourt*, le *Parfum de Rome*, l'*Honnête Femme*, *Historiettes et Fantaisies*, vous y rencontrerez des chapitres entiers qui ne le cèdent ni en fraîcheur, ni en tendresse aux plus ravissantes pages du *Journal* d'Eugénie de Guérin et du *Récit d'une Sœur*.

Sainte-Beuve a dit de la *Chambre nuptiale* : " Rien de mieux n'a jamais été écrit dans notre belle langue française." Et certes, le fin critique s'y connaissait.

Quels cris de douleur n'a pas arrachés à l'époux et au père la mort des siens ! Ecoutez par exemple ces strophes de l'élégie intitulée : *Le Cyprès*.

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir ;
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir,
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.
. . . .

Est-ce donc moi, mon Dieu, qui, sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai cet enfant,
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
. . . .

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, tout à l'heure ;
J'étais là, près du lit de mon père expirant ;
J'allais d'un ami mort, vers un ami mourant.... ;
Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure.

Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

La mère en s'en allant des agneaux fut suivie ;
L'une partit, puis l'autre ! Avant qu'il fut deux mois,
De mes tremblantes mains j'en ensevelis trois ;
Je les vois, mais non plus dans la fleur de la vie ;

Non plus avec ces traits dont j'avais trop d'orgueil,
Au baiser paternel offrant leurs jeunes têtes ;
Mais telles que la mort, hélas ! me les a faites,
Immobiles dans le cercueil.

Mes pas suivent encor le char qui les emporte,
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux.
....

Mais aux accents lugubres et plaintifs de cette âme désolée, je me hâte d'ajouter ces sublimes paroles de résignation chrétienne. Je me souviens de les avoir lues en des jours de deuil ; elles m'ont consolé et fortifié.

" Ce que vous m'avez donné pour le temps a passé comme le temps. Qu'importe que ces fleurs aient péri, que ces chansons soient éteintes, qu'à ce soleil brillant ait succédé cette ombre ? Ce que que vous m'avez donné pour l'éternité, je le possède encore, quoique je ne le voie plus. La mort est entrée de votre part dans ma maison pleine de berceaux, et j'ai nié la mort. Ceux qui ne sont

plus avec moi, Seigneur, sont avec vous. Je sais qu'ils vivent, je sais que je vivrai. Ils sont sortis de la vie, mais non pas de ma vie. Croirai-je mort ce qui est vivant dans mon cœur ? "

Que sur sa tombe, tous ceux qui lui furent unis par les liens du sang ou de l'amitié tiennent à leur tour ce divin langage de la foi.

Beati mortui qui in Domino moriuntur !

Louis Veuillot a fini sa féconde et laborieuse carrière. Les hommes le louent, l'Église prie pour lui, Dieu, je l'espère, l'a déjà couronné. Le voilà parvenu pour jamais " dans le pays de ses rêves, dans le pays de l'éternelle jeunesse, dans le beau royaume de la vérité, de la justice et de la paix."

L'ABBÉ BRUCHÉSI.

Québec, 3 mai 1883.

LE BOUQUET DE L'ANGE

Un jour, un ange tutélaire
Envoyé pour sécher nos pleurs,
En soulageant notre misère,
Voulait, près de quitter la terre,
Emporter un bouquet de fleurs.

A scn retour dans la patrie,
Aux yeux de la céleste cour,
Il voulait l'offrir à Marie,
A la Vierge sainte et chérie,
En hommage de son amour.

Mais une rose à peine née
Lui dit : Bel Ange du Seigneur,
Pour votre Reine fortunée,
Ma corolle est pâle et fanée,
Et mon calice est sans fraîcheur.

Hélas ! je ne suis que souillure,
Dit le lis, ne me cueillez pas.
Devant une Vierge si pure,
Il faut une blanche parure
Que les lis n'ont point ici-bas.

Puis, la violette s'écrie,
Cachant sa timide beauté :
Avant de m'offrir à Marie,
Ange du ciel, je vous en prie,
Enseignez-moi l'humilité.

L'Ange admira ce doux mystère,
Et, de pleurs humectant ses yeux,
Il dit : Nulle fleur sur la terre
N'est digne de vous, ô ma Mère !
Allons en cueillir dans les cieux.

L'INSPIRATION DES SAINTES ECRITURES.

(Suite.)

VI

Pendant ce long entretien, les heures s'étaient écoulées. Déjà, il se faisait tard. Les deux amis se séparèrent. Augustin obtint du saint évêque la promesse qu'il compléterait bientôt son œuvre, en lui prouvant l'inspiration des livres du Nouveau Testament.

Néanmoins l'entretien ne fut repris que quelque temps après.

Un événement religieux d'une grande importance était venu préoccuper vivement le clergé et les fidèles de Milan. C'est la découverte ou l'*invention* des restes des martyrs Gervais et Protais, dont les actes occupent une place si distinguée dans le martyrologe de l'Eglise catholique.

Voici comment saint Ambroise raconte lui-même cet événement dans une lettre qu'il écrit à sa sœur. Il voulait faire la dédicace d'une église nouvellement construite, mais il n'avait pas de reliques pour la consécration des autels. Or, comme il faisait creuser la terre près du sépulcre des saints Nabor et Félix, il trouva les ossements de saint Gervais et de saint Protais. Dès le lendemain,

ces précieuses reliques furent transportées en grande pompe dans l'église à laquelle elles étaient destinées ; et il se produisit alors un fait merveilleux, que les hérétiques eux-mêmes ont été forcés d'admettre comme authentique, et qui est un fort argument en faveur du dogme de l'invocation des saints.

Un homme, aveugle depuis plusieurs années, s'était mêlé au cortége. Tout à coup, obéissant à une inspiration soudaine et guidé par une main amie, il s'approche des saints corps ; puis il dépose durant quelques instants un linge sur la litière où reposent les reliques, l'applique sur ses yeux malades, et se trouve subitement guéri de son infirmité. Cet homme était connu de toute la ville, et le miracle s'était produit sous les yeux d'une infinité de personnes.

Saint Ambroise prononça, au sujet de cette translation, deux sermons dans lesquels il parla avec enthousiasme de ce miracle et de plusieurs autres également dûs à l'invocation des mêmes saints. Cette guérison est d'ailleurs attestée par plusieurs écrivains du temps, en particulier par Paulin, qui la raconte dans sa vie du saint évêque de Milan.

Augustin avait assisté à la translation des reliques des saints Gervais et Protais, et il avait été vivement frappé du miracle dont il avait été le témoin. " Comment, se disait-il, de pareilles merveilles pourraient-elles avoir lieu ailleurs que dans la véritable religion ? Ces hommes, que Dieu se plaît à glorifier ainsi, n'ont-ils pas versé leur sang et sacrifié leur vie pour la défense de leur foi ? Mais leur foi, n'était-elle pas celle qui est contenue dans les Ecritures et que professe l'Eglise catholique,

toujours la même, toujours jeune et de plus en plus florissante ? " Et puis, préoccupé encore de la question des livres saints, qu'il n'avait pas épuisée : " Quoi donc, se disait-il, l'inspiration de l'Ecriture n'est-elle pas un dogme de l'Eglise catholique ? Combien de ses enfants, de ses glorieux martyrs, n'ont-ils pas souffert la mort pour la défense de ces livres, qu'ils regardaient comme la parole de Dieu lui-même ?"

Augustin s'empressa donc de solliciter auprès de saint Ambroise la reprise de leur entretien, et, aussitôt après les fêtes, le grand évêque se rendit à ses désirs.

VII.

" L'inspiration des livres du Nouveau Testament, dit-il, ne diffère en rien de l'inspiration dont furent doués les auteurs de l'Ancien Testament, et elle se prouve aussi par le témoignage.

" Ici, c'est à l'Eglise primitive qu'il faut en appeler. Or, que cette Eglise des premiers siècles ait hautement proclamé l'inspiration des Evangiles et des Epîtres, c'est ce dont il est absolument impossible de douter. Athénagore et saint Justin dans leurs apologies, saint Irénée dans son livre contre les hérésies, et Origène dans la préface de son traité des principes, saint Clément dans son épître aux Corinthiens, et une foule d'autres Pères des deux premiers siècles, affirment à l'envie que les livres du Nouveau Testament sont inspirés.

" Mais que faut-il pour que leur témoignage prouve invinciblement cette inspiration ? Une seule chose ; il suffit que ces Pères aient tenu leur doctrine des Apôtres

eux-mêmes. Qu'il en ait été ainsi, une simple réflexion le démontre. C'est un fait incontestable que la primitive Eglise croyait à l'inspiration du Nouveau Testament. Comment donc expliquer ce fait ? il n'y a pas d'hésitation possible. Il faut nécessairement admettre que l'Eglise, dès son origine, ses Pères et ses Docteurs, avaient reçu cette doctrine des Apôtres eux-mêmes, auteurs de ces ouvrages sacrés, et que les livres du Nouveau Testament, aussi bien que ceux de l'Ancien, avaient été donnés par les Apôtres comme des livres divinement inspirés."

—Augustin était bien résolu à ne rien céder de ce qui lui paraissait contestable. " J'admets, dit-il, votre argumentation, mais seulement pour les ouvrages du Nouveau Testament, dont les Apôtres furent les auteurs, les Evangiles de saint Jean et de saint Mathieu, ainsi que les Epîtres et l'Apocalypse. En effet, les Apôtres furent sans doute favorisés d'une assistance spéciale de l'Esprit-Saint pour bien remplir leur devoir de prédicateurs de l'Evangile. Le Christ, avant de les quitter, le leur avait promis. Or cette assistance divine devait les aider et les soutenir non seulement dans leurs prédications, mais encore dans leurs écrits, puisque ce n'est que pour bien remplir leur ministère qu'ils écrivirent leurs Epîtres et leurs Evangiles. Oui, les Apôtres furent inspirés dans leur Apostolat, mais ils écrivirent leurs ouvrages pour s'acquitter de leur ministère évangélique : ils furent donc inspirés en les composant, et leurs ouvrages furent reçus comme inspirés par les premiers fidèles.

" Mais, cher maître, parmi les livres qui forment ce que vous appelez le Nouveau Testament, quelques-uns eurent pour auteurs des hommes qui n'étaient pas Apôtres,

je veux parler des Evangiles de Luc et de Marc, et des Actes de Luc. Il n'est nullement prouvé que ces livres ont été inspirés de Dieu.

—Je pourrais soutenir, répondit saint Ambroise, que l'inspiration atteint aussi, indirectement du moins, tous ces ouvrages. Car saint Luc et saint Marc contempo rains et disciples des Apôtres ont écrit sous leurs yeux, sinon sous leur dictée. Mais je veux vous présenter une démonstration plus directe et plus irréfutable qui s'applique, d'ailleurs, au Nouveau Testament tout entier ; cette démonstration repose sur l'autorité de l'Eglise catholique. Il est vrai, dans le cours de cette discussion, je n'ai pas voulu user de cet argument, et nous étions d'accord sur ce point. Mais maintenant, après tout ce que je vous ai dit des miracles et de la mission de Jésus-Christ et de ses Apôtres, je puis l'invoquer, et il me suffira de quelques mots pour vous le présenter dans toute sa force.

" L'Eglise a été fondée par Jésus-Christ, après qu'il eut établi la divinité de sa mission par de nombreux et éclatants miracles. Par lui aussi, elle a été constituée la gardienne et l'interprète de la doctrine révélée et des ouvrages où, dès l'origine, cette doctrine fut déposée. Or, l'Eglise catholique a toujours reconnu que les saintes Ecritures sont divinement inspirées. Elle les a, en effet, toujours invoquées soit pour instruire les fidèles, soit pour rejeter les erreurs des hérétiques, soit pour définir les dogmes dans les conciles. Cette preuve s'applique à tous les livres du Nouveau Testament, sans en excepter les ouvrages qui n'eurent pas les Apôtres pour auteurs. Cette preuve est irréfutable, mais l'Eglise catholique

seule peut l'invoquer et la faire valoir. Les hérétiques, séparés de l'église, ne pourraient en user, ni, par conséquent, prouver directement et rigoureusement l'inspiration des Ecritures."

VIII

Saint Ambroise avait achevé sa démonstration. Les yeux fixés sur son ami, il tâchait de découvrir quelle impression avaient produite sur lui ses paroles.

Mais Augustin ne se hâtait pas de faire connaître sa pensée. Il demeurait silencieux. Sans douté, il réfléchissait sur les arguments qu'on lui avait développés ; il en pesait le valeur.

—" Assurément, dit-il enfin, je ne nierai pas la satisfaction que me cause votre démonstration. Oui, la croyance à l'inspiration des écritures repose sur une base solide. Il serait impossible de rompre la chaîne des témoignages que vous avez déroulés devant moi. Comment, en effet, ne pas admettre le témoignage des anciens Hébreux, de Jésus-Christ, des Apôtres et des Pères des premiers siècles, enfin de l'Eglise catholique elle-même, qui, en définitive, s'appuie sur des miracles incontestables et sur des promesses divines ?

" Ne croyez pas cependant, cher maître, qu'il ne me reste plus de difficultés à soulever, car ce serait vous abuser étrangement. Il se présente encore ici plusieurs questions auxquelles il faut que vous tâchiez de répondre.

" J'admets l'inspiration divine des livres saints ; mais dans quelles limites est renfermée cette inspiration ? s'étend-elle à tout ce que contient l'Ecriture ? doit-on au

contraire la borner aux choses qui concernent la foi et les mœurs ? ou bien l'inspiration s'étend-elle jusqu'aux mots, jusqu'aux expressions mêmes que les auteurs sacrés ont employés dans leurs compositions ?

"Voilà, cher maître, autant de questions que vous devez résoudre, si vous voulez que l'inspiration des Ecritures soit un guide sûr dans la recherche de la vérité."

—" Eh bien, répondit saint Ambroise, il ne manque pas d'auteurs catholiques qui ont soutenu que le Saint-Esprit n'a ni inspiré ni favorisé d'une assistance spéciale les écrivains sacrés dans les choses qui n'ont de rapport ni avec la foi ni avec les mœurs. Suivant eux, le secours accordé à l'auteur de chaque livre reçu dans l'Eglise comme la parole de Dieu, ne s'étend qu'aux matières qui sont proprement doctrinales ou morales, mais nullement aux choses qui ne se rapportent pas au but spécial de l'auteur. Ici, Dieu ne les aurait assistés que de la manière dont il vient au secours des écrivains pieux et animés d'intentions pures.

" Mais je ne saurais partager cette opinion. Je sais qu'il n'est pas de foi que tout dans l'Ecriture est inspiré ; néanmoins il me paraît raisonnable et plus sûr d'adopter et de maintenir la proposition suivante :

" Toutes les parties de l'Ecriture, celles mêmes qui ne renferment que des faits historiques ou des matières philosophiques, sont divinement inspirées, de sorte que les livres saints ne peuvent pas même offrir d'erreur dans les choses qui appartiennent au domaine des sciences naturelles.

" Telle est la proposition que j'admets et que je crois

pouvoir démontrer. Mais je veux faire de suite, certaines réserves, auxquelles je vous prie de prêter une sérieuse attention : (1) Dieu n'a pas donné l'Ecriture aux hommes pour leur enseigner les sciences, mais pour régler leur foi et leurs mœurs ; (2) les auteurs sacrés usent des expressions, du langage usités de leur temps ; (3) il est bien peu de passages dont l'Eglise ait fixé le sens ; (4) enfin, l'Ecriture n'est nullement responsable des interprétations que lui ont déjà données les savants, ni de celles qu'ils peuvent encore lui donner dans l'avenir. Les savants ! la science ! voila des mots fort respectables, mais qui, trop souvent, ne recouvrent que la présomption et l'ignorance. Dieu a livré l'univers à la curiosité des hommes ; lui-même nous l'a dit :

" *Tradidit mundum disputationibus hominum.*"

Oui, et déjà les hommes, dans leur téméraire audace, comme nous a dit le poëte :

" *Audax Japeti genus,*"

s'efforcent de ravir à l'univers ses secrets. Ne dépasseront-ils pas les bornes légitimes ? qui sait où ils s'arrêteront ? Ils voudront sans doute multiplier leurs découvertes. Fiers des premiers pas qu'ils auront faits dans ces routes nouvelles, ils inventeront sans cesse des théories, des systèmes ; ils voudront tout expliquer ; et, s'ils rencontrent sur leur chemin le texte sacré, tantôt ils proclameront entre lui et leurs inventions une contradiction qui ne saurait jamais exister entre l'Ecriture bien comprise et la vraie science ; tantôt, ce qui offre peut-être encore plus de danger, ils voudront absolument appuyer leurs idées sur le texte sacré, et ils lui feront

subir toutes sortes de tortures pour le contraindre à s'accorder avec des systèmes qui, le lendemain peut-être, seront remplacés par d'autres. Ces réserves faites, j'en viens à ma proposition, que tout dans la Bible est inspiré de Dieu.

IX

" Et d'abord on peut appliquer à cette opinion toutes les preuves sur lesquelles s'appuie l'inspiration de l'Ecriture envisagée d'une manière générale et absolue, car ces preuves semblent embrasser le texte entier des livres saints et ne souffrir aucune exception. N'est-ce pas là un fort argument en faveur de ma proposition ?

" Et d'ailleurs, soutenir que les auteurs sacrés ont pu se tromper en quelque chose que ce soit, ne serait-ce pas ébranler l'autorité tout entière des Ecritures ? Une fois ce principe admis, quelle partie des livres saints pourra résister aux attaques de l'incrédulité, de la présomption ou même du faux zèle ? Chacun croira pouvoir regarder comme faux ce qui ne lui plaira pas. On se permettra de rejeter ce qui paraîtra ou trop sévère dans la règle des mœurs, ou trop difficile à croire, ou peu conforme aux idées généralement reçues et aux données de la science actuelle."

—" Vous vous avancez trop, interrompit Augustin. Prenez garde aux conséquences de votre principe. L'inspiration s'étendra-t-elle donc aussi à chaque mot, à chaque expression de la Bible ? Dieu est-il lui-même l'auteur du style des écrivains sacrés ? est-ce Dieu qui leur a fourni l'enchaînement du discours ? Si vous me repondez affirmativement, ne suis-je pas en droit de vous répliquer que

ce serait là une puérilité tout à fait indigne de Dieu ? si au contraire vous me répondez par la négative, que devient votre proposition ?

—“ Je n'ai pas voulu pousser les choses aussi loin. L'Eglise, d'ailleurs, ne s'est pas prononcée sur cette question ; et l'on ne saurait trouver, ni dans l'Ecriture elle-même ni dans les Pères, rien de suffisant pour établir à ce sujet un jugement sûr. Et pourquoi exiger ici une décision ? De ce que les idées sont inspirées de Dieu, s'en suit-il nécessairement que les mots le soient aussi ? Non sans doute. Chacun reste libre d'adopter le sentiment qui lui plaît davantage et de le faire valoir, mais non de l'imposer aux autres.

“ Je veux néanmoins résumer en quelques mots les preuves sur lesquelles reposent les deux opinions. Ceux qui soutiennent l'inspiration littérale, même dans les faits historiques et les matières de morale que les écrivains sacrés pouvaient connaître par eux-mêmes ou par d'autres, font valoir l'autorité des Apôtres et des Pères, qui tous, en parlant de l'inspiration des Ecritures, emploient les expressions les plus claires et les plus énergiques ; car, pour eux, la Bible a été parlée, dictée, composée par l'Esprit-Saint ; les auteurs sacrés n'ont été que les instruments de cet Esprit divin, le style, la plume dont il s'est servi pour nous transmettre sa pensée. Ils répètent sans cesse qu'on ne saurait y trouver un mot, une syllable, un accent inutile.

“ A cet argument tiré du témoignage des Pères, que répondent les adversaires de l'inspiration littérale ? Les Pères, disent-ils, ont usé, en parlant ainsi, de l'exagération

ordinaire aux orateurs, plutôt que de la rigueur théologique, et il faut les écouter avec une certaine réserve.

"Enfin, les avocats de l'inspiration littérale craignent que l'Ecriture n'éprouve, dans sa dignité, un grave dommage, si l'on accorde que Dieu n'en a pas inspiré tous les mots. On répond que, pour sauvegarder la dignité des saints livres, il suffit que l'Esprit divin ait dirigé les intentions et la volonté de l'auteur, mais qu'il n'est pas nécessaire qu'il leur ait toujours dicté les mots eux-mêmes. Il suffit qu'il ait excité ces auteurs à écrire, qu'il leur ait suggéré les sentiments et les pensées, et qu'il les ait dirigés dans le travail de la composition, de telle sorte qu'il leur fût impossible de ne pas dire la vérité. Au reste, le champ du débat se trouve bien restreint, car on convient assez de part et d'autres que, dans les questions qui intéressent la foi et la morale, la forme aussi bien que le fond, tout a été inspiré........"

X

Après avoir parlé ainsi, saint Ambroise se tut. Augustin gardait aussi le silence.

Les paroles du grand évêque avaient fait sur lui une forte impression. Convaincu maintenant de l'inspiration des livres saints, il se voyait forcé d'admettre toutes les conséquences qui en découlent, car dans la doctrine catholique tout est parfaitement enchaîné et tout se tient. Les principes, les dogmes forment autant d'anneaux dont chacun est lié au précédent et en appelle un autre.

Augustin ne pouvait plus se refuser à faire les derniers pas. Saint Ambroise, d'ailleurs, ne s'était pas trompé en soupçonnant que son ami était moins éloigné de la vérité

qu'il ne lui plaisait de l'avouer. Là n'était plus le véritable obstacle. Ce qui s'opposait surtout à sa conversion, c'était son cœur, son attachement au monde, son amour propre ; voilà ce qu'il lui fallait surmonter.

Le combat fut violent et dura longtemps. Mais l'évêque de Milan l'avait dit à la pieuse Monique : Dieu ne pouvait souffrir la perte d'un fils qui avait coûté tant de larmes et de prières à sa mère.

Après bien des luttes, Augustin réussit à se vaincre lui-même. Il humilia sa raison devant les mystères de la foi ; il purifia son cœur ; il reçut enfin le baptême des mains d'Ambroise, et il devint le grand docteur, le saint evêque que l'Eglise ne cessera jamais d'admirer et d'invoquer.

M. E. MÉTHOT, Ptre.

CHRONIQUE

MAI ! mois des fleurs et des oiseaux, mois des chansons et des sourires, mois des parfums et des rayons ! Tout renaît, tout se réveille, tout s'épanouit et s'illumine. Dans les forêts et dans les prés, au fond des vallées et sur le flanc des montagnes, la nature recommence son travail mystérieux et sacré. De toutes parts la sève circule et fermente ; elle éclate en bourgeons, elle jaillit en feuilles et en branches nouvelles. Voyez la fauvette et le rossignol qui bâtissent leurs palais fragiles, en jetant aux échos les notes alertes de leur chant joyeux. Ecoutez le frais murmure du ruisseau jaseur. Livrez vos fronts aux caresses des brises embaumées. C'est le printemps, c'est la jeunesse, c'est l'universel renouveau.

*
* *

Ainsi ont chanté, dans tous les temps, les charmants trompeurs de la tribu poétique. Sur ce sujet, ils se ressemblent tous. Voici un poète du seizième siècle, une des étoiles de la Pléïade, Remi Belleau, disciple de Ronsard :

Avril, c'est ta douce main
Qui, du sein
De la nature, desserre
Une moisson de senteurs
Et de fleurs,
Embasmant l'air et la terre.

C'est toi, courtois et gentil,
Qui d'exil
Retires ces passagères,
Ces arondelles qui vont,
Et qui sont
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,
Et le thym,
L'œillet, le lis et les roses,
En cette belle saison,
A foison,
Monstrent leurs robes escloses.

Mai vantera ses fraischeurs,
Ses fruits meurs,
Et sa féconde rosée,
La manne, le sucre doux,
Le miel roux
Dont sa grâce est arrosée.

Ecoutez maintenant M. François Coppée, l'auteur du *Passant :*

Mignonne, voici l'avril !
Le soleil revient d'exil ;
Tous les nids sont en querelles.
L'air est pur, le ciel léger,
Et partout on voit neiger
Des plumes de tourterelles.

*
* *

Ces poètes, quelles licences ils prennent avec la réalité ! Ceux que je viens de citer pourraient encore répondre qu'ils ont écrit dans un climat où le printemps n'est pas toujours un vain mot. Mais quelles circonstances atténuantes invoquera le plus harmonieux des troubadours canadiens, M. Fréchette, coupable du sonnet suivant, intitulé : *Mai ?*

Hosanna ! La forêt renaît de ses ruines ;
La mousse attache au roc son manteau de velours ;
La grive chante ; au loin, les grands bœufs de labours
S'enfoncent tout fumants dans les chaudes bruines ;

Le soleil agrandit l'orbe de son parcours
On ne sait quels frissons passent dans les ravines ;
Et dans l'ombre des nids, — fidèle aux lois divines,
Bientôt va commencer la saison des amours !

Aux échos d'alentour chantant à gorge pleine,
Le semeur, dont la main fertilise la plaine,
Jette le froment d'or dans les sillons fumés.

Sortons tous ; et groupés sur le seuil de la porte,
Respirons à loisir le vent qui nous apporte,
Comme un vague parfum de lilas embaumés !

Et pendant que je transcris ces mélodieux mensonges, le vent souffle en tempête, une pluie glaciale fouette les vitres de ma croisée, les girouettes grincent, les enseignes gémissent, les rues charrient la boue à plein trottoirs. Sommes-nous en mai ou en novembre ?



Nous sommes en mai. A défaut de roses et de jours sereins, je n'en veux d'autre preuve que la fête des arbres qui, fixée au seize mai par proclamation, a été célébrée la semaine dernière. La fête des arbres, voilà une expression nouvelle dans le vocabulaire canadien ! Jusqu'ici nous n'avons connu que le massacre des arbres. Depuis des siècles on les abat, on les taille en pièces, on les brûle, on leur fait une guerre à mort ; et voilà soudain qu'on les choye, qu'on les protège, qu'on les entoure de sollicitude, qu'on leur consacre une de nos fêtes officielles. C'est une révolution ; révolution pacifique, et hâtons-nous d'ajouter bienfaisante. M. de Bonald s'écriait, en 1817, à la tribune française : " Berceau des peuples naissants, asile des peuples malheureux, les forêts sont le plus précieux trésor des peuples policés. Tous les arts de la société, tous les besoins de la vie en réclament la conservation, parcequ'ils en exigent l'usage : la civilisation même la demande ; car si l'on supposait dans un vaste pays la disette totale de combustible, il n'est pas douteux que la seule crudité des aliments ne ramenât le peuple à la barbarie des mœurs." Certes *ce trésor des peuples policés* n'est pas encore complètement ruiné au Canada. Mais il est fortement entamé, et la prévoyance veut que l'on songe à réparer ses brèches. A l'œuvre donc, pépiniéristes, forestiers et arboriculteurs ! à l'œuvre, agronomes, cultivateurs, propriétaires de toute classe et de toute condition ! Travailler à la conservation

et à la réparation de nos forêts, c'est faire acte de patriotisme.



Il n'entre pas dans le cadre des Nouvelles Soirées de donner un compte rendu de la manière dont on a célébré la fête du seize mai dans notre province. Je me bornerai donc à dire que la ville de Québec a fait son devoir. On y a planté, au son de la musique, quantité de beaux et bons arbres qui nous donneront peut-être de l'ombrage, et qui, dans tous les cas, feront certainement bénir notre mémoire par nos arrière-neveux. Qui sait s'il ne vaut pas mieux attacher son nom à un orme ou à un chêne, qu'à une tour ou à un canon. Le chêne de Vincennes sous lequel la légende veut que saint Louis ait rendu la justice, n'a-t-il pas contribué davantage à populariser le pieux monarque, que les victoires de Taillebourg et de Damiette ? Heureux donc ceux à qui l'on a dédié l'un des arbres du seize mai ; ils ne mourront pas tout entiers. On dira peut-être : le chêne de la princesse Louise ou du marquis de Lorne, longtemps après que le Canada aura cessé d'être une colonie de l'Angleterre.



Il faut avouer que Son Excellence le gouverneur général ne compte pas uniquement sur ce titre, pour laisser ici une trace de son passage. Il a voulu devenir le protecteur des sciences et des

lettres en fondant, l'année dernière, l'Institut Royal. Cet Institut est-il absolument ce qu'il devrait être ? Il ne m'appartient pas de décider cette question délicate, que plusieurs journaux ont déjà débattue.

La seconde réunion générale de la jeune académie a eu lieu cette semaine. M. Chauveau a été choisi comme président, en remplacement de M. Dawson. On ne saurait trop applaudir à cette élection. C'est un lieu commun que de proclamer M. Chauveau l'une de nos plus grandes figures littéraires. Critique sûr et délicat, conteur charmant, poète agréable, orateur éloquent, bibliographe éclairé, érudit sans sécheresse, l'auteur de *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* (*) va bientôt prendre un rang distingué parmi nos historiens. Comme on le voit M. Chauveau a touché à des genres très divers ; et dans tous ces genres, il a déployé les plus précieuses qualités de l'homme de lettres : la distinction, l'élévation, l'harmonie, la correction, la tempérance et la mesure. Quelle grandeur, quelle noblesse, quelles émouvantes inspirations dans le discours pour l'inauguration du monument des braves ! Quelle majesté touchante dans l'éloge funèbre de Garneau ! Quels ravissants tableaux, quelles scènes naturelles, quel intérêt simplement ménagé dans ce *Charles Guérin,* qu'on n'a pas apprécié comme il le méritait !

(*) Cette étude biographique est maintenant sous presse.

L'Institut-Royal s'est donc fait honneur en élisant M. Chauveau. Sans vouloir dénigrer M. Dawson, qui, paraît-il, est un savant, je crois que le nom du nouveau président jettera sur la Société plus d'éclat que celui de l'ancien.

*
* *

De l'Académie canadienne à l'Académie française, il y a plus qu'un pas ; un océan les sépare. Cependant, usant de mon privilège de chroniqueur, je franchis d'un bond la distance pour consacrer quelques lignes de ma chronique à M. Jules Sandeau, académicien, récemment décédé. M. Jules Sandeau a mérité de n'être pas confondu parmi la foule banale des romanciers contemporains. Sans doute, il n'a pas toujours été irréprochable, et l'on rencontre des taches dans ses ouvrages. Mais, en somme, il a respecté son talent. Dédaignant les succès de scandale, et l'argent ramassé dans la boue, il a rarement déserté la région des sentiments honnêtes. Ecrivain délicat et pur, il n'a pas traîné son style à travers le vocabulaire de l'argot, et la gloire de M. Emile Zola n'a jamais été l'objet de son ambition. Je ne veux pas faire de M. Sandeau un romancier catholique, mais je dis avec Léon Gautier que "dans l'ordre naturel, et malgré mille erreurs, il a fait les plus honnêtes efforts pour moraliser la scène et purifier le roman." Lisez *La Maison de Penarvan*, c'est un délicieux chef-d'œuvre, qui, si vous avez du goût, vous guérira pour toujours du roman d'intrigue et du roman d'aventures.

Que ce soit M. Auguste Maquet ou même M. Alphonse Daudet qui succède à cet écrivain, il aura un successeur, mais non un remplaçant.



La mort semble s'acharner sur les écrivains français. Après le grand athlète chrétien, à qui la France et le monde ont fait des funérailles dignes de lui, et le romancier dont je viens de parler, je signalerai M. Gustave Aimard, auteur de plusieurs romans sur l'Amérique, qu'on l'accusait de n'avoir jamais vue. Son véritable nom était Louis de Bellemare. Il a fini ses jours dans une maison de santé. Le même malheur était arrivé à Ernest Capendu et à Emile Gaboriau. Ces romanciers à outrance qui font de leur cerveau une fabrique d'aventures et d'intrigues fictives, finissent par fausser cette intelligence que Dieu leur avait donnée pour contempler le Vrai et le Beau.



Pendant que je suis en France, je veux poser une question, peut-être indiscrète, à deux compatriotes, MM. Fabre et Marmette. On nous a promis, au nom du premier une étude sociale, et un roman au nom du second. A quand l'étude et le roman ? On aime toujours le nouveau, et notre public lettré trouverait piquant, j'en suis sûr, de recevoir de France deux ouvrages canadiens écrits par des parisiens de Québec.

THOMAS CHAPAIS.

L'ECLAIRAGE ELECTRIQUE

L'éclairage électrique est décidément à l'ordre du jour. De tous côtés, les regards se tournent vers cette nouvelle lumière appelée à remplacer un jour, en grande partie, le gaz qui nous éclaire si mal et qu'on nous fait payer si cher.

Comme toute découverte ou application nouvelle, les lampes électriques vont en se perfectionnant ; et ces perfectionnements successifs sont précisément ce qui inspire certaines craintes à quelques admirateurs, d'ailleurs sincères, de cé nouveau mode d'éclairage. Ils se demandent s'il n'y aurait pas imprudence à établir des installations électriques au risque de les voir rangées au bout de six mois, parmi les vieilleries démodées, et remplacées par des appareils infiniment plus parfaits.

A vrai dire, ces prudents n'ont pas tout à fait tort : tant s'en faut. Pour quelqu'un qui a suivi, même de loin, le mouvement scientifique des vingt, disons même des dix dernières années, il y a lieu de se demander ce que nous réserve l'avenir.

Chaque année nous apporte un tel contingent d'observations nouvelles, de perfectionnements ingénieux et économiques, qu'il y a tout intérêt à attendre, lorsqu'il s'agit d'appliquer en grand les résultats acquis à la science.

Cependant, en partant de ce principe, il faudrait passer sa vie dans l'expectative continuelle d'une perfection absolue qui ne se réalisera jamais. Ce serait un peu le cas d'un individu, qui, ayant à faire un chemin de fer d'un village à un autre, ne voudrait pas y mettre une locomotive, mais attendrait patiemment que la locomotive électrique coutât moins cher que les machines à vapeur.

Le grand art est donc de bien choisir le moment. " Il faut partir à point." Sachons attendre ; mais ne perdons pas les occasions qui se rencontreront sur notre route.

Ces réflexions viennent naturellement à l'esprit à propos de l'éclairage électrique appliqué aux rues de notre ville.

Il y a quelques semaines, je disais, dans une conférence publique donné à l'Université, qu'on pourrait, lorsqu'on le voudrait, utiliser la force des chutes qui se trouvent en différents endroits, autour de Québec, pour l'éclairage de la ville. Après informations prises auprès de personnes compétentes, je puis dire que cette assertion est absolument exacte. Voici ce que m'écrivait naguère la

Compagnie d'éclairage électrique des Etats-Unis : " La chute d'eau dont vous parlez (chute Montmorency) peut être utilisée pour l'éclairage électrique, et il n'y a pas de raison pour que le résultat définitif ne soit aussi satisfaisant qu'avec une machine à vapeur, pourvu que ce pouvoir soit constant. Les machines génératrices seraient installées là où est la chute, et des fils conducteurs amèneraient le courant en ville. Un circuit de la longueur de celui qui réunirait votre force motrice à la ville ne présente aucune difficulté d'installation ni de fonctionnement."

Il suit de là qu'il serait possible d'établir, dans nos principales rues et sur les places publiques, de gros foyers qui ne coûteraient en définitive que les frais de pose et d'entretien.

Je me hâte d'ajouter que ce courant électrique, arrivant de Montmorency par un fil isolé de trois lignes de diamètre ne pourrait pas faire fonctionner des lampes à incandescence. Si donc on voulait faire usage de ces dernières, il serait nécessaire de compléter l'installation à l'aide d'accumulateurs électriques. Grâce à ces merveilleux appareils, on met littéralement l'électricité en bouteilles, et comme on peut très facilement changer la disposition relative de ces réservoirs, il arrive que le courant qui en sort acquiert des propriétés que n'a pas celui qui arrive directement des machines.

Sans doute, dans ces différentes transformations de l'énergie de la chute Montmorency, il y aurait des pertes. On ne retrouverait pas à Québec les dix mille chevaux-vapeurs qui se perdent continuellement là-bas ; mais, d'après les expériences de messieurs Perry et Ayrton, en Angleterre, les accumulateurs électriques en distribueraient les soixante centièmes ; ce serait encore au moins cinq mille chevaux-vapeurs à utiliser pour l'éclairage ou le travail.

Ces considérations ne sont pas purement théoriques, puisqu'on vient de réaliser à Nantua (Ain), en France, une installation électrique absolument analogue à celle que nous venons de supposer possible à Québec. Avec une force hydraulique d'un cheval vapeur, on met en opération douze lampes Edison, quatre lampes Reynier et un arc voltaïque. Ces divers foyers représentent un pouvoir éclairant d'environ 2000 chandelles. La machine génératrice fonctionne nuit et jour. Le courant est concentré dans trente-six accumulateurs Reynier, et n'est utilisé que la nuit.

" L'emploi des accumulateurs, ajoute " *La Nature,* " à qui nous empruntons ces détails, présente l'avantage de rendre l'éclairage absolument indépendant du fonctionnement ou du non fonctionnement de la machine génératrice, ce qui est, dans bien des cas, un sérieux avantage. La régularité de l'éclairage est ainsi parfaitement assurée."

Mais toute médaille a son revers, et les hommes de science n'osent pas encore se prononcer sur la valeur économique des accumulateurs électriques. Actuellement, ces appareils sont assez dispendieux, et si leur durée était relativement courte, leur emploi dans un système d'éclairage ferait monter de beaucoup le prix de revient. Cette question sera bientôt résolue, et, dans le bon sens, le sens économique, sans aucun doute.

Les accumulateurs électriques, quelque peu connus qu'ils soient, sont néanmoins capables de véritables tours de force. C'est ainsi qu'ils peuvent conserver longtemps la charge électrique qu'on leur donne. Déjà M. Faure avait expédié à Sir W. Thomson, de Paris à Glasgow, si je ne me trompe, une cargaison d'électricité à l'aide d'accumulateurs. On vient de faire mieux encore. Un jeune homme de Québec, qui aime passionnément les études électriques, recevait tout dernièrement de Paris un accumulateur. Il avait été chargé chez le fabricant, puis mis en caisse et expédié au Canada. Eh bien ! malgré les longueurs de la traversée, malgré de nombreux retards en douane, l'accumulateur avait gardé à peu près toute sa charge. On a pu, par conséquent, éclairer à Québec et faire marcher un moteur avec une provision d'énergie venant de Paris !

Cette accumulation d'énergie est bien différente de l'emballage des marchandises ordinaires.

Bien plus, il n'y a pas à proprement parler, une accumulation d'électricité sur les lames des accumulateurs. Mais quelles que soient, au fond, les explications données par les physiciens, ces phénomènes n'en sont pas moins merveilleux.

J. C. LAFLAMME.

QUELQUES POÈTES ILLETTRÉS DE LOTBINIÈRE.

(Suite et fin.)

Je vous dirai maintenant une chansonnette plus gaie, et je n'aurai plus rien à citer :

Ursule notre engagère.

C'est Ursule notre engagère,
Quand elle va à la moisson,
Elle s'ébat sur la fougère,
Chante, disant dans sa chanson
Le nom du fils...
O mes amis,
Si vous saviez l'histoire
Vous ririez bien !...
C'est le fils de Grégoire...
N'en dites rien !

C'est Ursule notre engagère,
Je vous le donne pour certain,
Qui dit serrant sa taille fière
Dans un heureux corset de lin
Le nom du fils...
O mes amis, etc.

C'est Ursule notre engagère,
Quand elle file son écheveau,
Elle sourit toujours, la chère,
En voyant grossir le fuseau,
Elle pense au fils..
O mes amis,
Si vous saviez l'histoire,
Vous ririez bien !..
C'est le fils de Grégoire..
N'en dites rien !

C'est Ursule notre engagère,
Quand elle s'endort le soir,
Elle met sa lèvre légère
Sur son oreiller chaud et noir
Comme le fils..
O mes amis,
Si vous saviez l'histoire,
Vous ririez bien !..
C'est le fils de Grégoire..
N'en dites rien !

C'est Ursule notre eugagère,
Quand elle se lève le matin,
Elle va pour dire : Au nom du Père...
Mais elle dit, levant la main,
Au nom du fils !...
O mes amis,
Si vous saviez l'histoire,
Vous ririez bien !
C'est le fils de Grégoire...
N'en dites rien !

Un Béranger illettré n'aurait peut-être pas fait mieux. Je le dis avec sincérité, si Lazarre avait eu le bonheur de s'instruire, il serait devenu une étoile de première grandeur dans le ciel de notre littérature. Son nom

brillerait en lettres d'or à côté de celui des Fréchette et et des Crémazie.

J'aurais aimé à vous parler aussi des poètes qui naissent et meurent—non pas avec les fleurs—mais avec les élections. Ils sont nombreux. Chaque candidat a la gloire d'en faire sortir plusieurs de leur silence, comme chaque élection a l'inconvénient de tirer plusieurs candidats de leur heureuse obscurité. Nuls combats ne sont plus chantés que les combats de la parole; et beaucoup de ces chants, improvisés comme les candidats, vivent plus longtemps qu'eux dans la mémoire des hommes. L'étude de ces chansons peut aisément fournir le sujet d'une autre lecture. Je ne m'en occuperai donc pas aujourd'hui.

Si j'ai choisi pour sujet de cet entretien les rimeurs de mon village, ce n'est pas que la poésie se soit retirée dans cet humble coin de terre, et qu'on ne puisse la trouver ailleurs; c'est que je connaissais plus intimement les poètes dont j'ai parlé, et je pouvais les peindre d'une main plus sûre. Chaque paroisse a ses troubadours. Notre peuple est un peuple de poètes, comme les peuples du midi. Les longs hivers qui chassent les oiseaux, dépouillent les forêts et étreignent le sol sous leur embrassement glacé, n'engourdissent pas notre verve, et ne brisent point nos lyres. Nous chantons quand la bise siffle ou mugit; nous chantons quand la neige tourbillonne et que le ciel lance ses foudres, de même que nous chantons quand brille le soleil, quand les fontaines murmurent, et que les forêts reverdies tressaillent aux baisers du matin. Nous avons hérité de la gaîté de nos pères. Nous sommes restés français de cœur et

d'esprit, voilà pourquoi nous finissons toute chose par une chanson.

Ce serait une erreur de croire, cependant, que tous ceux qui alignent des vers ou attèlent des rimes au même joug sont poètes. On les appelle ainsi d'ordinaire, c'est vrai, et j'ai suivi la coutume en désignant de ce nom, que l'on devrait prodiguer moins, les rimeurs de chansons qui font le sujet de cette lecture. On peut écrire en effet des milliers de vers et ne pas être poète, et ne jamais ressentir les ivresses de la poésie. Par contre, on peut être poète sans savoir écrire en vers. Il ne faut pas s'imaginer, non plus, que l'on a fait des vers, parce que l'on a pu terminer quelques lignes par des mots qui résonnent de la même manière à l'oreille : la rime est si peu de chose que, dans la plupart des langues la poésie n'est pas rimée. Cependant la langue française veut la rime ; c'est une difficulté de plus : voilà tout.

Qu'est-ce donc que la poésie?..qui donc est poète? Ah ! la poésie..la poésie dans la plus large acceptation du mot, pourrais-je jamais la définir? C'est quelque chose que l'on sent bien, mais que l'on ne comprend guère ! C'est un peu comme le libre arbitre. On sent bien que l'on jouit de la liberté, mais on ne la comprend pas, cette liberté !.. La poésie, c'est peut-être l'essence du beau qui se révèle à l'esprit. Les anciens l'appelaient divine.—La divine poésie..La poésie, c'est comme un soleil qui se lève dans notre âme et qui projette ses rayons sur le monde extérieur pour l'embellir à nos yeux. C'est un souffle mystérieux qui emporte votre pensée en des régions inconnues, et vous faire découvrir des choses

que le monde ne soupçonne pas. C'est aussi une sensibilité immense qui vous rend plus propre à jouir et à souffrir. Si la poésie est l'une de ces choses ou toutes ces choses, elle ne se trouve pas seulement, en effet, au bout de la plume du versificateur ; elle n'est pas seulement écrite, mais elle sort du ciseau que le sculpteur promène dans le marbre ; elle se détache de la palette du peintre, elle s'envole des lèvres de l'orateur. Oui la poésie se révèle dans les formes ravissantes de la *Vénus* de Médicis ; elle étincelle sur les lèvres d'un Lacordaire ; elle éclate dans la *Transfiguration* d'un Raphaël et la madone de Michel-Ange, comme elle éclate dans les strophes mystérieuses du Dante, comme elle étincelle dans les pages capricieuses de Musset, comme elle se révèle dans les méditations suaves du plus suave des poètes, de Lamartine. Et qui sait combien, parmi ceux qui m'entendent, ont senti dans leur âme ces étranges ardeurs de la poésie, et ne se sont pas doutés qu'il sont poètes !..qui peut dire combien sont nés poètes, qui mourront inconscient du don qu'ils ont reçu, comme le bouton qui tombe avant de devenir fleur ! A ces signes, tout imparfaits qu'ils soient, vous découvrirez le poète en quelque lieu qu'il se cache. Une âme indifférente ou froide, un esprit lourd, un cœur insensible ne seront jamais les refuges de la poésie.

Et voilà pourquoi, sans être poète, on peut savoir les règles de la prosodie et posséder la baguette magique qui fait jaillir les rimes. Sans être poète, on peut écrire des pages et des pages qui rimeront sans cesse.. Alors ce ne sera pas de la vraie poésie, mais de la versification ; on ne sera point poète, mais versificateur. Et vous lirez ces pages sans éprouver d'émotions, sans vous

sentir enflammés, sans être remués dans vos entrailles. Ce sera la beauté froide, privée de chaleur et de vie.— Parfois, vous voyez une femme dont la figure est régulière, bien régulière. Vous la trouvez belle ; mais vous restez insensible. Ah ! c'est qu'il manque à cette figure quelque chose d'insaisissable.. un reflet mystérieux, un rayon, un souffle qui devrait s'en échapper et la transformer ! Cette femme, c'est le symbole d'une page correctement versifiée, mais où le soleil de la poésie n'est point tombé. Mais vous rencontrez une strophe ou une femme qui vous enthousiasment et vous enivrent malgré leur beauté sauvage et inculte ; alors vous vous écriez en voyant le rayon de feu qui s'échappe de l'une et de l'autre : Voilà la poésie !

PAMPHILE LE MAY.



1870.

C'était après les jours sombres de Gravelotte :
La France agonisait. Bazaine Iscariote,
Foulant aux pieds honneur et patrie et serments,
Venait de livrer Metz aux reîtres allemands.
Comme un troupeau de loups sorti des steppes russes,
Vrai torrent déchaîné, des hordes de Borusses,
Féroces, l'œil en feu, sabre aux dents, vingt contre un,
Après avoir conquis Strasbourg, Sédan, Verdun,
Incendiant les bourgs, détruisant les villages,
Ivres de vin, de sang, d'horreurs et de pillages,
Et ne laissant partout que carnage et débris,
Nouveau fléau de Dieu, s'avançaient sur Paris.

Vols, attentats sans nom, horribles hécatombes,
Rien ne rassasiait ces noirs semeurs de tombes.
La Province, à demi-morte et saignée à blanc,
Se tordait et râlait sous leur talon sanglant.
Seul, et voulant donner un exemple à l'histoire,
Paris, ce boulevard de dix siècles de gloire,
Orgueil et désespoir des rois et des césars,
Foyer de la science et temple des beaux arts,
Folle comme Babel, sainte comme Solyme,
En un jour transformée en guerrière sublime,
Le front haut, l'arme au bras, narguant la trahison,
Par-dessus ses vieux forts regardait l'horizon !

Au loin, le monde ému frissonnait dans l'attente ;
Qu'allait-il arriver ?

L'Europe haletante
Jetait, soir et matin, sur nos bords attérés,
Ses bulletins de plus en plus désespérés...
On bombardait Paris !

Or, tandis que la France,
Jouant sur un seul dé sa dernière espérance,
Se roidissait ainsi contre le sort méchant.
Un poème naif, douloureux et touchant
S'écrivait en son nom sur un autre hémisphère ;
Tandis que d'un œil sec d'autres regardaient faire,—
D'autres pour qui la France, ange compatissant,
Avait cent fois donné le meilleur de son sang,—
Par delà l'Atlantique, aux champs du nouveau monde,
Que le bleu Saint-Laurent arrose de son onde,
Des fils de l'Armorique et du vieux sol normand,
Des Français, qu'un roi vil avait vendus gaîment,
Une humble nation qu'à peine encore née,
Sa mère avait un jour, hélas ! abandonnée,
Vers celle que chacun reniait à son tour
Tendit les bras avec un indicible amour !
La voix du sang parla ; la sainte idolâtrie,
Que dans tout noble cœur Dieu mît pour la patrie,
Se réveilla chez tous ; dans chacun des logis,
Un flot de pleurs brûlants coula des yeux rougis ;
Et, parmi les sanglots d'une douleur immense,
Un million de voix cria : Vive la France !......

Sous les murs de Québec, la ville aux vieilles tours,
Dans le creux du vallon que baignent les détours
Du sinueux Saint-Charle aux rives historiques,
Près des chantiers se groupe un essaim de fabriques.
C'est le faubourg Saint-Roch, où vit en travaillant
Une race d'élite au cœur fort et vaillant.

Là surtout, ébranlant ces poitrines robustes,
Où trouvent tant d'écho toutes les causes justes,
Retentit douloureux ce cri de désespoir :
La France va mourir !
Ce fut navrant.

Un soir,
Un de ces soirs brumeux et sombres de l'automne,
Où la bise aux créneaux chante plus monotone,
De ses donjons, à l'heure où les sons familiers
De la cloche partout ferme les ateliers,
La haute citadelle, avec sa garde anglaise,
Entendit tout à coup tonner la *Marseillaise*,
Mêlée au bruit strident du fifre et du tambour......
Les voix montaient au loin ; c'était le vieux faubourg
Qui, grondant comme un flot que l'ouragan refoule,
Gagnait la haute ville, et se ruait en foule
Autour du consulat, où, de la France en pleurs,
Symbole vénéré, flottaient les trois couleurs.

Celui qui conduisait la marche, un gars au torse
D'Hercule antique, avait, sous sa rustique écorce,
Comme un lion captif grandi sous les barreaux,
Je ne sais quel aspect farouche de héros.
C'était un forgeron à la rude encolure,
Un fort ; et rien qu'à voir sa calme et fière allure,
Et son regard honnête, et son grand front serein,
On sentait battre là du cœur sous cet airain.
Il s'avança tout seul vers le fonctionnaire ;
Et, d'une voix tranquille où grondait le tonnerre,
Dit :

—Monsieur le Consul, on nous apprend là-bas
Que la France trahie a besoin de soldats.
On ne sait pas, chez nous, ce que c'est que la guerre ;
Mais nous sommes d'un sang qu'on n'intimide guère,
Et je me suis laissé dire que nos anciens
Ont su ce que c'était que les canons prussiens.

Du reste, pas besoin d'être instruit, que je sache,
Pour se faire tuer ou brandir une hache ;
Et c'est la hache en main que nous partirons tous ;
Car la France, monsieur, la France, voyez-vous......

Il se tut ; un sanglot l'étreignait à la gorge.
Puis, de son poing bruni par le feu de la forge,
Se frappant la poitrine, où son col entr'ouvert
D'un scapulaire neuf montrait le cordon vert :

—Oui, monsieur le Consul, reprit-il, nous ne sommes
Que cinq cents aujourd'hui ; mais, tonnerre ! des hommes,
Nous en aurons, allez !... Prenez toujours cinq cents,
Et dix mille demain vous répondront : Présents !
La France, nous voulons épouser sa querelle ;
Et, fiers d'aller combattre et de mourir pour elle,
J'en jure par le Dieu que j'adore à genoux,
L'on ne trouvera point de traîtres parmi nous !

Le reste se perdit... car la foule en démence
Trois fois aux quatre vents cria : Vive la France !...

Hélas ! pauvres grands cœurs ! leur instinct filial
Ignorait que le code international,
Qui pour l'âpre négoce a prévu tant de choses,
Pour les saints dévoûments ne contient pas de clauses....

Et le consul, qui m'a conté cela souvent,
En leur disant merci, pleurait comme un enfant.

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE.

IL pleut, voilà la note dominante du mois de juin qui s'achève. Décidément la chronique des *Nouvelles Soirées* tourne au réquisitoire, par la force des choses, et je vais devenir le Fouquier-Tinville du calendrier, l'accusateur d'office des mois de l'année canadienne. Mai, le mai radieux des poètes, imposture ! Juin, reconnu et accepté comme mois printanier par les hommes les plus positifs, duperie ! Quelle amère déception nous réserve juillet ?

Mais contentons-nous des maux présents. Aussi bien ils suffisent amplement à exercer notre résignation et notre patience. Il pleut, il pleut, il pleut encore ! Ondée sur ondée, averse sur averse, orage sur orage, eau partout ! Les cataractes du firmament sont déchaînées, et les réservoirs célestes sont en train de se vider sur nos têtes. Depuis trois semaines, nous avons parcouru tous les tons de la gamme pluviale : pluie glacée, pluie tiède, pluie chaude, pluie du soir, pluie du matin, pluie du midi, pluie violente et rageuse, pluie subtile et

pénétrante, pluie traversée de rayons, ou terne comme un ciel de novembre. Ce déluge me remet en mémoire les vers indignés de Chapelle et Bachaumont contre la ville de Narbonne. Je les applique à Québec en les changeant un peu.

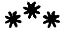
Dans cette vilaine Narbonne
Toujours il pleut, toujours il tonne.
Tout un long mois doncques il plut
Et tant d'eau, ce long mois mois il chut
Que la campagne submergée
Tint dix jours la ville assiégée.

La campagne submergée ne tiendra pas Québec assiégé, parce qu'il est

Perché comme un aiglon sur le haut promontoire.

Mais si notre ville était, comme Narbonne, située en lieu bas, elle nous donnerait à l'heure qu'il est le spectacle d'une Venise canadienne ; les gondoles—ou les canots—sillonneraient la rue St.-Louis, et les ondes réunies de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, se faisant les balayeuses complaisantes de notre édilité québecquoise, iraient nettoyer, sans salaire

Des quartiers dont le ciel n'a jamais vu le fond.



Si le temps continue, les citadins pourront, cette année, aller aux eaux sans déloger. Cependant, en dépit des humides perspectives que nous fait

entrevoir le début de la saison, et les prophéties de l'infaillible Vennor, je vois déjà les malles se boucler, autour de moi. Déjà l'on parle de Cacouna, de Kamouraska, de la Malbaie—pardon, de Murray-Bay. Vous rencontrez, entre deux orages, des gens affairés qui font leurs préparatifs. Car c'est un travail que la composition d'une saison de bains. Aux dames il faut des toilettes *ad hoc :* toilette de pique-nique, toilette de grève, toilette de casino, toilette de clair de lune, toilette de yacht, toilette du soir et du matin ; un assortiment varié d'éventails pour l'exercice du *flirtation ;* une demi-douzaine de romances sentimentales pour chanter au salon de l'hôtel, ou dans les concerts improvisés ; un choix de lectures faciles et pas trop austères pour charmer les loisirs des journées pluvieuses, et apprendre à faire sa partie dans les duos romantiques. Les hommes ont un bagage moins compliqué, mais qui demande aussi du soin et de la science. Un gentilhomme qui se respecte ne saurait aller en villégiature à moins d'avoir une provision de tabac et une collection de pipes ; des engins, perfectionnés, de pêche et de chasse ; un costume de soirée avec gants blancs et cravates blanches ; un costume d'excursion et des habits de visite ; deux ou trois recueils de poésies, pour écrire des impromptus dans les albums ; en tout, de quoi former une couple de forts colis. Avec cela, on peut faire figure sur le sable de la Malbaie ou de Cacouna. Mais, par exemple, on ne se délasse guère, et l'on goûte peu

ou point au vrai charme des champs, qui est fait, en partie, de liberté, de solitude et de silence.



Quoiqu'il en soit, le dépeuplement des villes va bientôt commencer. Les oiseaux de couvent et de séminaire prennent leur volée. Nous sommes aux vacances, et voici la débandade. D'ici à septembre un morne ennui va régner à Québec. Les belles promeneuses vont déserter la terrasse, entraînant dans leur fuite les promeneurs fidèles. Les échos du palais vont se taire ; les chaires professorales et les tribunes littéraires vont devenir muettes ; les salles de spectacles et de concerts vont faire relâche. Chacun semble soupirer après la verdure et le *salin*, et murmurer tout bas le vers du poëte :

> Ah ! que ne suis-je assis à l'ombre des forêts.



Le concert "de Lorimier" aura probablement été le dernier de la saison. Son succès a été satisfaisant. Je parle au point de vue artistique et littéraire. Quant au succès d'argent, il laisse à désirer. Québec aurait pu mieux faire pour la famille d'une des victimes des événements de 1837.

Au sujet de ces événements, il faut se garder de tomber dans une exagération dangereuse, et d'exalter ce qui ne doit point l'être. Les chefs de la

révolte ont été coupables. M. Papineau et ses lieutenants qui, après avoir provoqué le mouvement insurrectionnel, n'ont pas su l'arrêter, ont assumé une lourde responsabilité, dont l'histoire ne les absoudra pas. Quant aux jeunes gens ardents et intrépides, qui, surrexcités par la parole sonore des tribuns, se sont jetés tête baissée dans la bataille, il serait injuste de les juger aussi sévèrement que les hommes politiques dont les déclamations les ont poussés au carnage. Dans la force et la fleur de l'âge, ils ont versé leur sang pour la patrie et nous ne saurions être insensibles à leur sort tragique. DeLorimier était un de ces hommes. Et quelle qu'ait été son illusion, nous croyons que ses compatriotes devaient tenir à honneur de secourir l'infortune de sa famille. Voilà pourquoi nous regrettons que la recette du concert n'ait pas été plus abondante.



Le grand succès de la soirée a été sans contredit le poème de M. Fréchette, intitulé : *Notre histoire.* Il nous est rarement donné, en ce pays, d'entendre d'aussi beaux vers. On ne m'accusera pas, je l'espère, de partialité, ni de tendresse aveugle pour l'auteur de la " petite histoire de France. " Je déteste ses idées, je réprouve ses tendances, mais j'admire son talent, et je déplore qu'il ne l'emploie pas toujours à écrire de nobles pages, comme celles qu'il nous a dites l'autre soir. Cette pièce est magnifique d'inspiration et de facture. L'auteur

y parle la pure langue poétique des maîtres de la lyre française.

Les vers de M. Fréchette sont essentiellement harmonieux. Il a le rythme, la cadence, le nombre. Sa poésie est un chant ; et je ne crois rien risquer en disant qu'il est le plus grand poète lyrique que le Canada ait eu jusqu'à présent. S'il soignait toutes ses productions, s'il travaillait davantage, s'il puisait toujours ses inspirations aux sources vives du patriotisme et de la foi, son talent se perfectionnerait de plus en plus, et nous pourrions bientôt l'opposer sans crainte aux meilleurs poètes de la France contemporaine.

Des vers magnifiques de Lamartine, vers que M. Fréchette sait par cœur, j'en suis sûr, me reviennent en ce moment à la mémoire. Je me permettrai de les rappeler à l'auteur de *la Voix d'un Exilé*. Lamartine parle de sa muse, et s'écrie :

Non, sous quelque drapeau que le barde se range,
La muse sert sa gloire et non ses passions !
Non, je n'ai pas coupé les ailes de cet ange
Pour l'atteler hurlant au char des factions !
Non, je n'ai point couvert du masque populaire
Son front resplendissant des feux du saint parvis,
Ni pour fouetter et mordre, irritant sa colère
    Changé ma muse en Némésis !

D'implacables serpents je ne l'ai point coiffée,
Je ne l'ai pas menée une verge à la main,
Injuriant la gloire avec le luth d'Orphée,
Jeter des noms en proie au vulgaire inhumain.

Prostituant ses vers aux clameurs de la rue,
Je n'ai pas arraché la prêtresse au saint lieu ;
A ses profanateurs je ne l'ai pas vendue,
Comme Sion vendit son Dieu !

Non, non : je l'ai conduite au fond des solitudes,
Comme un amant jaloux d'une chaste beauté ;
J'ai gardé ses beaux pieds des atteintes trop rudes
Dont la terre eût blessé leur tendre nudité ;
J'ai couronné son front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour.

Ces strophes admirables contiennent un beau programme. Que ne devient-il celui de notre poète lauréat !

Pour en finir avec le concert "de Lorimier," je dois ajouter que l'auditoire a chaleureusement applaudi le poème : *Notre histoire*, ainsi que la pièce : 1870, que les lecteurs des *Nouvelles Soirées* pourront lire dans le présent numéro. Quant à la conférence de M. David, on ne saurait admettre tous les rapprochement, ni toutes les opinions qui s'y trouvent. Ce n'est ici ni le temps ni le lieu d'indiquer les points controversables. M. David m'a paru pris d'un trop vif enthousiasme pour l'insurrection de 1837, insurrection condamnée par notre épiscopat et notre clergé !



Son Honneur le juge Routhier va, dans quel-

ques jours, donner au public le second volume de son ouvrage : *À travers l'Europe.* Les *Nouvelles Soirées* ont eu déjà la bonne fortune de publier en primeur plusieurs fragments de cette œuvre remarquable. Aujourd'hui encore, nos lecteurs pourront savourer un nouveau chapitre publié sous le titre : *Souvenirs de Rome,* que nous devons à l'obligeance de l'auteur.

Il est maintenant superflu de faire l'éloge des productions littéraires de M. Routhier. L'illustre écrivain est arrivé à ce point culminant de toute carrière d'homme de lettres, où l'autorité du nom, et la hauteur du talent, qui désarment la malveillance et font taire l'envie, déconcertent la louange même en lui faisant craindre de paraître banale. Que de nobles pensées, que de considérations élevées, que d'aperçus profonds dans ces pages écrites d'un style si facile et si éloquent. Qu'on lise le chapitre sur le *Colisée*, ou celui des *Audiences pontificales*, et l'on se convaincra que je n'exagère rien. Des œuvres comme celle-là, font l'orgueil de notre littérature et lui ouvrent les portes de la publicité européenne.



Et ces œuvres se multiplient, grâce à Dieu. Après avoir parlé de M. Routhier, que pourrai-je dire, sans me répéter, de M. Chauveau qui vient de publier son étude magistrale sur *François-Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* ? En écrivant la der-

nière phrase de ce livre, l'auteur a pu s'écrier avec un légitime orgueil : *Exegi monumentum*. C'est bien un monument, en effet, que M. Chauveau vient d'édifier : un de ces monuments que le temps respecte et que les tempêtes ne peuvent abattre. Il y a mis tout son talent, tout son cœur, j'allais dire toute sa vie, car une œuvre de ce genre, quoiqu'on ait pu l'écrire en quelques mois, est le résultat et le fruit de vingt années d'étude, de méditations et d'expérience.

Ne cherchez pas dans ce livre une simple biographie. Ce cadre étroit ne saurait contenir les trésors d'érudition que M. Chauveau a prodigués. Nous sommes en présence d'un grand ouvrage littéraire, historique et philosophique, écrit sur un sujet profondément national, par un maître en l'art de bien dire. Pour le conduire à bon terme, il fallait de la science et de la poésie, du jugement et du goût, de l'enthousiasme et de la critique. Le livre est fait et bien fait : cela résume tout ce que l'on pourrait dire sur le mérite de l'auteur.

*
* *

M. Ernest Michel, de Nice, docteur en droit, chevalier de Saint-Sylvestre, qui a passé par Québec, il y a deux ans, vient de publier ses notes et impressions de voyage sous ce titre : *Le tour du monde en 240 jours*. Il consacre au Canada quelques pages de son premier volume. J'en extrais le passage suivant : " Hier soir, j'ai assisté à une séance

de la chambre des députés, les débats étaient intéressants et bien conduits. Il s'agissait d'une grave question : autoriser l'Université de Québec, appelée de son fondateur Université Laval, à établir une succursale à Montréal. Cette dernière ville qui a un plus grand commerce et plus de population que Québec, voudrait avoir une Université indépendante. Le Saint-Père, qui a donné à l'Université Laval, l'institution canonique, semble désirer qu'en présence des protestants on ne divise pas les forces. Le parti qui est pour une seconde Université contestait la réalité de l'avis du Saint-Père ; mais tous étaient bien d'accord que si le Saint-Père avait réellement donné cet avis, il convenait de le suivre. Ma pensée se reportait à la France, et il me semblait que, si on avait invoqué devant notre chambre des députés un avis du Saint-Père, c'était assez pour qu'elle fît juste le contraire. " Pauvre France, quels tristes jours elle traverse en ce moment ! Quand brisera-t-elle avec la politique révolutionnaire, pour retourner à la politique chrétienne qui a fait sa grandeur ? Léon XIII vient de lui adresser un dernier et touchant appel. Va-t-elle écouter enfin la voix paternelle du chef de cette Eglise dont elle était naguère la fille aînée ? Comment l'espérer, lorsque les chefs de la nation française s'appellent Jules Grévy, Jules Ferry et Paul Bert!



Avant de clore cette chronique, je dois rectifier une singulière erreur que j'ai commise dans le

dernier numéro des *Nouvelles Soirées*. Ce n'est pas M. Gustave Aimard, mais bien M. Gabriel Ferry, qui s'appelait, de son vrai nom, Louis de Bellemare. M. Gabriel Ferry, auteur, lui aussi, de plusieurs romans américains, dont le mieux fait est sans contredit : *Le Coureur des Bois*, était un marin distingué. Il mourut en héros, sur le pont de son navire en flammes, où il avait voulu rester le dernier, après avoir assuré le salut de son équipage.

THOMAS CHAPAIS.

SOUVENIRS DE ROME.

LE COLISÉE.

LES Catacombes n'ont pas été seulement le cimetière des premiers chrétiens, elles ont été le berceau du christianisme ; car elles ont servi de refuge contre la persécution, et furent les premiers temples du vrai Dieu sur la terre d'Occident. Sous leurs voûtes sombres ont été dressés les premiers autels où les disciples de Jésus célébraient et entendaient la sainte messe.

L'Eglise dans les Catacombes, c'est Jésus dans la grotte de Bethléem, tandis qu'au Vatican, elle rappelle son divin époux sur le Thabor. Ces vues générales nous paraîtront plus frappantes, quand nous pourrons étudier plus en détail ces étapes mémorables de la vie de l'Eglise.

Mais je veux, sans plus tarder, vous conduire aujourd'hui sur son Calvaire, je veux dire au Colisée.

Lorsque je vis pour la première fois ce monument colossal, l'étonnement, l'admiration et une espèce de stupéfaction s'emparèrent de tout mon être. Les sentiments les plus divers, les images les plus variées, les émotions les plus puissantes vinrent m'assaillir en même temps.

Cet entassement gigantesque de marbres travertins me fit songer d'abord que j'avais sous les yeux les ruines de l'Antique Tour de Babel, dont Dieu avait foudroyé les ouvriers, et dont les étages superposés s'étaient écroulés sur tout un monde détruit.

L'instant d'après, il m'apparut comme une immense nef en naufrage et désemparée. C'était le navire qui portait toute la société païenne, aux mâts duquel flottaient les pavillons de tous les peuples, que les puissants de la terre commandaient, et qui s'avançait invincible sur l'océan des âges ; tout à coup ce navire formidable était venu s'échouer sur le rocher de Pierre, et ce n'était plus qu'une carène abandonnée.

Cette image fit bientôt place à une autre. Je crus voir un monstre recourbé sur lui-même, enroulant ses anneaux immenses dans la poussière des siècles, et cuvant les horribles festins de chair humaine que les Césars lui ont donnés tant de fois.

Il me fit horreur, mais je me rappelai aussitôt que toute tache est lavée dans le sang du sacrifice.

Je le vis arrosé du sang que des milliers de martyrs ont répandu dans son enceinte, et ses pierres innombrables, et la poussière de son arène me semblèrent autant de saintes reliques.

C'est alors que cette poésie a jailli de mon cœur spontanément :

On dit que le boa, le grand serpent d'Afrique,
Quand il est bien repu de chair vive et de sang,
Se recourbe et s'endort d'un sommeil léthargique
En serrant les anneaux de son orbe impuissant ;

Quand je te vois gisant sur ton lit de poussière,
Immense Colisée aux arceaux surannés,
Je me dis que sans doute, ô grand monstre de pierre,
Tu cuves les festins que César t'a donnés !

Hélas ! il t'a servi tant de chair virginale,
Versé tant de sang pur pour apaiser ta faim,
Que tu n'as pu survivre à l'orgie infernale
Et que ton lourd sommeil n'aura jamais de fin !

Eternel monument de haine et de luxure,
Je suis à ton aspect tenté de t'exécrer ;
Mais le sang des martyrs a lavé ta souillure,
Et quand je viens à toi, c'est pour te vénérer !

Je le baise en pleurant ton marbre séculaire,
Et, tremblant de respect, d'amour et de terreur,
Je pétrirais mon pain de ta sainte poussière,
Sûr d'y puiser un sang qui me rendrait meilleur !

Je m'approchai, et les proportions du colosse grandirent encore. C'est une montagne de pierre,

admirablement construite, un chef d'œuvre d'architecture, dans lequel l'art a donné la mesure de sa puissance, et où se trouvent réunies la grandeur, la majesté, l'ordre, la symétrie et l'élégance.

Non seulement dix-sept siècles n'ont pu le détruire, mais tous les progrès réalisés depuis n'ont pu rien faire d'aussi parfait comme amphithéâtre.

J'entrai dans l'arène, dans cette arène où tant de martyrs sont tombés sous la dent des bêtes fauves, aux cris d'autres bêtes fauves qui gouvernaient alors le monde. Je la traversai en tremblant, croyant à chaque instant qu'en foulant ce sol sacré mon pied allait en faire jaillir du sang.

Mes regards s'arrêtèrent sur ces innombrables gradins où venaient s'asseoir cent mille spectateurs de toutes classes, de tous rangs, pour repaître leurs yeux de scènes sanguinaires.

Là sont encore visibles et peuvent être parfaitement distingués les degrés mieux placés et plus larges où venaient trôner dans toute leur magnificence les empereurs et leur suite.

De chaque côté s'étendaient les siéges des sénateurs, des chevaliers et des simples citoyens romains.

Jusqu'à l'année 1874, une grande croix s'élevait au milieu de l'arène, et les stations du Chemin de la Croix étaient rangées autour. Mais le nouveau

gouvernement n'aimait pas ces momeries catholiques. Il a fait enlever tout cela, et ses piocheurs s'occupent à creuser l'arène. Déjà la moitié a été enlevée, et l'on aperçoit au-dessous, des murs de briques et des canaux où croupit uue eau stagnante.

O profanation ! C'était une si belle idée d'avoir transformé en chemin de croix cette enceinte où tant de chrétiens avaient souffert la mort pour le Christ !

C'était si consolant de voir la croix se dresser triomphante, glorieuse, entourée d'adorateurs prosternés, dans ce même lieu où tant de puissants avaient lutté contre elle !

Mais ce signe du chrétien offusque les yeux des maîtres du jour, et ils préfèrent contempler au fond de l'arène un cloaque fétide divisé par des cloisons de briques !

L'histoire du Colisée est une des plus dramatiques que l'on puisse raconter, et elle n'est pas finie. Car l'antique monument est toujours debout malgré ses dix-huit siècles, et l'on ne sait pas quelles seront ses futures destinées.

On assure que plus de trente mille ouvriers y travaillerent pendant huit ans, et que le colosse, commencé sous Vespasien, ne fut terminé que pendant le règne de Domitien.

L'immensité et la magnificence de ses proportions, l'harmonie de ses trois grands étages d'ar-

cades appartenant aux trois ordres de l'architecture grecque, et se dressant au-dessus des sept collines et de tous les autres édifices, ses vastes galeries intérieures, ses innombrables gradins de marbre, ses antres mystérieux et ses sombres souterrains, en font une merveille que n'égalent pas les pyramides d'Egypte.

Quel spectacle ce devait être que de voir cette montagne de marbre resplendissant au soleil, creusée à l'intérieur comme un immense cratère, pavoisée de pavillons de toute couleurs, ombragée de tentures peintes, où venaient se jouer les rayons du soleil à une hauteur vertigineuse, installant sur ses gradins cent mille spectateurs, et leur donnant en spectacle des combats de gladiateurs, des égorgements d'esclaves, des courses de chariots, des régates de bateaux, ou des martyres cruels que souvent les lions et les tigres ne voulaient pas exécuter, mais que des hommes encourageaient et applaudissaient.

Quel architecte a donc élevé ce géant de marbre ? Quel génie a su combiner dans cette œuvre herculéenne la masse et l'élégance, la force et la beauté, les exigences du public et celles de l'art ?

Chose étrange ! Un mystère enveloppe ce problème historique. Autour du nom de ce grand artiste, les voix de Rome sont restées muettes, et Martial, qui célèbre et chante le Colisée dans des

vers enthousiastes, et qui l'avait vu construire, n'a pas un mot d'éloge pour l'architecte.

Il s'extasie devant cette merveille d'architecture, mais il tait même le nom de l'artiste. Rome qui divinisait le plus scélérat de ses empereurs, et qui couvrait la voie Appienne et ses places publiques, de monuments en l'honneur de ses citoyens plus ou moins illustres, n'a pas élevé une colonne, n'a pas fait graver la moindre pierre à la mémoire de celui qui l'avait doté de son plus impérissable monument.

D'où vient donc cette conspiration du silence ?

L'architecte du Colisée était-il donc un de ces grands criminels dont on doit taire le nom aux générations futures, et dont la honte doit faire oublier le génie ?

Hélas ! oui, il était coupable d'un grand crime qu'on ne pardonnait pas alors, et pour le châtiment duquel, on ne se lassait pas d'inventer de nouveaux supplices—il était chrétien !

Comment l'était-il devenu ? Quelle vie avait-il menée et comment mourut-il ? L'histoire ne nous a transmis à ce sujet aucun détail. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il s'appelait Gaudentius, et qu'il fut martyrisé.

Les savants, les antiquaires ont longtemps cherché dans les archives antiques, dans les vieux

parchemins sur les murs du Colisée, et dans toutes les inscriptions monumentales le nom du grand architecte, mais pendant dix-sept siècles, toutes les recherches ont été vaines.

C'est par hasard qu'en faisant des fouilles, dans les catacombes de sainte Agnès, on a découvert une tombe grossière, portant une inscription qui a révélé au monde le nom désormais illustre de l'architecte du Colisée.

On pense qu'il fut le premier chrétien qui arrosa de son sang le monument que ses mains avaient bâti !

C'est ainsi que Rome lui payait sa dette de reconnaissance. O ville ingrate, combien d'autres, parmi tes plus illustres enfants, ont reçu la même récompense après avoir consacré leur vie à ta prospérité et à ta gloire !

Un jour, on vit entrer dans cette arène un de ses généraux les plus illustres, qui avait promené sur la terre africaine et jusque dans l'Asie son armée triomphante. C'était Placidus, que j'ai déjà nommé, et que l'Eglise honore sous le nom de saint Eustache. On lui avait fait une ovation princière, et il avait partagé les honneurs du triomphe avec l'empereur Adrien. On l'avait acclamé comme le Sauveur de la patrie, et il l'était en effet. Mais ses services, ses exploits, ses fatigues, ses campagnes glorieuses, ses blessures, qui ne lui avaient

laissé que le plus pauvre de son sang, tout fut oublié, du moment qu'il eut osé dire à l'empereur ces paroles fatales : Je suis chrétien.

Les quelques gouttes de sang que quatre-vingts ans de vie pénible lui avaient laissées, on voulut les lui ravir, et c'est pour cela que des licteurs l'amenaient enchaîné dans l'arène.

A ses côtés se tenaient ses deux fils, soldats de Rome comme lui, et qui l'avaient suivi dans ses dernières campagnes, ainsi que sa vaillante épouse aimante et fidèle jusqu'à la mort.

Et l'empereur dont le trône avait été sauvé par ce général était là, portant un sceptre d'ivoire et une couronne d'or ; et il osait donner l'ordre de faire venir les bêtes fauves !

Deux lions et quatre ours bondirent dans l'arène.

Mais en face des martyrs ils s'arrêtèrent, et se mirent à gambader autour sans les toucher. Un des lions s'approcha même du général, et voulut mettre sa tête sous le pied du héros.

" Aiguillonnez les bêtes, crièrent l'empereur, et les grands, et le peuple. " Mais les animaux se ruèrent sur leurs gardiens et les chassèrent de l'arène.

D'autres bêtes furent amenées ; mais toutes vinrent lécher les pieds des saints.

Que va donc faire César, comment réussira-t-il à témoigner sa reconnaissance à son fidèle général, au sauveur de la patrie, si les bêtes féroces refusent de l'assister ?

Le cas est prévu, il a à sa disposition un animal plus terrible que les lions ; c'est un bœuf de bronze dans lequel les victimes sont renfermées et brûlées à petit feu ! C'est à ce monstre que le général et sa famille furent livrés. C'est dans ses flancs qu'ils rendirent leurs âmes à Dieu ; mais quand, après trois jours, on les en retira en présence de l'empereur, leurs corps ne portaient aucune trace de feu ; ils exhalaient une odeur embaumée, et semblaient reposer d'un paisible sommeil.

Un autre jour ce n'était plus seulement un général et sa famille qui venaient au Colisée payer de leur vie la peine de leur foi en Jésus-Christ. C'étaient deux cent soixante soldats, que l'on y traînait sans forme de procès, sur les ordres de l'empereur Claude, et que de nombreux archers échelonnés sur les gradins de l'amphithéâtre, tuèrent à coups de flèches.

Ce massacre fut horrible, et quand ces malheureux soldats, qui avaient tant combattu pour la fortune de Rome ne furent plus qu'un monceau de cadavres, on en fit un bûcher et l'on y mit le feu.

Hélas ! ces horribles spectacles se répétèrent

bien des fois, depuis saint Ignace jusqu'à Almachius, qui fut le dernier martyr du Colisée, après Constantin.

O vieux Titan de pierre, continue d'accomplir la rude pénitence que t'ont méritée tes fautes. Plus tu t'affaisses sous le poids des années, plus tes rides se creusent, et plus ton front me semble vénérable et purifié.

A. B. ROUTHIER.

LA PRESSE.

—

I

LE Canada français et catholique a jusqu'à présent conservé le dépôt précieux que lui ont légué ses fondateurs et ses héros : la foi et la nationalité. Mais nous sommes entourés d'ennemis, et nous ne devons pas nous endormir sur les lauriers conquis.

Il nous faut donc développer résolument et avec une extrême énergie, tous les moyens de lutte et de propagande que nous avons à notre disposition. Or, parmi ces moyens, il en est un d'une puissance incalculable, soit pour le bien, soit pour le mal ; c'est la Presse.

Il fut un temps où la lecture d'un journal était en quelque sorte le privilége des classes lettrées et aisées. Aujourd'hui, grâce à la diffusion des journaux quotidiens à un sou, cette lecture se démocratise, et dans les villes surtout, il n'est guère de familles qui n'aient pas chaque jour à puiser

dans quelque modeste feuille les principes sauveurs de la société, ou les enseignement dangereux pour la foi et les mœurs.

Ainsi donc, on lit beaucoup de journaux, grands et petits, bons et mauvais, et malheureusement on ne lit plus guère que les journaux. Le livre est délaissé ; il est trop sérieux, et puis on s'en défie. N'a-t-on pas vu des gens prétendus sérieux se scandaliser même à la lecture de certain ouvrage de Mgr de Ségur !

Tel ne saurait digérer son déjeuner, s'il ne lisait pas la prose du *Chronicle* et du *Star ;* tel autre, remarquons qu'il ne s'agit que des catholiques, croirait avoir perdu son temps s'il ne se plongeait chaque samedi dans la lecture de l'édition hebdomadaire du *Globe* de Toronto. C'est ainsi que chacune de ces feuilles trace son sillon dans l'opinion publique.

Un numéro isolé ne saurait produire de résultats appréciables ; mais quand le numéro succède au numéro pendant des années, une population finit par subir l'influence bonne ou pernicieuse du journal qu'elle lit, en épouse les passions ou les principes.

II

Le journal est une chaire du haut de laquelle

tout écrivain peut répandre un enseignement. Il peut chaque jour, semer au milieu de toutes les classes de la société les saines doctrines sociales. Son action est rapide et irrésistible quand il s'adresse à la classe moins instruite. Cette dernière manque bien souvent de l'instruction qui permet de contrôler les assertions et les enseignements de l'écrivain ; elle n'a pas ce développement de l'intelligence qui fait saisir le sophisme et l'absence de logique. Il importe donc que la presse soit franchement catholique, que le journaliste ne connaisse d'autre guide dans ses écrits que la voix de l'épiscopat et du clergé, et se conforme en tout à la véritable doctrine, qu'il est tenu en conscience de connaître. Prétexter ignorance quand il est question de corriger une erreur sociale, ou renvoyer le soin de l'apostolat de la plume à ceux qui ne se livrent pas aux luttes journalières, c'est pour un catholique faire preuve d'une faiblesse désespérante et d'un cœur ramolli. Voulons-nous que la presse remplisse en faveur de l'Eglise le rôle puissant qu'elle joue souvent contre elle, élevons-la à la dignité d'un apostolat ; mais condamnons ceux qui exploitent cette idée de l'apostolat de la presse au profit de leur cupidité ou de leur ambition.

La presse catholique a reçu déjà du Vicaire de Jésus-Christ une mission, et l'on sait qu'il n'y a presque pas de journaux catholiques qui n'aient été honorés d'un bref spécial de Pie IX, bénissant,

encourageant les efforts des hommes qui avaient mis leur vie au service de l'Eglise par la presse.

Le 21 mars 1853, la parole pontificale se fit entendre d'une manière générale. Pie IX, plaçant la presse sous la paternelle bienveillance des évêques, la mettait au rang de leurs plus chères sollicitudes :

" Nous ne pouvons Nous empêcher de appeler " ici les conseils par lesquels, il y a quatre ans, Nous " excitions ardemment les évêques de tout l'uni- " vers catholique à ne rien négliger pour engager " les hommes remarquables par le talent et la " saine doctrine, à publier des écrits propres à " éclairer les esprits et à dissiper les ténèbres des " erreurs en vogue. C'est pourquoi, en vous effor- " çant d'éloigner des fidèles commis à votre solli- " citude le poison mortel des mauvais livres et " des mauvais journanx, veuillez aussi, Nous vous " le demandons avec instance, poursuivre de toute " votre bienveillance et de toute votre prédilection " les hommes qui animés de l'esprit catholique et " versés dans les lettres et dans les sciences, con- " sacrent leurs veilles à écrire et à publier des " livres et des journaux, *pour que la doctrine* " *catholique soit propagée et défendue, pour que les* " *droits dignes de toute vénération de ce Saint-Siège* " *et ses actes aient toute leur force, pour que les opi-* " *nions et les sentiments contraires à ce Saint-Siége* " *et à son autorité disparaissent, pour que l'obscurité*

" *des erreurs soit chassée, et que les intelligences*
" *soient inondées de la douce lumière de la vérité.*

" Votre charité et votre sollicitude épiscopale " devront donc exciter l'ardeur de ces écrivains " catholiques, animés d'un bon esprit, afin qu'ils " continuent de défendre la cause de la vérité " catholique avec un soin attentif et avec savoir."

III

Comment le journalisme comprend-il ses devoirs ? Est-il un instrument d'édification ou de destruction ? Hélas ! nous devons avouer que, dans notre pays, il est bien peu de journaux à la hauteur de leur mission. La science ou la conscience manquent fréquemment. Bien souvent les principes sont douteux, les reproductions dangereuses, et les romans-feuilletons tirées d'officines empoisonnées.

On n'y entend pas malice, nous dira-t-on, c'est peut-être vrai. Mais ce qui est bien plus vrai encore, c'est que l'atmosphère intellectuelle ne peut se saturer d'émanations délétères sans que les conditions de la vie de l'âme en soient troublées. Les causes morales produisent leurs effets aussi bien que les causes physiques.

Que dire de la presse étrangère ! Combien de feuilles et de publications pernicieuses le paquebot

transatlantique nous apporte-t-il chaque semaine ? Journaux incrédules où l'on bafoue le dogme ; journaux frivoles et sceptiques où l'on donne des leçons d'indifférentisme ; journaux amusants où l'on apprend à rire de toutes choses, surtout des choses respectables ; revues anti-catholiques où la philosophie, l'économie politique et la littérature essaient de donner des démentis à l'Eglise ; revues neutres où, si l'on ne préconise pas le mal, on n'enseigne pas le bien. Il y a là un grand danger contre lequel on ne saurait trop être en garde.

A ceux qui taxeraient notre langage d'exagération, nous conseillons la lecture d'un mandement collectif des évêques de Suisse, adressé à tous les catholiques de leur pays. Après avoir fait un devoir aux catholiques de ne pas lire, et de ne pas recevoir de mauvaises publications, après avoir réfuté tous les prétextes par lesquels les catholiques recevant ou lisant de mauvais journaux cherchent à rassurer leur conscience, ils ajoutent :

“ Si nos avertissements ne vous suffisent pas, “ N. T. C. F., jetez un regard sur le monde de “ nos jours ; voyez où il en est venu ; considérez “ comment, en peu d'années, il a changé de face “ et s'est transformé.

“ Qui a répandu dans les masses l'incrédulité, qui “ jadis n'apparaissait çà et là, comme un fantôme, “ que dans quelques têtes folles ou dans quelque

" repaire de sociétés secrètes ? Qui a ravi l'espé-
" rance du ciel à de prétendus esprits forts ? Qui
" les a poussés à ne plus chercher leur bonheur
" que sur cette terre ? Qui les a livrés aux sens
" réprouvés, aux désirs mauvais, aux passions
" honteuses ? D'où leur vient cette soif ardente de
" jouissances sensuelles ? D'où s'exhalent ces
" miasmes pestilentiels de luxure infectant l'atmos-
" phère que respirent tout âge et toute condi-
" tion ? D'où provient cet impétueux torrent de
" débauche et de libertinage, qui de ses flots
" rapides envahit tout, engloutit tout dans des
" gouffres dévorants ? Qui a brisé dans les cœurs
" la droiture de la conscience, dans les Etats la
" puissance du droit, dans les nations le respect
" de l'ordre ? D'où vient que nous voyons entas-
" ser crimes sur crimes, l'ordre social et l'ordre
" public disparaître en quelques instants et les
" peuples languir, succomber sous le faix dont les
" écrasent l'ordre armé au-dedans et la paix
" armée au-dehors.

" Ah ! la responsabilité de tous ces maux, c'est
" sur la presse anti-chrétienne qu'elle retombe de
" tout son poids. Oui, c'est elle qui les a engen-
" drés. "

IV

Comment expliquer le fait trop fréquent que

nous ne lisons pas les journaux franchement catholiques ? Il y a dans cette indifférence un aveuglement d'autant moins expliquable, que la question religieuse tend à devenir l'unique question de notre époque, celle d'où dépend l'avenir des nations, et l'existence même de la société. " Je ne m'abonne pas à de bons journaux, dit-on, parce qu'ils sont tous plus ou moins ennuyeux, et puis, tout ce qu'ils répètent, je le sais déjà par cœur. J'en prendrai de moins bons ou de mauvais, parce qu'ils so[illegible] amusants, et puis, je suis bien aise de savoir ce qu'ils disent. Cela ne peut pas avoir d'inconvénients pour moi, je suis ferré sur les principes : cela ne me changera pas et cela m'amusera."

N'est-ce pas là le langage que nous entendons tenir chaque jour par de naïfs catholiques ? M. Félix de Sarcus a publié, dans la *Décentralisation* du 23 avril 1879, quelques réflexions frappantes de vérités, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler ici :

" Nous avons vu, depuis de longues années, les catholiques verser soigneusement leur argent dans la caisse de ceux qui leur font une guerre à mort ! Pareils à des soldats qui tireraient de leurs propres gibernes des cartouches pour en remettre à leurs ennemis prêts à cesser le feu faute de munitions, sous le fallacieux prétexte que le bruit de la bataille les *amuse*, et que si le feu de l'ennemi

s'éteignait, faute de cartouches, cela produirait un silence *ennuyeux* et monotone !

" Et vous ne vous apercevez pas, aveugles que vous êtes, qu'en admettant même que le poison que vous introduisez sous votre toit fût inoffensif pour vos convictions robustes, il n'en exerce pas moins ses ravages sur tous ceux qui vous entourent ? Vous vous plaignez amèrement de voir l'indiscipline, la désobéissance, l'esprit de révolte se développer et grandir autour de vous, parmi vos enfants et vos serviteurs ! Et vous ne comprenez pas que c'est vous-même qui semez ces terribles plantes à la croissance rapide, qui étouffent impitoyablement, sous leur végétation malsaine et touffue, tous les bons germes qui pourraient encore exister chez ceux qui vous entourent.

" Vous vous *amusez !* Et pendant ce temps-là, le travail désorganisateur se fait, la corruption monte, monte toujours ; et maintenant trouvez-vous que le résultat soit *amusaut ?*

" Ah ! à vous autres soi-disant conservateurs et religieux, il fallait la *distraction* d'un journal soit révolutionnaire, soit irréligieux.

" Vous semiez ; voici l'heure de la moisson, et vous reculez épouvantés ?

" Il est bien tard, et cependant de cela, comme

de toute chose que Dieu a faite, on pourra voir sortir le bien du mal, si la leçon a porté coup.

" Que chaque catholique proscrive impitoyablement de chez lui toute publication qui aurait, à un degré quelconque, le cachet immoral, anti-social ou anti-religieux ; qu'il veille avec un soin jaloux à n'apporter son argent qu'à des œuvres concourant à des degrés divers, au travail de la reconstitution sociale ; qu'au lieu d'affadir son esprit et son intelligence, souvent même en corrompant son cœur par des lectures *amusantes* mais malsaines, il s'accoutume à des lectures solides, qui trempent et préparent l'esprit pour les luttes qu'il nous faut subir chaque jour ! qu'il rompe résolument les liens si puissants de l'habitude qui fait qu'on garde *son* journal, même quand il est mauvais, par cette seule raison qu'on l'avait et qu'on continue à l'avoir. Raisonnement d'idiot qui voudrait continuer à manger du poison demain, par cette raison victorieuse qu'il en a mangé hier !

" Qu'instruit par l'exemple même de ses ennemis, il comprenne et emploie, pour la diffusion des idées saines et morales, les moyens que la Révolution met en œuvre pour répandre ses doctrines subversives et anti-sociales. Qu'au lieu de collectionner avec amour, dans quelque coin où les ra ts seuls sont admis à le *goûter*, le journal, moral, religieux, qu'il reçoit, il se rappelle qu'en lui donnant la fortune, Dieu lui a imposé l'obliga-

tion d'y faire participer ceux bien moins partagés que lui, et que cette loi s'étendra aussi bien aux choses morales qu'aux choses matérielles.

" Qu'il prête donc son journal tout autour de lui, qu'il le fasse lire par le plus de monde possible ; et si, grâce à lui, il y a quelque idée fausse redressée, quelque préjugé détruit, quelque vérité comprise, qu'il sache qu'il aura fait œuvre de bon citoyen.

" En un mot, que chacun de nous qui peut se payer le luxe de recevoir un journal, le choisisse bon, moral, religieux ; qu'il le fasse lire et relire autour de lui, le plus qu'il sera possible ; qu'il en décuple ainsi la publicité, et il s'opèrera alors, petit à petit, un travail de reconstitution morale, d'apaisement et d'instruction saine, dont l'effet salutaire sera plus rapide qu'on ne pense. Car notre plus grand ennemi, c'est l'ignorance : la lumière profite toujours à la vérité."

V

Le catholicisme seul a les doctrines qui sauvent les sociétés de la révolution, et vouloir voguer sur d'autres eaux, c'est aller à l'abîme. Le journaliste tient entre ses mains une arme redoutable ; comme la langue du fabuliste Esope, il est capable de tout mal et de tout bien. Son devoir est donc

d'étudier dans les ouvrages franchement catholiques les doctrines religieuses et sociales ; il doit puiser aux meilleures sources, s'il désire acquérir cette distinction intellectuelle que donne la fréquentation des écrivains sérieux. S'il veut être un homme sachant conduire les hommes dans la bonne voie, il lui faut un esprit large et élevé, et son concours doit être acquis aux intérêts moraux de ses compatriotes. Il doit être honnête et ne jamais tromper.

M. Amédée de Margerie, doyen de la faculté des lettres à l'Université catholique de Lille, expose avec beaucoup de sens ce qu'est le journalisme chrétien et ce qu'il devrait être, et il croit que la meilleure école pour former des journalistes est l'université, où se donne un enseignement supérieur catholique.

" Est-il bon qu'il y ait des journalistes, dit-il ? C'esi une question à laquelle je ne veux pas répondre. Mais il y en a, et c'est un peuple fort grand. Là-dessus, raisonnant dans l'*hypothèse* et non dans la *thèse*, j'estime que le journalisme chrétien est une profession incomparablement belle, parce qu'il est le service direct de la vérité religieuse et sociale, et parce que le nombre des journalistes révolutionnaires, leur acharnement, leur parfaite absence de tout scrupule, donnent à la lutte qu'il soutient contre eux un caractère véritablement héroïque. En même temps je constate son

infériorité trop fréquente, qui n'est certes ni le manque de talent, ni le manque de courage, mais le manque de savoir, résultant lui-même du manque de préparation. Précisément parce que le journaliste est condamné à improviser ses articles quant à la forme, il serait nécessaire qu'il eût accumulé un fonds très riche de connaissances précises, d'où il pût tirer à chaque heure ce que l'heure demanderait. Et il faudrait aussi qu'il se fût formé par une pratique persévérante, à l'art de la démonstration et de la réfutation, afin de savoir trouver du premier coup les preuves décisives et déchiffrer les sophismes à livre ouvert. S'il avait fait cela, s'il descendait dans la mêlée avec ces fortes armes et cette science de l'escrime intellectuelle, nous aurions moins souvent le chagrin de voir la bonne cause défendue par des raisons fragiles, les calomnies historiques de nos adversaires réfutées avec des à-peu-près qui n'ont de quoi convaincre personne, les questions les plus graves traitées avec une incompétence que les effets oratoires ne réussissent pas à couvrir. Ce n'est pas ainsi qu'on remporte des victoires durables ; et si le vrai journaliste improvise, il ne s'improvise pas plus que le vrai général.

Donc, pour la diffusion et pour l'honneur de la vérité, pour la solidité de cette éducation sociale et politique que notre journal nous donne chaque matin, ce serait un grand profit que le journalisme catholique, au lieu d'être un corps de francs-tireurs

peu ou point organisés, devînt une armée régulière ayant ses écoles et son plan d'études préparatoires.

Je ne songe point à indiquer les détails de ce plan ni même à en tracer les grandes lignes. Mais on comprend d'avance qu'une part y devrait être faite à l'art de composer et d'écrire, une autre, la principale, à l'acquisition des connaissances théologiques, juridiques, économiques, politiques, historiques, sur lesquelles la controverse quotidienne doit constamment s'appuyer sous peine tantôt de ne rien dire de solide, tantôt de tomber involontairement dans de lourdes erreurs et d'être souvent hérétique sans le savoir. On comprend aussi qu'il ne s'agit point de condenser toute la science divine et humaine dans chaque tête de journaliste, et qu'au delà d'un certain ensemble de connaissances générales, qui suffira aux besoins habituels de la presse périodique, il faudra laisser la division du travail s'opérer d'elle-même et les spécialités se former suivant les goûts et les aptitudes.

Seules, les Universités, avec l'ensemble et la variété de leurs enseignements, avec le vif mouvement intellectuel qu'elles créent et le travail régulier qu'elles imposent, répondent à toutes ces exigences ; seules elles peuvent, sans enlever aux volontaires de la presse la liberté et l'ardeur de leurs allures, leur ajouter ces qualités solides et

résistantes sans lesquelles il n'y a point de soldat parfait. Nos adversaires ont toutes sortes d'armes qui ne sont pas à notre usage ; ils ont le frcnt qui ne rougit pas, ils ont les promesses qu'on tait avec le ferme propos de ne pas les tenir, ils ont l'appel à toutes les passions haineuses ou viles, ils ont la calomnie persistante. Cela leur fait la partie très-belle, d'autant qu'ils manient ces outils-là en perfection ; ils sont nés pour s'en servir comme l'oiseau pour voler. Nous, gens d'ancien régime et qui ne somme point assez " modernes " pour prendre ce genre d'essor, encore faut-il que nous ayons quelque chose pour nous ; et comme leurs armes sont tout à fait dignes de leur cause, il faut aussi que nos armes soient dignes de la nôtre. L'art de mentir est sans doute un bel art et qui mène loin en notre temps ; mais puisque notre incapacité à l'acquérir est totalement incurable, nous devons souhaiter à notre presse de faire des progrès dans l'art de dire la vérité, de la dire éloquemment s'il se peut, mais toujours clairement et fortement.

Et nous faisons notre devoir en lui indiquant à quelles écoles il faut qu'elle se mette pour remplir sa tâche, pour devenir dans notre camp une mission honorée et féconde, pendant qu'ailleurs elle est un métier sans conscience. Tout journaliste intelligent que le haut enseignement aura formé sera, pour lui-même, une de nos forces sociales et une des espérances de notre avenir."

Cette citation est longue, mais les lecteurs des *Nouvelles Soirées Canadiennes* nous pardonneront, nous en sommes sûr, de leur avoir fait lire cette belle page de littérature chrétienne. Elle résume admirablement tout ce que nous avons essayé de dire sur la question qui fait le sujet de ce travail.

N. E. DIONNE.

PETER McLEOD.

C'EST pendant l'automne de 1842 qu'arriva au Saguenay un homme qui restera longtemps célèbre dans ses annales par sa hardiesse, son énergie, son esprit d'entreprise, comme aussi malheureusement par son caractère farouche, ses terribles vices, son manque absolu de scrupules et par les efforts qu'il fit pour empêcher les colons de se livrer à la culture. Il s'était fixé, pour faire un grand chantier de bois, au débouché de la petite rivière du Moulin dans le Saguenay, tout près de Chicoutimi. Cet homme, véritable type légendaire sur qui l'on a conté des choses absolument incroyables et cependant vraies, physionomie saillante entre toutes dans les commencements durs et en quelque sorte sauvages de l'établissement du Saguenay, se nommait Peter McLeod.

Peter McLeod était un écossais métis. C'était

un homme fait de plusieurs bêtes fauves, dans lequel s'étaient introduites quelques unes des plus belles et des plus nobles qualités de l'homme. Il était fier et courageux comme un lion, souple comme un tigre, rusé et méchant à la fois comme la panthère, bon comme un enfant. Sa violence ne connaissait ni entraves ni bornes. Apaisé, il était plus doux qu'un agneau ; mais il fallait bien se garder de l'approche de l'orage. Cette approche était foudroyante. McLeod passait d'un état à l'autre sans transition, en un bond. Sa colère éclatait comme la foudre, puis il n'y avait plus rien, pas même d'écho. Il refusait à ses hommes leurs gages sous le plus futile prétexte, et sa bourse, jusqu'au fond, était largement ouverte à tous. Y puisait qui voulait. Il ne craignait rien sous le soleil et il était redouté de tous. Un jour, cependant, il se fit donner par un canadien qu'il venait d'insulter une de ses raclées énormes dont on se souvient toujours tant que l'on conserve ses membres et ses muscles. Le lendemain, il fit venir à son bureau celui qui l'avait moulu et aplati : " Tiens, lui dit-il, voilà deux cents dollars, mais va-t'en d'ici : tu ne peux rester plus longtemps avec moi. Il ne faut pas que personne puisse battre Peter McLeod.

" Je ne m'en irai pas. dit l'homme. Je ne quitterai jamais Peter McLeod."

Peter garda l'homme, et l'homme garda les deux cents dollars.

Une chose que Peter McLeod ne pouvait souffrir, c'était qu'on maltraitât le faible ; mais c'était plutôt par un sentiment altier de la force que par générosité. Il y avait vingt natures en lui ; il tenait du conquérant barbare, de l'écossais et de l'indien. Conquérant, il était fait pour l'être. A défaut d'empire, il promenait sa domination sur deux à trois cents têtes docilement pliées sous sa main de fer.

Ecossais, il l'était par la résolution, par la ténacité, ce que l'anglais appelle *fixity of purpose*. Il ne lâchait jamais une chose entreprise et une fois voulue. Indien, il l'était par une foule de côtés ; par ses vices comme par ses qualités morales, par les excès, par la brutalité et la cruauté, comme aussi par un extrême dévouement toutes les fois qu'il était parvenu à savoir où placer ce dévouement. Il l'était aussi par ses qualités physiques. Jamais homme plus adroit et plus souple ne vécut sur terre. Il sautait de la hauteur de son quai, à dix-huit pieds au-dessus de l'eau, dans

un canot d'écorce, sans le faire plonger ni même balancer ; le canot tressaillait un peu, mais ne penchait ni d'un côté ni de l'autre. C'est là ce que cent personnes, témoins oculaires, ont raconté de lui.

Il buvait comme un teuton, saus merci pour lui-même, avec fureur, avec détermination de savoir qui des deux l'emporterait, de son estomac ou de la terrible eau de feu. Comprenant que la boisson était son ennemie mortelle, il en buvait avec rage ; et, ne pouvant la vaincre, il voulait au moins montrer combien il en fallait pour tuer un homme comme lui. Aussi, pendant neuf ans qu'il fut roi et maître de Chicoutimi, n'est-il pas resté sobre peut-être trois mois de temps. Il mourut de congestion alcoolique, après quelques jours seulement de maladie, pendant lesquels tout son corps se carbonisa. Son lit était une table placée dans la première pièce de l'ancienne maison de M. Price, laquelle renfermait alors quatre ménages, et qui, aujourd'hui complètement transformée, forme un élégant manoir situé sur la rivière Saguenay, entouré de jardins, ombragé d'arbres magnifiques.

Quand Peter McLeod vit que la mort était

inévitable, et qu'il lui fallait céder au plus fort une fois en sa vie, il demanda qu'on ouvrit la croisée de sa chambre, et là, plongeant une dernière fois les regards sur les sombres montagnes qui bordent la rive opposée, sur toute cette campagne sauvage qui l'entourait, qui avait été son berceau, et qui maintenant, le regardait mourir avec l'impassible sérénité de la nature, il resta longtemps silencieux à contempler cette scène muette qui déjà revêtait pour lui l'aspect de l'immensité, puis on le vit se soulever avec effort sur son séant et détourner violemment la tête. Un cri horrible sortit de sa poitrine en feu : " Non, fit-il entendre d'une voix rauque et brisée, mais qui trouva assez de force pour un cri suprême, non, je ne veux pas mourir en face des montagnes de mon pays," et il commença un geste désespéré ; mais la mort était déjà là qui le tenait ; elle avança rapidement sur lui sa main impitoyable et, deux heures après, McLeod n'était plus.

Un dernier mot sur cette étrange figure, certainement la plus intéressante de l'histoire du Saguenay à cette époque. Elle est restée dans la pensée et sous le regard de tous ceux qui l'ont connue ; et lorsque les anciens habitants du Saguenay, qui ont subi sa terrible domination,

parlent de Peter McLeod, c'est toujours avec un reste de haine singulièrement mêlé d'admiration, de crainte et de regret, oui de regret, car Peter McLeod, disent-ils, " fut le plus généreux en même temps que le plus intrépide des hommes de ce temps et de cette partie de notre pays."

ARTHUR BUIES.



EXIL

Je sais une maison fleurie
D'où mon cœur n'est pas revenu,
Et qui m'est comme une patrie
Où l'exil m'a fait inconnu.

Comme une feuille au vent fanée,
A son seuil de lierre jeté,
En n'y restant qu'une journée
J'y laissai mon éternité.

Car mon rêve, au lierre fidèle
Mêlant mon âme, a suspendu
Au doux toit qui me parle d'elle
L'ombre de mon amour perdu.

Sitôt que son aile m'emporte,
C'est pour y ramener mes pas,
Et je revois la chère porte
Qui sur moi ne se rouvre pas;

Le jardin tout plein de lumière
Où montait sur les cieux pâlis
L'orgueil de la rose trémière
Dominant la candeur des lys;

Et, debout au fond de l'allée
De chênes aux feuillages lourds
Le vieux mur où la giroflée
Posait ses rouilles de velours!

IMPRESSIONS.

VOUS tous qui fléchissez sous le travail pénible des villes, fuyez, si vous le pouvez un temps, les brûlants tourbillons de poussière qui vous aveuglent ! Parias de la multitude, prolétaires de ces grandes agglomérations étiolées que l'on appelle cités, artisans, hommes de tous les métiers, esclaves de toutes les professions, plumitifs blêmis des bureaux, désertez le pavé en feu de vos rues, et volez à la campagne, ne fût-ce que pour vingt-quatre heures !

La campagne, c'est le séjour de tous les enchantements ; c'est le pays des resplendissants couchers de soleil et des superbes levers de lune ; c'est le rendez-vous des artistes aériens qui font entendre et jettent incessamment vers le ciel les harmonieuses combinaisons de leur incomparable musique ; c'est l'endroit où la forêt s'épanouit mystérieuse, prêtant la fraicheur de ses ombres à la cascatelle qui bruit et soupire à ses pieds.

La fleur s'y pare de ses brillantes couleurs. Elle y exhale, en vous souriant, les parfums les plus pénétrants de sa corolle. Les émotions les

plus douces et les plus pures y descendent sur l'âme comme une rosée embaumée, et l'homme sent le besoin de tomber à genoux devant le spectacle grandiose de toutes ces merveilles qui roulent paisiblement sous le souffle de Dieu ! J'ai assisté il y a quelque temps à l'un des plus beaux couchers de soleil qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Je voudrais en balbutier les prodiges.

Le petit sentier qui mène à la falaise un peu plus bas que l'Eglise, et se dirige vers l'occident, est bordé de grands arbres dont la ramure épaisse se réunit à la cime et forme, au-dessous, un véritable tunnel d'où l'ombre ne sort pas.

Ce jour là, il y avait eu un orage formidable ; mais sur les cinq heures, la grande lutte des éléments s'était terminée : " Les clairons forcenés de l'espace s'étaient tus," dirait le Maître ! Le soleil, dont les rayons avaient été interceptés par d'énormes nuages, pareils à de vastes lambeaux de draps mortuaires, s'étalait avec majesté !

Il s'était baissé jusqu'à l'ouverture du passage d'arbres. On eut dit l'œil d'un titan y plongeant un regard. Je parcourus d'un pas rapide, l'enthousiasme au cœur, l'espace enflammé qui me séparait de mon poste ordinaire d'observation. Le fleuve coulait silencieusement. Un souffle à peine sensible en ridait les flots qui avaient l'air d'envoyer au soleil une infinité de sourires que le grand astre se plaisait à iriser. Il me semblait

que toute la poésie des Orientales tenait dans ma tête. Au fond de mon imagination, ces vers du poëte m'apparaissaient en lettres de feu :

" L'astre roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,
Ce monde, âme et flambeau du nôtre ;
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils
Venir au devant l'un de l'autre. "

Des larmes d'admiration inondait ma figure ; car en présence d'une scène semblable, il ne reste à l'âme qu'un moyen de traduire l'exaltation de ses facultés : pleurer !

Le soleil descendait lentement. Il dansait maintenant sur la crête des Laurentides dont il poudrait d'or la luxuriante chevelure. Tout autour, se déroulaient des nuages aux réverbérations multicolores, suspendus comme des tentures somptueuses dans le palais d'un monarque. Un peu plus haut, les reflets devenaient plus pâles ; mais les nuages y épuisaient toute la gamme des nuances et des formes les plus fantastiques. C'étaient des pics abrupts à l'aspect sombre, des chutes immenses à l'écume blanchâtre, des montagnes de granit, de quartz, de neige que la lumière faisait étinceler. Les coquettes habitations de la rive Nord, que le regard peut suivre jusqu'à une assez longue distance, semblaient pousser vers Québec, une course de brebis blanches au fond de la forêt qui commençait à se chausser d'ombre ; la locomo-

tive bruyante laissait derrière elle une épaisse colonne de fumée dont les spirales se perdaient dans l'espace.

Une heure après cette solennité, il ne restait de toutes les splendeurs qui m'avaient ébloui... que de la nuit... Triste image de la gloire qui décline et s'effondre dans l'oubli... Mais sur un autre point de l'horizon, la lune se balançait radieuse..... Symbole de l'Espérance qui doit toujours verser son doux rayonnement sur l'âme que les blessures de la vie ont flétrie !

Par delà les merveilles de ce monde, il y a Dieu ! Audessus des amertumes de l'existence il y a la prière qui est un endroit rapproché de Dieu ! je priais !....

* * *

On peut s'accorder à discrétion, la jouissance d'un coucher de soleil ou d'un lever de lune, et ça ne coûte pas cher. Il y a bien parfois quelque grosse tempête qui nous en dissipe les charmes, mais les orages ont aussi leur sauvage grandeur ; elle vaut bien la peine d'un quart d'heure d'admiration.

Je voudrais être en état de parler des levers du soleil ; malheureusement, c'est l'astre roi qui me voit lever chaque matin et... je n'y mets pas tant d'éclat.

On peut ramasser bien d'autres miettes de bonheur à la campagne. J'aime les grèves! Le murmure des flots captive mon oreille. L'ombrage des bosquets me fascine avec la mystérieuse solitude qui y séjourne ; la note suave que l'oiseau laisse tomber en passant me ravit et me remue.

Tous les jours après un bon déjeuner, je descends la falaise avec un livre de Victor Hugo ou de Lamartine. Je dois avouer que je ne suis pas encore assez poète, pour planer au-dessus de la prose d'un repas frugal; je m'accommode facilement d'un bifsteck avant de partir pour le pays des rêves.

Je les aime mes grèves de Lotbinière! Comme elles sont belles avec leurs sables mouvants, leurs graviers que l'on dirait pailletés d'argent. J'y cours chaque jour, admirant l'intéressant phénomème de la marée qui couvre et abandonne sucessivement le rivage. Il y a ça et là de belles touffes d'arbrisseaux qui vous invitent à savourer une de ces sublimes prières dont Lamartine a si bien rempli ses méditations.

Rien ne vous empêche de graver sur l'écorce des arbres une date... un nom béni.. tout un monde de souvenirs. Sur de petites pierres, je burine une lettre... deux lettres..... trois lettres... et je les lance à la mer, où elles disparaissent en ricochant... Ne soyez pas surpris lecteur, si quelque vendredi, la pointe de votre

couteau heurte un fragment de roche portant ces signes cabalistiques.. M. L. L.. 34.. Mais.. je m'arrête.. Me voici sur le chemin d'une confidence..

*
* *

Je raffole des bains, surtout quand la mer est calme comme de l'huile. Je me précipite dans les flots avec une indicible ivresse ; j'y fais bravement le plongeon, et j'en sors tout ruisselant de perles humides et rafraichissantes. Et combien d'autres plaisirs dont la variété est vraiment inépuisable !

*
* *

Au sein de toutes ces joies, je trouve de plus à la campagne, un régiment de cousines dont les tendresses me confondent. Il m'est arrivé un jour d'avoir une légère indisposition. Toute l'institution était sur pied. J'avais beau leur chanter comme la Duchesse dans "la Fille du Tambour Major" ; "j'ai ma migraine, mes vapeurs"...... ça va se passer...... Ce fut un assaut en règle.—L'une m'arrivait avec une dose de camomille ; l'autre s'avançait avec une potion de tisane, une troisième me présentait je ne sais plus quelle décoction.... c'était une vraie démonstration à donner envie d'être malade toute sa vie. La convalescence fit

des pas de géant. Je parlais déjà de me baigner. Il fallait les voir.... c'était une opposition formidable, un siége puissant..... Mes cousines se récriaient ! c'était le temps de la canicule, c'est malin.... je me sentais des ardeurs de scier tout le bois du canton !.... mes cousines me prophétisèrent que le sang allait me monter à la tête... que je serais foudroyé... à table, on me servait un peu de tapioca..... c'était si léger.... et j'éprouvais la voracité de dévorer un rosbif. Et l'on allait ainsi, me dorlotant comme un mioche, moi.... un colosse !....

Quelle bizarre institution que les cousines !

GEO. LEMAY.

SOUVENIRS DE ROME.

II

SUR LA ROUTE D'OSTIE.

Rien n'exprime mieux l'action de l'Eglise à Rome que cette prophétie du prophète Isaïe : " Ils peupleront d'édifices les lieux déserts, ils " relèveront les anciennes ruines ; " et nulle part cette prédiction n'a reçu un plus entier accomplissement.

Cette vérité est surtout frappante, lorsque, suivant la route d'Ostie, vous allez visiter Saint-Paul-hors-les-murs, et les autres églises qui peuplent cette solitude.

Avant d'atteindre la porte Saint-Paul, qu'on nommait jadis porte d'Ostie, vous traversez le Ghetto, (quartier juif), triste comme le peuple sans espérance qui attend toujours. Il semble que Dieu ait voulu que cette nation sans patrie, que cette famille sans chef, fût éternellement repré-

sentée dans la ville qui rappelle le triomphe éternel de leur Messie.

Il est là, comme un sombre témoin, debout, non plus sur le Golgotha, mais sur le Thabor ; et toujours aveugle, il ne voit pas la gloire de Celui dont il a vu l'ignominie !

De temps à autre cependant, un membre plus ou moins illlustre de cette famille s'en détache, et confesse le Christ. Mais ses conversions sont rares ; celle de M. de Ratisbonne, en 1842, fut une des plus retentissantes, et l'on sait qu'elle fut opérée par l'apparition miraculeuse de l'Immaculée-Conception. Une circonstance remarquable, c'est que ce miracle a précédé la définition du dogme, comme pour en être la démonstration préalable tandis que l'apparition de Lourdes est venue après le dogme, comme pour en être la confirmation.

On ne franchit pas la porte Saint-Paul sans songer que très probablement saint Pierre entra par là dans Rome, et qu'il en sortit plus tard avec saint Paul pour aller au supplice. On assure aussi que dans les champs qui l'avoisinent, Totila vint camper au VIe siècle.

Quelques arpents plus loin, à gauche de la voie, une petite chapelle indique l'endroit où les deux apôtres se séparèrent—les genres différents de supplice auxquels ils étaient condamnés, à

raison de leurs nationalités, devant être exécutés dans des lieux différents. Ils n'ont pas dû se dire " adieu," mais " au revoir " ; car ne devaient-ils pas se retrouver ensemble quelques heures après, aux côtés de ce Jésus pour lequel ils avaient tant souffert ?

Saint Pierre fut conduit sur le Janicule, et saint Paul continua sa marche vers les *Eaux Salviennes*, où il devait être décapité. Au milieu de cette campagne verdoyante mais déserte, il me semble voir saint Paul, courbé par l'âge, et marchant lentement, entouré de soldats auxquels il prêche encore l'Evangile. On sait en effet, que trois d'entre eux se convertirent, et furent plus tard martyrisés.

Mais cette route d'Ostie me rappelle d'autres souvenirs. C'est par cette voie que l'on vit un jour arriver d'Afrique un jeune homme d'environ trente ans, portant sur sa figure les caractères du génie, et les clartés voilées d'une grande âme, aux prises avec l'erreur. Il s'en allait à Rome, le rendez-vous de toutes les puissantes intelligences d'alors, enseigner à la jeunesse la Philosophie et les Belles-Lettres. Il avait laissé derrière lui, sur les rives de Carthage, une mère admirable qui avait combattu son projet, qui l'avait conjuré avec larmes de ne pas l'abandonner, qui lui avait arraché la promesse de renoncer à ce voyage, et qui s'était réfugiée dans une chapelle pour se consoler et prier

Dieu pour lui. Mais pendant une nuit que cette sainte femme passait au pied des autels, il l'avait délaissée lâchement, et il avait mis un océan entre elle et lui !

Le jeune homme était saint Augustin, et la femme, sainte Monique.

Un an après, la mère ne pouvant plus vivre sans son fils, traversait le même océan au milieu des tempêtes, abordait au même port, et courait rejoindre son Augustin, que Dieu lui-même poursuivait avec une égale sollicitude.

Et quand le cœur du grand docteur fut changé, quand l'eau sainte du baptême eut coulé sur ce noble front, c'est encore à Ostie que l'on vit revenir un jour ce couple illustre et choisi de Dieu.

Ils s'en retournaient en Afrique, leur pays natal, pleins de projets et de rêves pieux. Ils allaient s'y créer une solitude austère et paisible, loin des bruits et des plaisirs du monde, une thébaïde délicieuse, où tous deux vivraient avec leurs amis, dans la méditation et l'étude des admirables mystères du Catholicisme.

Mais Dieu voulait autre chose. Une autre patrie appelait sainte Monique, et le chemin qui devait l'y conduire allait s'ouvrir sur une terre étrangère. Au milieu d'extases et de visions dont le récit jette dans l'enthousiasme, sainte Monique fut

atteinte à Ostie d'une fièvre soudaine, et neuf jours après, elle expirait, les yeux dirigés peut-être vers l'Afrique, mais l'âme tournée vers le ciel !

Je ne puis résister au plaisir de citer ici une page de l'Histoire de sainte Monique, par l'abbé Bougaud. C'est le récit d'un de ces ravissements qui la transportaient au-delà du monde réel :

" Elle était assise à une fenêtre sur le bord de " la mer. C'était par une de ces soirées d'automne " qui ne sont nulle part plus splendides qu'en " Italie. Le soleil se couchait, et faisait étinceler " de ses derniers feux les vastes et transparentes " solitudes de la mer. Pour jouir de ce spectacle, " Augustin vint s'asseoir près de Monique. Le " silence du soir, la beauté du ciel, l'étendue " illimitée des flots, l'infini plus grand encore qui " remplissait le cœur de sainte Monique et de " saint Augustin, la paix du dehors moins pro-" fonde que celle du dedans, tout cela éleva peu à " peu leurs âmes, et amena sur leurs lèvres une de " ces conversations qui ne sont plus de la terre."

" Etant seuls à cette fenêtre, dit saint Augustin, " nous commençâmes à nous entretenir avec une " ineffable douceur ; et oubliant le passé pour " ne plus penser qu'à l'avenir, nous en vînmes à " nous demander ce que sera donc, dans la vie " éternelle, le bonheur des saints, ce bonheur que " nul œil n'a jamais vu, que nulle oreille n'a jamais

" entendu, et que nul cœur n'a jamais soupçonné. " Et nous aspirions des lèvres de l'âme à ces " sources sublimes de vie qui sont en vous, " ô mon Dieu, afin que, en étant arrosés et forti- " fiés, nous pussions en quelque sorte atteindre à " une chose si élevée.

" Et bientôt nous eûmes vu que la plus vive " joie des sens, dans le plus grand éclat de beauté " et de splendeur corporelle, non seulement n'était " pas digne d'entrer en parallèle avec la félicité " d'une telle vie, mais ne méritait pas même d'être " nommée.

" Emportés donc par un nouvel élan d'amour " vers cette immuable félicité, nous traversâmes " l'une après l'autre toutes les choses corporelles, " et ce ciel même tout resplendissant des feux du " soleil qui allait disparaître, de la lune et des " étoiles qui commençaient à rayonner sur nos " têtes. Et montant encore plus haut dans nos " pensées, dans nos paroles, dans le ravissement " que nous causaient vos œuvres, nous arrivâmes " à nos âmes ; mais nous ne nous y arrêtâmes " pas, et nous passâmes outre pour atteindre enfin " à cette région où est la vraie vie, abondante, " inépuisable, éternelle. Et là, dès qu'elle nous " apparut, nous eûmes vers vous, ô mon Dieu, un " tel élan d'amour, si hardi et si puissant, que " nous y touchâmes en quelque sorte par un bond " du cœur."

Sainte Monique et saint Augustin arrivant, par un élan d'amour, jusqu'à Dieu, et y touchant, pour ainsi dire par un bond sublime : voilà ce qu'on appelle un ravissement. Combien de temps demeurèrent-ils en cet état, muets, hors d'eux-mêmes ? Ni l'un ni l'autre n'auraient pu le dire. Car dans cette suspension de toutes les facultés, qu'on nomme l'extase, le temps ne pèse plus à l'âme heureuse. Eût-il duré un siècle, ce ne serait pour elle qu'un éclair, comme un rideau qui se soulève un instant et qui retombe trop vite. Aussi on ne sort d'un tel état qu'avec un gémissement. " Nous jetâmes un soupir, continue saint Augustin, " en voyant qu'il fallait redescendre ; et y laissant " du moins nos esprits et nos cœurs captifs, nous " revînmes tristes à la région où retentit le bruit " de la voix, la parole qui a un commencement " et une fin."

Oh ! qu'elle est bien divine la religion qui peut élever les âmes à de telles hauteurs !

Nous avons dépassé la basilique de Saint-Paul, à laquelle nous reviendrons, et nous laissons la route d'Ostie pour nous engager dans la nouvelle voie Ardéatine. En moins d'une demi-heure nous descendons au fond du petit vallon où l'apôtre des nations fut décapité, et où s'élèvent maintenant trois églises.

Celle de Saint-Paul des Trois-Fontaines tire

son nom d'une ancienne tradition d'après laquelle la tête de l'apôtre, en tombant aurait bondi trois fois, et des fontaines auraient jailli des trois endroits. Un autel s'élève sur chacune de ces sources, et la tête de l'apôtre est sculptée sur le devant de chaque autel. On nous montre aussi, entourée d'une grille, la colonne qui servit à la décollation.

Quelques auteurs ont pensé que Néron assista à cette exécution, et s'appuient sur une épître de saint Clément, pape. Ce qui est certain, c'est que l'empereur était fort irrité contre Paul, parce que l'apôtre avait converti sa concubine favorite. Bien des fois, dans la suite des siècles, l'Eglise s'est attiré la haine des puissants du monde parce qu'elle gênait leurs amours illicites.

Les deux autres églises bâties au même endroit sont celle des saints Vincent et Anastase, qui n'offre guère d'intérêt, et *Santa Maria Scala Cœli*, ainsi nommée parce que, dans une vision, saint Bernard y vit une échelle miraculeuse dans laquelle montaient les âmes des fidèles trépassés, pendant qu'il disait la messe.

On voit dans la crypte un autel qui servit au saint, et un grand sarcophage de pierre où furent déposés les os de saint Zénon, tribun romain, et de ses soldats martyrisés avec lui. Si je ne me trompe, Mgr Bourget, archevêque de Martiano-

polis, a obtenu de Pie IX une partie de ces ossements, qu'il a transportés à Montréal.

Revenons maintenant sur nos pas, et arrêtons-nous, sur la route d'Ostie, à l'endroit où saint Paul fut d'abord enterré par la pieuse Lucine, noble matrone romaine, lieu que recouvre aujourd'hui la vaste basilique.

L'extérieur de Saint-Paul-hors-les-murs est triste à voir, et c'est avec un vrai chagrin que j'en détourne les yeux et que je m'empresse d'y entrer. L'intérieur dédommage, mais il ne console pas tout à fait, et Rome regrettera toujours la vieille basilique qui datait du V[e] siècle, qui était si riche de souvenirs, de mosaïques et de marbres, et qu'un incendie détruisit en 1823.

Cependant de grandes richesses sont déjà accumulées dans la basilique actuelle, et le monde entier a voulu concourir à sa reconstruction. La double avenue de colonnes qui partage l'édifice en cinq nefs offre la perspective la plus brillante et la plus imposante.

Au-dessus des grands arcs que ces colonnes soutiennent à une hauteur immense, se déploie une galerie de médaillons unique au monde. Ce sont les portraits en mosaïque de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX.

Quelle assemblée de pontifes ! Quelle collection

sans parallèle de rois ! Y a-t-il dans toute l'histoire une dynastie royale qui puisse montrer au monde tant et de si illustres représentants ?

Les parois latérales sont ornées de pilastres et de plaques de marbre veiné, et tout l'édifice se mire dans son pavé, qui est d'un poli incomparable, et qui est composé de dalles de marbre de diverses couleurs et formant des dessins. L'autel papal est d'une richesse extraordinaire, et couronné d'un double baldaquin supporté par des colonnes de porphyre rouge, d'albâtre oriental, et de malachite.

C'est dans cette basilique que Pie IX, entouré d'un grand nombre d'évêques venus de toutes les parties du monde, proclama le dogme de l'Immaculée-Conception en 1854. Les noms des évêques présents sont inscrits sur un hémicycle en marbre blanc au fond de l'église.

III

L'APOTRE DES NATIONS,

Je ne connais pas de vie plus étonnante que celle de saint Paul, et je ne saurais dire assez combien je regrette qu'il y ait tant de lacune dans l'histoire de ce conquérant évangélique. Dieu l'envoya vers les nations, et fidèle à sa mission il les a conquises à Jésus-Christ.

Il est le type de l'apôtre dévoré du zèle apostolique, et courant plein de véhémence et d'ardeur à la conquête du monde, à peine assez grand pour son ambition. Il est le modèle des chrétiens militants, et il avait reçu cette mission de Jésus-Christ.

Persécuteur acharné du nom chrétion, il se trouve soudainement en face du Jésus qu'il poursuit de sa haine, et il est terrassé sur le chemin de Damas. C'était la foudre qu'il fallait pour convertir cet homme, et il est foudroyé.

En même temps, il entend une voix qui lui adresse ce reproche : Pourquoi me persécutes-tu ?

—Qui êtes-vous ? demanda-t-il !

—Je suis Jésus !

—Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

Quelle rapidité ! remarque M. Hello, et comme voilà l'homme d'action ! Saisi, surpris, renversé, ébloui, foudroyé, il ne perd pas une seconde. Non seulement il ne le perd pas, mais il ne la passe pas en réflexion, ni en méditation, ni même en contemplation seulement intérieure.... Saint Paul est tellement l'homme de l'action et de toutes les actions, qu'il lui faut tout de suite, *hic et nunc*, une vocation pratique intérieure. Il ne persécutera plus Jésus de Nazareth. Alors que fera-t-il ?

Il faut qu'il fasse autre chose, et il veut immédiatement savoir quoi.

Quand il se releva, le persécuteur était transformé en apôtre, le bourreau s'offrait comme victime.

Et la victime fut agréée ; car Jésus-Christ dit à Ananie qu'il envoie vers Paul : "Je lui montrerai quelles souffrances il lui faudra supporter en mon nom." Parole terrible, qui a reçu le plus entier accomplissement.

A dater de ce jour, le persécuteur devient le persécuté, et toutes les puissances du monde et de la nature semblent déchaînées contre lui. A Damas même, le gouverneur va le faire emprisonner, lorsqu'il s'échappe de ses mains en descendant par une fenêtre, le long du mur et dans une corbeille.

Plusieurs fois il est flagellé, battu de verges, emprisonné, lapidé, laissé pour mort, chargé de chaînes ; et malgré toutes les persécutions, malgré l'océan qui veut l'engloutir et sur lequel il fait trois fois naufrage, malgré les gouverneurs et les Césars, il poursuit ses courses apostoliques à travers l'Asie, l'Afrique et l'Europe, les seuls continents alors connus.

Dans les temples, dans les palais, sur les places publiques, sur le pont des navires, dans les prisons

mêmes, il prêche Jésus-Christ. Devant les rois et les gouverneurs, en présence des grands et des savants, aux chefs et au peuple, qui hurlent souvent contre lui et demandent sa mort, il parle, et sa voix éloquente remporte des triomphes inouïs.

Un jour la fureur des Juifs est à son comble, et Festus, qui, comme Pilate, ne voit aucun mal en cet homme, est tenté de leur livrer l'Apôtre. Mais saint Paul se redresse en face de l'injustice et s'écrie : " Je suis citoyen romain, j'en appel à César ! " Et Festus est obligé de le faire conduire à Rome.

Oh ! Quel incommode c'était pour les gouvernants d'alors !

C'est de ce procès devant César que j'aimerais à connaître les détails. Malheureusement les Actes des Apôtres ne nous en disent presque rien.

Ce qui n'est pas douteux, et que l'on peut induire des Epîtres, c'est que la défense de l'Apôtre devant Néron et les dignitaires de l'Empire eut un grand retentissement. Comme citoyen romain on le traita avec tous les égards dûs à cette qualité ; on lui laissa une certaine liberté, et sa parole éloquente remua Rome toute entière.

Nul doute que l'école philosophique d'alors, et surtout Sénèque, eurent connaissance de ses prédications pleines de hardiesse, d'élévation et de

nouveauté, et que les échos de sa parole pénétrèrent jusque dans le palais impérial. Quels furent ces hauts personnages que la doctrine du Christ entraîna ? Nous l'ignorons, mais c'était d'eux qu'il parlait évidemment quand l'apôtre écrivait de Rome aux Philippiens : tous les Saints vous saluent, mais principalement *ceux de la Maison de César.*

Ce qui est encore certain, c'est qu'après de longues procédures et plaidoieries dans le prétoire romain, saint Paul fut enfin mis en liberté, et courut à de nouvelles conquêtes. Il est à peu près sûr qu'il alla en Espagne et retourna en Grèce et en Asie. Quand il eut évangélisé l'Orient, il revint à Rome.

On ne sait presque rien de ce second voyage Mais lorsqu'il se retrouva aux côtés de son chef, Pierre, la persécution éclata plus terrible, et les deux apôtres furent emprisonnés. C'est pendant sa captivité qu'il écrivait à Timothée : Ah ! ils n'ont point emprisonné la parole de Dieu ! Défi sublime que la faiblesse croyante jettera pendant la suite des siècles à toutes les puissances humaines !

Quels furent les incidents du second procès que dut subir alors saint Paul, et de la condamnation prononcée contre lui ? Nous l'ignorons. Mais il dut être trainé au Colisée et livré aux bêtes—qui

refusèrent de le dévorer, comme la chose arriva à plusieurs autres martyrs ; car il écrit à Timothée : j'ai été arraché à la gueule du lion.

Ce qui est certain, c'est qu'il passa neuf mois avec Pierre dans les sombres cachots de la Prison Mamertine, et qu'ils en furent tirés pour aller à la mort. A cette heure de ténèbres, Néron venait d'être fait dieu par ses pontifes, et la terre silencieuse s'inclinait devant lui.

“ Lequel, s'écrie saint Jean Chrysostôme dans “ le transport de son admiration, lequel des deux “ est l'illustre, le glorieux vainqueur ? Ce prison- “ nier qu'on traîne, chargé de fers, hors d'un cachot, “ ou ce prince qui sort couvert de pourpre des splen- “ deurs d'un palais? Eh bien ! c'est incontesta- “ blement le captif. Comment cela ? c'est que “ l'un, en dépit de ses armées et de sa domina- “ tion splendide, n'arrivait pas à imposer à l'autre “ sa volonté. Ce misérable, chargé de chaînes, ce “ malfaiteur, ce pauvre en haillons, lui opposait “ une résistance invincible. Néron disait : cesse “ de répandre la parole évangélique. Paul disait : “ non ! *La parole de Dieu ne s'enchaîne pas* ! Et “ ce barbare, ce captif, ce faiseur de tentes, ce “ pauvre mourant de faim, se jouait du despote “ au comble de l'opulence, au faîte de la domina- “ tion, et qui voyait le monde entier tributaire de sa “ munificence. Qui donc étincelait de gloire et se “ couronnait de splendeurs ? Le vainqueur dans “ les chaînes, ou le vaincu sous la pourpre ?

Et que sera-ce si nous continuons à les con-
" templer; Paul après son martyr, Néron après
" son égorgement ? De celui-ci on ne connaît plus
" même la tombe : Paul repose plus magnifique-
" ment qu'aucun roi aux lieux mêmes où vain-
" queur il a élevé les trophées de son triomphe.
" Si la mémoire de Néron s'éternise, c'est dans la
" honte : celle de Paul traverse les siècles, et
" s'étend dans tout le monde, couronnée de véné-
" ration et d'amour.

" O Paul, qui me donnera de tenir embrassé
" ton corps, de m'attacher à ta tombe, de contem-
" pler la poussière qui fut ce corps où s'achevait
" la passion du Christ, où s'imprimaient les divins
" stigmates; char triomphal qui portait l'évangile
" aux extrémités du monde ; organe du Christ,
" foyer des plus resplendissantes lumières, porte-
" voix sacré d'où s'échappaient des paroles terri-
" fiantes aux démons, comme autant de tonnerres,
" et d'autres magnanimes comme celle-ci; *J'aspire*
" *à être anathème pour mes frères !* Parole qui
" retentissaient sans honte ni défaillance devant
" les rois, paroles qui nous révélaient Paul et le
" Maître de Paul, paroles qui entraînèrent les
" captifs par milliers, purifièrent le monde, dissi-
" pèrent les maladies, chassèrent le crime et rame-
" nèrent la vérité. Le Christ y résidait sans cesse,
" et, porté par elles dans le monde entier, elles
" lui étaient comme d'autres chérubins, et elles en
" étaient dignes, ces paroles que les objets chers

" au Christ remplissaient seuls, et dont le vol " était sublime comme le vol des séraphins. Oh ! " oui, je voudrais voir la poussière, les restes " sacrés de cette bouche de Paul, révélatrice de " plus hauts mystères que n'en découvrit le Christ " lui-même. Que n'opéra pas cette bouche ? Elle " chassa les démons, remit les péchés, imposa " silence aux rois, fit taire l'orgueil des philoso- " phes, conquit à Dieu tout un monde de bar- " bares ! elle faisait des sages, réglait tout sur la " terre et dans le ciel, absolvait les uns, retenait " à son gré les autres dans les chaînes ; exerçait " partout la plus souveraine domination. Oh ! " oui, je voudrais voir le sépulcre où reposent " ces membres, armes de justice, armes de lumière, " membres pleins de vie dans la mort, comme ils " étaient morts autrefois en pleine vie ; membres " sacrés, animés de l'esprit du Christ, crucifiés au " monde, organes et vêtements de Jésus-Christ, " temple du Saint-Esprit et son divin sanctuaire."

" Voilà ton vrai rempart, ô Rome, et plus sûr " et plus inexpugnable que les forteresses et les " plus profondes circonvallations. O Rome voilà " pourquoi je t'aime !

" Je pourrais exalter ta vaste étendue, ton an- " tiquité, ta magnificence, et ton peuple innom- " brable, et ta puissance, et tes richesses, et les " merveilleux triomphes de tes larmes ; mais non, " pour moi, ta gloire, c'est que Paul ait daigné

" t'écrire, c'est qu'il aimait tes fils, c'est qu'il vint " te voir et te parler, c'est que chez toi s'est ache- " vée sa carrière. Voilà ta seule vraie gloire, ô " Rome, géant immense, où brillent comme deux " yeux étincelants les corps des deux apôtres. " Le ciel ne resplendit pas sous les feux du soleil, " comme tu resplendis toi-même sous l'éclat de " ces deux flambeaux, dont tu illumines le monde. " C'est de Rome que Pierre et Paul sortiront " glorieux du sépulcre. Quel spectacle Rome " alors contemplera, quand Paul, sortant du tom- " beau, s'élèvera avec Pierre, emporté dans les " cieux à la rencontre du Seigneur ! Quelle rose " offre Rome au Christ ! Quels diadèmes, quels " colliers d'or, quelles jaillissantes fontaines, lui " sont ces deux Apôtres ! O Rome, reçois l'hom- " mage de mon admiration, non pas pour l'or qui " te couvre, les trophées qui te parent, les monu- " ments dont tu t'enorgueillis. Ces deux colonnes " qui portent l'Eglise, voilà ce que j'admire en " toi ! "

A. B. ROUTHIER.

LES AQUEDUCS DE ROME ANCIENNE.

Quand on passe à travers la Campagne Romaine, on ne peut se défendre d'un profond sentiment de respect à la vue des ruines qu'on rencontre à chaque pas, restes d'une grandeur qui n'a jamais été surpassée, si tant est qu'elle ait jamais été égalée. Tous ces débris consacrés par le temps portent en eux-mêmes une poésie qui impressionne vivement l'esprit. Impossible, en les contemplant, de ne pas se reporter vers les siècles qui ont vu tant de magnificences. Les souvenirs vous assaillent en foule ; toutes les grandes figures dont l'histoire a enthousiasmé votre jeunesse se dressent devant vous entre ces monuments dont le moindre est une relique précieuse, et l'on oublie un instant le spectacle qu'on a sous les yeux pour revivre dans le passé glorieux qui a laissé, en s'en allant, tant de traces majestueuses. La pensée se prend à reconstruire ces temples, ces amphithéatres, ces palais grandioses dont quelques-uns sont totalement ensevelis sous la poussière des siècles, et dont les autres sont encore en partie debout, malgré les assauts répétés du temps qui n'a pu les

renverser tout à fait, mais dont l'œuvre de destruction se poursuit sans cesse et finira par triompher de leur force et de leur stabilité. Quand on songe à tant de splendeur anéantie, on ne peut s'empêcher de s'écrier, comme Massillon en présence du cercueil du grand roi : " Dieu seul est grand ! " Oui, Dieu seul est grand, et il y a plus de force et de durée dans la moindre de ses œuvres que dans toutes les œuvres humaines réunies. Cette plante frêle et délicate qui pousse sur les ruines de quelque amphithéâtre aux proportions colossales, elle existait, au moins en germe, dans les plantes de même espèce qui couvraient le sol au temps de la prospérité romaine. L'amphithéâtre s'est écroulé et la plante est toujours jeune. Ce principe de vie, ce souffle de Dieu, qui était porté sur les eaux au commencement, et qui vivifia le chaos, n'a pas cessé de flotter sur le monde ; il se transmet sans diminution, sans changement, sans interruption dans toutes les choses que Dieu a faites, mais les œuvres de l'homme ne durent qu'un jour, et c'est en vain qu'il cherche à leur donner la force qui brave les siècles, toutes portent en elles-mêmes un élement de faiblesse et de décadence, cause de leur ruine.

L'aspect de cette vaste plaine n'est pourtant pas aussi désolé qu'on pourrait se le figurer. Il y règne un certain mouvement, une vie à part qui lui donnent un cachet unique au monde.

De grands troupeaux de bœufs à demi-sauvages y paissent sous la garde de pasteurs au costume pittoresque, montés sur de petits chevaux, et ornés d'une grande lance qui les fait ressembler aux chevaliers du temps jadis. La vie pastorale prend ici le caractère grandiose des lieux, et quand vers la tombée du jour, vous voyez passer au galop à travers les ruines ces grandes caravanes qu'on mène à la cité, les cris, le piétinement, le nuage de poussière qui s'élève, vous reportent encore involontairement au temps de Rome ancienne, et vous font penser à ces courses de chars, à ces combats dont les empereurs régalaient leurs sujets avides d'émotions. Ici tout est poésie, tout est souvenir, tout est enseignement, et il y aurait profanation à faire disparaître ces restes vénérables, pour lesquels quiconque a un peu d'élévation dans les idées et les sentiments, professe un véritable culte.

Parmi tous ces débris semés dans la campagne de Rome, il en est quelques-uns qui attirent surtout les regards par leur aspect grandiose et leur construction particulière. Ce sont de longues files d'arcades, tantôt à un seul étage, tantôt superposées, se dressant çà et là à des hauteurs parfois considérables, et laissant voir dans leur masse, les traces d'un ou de plusieurs conduits le plus souvent rectangulaires ou en plein-cintre. Ces ruines imposantes des anciens aqueducs romains présentent, dans leur mode de construction et dans la nature des matériaux mis en œuvre, des différences

remarquables. " Les premiers construits," dit M. Belgrand, dans son savant travail sur les aqueducs romains, " portent le caractère robuste " des maçonneries des peuples primitifs des bons " temps de la Grèce ; ils sont construits en pierre " de taille simplement appareillée, mais ajustée " avec précision. Les autres sont faits de matériaux plus petits, le plus souvent de briques. On voit que, dans l'intervalle qui a séparé la construction de ces deux séries d'aqueducs, les Romains étaient devenus maçons et qu'ils avaient compris, ajoute M. Belgrand " qu'avec de bons mortiers " et de petits matériaux, on fait des ouvrages " aussi solides qu'avec la pierre de taille et à " beaucoup moins de frais."

Ce ne fut que 442 ans après la fondation de Rome que fut construit le premier aqueduc. Jusque là les futurs maîtres du monde s'étaient contentés de l'eau du Tibre qui coulait à leur porte et de celle des sources qui jaillissaient en grand nombre à l'intérieur même de la ville.

Claudius Appius, constructeur de la célèbre Voie Appienne, fut chargé de surveiller les travaux de l'aqueduc qu'on appela de son nom l'*Aqua Appia*, et qui amenait à Rome l'eau de certaines sources encore visibles près du lieu nommé *Rustica*, sur la rive gauche de l'Anio, entre le 7e et le 8e milliaire de la Voie Prenestine. La longueur de ce conduit était de 11,190 pas romains, soit d'environ 10⅓ milles.

Il était tout entier sous terre, à l'exception d'une portion de 450 pieds de longueur supportée par des arcades ou des substructions.

Ce premier aqueduc ne fut bientôt plus suffisant, et l'on en bâtit successivement plusieurs autres.

Frontinus, curateur des eaux sous les empereurs Nerva et Trajan, nous apprend que, de son temps, ils étaient au nombre de neuf dont voici les noms dans l'ordre de date de leur construcstruction : *Anio Vetus*, *Marcia*, *Tépula*, *Julia*, *Virgo*, *Alsietina*, *Claudia* et *Anio Novus*.

Procope qui, d'après le P. Aicher, fut conseiller adjoint de Bélisaire et suivit ce général en Italie vers l'an 500, en nomme cinq autres : *Trajana*, *Severiana*, *Antoniana*, *Alexandria* et *Aureliana*. Mais il parait bien établi aujourd'hui que trois de ces derniers n'étaient que des branches détachées des aqueducs construits depuis longtemps. Ainsi *Severiana* n'était qu'une branche de Claudia alimentant les thermes de Septime Sévère, *Antoniana* se détachait de *Marcia*, pour se diriger vers les thermes de Caracalla, et *Aureliana* n'était qu'une simple dérivation de *Trajana*. Il n'y avait donc en réalité que deux nouveaux aqueducs au temps de Procope, *Trajana* et *Hadriana*. Ce dernier a été longtemps appelé à tort *Alexandrina*, mais M. Fabio Gori, ayant découvert,

dans ces derniers temps. une inscription prouvant que cet aqueduc, commencé par Trajan, avait été terminé par Adrien, on lui restitua son vrai nom d'*Hadriana*. Cette erreur de Procope a donné lieu à des controverses qui ont duré jusqu'a nos jours entre les archéologues.

Le plus grand nombre des aqueducs dérivaient l'eau de sources situées à de grandes distances de la ville et à des altitudes considérables : ainsi *Màrcia* avait une longueur de 57 milles et sa source se trouvait à plus de 1000 pieds au-dessus de Rome. Au reste aucune ville au monde n'est aussi bien placée que la Ville Eternelle pour s'alimenter en eau de source, il en jaillit à chaque pas dans la campagne Romaine et dans la chaine des Apennins. Chacune de ces eaux a des propriétés particulières qui les faisaient employer par les Romains à des usages différents. Il en fut ainsi au moins depuis le règne de l'empereur Nerva qui rendit un édit à cet effet. Ainsi l'eau de *Marcia* remarquable par sa fraicheur et sa limpidité, fut réservée tout entière pour la boisson ; celle de l'*Anio Vetus*, qui était constamment trouble, fut destinée à l'arrosage des rues et aux emplois les plus vils.

C'est ici le lieu de parler du soin que mettaient les Romains dans le choix de l'eau qu'ils buvaient. Bien que dépourvus des procédés d'analyse que nous employons aujourd'hui, ils savaient néan-

moins se rendre compte des propriétés des différentes eaux dont les caractère physiques et les effets sur la santé de ceux qui en faisaient un usage constant leur fournissaient les indications nécessaires. Ils regardaient comme bonnes celles qni cuisaient bien les légumes, qui ne formaient pas, par le repos, des dépôts vaseux, qui ne laissaient pas, par l'ébullition, des incrustations adhérentes sur les parois des vases. Ils recherchaient de préférence les aux limpides, fraîches, sans saveur ni odeur. Enfin ils les considéraient comme excellentes " si les habitants de la contrée étaient " vigoureux et bien colorés, s'ils n'avaient pas les " membres grèles et les yeux lippeux." Ces propriétés, on le voit, sont encore celles que l'on recherche de nos jours dans les eaux qui doivent servir aux besoins de la vie.

On comprend facilement les précautions que prenaient les Romains pour obtenir des eaux naturellement pures et saines, quand on songe qu'ils ne connaissaient pas, selon toute apparence, l'art de les filtrer. C'est pour cela sans doute qu'ils repoussaient de la consommation les eaux de rivière qui sont pourtant préférables à toutes les autres en raison de la grande quantité d'air qu'elles tiennent en dissolution. Aujourd'hui que les procédés de filtration sont très perfectionnés, on les préfère généralement aux eaux de source qui en outre sont ordinairement plus dures. Mais comme je viens de le dire, les Romains ne con-

naissaient aucun de ces procédés. Ils cherchaient néanmoins à obtenir, pour leurs eaux les moins limpides, une espèce de clarification au moyen de réservoirs ou piscines que traversaient quelques uns de leurs aqueducs. Mais ces réservoirs étaient beaucoup trop petits, et les eaux y séjournaient trop peu de temps (une heure à peine) pour y abandonner autre chose que les corps grossiers qu'elles charriaient, tels que le sable et le gravier. Aussi devaient-elles en sortir toutes chargées encore des matières ténues qu'elles tenaient en suspension.

Le nombre des aqueducs romains a été diversement apprécié, comme nous l'avons vu plus haut, par les différents auteurs qui s'en sont occupés ; leur longueur et le volume d'eau qu'ils débitaient ont aussi donné lieu à des recherches sérieuses et à des discussions intéressantes. Il est certain aujourd'hui que, du temps des empereurs Nerva et Trajan, c'est-à-dire environ un demi siècle avant J. C., les aqueducs étaient au nombre de neuf, et des recherches faites récemment ont démontré que leur longueur collective était de 294,014 pas romains, soit de 270 milles environ. Rondelet avait porté leur débit total à 330 millions de gallons par 24 heures, mais il parait que ce chiffre est très exagéré, et que la quantité d'eau distribuée par les neuf aqueducs ne pouvait être être au maximum, supérieure à 210 millions de gallons en 24 heures. C'est ce qui ressort

d'une savante discussion sur cette matière publiée en 1875 par M. Belgrand, dans son travail déjà cité sur *les aqueducs romains.*

Mais toute cette eau n'était pas à la disposition de la population de Rome ; un quart environ était réservé à César, une autre proportion considérable était distribuée dans la campagne. De plus, à l'époque dont nous parlons, l'eau de trois des principaux aqueducs *Marcia, Julia* et *Virgo* était tout entière frauduleusement détournée au profit de quelques particuliers demeurant hors de la ville, bien qu'elle fut portée aux régistres de l'état comme si elle eut été régulièrement distribuée. En un mot, toutes déductions faites, chaque citoyen ne recevait en moyenne que 66 gallons par 24 heures avant la réforme de Nerva, et 110 gallons après cette réforme qui fit cesser le gaspillage et quelques unes des fraudes pratiquées par les fontainiers aux dépens du public.

Ces chiffres représentent toute l'eau concédée aux particuliers et aux différents services publics. Au temps de Frontinus, les services se repartissaient comme suit : 19 camps, 39 théâtres, 591 pièces d'eau ou lacs et 94 établissements publics, qui n'étaient autre chose apparemment que des fontaines à l'usage du peuple. Ces fontaines coulaient nuit et jour et les plébéiens pauvres y venaient puiser l'eau qu'ils n'avaient pas dans leurs maisons.

Si l'on rapproche ces données de celles que publiait dernièrement un journal américain au sujet de l'aqueduc de New-York. on pourrait croire, au premier abord, que la métropole américaine est mieux alimentée que ne l'était Rome avant la réforme de Nerva ; mais quand on songe que l'industrie romaine était insignifiante comparée à l'industrie de New-York, on comprend qu'avec une distribution moyenne de 75 gallons par tête et par jour, les habitants de cette dernière ville se trouvent infiniment moins bien pourvus que ne l'étaient les Romains avec 66 gallons.

Lorsque le nouvel aqueduc de la rivière *Croton* sera construit, les New-Yorkais n'auront rien à envier, sous le rapport de l'approvisionnement d'eau, à aucune ville du monde, car ils auront alors à leur disposition toute celle qui tombe annuellement dans le bassin de la rivière, c'est-à-dire un volume représentant une consommation journalière de 250 millions de gallons. La population actuelle de la ville n'atteint pas un million et demi, et quand elle sera de deux millions, chaque habitant recevra encore 125 gallons en 24 heures, ce qui est énorme.

Le cadre de cet article ne me permet pas d'entrer dans les détails de la construction des aqueducs Romains, et du mode de distribution des eaux dans Rome, je me contenterai de faire ici quelques remarques qui me paraissent intéressantes.

J'ai déjà dit que presque tous les aqueducs étaient construits en petits matériaux ; seuls les trois plus anciens, *Appia*, *Anio Vetus* et *Marcia* sont en pierre de taille. Ils chevauchaient souvent les uns sur les autres, se séparaient, et se rejoignaient pour se séparer encore. Tous se composaient d'un radier en maçonnerie, de deux pieds-droits et d'une voûte ordinairement en plein cintre. Ils étaient construits si solidement qu'ils seraient restés debout quand même on leur aurait enlevé l'appui des terres qui les soutenaient.

La pente adoptée par les constructeurs des aqueducs étaient toujours fort exagérée. Vitruve la fixe *au minimum* à $\frac{1}{200}$. Il est certain pourtant que sept des aqueducs qui existaient de son temps avait une pente moindre, bien qu'encore beaucoup trop forte. Il résultait de cette disposition que si les sources n'étaient pas très élevée l'aqueduc débouchait dans la ville à une hauteur relativement petite et ne faisait pas tout le service qu'on aurait pu lui demander.

Supposons que la pente eût été fixée au *minimum* généralement adopté aujourd'hui, c'est-à-dire à $\frac{1}{10000}$, l'altitude d'arrivée de *Virgo*, par exemple. aurait été de 212 pieds 9 pouces, et son eau, qui est excellente, aurait pu être amenée à rez de chaussée presque partout, jusque sur le Mont Esquilin, la plus haute des collines romaines, dont l'altitude extrême est de 236

pieds 9 pouces, tandis qu'elle ne desservait et ne dessert encore que les points les plus bas de la ville, son altitude d'arrivée n'étant que de 34 pieds 3 pouces au-dessus du quai du Tibre.

Cette exagération de pente due sans doute à l'imperfection des instruments alors en usage, qui ne permettaient pas de faire un nivellement parfaitement exact, était un moyen simple et facile d'éviter les contrepentes, inadmissibles dans un aqueduc.

L'eau une fois arrivée à la ville, il s'agissait de la distribuer. De nos jours les tuyaux en partie à grand diamètre, et d'une force de résistance considérable, permettent de faire cette distribution par une canalisation peu compliquée. On fait déboucher l'aqueduc dans un grand réservoir d'où un certain nombre de conduites maîtresses amènent l'eau dans chaque quartier, puis se subdivisent aux carrefours en ramifications secondaires qui la portent dans toutes les rues. C'est de ces ramifications que partent les tuyaux qui conduisent l'eau dans les maisons.

Mais les Romains, qui ne connaissaient que les tuyaux en plomb et en poterie et à petit diamètre, n'avaient pas le choix du système, et force leur était de recourir aux châteaux d'eau qu'ils établissaient en grand nombre dans toutes les parties de la ville et que desservaient directement les aqueducs. De là l'eau était conduite à la

résidence de l'usager jusque dans la cour intérieure, le *cavædium*, où elle s'épanchait nuit et jour dans un grand bassin appelé l'*Impluvium*.

Le niveau des châteaux d'eau étant généralement peu élevé, il était très rare que l'on put faire arriver l'eau aux étages supérieurs des maisons ; aussi maintenait-on généralement l'écoulement le plus près possible du sol, de façon à obtenir tout le volume d'eau concedé.

La négligence que les Romains apportaient dans l'entretien de leurs aqueducs faisait que le cours en était souvent interrompu : des fuites se manifestaient dans les arcades, qui, faute des réparations nécessaires tombaient en ruine ; les particuliers détournaient à leur profit l'eau qui s'échappait par ces fissures qu'ils ne se faisaient pas scrupule d'agrandir. Ces faits expliquent les nombreuses restaurations des aqueducs par les empereurs. Mais à mesure que l'autorité des souverains s'affaiblissait, l'administration des services publics devenait de plus en plus défectueuse et bientôt le plus grand nombre des aqueducs tomba en ruines. Puis vint l'invasion des barbares et, pendant plus de cent ans, l'histoire ne fait aucune mention de ces superbes monuments. Vers l'an 500 Théodoric les fit restaurer tous, mais de nouvelles hordes de Goths et de Burgondes se répandirent bientôt sur l'Italie et moins de cinquante ans après, le dernier qui se tint encore debout *Trajana*, cessa d'apporter de l'eau à Rome.

Ce ne fut qu'en 776, c'est-à-dire après un intervale de 200 ans que les papes entreprirent de les rétablir. Adrien 1er en restaura quatre, *Trajana, Marcia, Claudia et Virgo,* mais pendant la période troublée qui va du règne de ce pontife au XVe. siècle, ces aqueducs furent encore tellement négligés qu'ils cessèrent d'alimenter la ville éternelle.

Nicholas V, porté au trône pontifical en 1447, entreprit de réparer l'antique *Virgo,* qui avait moins souffert que les autres. On lui donna alors son nom moderne de *la Vergine.* Trente ans après l'aqueduc était encore en ruines et ce n'est que depuis 1570 que son cours n'a pas été interrompu.

En 1587, le pape Sixte-Quint construisit *la Felice,* qui conduit à Rome, par un tracé nouveau les eaux autrefois dérivées par *Hadriana.* En 1609, Paul V restaura l'antique *Trajana* qui prit le nom d'*Acqua Paola.* Enfin le souverain pontife Pie IX ayant fait faire des recherches pour retrouver les sources perdues de *Marcia,* et ces recherches ayant été couronnées de succès, fit conduire ces belles eaux à Rome par un aqueduc de construction moderne, l'*Acqua Pia,* qui a été mis en service quelques jours seulement avant l'occupation de la ville par l'armée de l'Italie en 1870.

Malgré le titre de ce travail, j'ai cru devoir

dire un mot des aqueducs de Rome moderne, qui, comme on l'a vu, se rattachent très-intimement aux anciens.

Pour terminer cette étude, encore fort incomplète, je donne ici un tableau des volumes d'eau débitées en 24 heures par les quatre aqueducs qui alimentent la ville des papes,

La Virgine	13,349,080	gallons.
La Félice	4,894,665	"
La Paola	6,674,430	"
La Pia	6,655,720	"

Total 31,573,890 gallons ou en nombres ronds, 31,574,000 gallons.

La population de Rome étant de 250,000 habitants, le volume d'eau distribués par tête et par jour est donc d'environ 126 gallons et l'on pourra ajouter encore à l'approvisionnement actuel plus de 11 millions de gallons par jour provenant des sources de la *Pia*, dont on n'utilise guère qu'un tiers de la portée totale.

ERNEST MARCEAU.

Ottawa, 1er août 1883.

LES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES ET LES GRÈVES.

EN principe les associations ouvrières sont bonnes et peuvent donner d'excellents résultats. Le travail en commun a toujours un avantage sur le travail isolé. L'association fait naître et développe un esprit d'ordre et de régularité en même temps qu'une saine émulation dont l'industrie particulière des sociétaires ne peut que bénéficier. Elle régularise le travail et assure au bon ouvrier, à celui qui a du cœur en même temps que de l'habilité, sa juste part de rétributribution et cette influence qu'obtient presque toujours le succès. Elle oblige à l'économie, et, par un système de légère contribution hebdomadaire ou mensuelle, assure à la veuve et aux enfants de l'ouvrier dont un accident ou la mort a suspendu le travail, un petit revenu qui les aide à se tirer d'embarras. Un autre avantage de ce système de contribution à une caisse commune est de laisser l'esprit de l'ouvrier libre de toute inquiétude sur l'avenir de sa famille et par conséquent

de lui donner plus de cœur à l'ouvrage. Bien plus, les enfants eux-mêmes s'habituent à pratiquer l'économie et à déposer à la caisse leurs petites épargnes ; ils apprennent à connaitre la valeur de l'argent et à l'employer judicieusement ; c'est un véritable apprentissage de la vie qu'ils devront vivre plus tard.

Dans certains endroits, non-seulement les ouvriers sont ainsi associés entre eux et possèdent une caisse d'épargnes commune, mais ils ont même une part dans les bénéfices de la fabrique. Cet intérêt dans les fonds d'exploitation constitue un des motifs les plus puissants d'émulation : l'ouvrier sait qu'en travaillant pour son patron, il travaille aussi pour lui-même. Plus l'ouvrage sera bien fini, plus les produits seront parfaits et plus aussi les bénéfices seront considérables, plus, par conséquent, sa part de profits sera accrue. Il est donc intimement lié au sort de la fabrique et le succès de son patron devient son propre succès.

Il n'y a donc, dans ces associations, que des avantages à recueillir de part et d'autre et si l'ouvrier voulait s'en tenir à cet excellent système il n'y aurait qu'à le féliciter et à l'encourager. Mais souvent, malheureusement, il veut aller plus loin. Ne se contentant pas de sa légitime part d'intérêt et de contrôle, il veut aller trop vite et se substituer complètement à l'autorité qu'il avait reconnue jusqu'ici : il veut prendre lui-même la

haute direction, le premier rôle. C'est ici que commence l'abus, et c'est de cet abus que doit provenir, dans un avenir plus ou moins éloigné, la ruine de l'ouvrier et celle du patron. Les ouvriers s'étaient associés dans un but de protection mutuelle, pour mettre en commun leur travail et leur intérêt, pour assurer l'avenir de leurs familles ; cela ne leur suffit plus. Grâce aux conseils pervers de quelques paresseux pleins d'ambition, beaux parleurs qui travaillent plus de la langue que des bras, et qui sont les véritables frelons de la ruche, ces honnêtes artisans commencent à trouver que leur travail quotidien n'est pas assez rétribué, que leurs bénéfices dans l'exploitation ne sont pas assez élevés.

Le patron mène assez grand train, pourquoi ne feraient-ils pas comme lui ? Après tout, n'est-ce pas leur travail qui fait sa richesse ? Et puisqu'il en est ainsi, ne devrait-il pas partager avec eux ce luxe apparent qui l'entoure ? Ils ne réfléchissent pas que c'est le patron qui fournit et risque son capital et que s'il est vrai qu'ils sont les bras, il estégalement vrai que c'est lui qui est la tête, et que tout ce qu'ils lui enlèveront d'influence et de liberté d'action sera autant de retranché sur le fonds commun qu'ils exploitent. Leur bon sens a été surpris par les phrases ronflantes des beaux parleurs ; ils ne voient plus que le mirage qu'on a fait briller à leur yeux, ils lâchent imprudemment la proie pour courir après l'ombre, et voici venir

cette plaie hideuse qui dévore nos sociétés, qui démoralise en même temps l'ouvrier et le patron : la grève ! Nous l'avons enfin nommé cette maladie funeste, aussi dangereuse pour ceux qu'elle attaque que pour celui qui veut tenter, d'y apporter remède . virus mortel qui demande le traitement le plus violent et qu'il ne faut toucher cependant que d'une main prudente et délicate.

Grâce au système d'association et d'économie qu'il a pratiqué, l'ouvrier en est arrivé à acquérir une certaine aisance, une indépendance relative. Il a accumulé un fonds destiné à l'aider en cas d'accident ou de maladie, et à subvenir dans une certaine mesure à l'existence de sa famille, en cas de décès. La création de ce fonds avait un but non-seulement légitime mais fort louable. Voici maintenant que d'une chose très-bonne en elle-même, on va faire un engin de discorde et de malheur ; d'un excellent remède, on va faire un poison.

L'association ouvrière est dirigée par un comité ou conseil de direction. Ce comité est presque toujours composé des ouvriers les plus populaires de la société. Or, on sait que les gens les plus populaires,—surtout parmi les classes moins instruites,—ne sont pas toujours les plus méritants. Au contraire, ce sont, en général, les moins laborieux, qui laissent volontiers chômer l'ouvrage pour s'employer à capter la faveur de leurs com-

pagnons. Ce sont des faiseurs, disons le mot, des farceurs, qui s'en tirent plutôt par un mot plaisant que par un acte de courage et dont l'activité consiste plutôt en paroles qu'en œuvres. Ils sont pour le progrès, la réforme, l'émancipation, mais un progrès, une réforme, une émancipation suivant leurs propres idées. Il y a longtemps que le patron les gène, les exploite, les pressure, ils trouvent que cela doit finir : il faut qu'ils aient leur tour. Et pourquoi pas ? Sont-ils moins intelligents que certaines personnes ? N'ont-ils pas eux aussi de la tête et du cœur ? Il est temps que l'ancien ordre de choses soit aboli et qu'un nouveau système s'établisse. Voilà leur opinion. Il faut s'affirmer. Que ceux qui ont peur le disent de suite, ils ne veulent pas de lâches parmi eux, pas de femmelettes. mais des hommes qui sachent défendre leurs droits et revendiquer leurs priviléges. C'est assez longtemps se faire opprimer, il faut lever la tête.

Voilà par quels moyens on fausse l'esprit de la plupart des ouvriers ; voilà comment on les engage dans une voie dont on leur cache les dangers. Le conseil règle, décide, organise, puis se fait approuver par la majorité. Il y en a bien qui protestent, mais leurs voix sont étouffées sous les quolibets, on les traite de lâches, de peureux ; ce sont des rétrogrades, des gâte-métier. De guerre lasse ils se soumettent et la grande affaire est décidée : on commence la grève, c'est-à-dire, on cesse le travail, il faut que les ateliers se ferment.

On ne considère point le tort qu'on peut se faire à soi-même, le tort qu'on fait certainement au patron : on s'abstient, on reste chez soi. Eh ! bien, jusqu'ici, je ne suis pas encore prêt à condamner parce qu'on a au moins un semblant de droit : la liberté d'affermer ou de ne pas affermer son travail. Mais on va plus loin. Si l'on ne travaille pas on ne veut pas que d'autres travaillent. La tâche qu'on a laissée inachevée, personne ne doit la terminer. Voici où commence, non-seulement l'injustice, mais l'abus révoltant. Si l'on est libre de s'abstenir, on n'a pas le droit de gêner l'action des autres. Et voilà pourtant ce que l'on fait tous les jours. Non-seulement on emploie la persuasion pour engager toute une classe de travailleurs à se mettre en grève, mais quand la persuasion est insuffisante, on a recours à la force. Ceux qui se contentent du salaire offert et veulent prendre la place des grèvistes, sont d'abord avertis, puis violemment éconduits : on pourchasse, on bat, on tue même, tous les moyens sont bons ; si cela ne suffit pas, on brûle les ateliers.

Cependant les fonds s'épuisent, la faim commence à se faire sentir. alors les sociétés-sœurs dans le pays, dans les états voisins, de l'autre côté même de l'Océan. font parvenir des secours pour prolonger la situation et forcer les patrons à capituler.

Voilà un état de choses dont on n'a pas l'air

de prévoir toutes les conséquences. On fait la guerre à l'intempérance, on fait une grande dépense de forces et d'argent pour combattre certains abus que l'on considère comme des dangers qui menacent l'existence sociale, mais on ne semble pas comprendre que la grande, l'immense plaie des sociétés modernes, c'est la grève. C'est vers elle que doivent converger toutes les forces morales et légales, c'est à la détruire que doivent travailler tous ceux à qui leur position donne quelque pouvoir ou quelque influence sur le peuple. Sachons-le bien, la grève sera la source de tous nos malheurs.

Que ceux donc qui peuvent se faire entendre de l'ouvrier, se hâtent de lui ouvrir les yeux par tous les moyens possibles. Qu'ils lui représentent le mal qu'il fait aux autres, le mal qu'il se fait à lui-même. Qu'ils lui fassent toucher du doigt les criantes injustices qu'il commet sans s'en douter probablement. Mais, pour cela, qu'ils ne se contentent pas de faire des phrases et de rester dans les abstractions. Il faut non-seulement lui dire les choses, mais les lui faire comprendre.

Ainsi, les ouvriers ont-ils jamais songé que, lorsque cinquante d'entre eux demandent une augmentation de 10 ou 20 sous par jour, cela fait pour le patron un retranchement de 5 et 10 piastres par jour. C'est souvent tout son bénéfice et, à certaines époques de stagnation, c'est plus que

son profit quotidien. Cette minime augmentation parait insignifiante si on la considère dans chaque individu, mais elle devient énorme quand on la multiplie par le total des ouvriers. Elle suffit souvent pour amener la gêne et même la ruine d'une fabrique. Il y aurait lieu de faire le même calcul sur le retranchement dans les heures de travail, qui peut suffire pour désorganiser complètement l'économie intérieure d'un atelier. L'ouvrier a-t-il de plus songé que, s'il a le droit de s'abstenir de travailler, il n'est pas maître du travail d'autrui ; que le travail est une marchandise comme une autre, et qu'il trouverait dur, sans doute, qu'un épicier,qui refuserait de lui vendre une livre de sucre à moins de dix sous brûlât la boutique de son voisin par ce que ce dernier trouverait convenable de lui vendre une livre de sucre à huit sous. D'un autre côté, si l'ouvrier a le droit de ne pas travailler, est-il relevé de l'obligation qu'il a contractée envers sa famille ? Ses enfants n'ont-ils pas droit au produit de son travail quotidien ? Cela est tellement vrai, que non-seulement les lois divines, mais les lois humaines mêmes les tiennent responsable de cette obligation.

Encore un autre point sur lequel les ouvriers n'ont pas réfléchi. C'est que,dans la plupart des cas, ils quittent l'ouvrage sans avoir donné au patron un avis qui le mette en mesure de les remplacer en temps utile. C'est ce qui est arrivé lors de la dernière grève des agents du télégraphe. Non-seule-

ment, les compagnies n'ont pas reçu l'avis requis, mais le public lui-même a été pris au dépourvu, et le commerce de tout un continent s'est trouvé gêné, et, en certains endroits complètement enrayé par la volonté de messieurs les agents qui ont jugé à propos, à un moment donné, de prendre congé sans attendre le signal. Ici encore les lois divines et humaines s'occordent pour les condamner.

Je me demande donc si les grévistes de tous les pays ont bien réfléchi à la position, dangereuse à tous les points de vue, qu'ils occupent ; et comme je crois qu'ils agissent plutôt par irréflexion qu'autrement, plutôt par des conseils pervers que par leur impulsion délibérée, je les conjure de s'arrêter et de regarder autour d'eux pendant qu'il en est temps encore. Je conjure en même temps tous ceux qui ont la volonté et les moyens d'agir, de se mettre à l'œuvre pour tâcher d'arrêter ce déraillement funeste qui doit conduire inévitablement à la ruine et à la perdition de la société.

Du reste, celui qui peut apporter le remède le plus efficace à cet état de choses, c'est le législateur. Si j'ai peu de confiance dans une législation faite en vue de réprimer l'intempérance ; je suis persuadé que la loi seule peut, lorsqu'il s'agit de grèves et des désordres qui en résultent, frapper le mal dans sa racine. Je sais que la tâche est difficile et qu'il faut pour l'accomplir, chez le député, un grand fonds de patriotisme

et de désintéressement personnel. Je n'ignore pas combien il est dangereux même pour l'écrivain de se prononcer dans ce sens. Mais ce que je sais aussi c'est que le temps presse, et qu'il ne sera plus temps d'essayer à appliquer ce suprême remède, lorsque nous serons tombés jusqu'au suffrage universel, vers lequel descendent peu à peu, mais sûrement, toutes les nations modernes.

NAPOLÉON LEGENDRE.

A TRAVERS LES RONCES.

(Fragments d'un journal intime.)

A Madame S. S.,

VOUS m'avez dit souvent que toute étude de l'âme vous intéressait. Voilà ce qui m'engage à vous communiquer quelques fragments d'un journal intime que des circonstances un peu singulières m'ont mis entre les mains.

Mais, chère amie, il ne faut s'attendre à ce qui fait le charme du roman. Je vous le dis d'avance, il n'y a là que les pensées d'une femme dont la vie a été singulièrement aride et monotone. Ainsi ne comptez ni sur la poésie de l'amour, ni sur la poésie de la douleur.

Malheureuse d'abord dans sa famille, malheureuse ensuite dans son mariage, Valéric B.... n'a guère connu que les petits chagrins et la misère de vivre toujours sans sympathie et sans joie ; elle n'a eu qu'à triompher d'elle-même pour se résigner à une vie plus triste et plus terne que la vie ordinaire.

Mais cela, elle l'a fait. Cette nature molle et passionnée a su s'arracher à la rêverie, surmonter ses dégoûts, s'attacher à tous ses devoirs. Et n'est-ce pas une chose admirable ?

Madame Swetchine disait, que pour l'âme humaine le besoin d'aimer l'emporte de beaucoup sur celui d'être heureuse. Pensée très vraie, qui m'est revenue souvent pendant que je lisais cet entretien d'une âme avec elle-même. Mais je veux bien vous faire grâce de mes réflexions.

Les pages que je vous envoie sont choisies parmi les premières et les dernières du journal. Cette année 1881, dont l'approche l'agitait d'une émotion solennelle, madame *** a été bien loin d'en voir la fin.

Donnez-lui un peu de sympathie et gardez-moi votre bonne amitié.

Malbaie, le 15 août 1883.

Des aîles !.............
Des aîles par dessus la vie
Des aîles par-delà mort ?

(RUCKERT.)

15 mai.—Voilà le mois de mai bien avancé, et nous n'avons pas encore vu le soleil.

Toujours de la pluie mêlée de neige, ou une brume presque aussi froide, presque aussi triste. Cela m'affecte étrangement.

Dans ce printemps sans éclat, sans verdure, sans poésie, sans vie, je vois si bien l'image de ma jeunesse.

Pauvre jeunesse ! Rien n'est triste comme le printemps quand il ressemble si fort à l'automne.

D'un jour à l'autre, je sens cela plus douloureusement. J'éprouve aussi un singulier besoin d'écrire. Que faire du trop plein quand l'on n'a d'intimité avec personne ? On ne peut tout garder au dedans : cela produit une fermentation trop dangereuse ou du moins trop douloureuse.

Si triste et si terne qu'il soit, le printemps n'est

jamais l'automne. Je le sens à la surabondance de vie qui m'accable.

Chez les heureux, cela s'épanouit en mille songes charmants, en mille rêves de bonheur et d'amour ; mais pour d'autres c'est différent : tout reste au dedans ou se répand en flots de tristesses et de larmes.

16 mai.—Sans doute, on ne doit pas souhaiter une jeunesse toujours joyeuse, pas plus qu'un printemps toujours serein.

Que deviendrions-nous, mon Dieu, si les jours de pluie ne se mêlaient aux jours de soleil ? et dans un ordre supérieur, combien encore plus à plaindre nous serions peut-être si les pleurs ne se mêlaient à nos joies ?

Ah ! je comprends cela, je comprends que la douleur est nécessaire pour féconder la vie. Mais la joie l'est-elle moins ? A quoi servirait la pluie sans les chauds rayons du soleil ? et que peut-on espérer d'une vie toute de tristesse ?

Je pense à cela souvent, trop souvent même. A quoi bon ! Ne faut il pas me résigner à voir tout languir, tout dépérir dans mon âme ?

Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre naturel, n'y a-t-il pas une atmosphère où rien ne vit, où toute flamme s'éteint ?

17 mai.—Chose triste à penser ! La flamme est si belle ! elle éclaire, elle réchauffe, elle nourrit, elle réjouit. Ardente et pure elle tend toujours à s'élever.

Mon Dieu ! ne la laissez pas s'éteindre dans mon âme avant d'avoir brûlé.

20 mai.—D'aussi loin que je me rappelle, je retrouve le même intérieur froid et troublé. J'en ai toujours souffert, mais il y a des peines qui vont s'aggravant.

Oh ! quelle âcre et corrosive tristesse certaines larmes déposent au plus profond du cœur. Quelle pénétrante, quelle dangereuse amertume elles répandent sur la vie entière.

On dit que le danger est partout. Soit. Mais les saines joies du cœur ne sont-elles pas un peu comme les feuilles qui purifient l'air de bien des poisons ?

Au moins cela me paraît ainsi et je redoute l'avenir qui m'attend.

S'il est des douleurs qui fortifient l'âme, qui l'enrichissent, n'en est-il pas d'autres qui la flétrissent et la dessèchent ?

21 mai.—On plaint les malheurs éclatants, on s'intéresse à ce qu'on appelle les grandes douleurs. Oh ! combien les souffrances misérables me sem-

blent plus difficiles à supporter ! Combien surtout l'effet m'en semble plus à craindre sur l'âme ! Le vent et l'orage donnent aux plantes plus de force et de sève, mais qui n'a vu de ces arbres dépouillés, déchiquetés, rongés jusqu'au faîte par les larves ?

Douloureuse image qui m'a fait songer plus d'une fois. Pour peu qu'on s'observe on sent si bien comme les chagrins misérables appauvrissent l'âme, la vulgarisent, la déflorent.

C'est triste, mais c'est vrai.

22 mai.—Qui sait, peut-être n'est-ce vrai qu'autant qu'on souffre mal ? Et si je suis aussi sensible à mes peines est-ce bien parce que je les crois nuisibles à mon âme ?

S'il y a du danger dans la privation de toute sympathie, dans les froissements perpétuels du cœur, dans les ennuis et les dégoûts de tous les instants, il y en a aussi dans les douceurs de la vie — il y en a surtout dans les enivrements du bonheur.

Ceux-là les redouterais-je beaucoup ? Me faudrait-il bien du temps pour m'y résigner ? Oh, qu'on est peu sincère même avec soi-même !

23 mai.—Puis le cœur. . le pauvre cœur si lourd à porter quand il est vide ! Comment l'habituer à jeûner de toute sympathie et de toute joie ? Au premier coup d'œil il semble qu'il suffit

d'un peu de foi et de réflexion pour mépriser les joies qui passent ; mais c'est le contraire. Du moins, j'ai beau faire, je ne puis m'amener à ces austères dédains.

Pourtant, je sais par cœur bien des belles phrases sur la vanité de l'amour et du bonheur, mais n'y a-t-il pas là-dedans beaucoup d'exagération ?

Et quand même tout finirait par se faner, par se flétrir, faut-il mépriser tout ce qui ne dure pas éternellement.

Ni la verdure ni les fleurs ne durent toujours. Cependant qu'elles sont belles et sans elles que la terre serait triste !

29 mai.—Oui, la verdure est belle et enfin voici le printemps sérieusement à l'œuvre. On sent circuler partout la vie fraiche, puissante exubérante.

J'ouvre ma fenêtre dès le matin. J'aime ce soleil éclatant, cet air tiède chargé des senteurs nouvelles, et je voudrais n'avoir rien à faire qu'à regarder verdir, qu'à regarder fleurir, qu'à écouter ces bruits agrestes et charmants.

10 juin.—L'humeur noire que j'avais dans le cœur s'en va. A vrai dire ma tristesse n'est plus qu'une brume légère souvent transpercée de soleil.

Sans doute, rien n'est changé dans ma vie intime, mais dehors tout est si vivant, si lumineux, si beau que le froid et le terne du dedans s'oublient—et l'on trouve du plaisir à se sentir vivre.

15 juin.—Je suis avec charme l'œuvre du printemps.

Qu'est-ce que la sève ? Merveilleuse, ouvrière celle-là ! Si invisible et silencieuse, cependant si vive si active, si ardente. J'avoue qu'elle me fait songer.

Si j'étais une mystique, je verrais dans la sève mystérieuse la gracieuse image de la grâce de Dieu. L'une comme l'autre ne produit-elle pas la plus étonnante variété de feuilles, de fleurs et de fruits ?

Je lis la vie des saints depuis quelques jours. Beau livre qui me fait prendre la résolution de bien souffrir et de bien agir.

Toute position que nous n'avons pas choisie est bonne sans doute, puisque c'est Dieu qui nous y a mis. La foi dit cela, mais....

16 juin.—Pourquoi s'inquiéter, se tourmenter ? nul ne sait ce qui lui convient.

Il y a des fleurs qui s'épanouissent mieux à l'ombre qu'au soleil, d'autres vivent parmi les

rochers qui mourraient dans la mousse, et le beau nénuphar qui périt dans les jardins s'élève blanc et parfumé au dessus de la vase et des eaux mortes.

26 juin.—Journée belle au dehors, mais bien triste au dedans.

Je lisais tout à l'heure, que dans les forêts des tropiques où le danger est partout, rien n'exerce si terriblement le courage que la piqûre des insectes.

Ne pourrait-on pas en dire autant de la vie et de ces petits chagrins, qui, à force de se renouveler deviennent de véritables tourments, et causent d'insupportables angoisses.

De même, qu'est-ce qui fait une vie heureuse ? Un grand succès ? quelque bonheur éclatant ? Il me semble que c'est bien plutôt la multitude des petits bonheurs, et si j'avais été consultée j'aurais pris pour ma part les doux contentements, les humbles joies de chaque jour qui sont à la vie ce que l'herbe est à la terre. La belle herbe si aimable avec ses faibles parfums et ses douces petites fleurs !

27 juin.—Mais il y a des vies dont il semble que Dieu a dit, comme de la terre aux premiers jours : que l'aride paraisse. Et celles là ne sont elles pas tristes entre toutes ?

Comment supporter cette pesante, cette horrible monotonie? Comment s'habituer à la privation de tout ce qui fait l'intérêt, la douceur et le charme de l'existence? Mais à quoi bon s'affaiblir dans ces considérations? La raison dit qu'il faut accepter la réalité. Oui, il faut l'accepter, il faut recommencer sans cesse la lutte pénible et stérile, sans rien de ce qui excite l'ardeur du combat, sans rien de cette noble joie qu'on sent dans son âme quand on s'est vaincu soi-même. Et quoi d'étonnant? Le refoulement de tout ce qui en nous appelle la joie, la vie, la paix, l'amour, la beauté, est-ce une lutte? Pourtant voilà ce qui, pour moi, s'appelle *accepter la réalité.*

28 juin.—Mon Dieu, que je ne souffre pas inutilement.

Voilà une prière que je fais fréquemment. Oh que je me sens triste! Malgré moi je pleure souvent. Mais je sens que ces pleurs ne valent rien.

O larmes de ceux qui ont lutté et souffert, larmes du soldat vainqueur ou vaincu, larmes sacrées, larmes bénies qui fécondez la vie, ceux-là ne vous connaîtront jamais qui n'ont rien à faire qu'à végéter.

29 juin.—*Rien à faire.* Je regrette cette parole et toutes les amères pensées où je m'empêtre souvent.

L'*Imitation* dit : C'est faire beaucoup que d'aimer beaucoup. C'est faire beaucoup que de faire bien ce que l'on fait.

Il y a dans cette parole la condamnation de bien des rêves et des regrets.

Qu'importe à nous-mêmes et aux autres, l'éclat de nos œuvres ?

Se trouver mal placée, mal partagée, n'est-ce pas dire à Dieu : Je sais mieux que vous ce qui me convient. Grande audace, ma pauvre Valérie.

30 juin.—Il est des libertés que Dieu permet. Le plus aimable, le plus tendre des pères ne s'offense pas quand son enfant, trouvant la soumission trop difficile, se jette entre ses bras et lui crie : Mon père. J'aime cette pensée qui me rappelle un souvenir de lumière et de joie.

Un jour du mois de mars dernier, malgré le plus mauvais temps du monde, je m'étais rendue de bonne heure à la messe, parce que j'avais plein le cœur de tristesse et d'âcreté. Je m'en revenais en songeant amèrement à tout ce que j'avais souffert et à tout ce que je souffrirais encore, et le dégoût de la vie s'augmentait de la révolte contre Dieu dans mon âme.

Mais sur cette triste pente, je m'arrêtai tout-à-coup, saisie d'un sentiment involontaire de respect et de crainte ; je ne sais quoi de doux et d'ardent

coula à travers mon cœur et me fit crier à Dieu : Mon Père, mon Père.

Parole puissante qui fondit à l'instant tout ce que la tristesse avait amassé de froideurs et de défiances. Je pleurai longtemps, mais humblement, tendrement, comme on ferait dans les bras d'un père adoré contre lequel on aurait follement nourri bien des ressentiments, et qui loin de s'indigner des colères et des reproches les fondrait en regrets et en amour dans le plus étroit et le plus délicieux embrassement.

Puis, quand je fus dans ma chambre, ouvrant l'Evangile j'y lus : Parce que vous êtes enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son fils qui crie : Mon Père, mon Père.

Oh, que les troubles, que les défiances étaient loin ! Je restai plusieurs jours avec ce sentiment de soumission si profond et si tendre, et le souvenir m'en est resté—pour ma confusion peut-être—car je vais encore bien près du découragement et du murmure.

2 juillet.—Il me semble que ce qui perd la plupart de nous ce n'est pas le plaisir, mais le mauvais usage des peines. La nature répugne si invinciblement à la souffrance. C'est un feu que la passion du bonheur, un feu étrange qui s'attise surtout de toutes les souffrements, de toutes les douleurs.

5 juillet.—Quand je regarde dans mon cœur, j'y trouve bien des sentiments qui m'inquiétent et m'humilient. Rien d'étonnant. Un arbre creux n'est-il pas toujours habité par de vils insectes qui dévorent sa sève ?

7 juillet.—Comment se défendre de l'ennui ? Le cœur vide s'en remplit et rien n'est si difficile à porter. On ne s'habitue pas à se passer d'amour et ce qui m'en a été donné me rappelle l'eau qu'on distribue à ceux qui traversent le grand désert : eau si insipide et si rare et qui ne fait qu'irriter la terrible soif.

8 juillet.—Il me faudrait la piété, cette *vie des femmes*, comme disait une âme tendre. Quoiqu'ils aient à souffrir d'ailleurs, ceux-là sont les heureux dont un sentiment puissant remplit le cœur. Mais ce sentiment où le trouver, sur la terre ? Que de foyers d'où l'amour est absent ! Combien qui sont unis par le sang sans l'être par le cœur ? Parfois j'incline à croire qu'une grande affection est l'une des raretés de ce monde. Comment donc ee flatter de l'avoir jamais ? Mais aussi comment se contenter d'un sentiment sans élevation, sans profondeur, sans charmes.

Il est clair que beaucoup s'en contentent. Serait-ce donc un tort d'avoir le cœur difficile ? On a l'air d'en juger ainsi, mais il me semble que c'est plutôt un malheur. Je sais que d'après quelques-uns, une disposition de ce genre annonce souvent

de l'élévation. Est-ce vrai ? Ce qui est sûr, c'est que sur la terre, les grandes aîles sont parfois un empêchement, et l'oiseau le plus puissant au vol, (*) celui qui trouve le calme par-dessus la région des orages et des tempêtes, périt souvent misérablement parce que pour s'enlever, il lui faut beaucoup de vent ou un endroit élevé.

10 juillet.—Restée longtemps à regarder la mer. On dit que le cœur chrétien devrait être comme la mer, au fond toujours calme si troublée qu'elle soit à la surface. Pour moi le calme est à la surface et le trouble est au fond.

15 septembre.—Je n'ouvre pas souvent mon cahier. Qu'y mettrais-je Mes jours se ressemblent comme des grains de poussière, et je n'ose pas souvent regarder dans mon cœur. Plus la vie est triste et monotone, plus les troubles du cœur y sont dangereux : le vent brûlant, redoutable toujours, ne l'est jamais autant que lorsqu'il soulève les sables arides du désert.

27 septembre.—Il y a des excès de sensibilité que la raison réprouve sévèrement, mais la fâcheuse n'est pas toujours écoutée. La modération répugne tant—du moins à certains moments.

J'envie les gens fortement occupés, ceux que l'action arrache à eux-mêmes. De combien de tristesses ne sont-ils pas préservés ?

(*) La frégate.

Lorsqu'on surabonde de force et de vie, il est dur de n'avoir rien à faire qui prenne l'esprit ni le cœur. Et quand on souffre autant de la réalité, comment ne pas se laisser entrainer souvent dans le beau pays des songes ? Je sais que ce n'est pas sage. On revient toujours plus faible et troublée de ces beaux voyages. Mais on échappe à l'ennui comme on peut. D'ailleurs, parce qu'on a toujours marché dans une route aride, s'en suit-il qu'il n'y a pas de doux sentiers....de doux sentiers verts et sombres où l'on a de la fraicheur et du soleil ?

Faut-il nécessairement que l'avenir ressemble au passé ?

(Quatre ans d'intervalle.)

20 août.—Feuilleté par hasard mes cahiers de jeune fille.

Voilà longtemps que j'écrivais ces lignes. Depuis ma vie a bien changé et..je commence à croire que l'avenir pourrait bien ressembler au passé.

Triste pensée ! mais à quoi servent les illusions ? Pourquoi toujours les garder ? toujours les nourrir ? Et combien les plus chères sont à jamais fanées, décolorées ! Je le sens encore plus ici qu'ailleurs, il semble. Tout m'y rappelle si vive-

ment les pensées qui m'occupaient alors. *Alors* et *maintenant*. Deux mots bien différents parfois.

Mais que le souvenir est puissant ! et quelle tıistesse m'a laissée la route de J.. ! Belle route pourtant ! si sauvage et si charmante !

Quand j'y passai le jour de mon mariage, je me souviens que j'en fus ravie. Alors je croyais aller à la paix, à la vie, à l'amour.

Les illusions sont mortes, mais le charme de ce voyage peut-il s'oublier ? Oh, que tout me semblait beau ! que je lui étais reconnaissante de ses tendres paroles, de sa vive gaieté, de ses aimables soins ! Comme il me semblait que j'allais l'aimer ! Par moments, je ne sais quoi d'ardent éclatait dans mon cœur : *O mer, ô soleil,* ô rose, aurais-je volontiers chanté.

En repassant-là hier, cachée dans le fond de ma voiture, j'ai pleuré. Mon Dieu, adoucissez mes regrets. Faites-moi comprendre que vous n'avez pas fait pour la terre, le ravissement d'admirer et d'aimer.

22 août.—Quoi ! ne saurait-on accepter la vie telle qu'elle est. Ne saurait-on s'aider de sa raison ni de sa foi. La foi. Mon Dieu ! elle est bien peu de chose, quand elle ne pénètre pas la vie même. Voilà la plus belle partie de ma jeunesse écoulée —oui, écoulée à jamais.—Qu'en ai-je fait ? Cette

forte et généreuse sève du printemps, à quoi m'a-t-elle servi ? Sinon à nourrir ce qui est déjà mort ou ce qui devrait l'être.

25 août.—Je pense à cela souvent, sérieusement, et je voudrais un peu de courage ! On n'appauvrit pas un arbre en arrachant ses feuilles flétries, ni en retranchant ses branches inutiles. Au contraire, ceux qui cultivent les plantes savent comme on les affaiblit en laissant la sève se consumer inutilement. Et ceux qui cultivent les âmes, que ne savent-ils pas ? Qui peut dire jusqu'à quel point on se débilite dans les vains espoirs et dans les vains regrets ?

4 septembre.—Oh ! que de peines, que de fautes on s'épargnerait si l'on restait toujours dans le vrai, si l'on voulait comprendre qu'on n'est pas sur la terre pour être heureux.

Mais cette vérité est dure à entendre et la raison n'y sert pas à grand chose.

Non, ce n'est pas avec des raisonnements qu'on calmera jamais l'impétueuse, la brûlante passion du bonheur. Autant vaudrait essayer d'éteindre un volcan avec des morceaux de glace ou d'arrêter un torrent avec quelques branches.

Mais si la raison (la mienne du moins) est impuissante, la foi peut tout. C'est elle qui répétant sans cesse que la vie n'est pas la vie m'a sauvée de la tristesse désespérée.

Chose étrange peut-être, toutes mes peines ensemble ne m'ont pas dégoutée de la vie comme ce que je pourrais appeler mes joie. Pauvres joies ! pauvres fleurs si attendues, si cultivées, mais restées si faibles, si chétives et qui n'ont déjà plus ni éclat, ni parfum. N'en est-il pas de certaines existences comme de ces sols stériles où rien ne croîtra jamais ?

5 septembre.—On peut toujours ce qu'on doit. Donc, je puis me résigner.

D'ailleurs, tout charme s'efface bientôt, parait-il. Entre fleurs avortées et fleurs flétries, la différence est-elle si grande ?

6 septembre.—Il est des dégoûts salutaires — des dégoûts qui élèvent l'âme plus que tous les enchantements, que toutes les ivresses. Je le sais, mais je ne sais pas supporter cette misère qui s'engendre de l'absence de tout sentiment vif : misère très réelle et profonde, et qui va croissant. L'habitude qui peut tant de choses ne peut rien en cela.

Si désillusionnée que l'on soit, le besoin d'aimer reste le même au fond du cœur. L'amertume de la tristesse le prouve, comme l'âcreté de la fumée prouve la présence du feu.

15 septembre.—Grand vent depuis deux jours.

Souvent, je vois de pauvres oiseaux saisis, emportés par la tempête.

Mon Dieu, que deviendrais-je sans la prière, la prière qui calme, qui fortifie.

Oui, mais il faut prier avec un cœur sincère, et ne pas entretenir ce qui en nous aime le trouble, l'agitation, l'écume.

17 septembre.—L'inexprimable tristesse de la vie ne vient-elle pas du terne qui en fait le fond. La douleur passe mais le terne demeure. Et le cœur a des exigences si impérieuses, un si terrible besoin de vie et de bonheur. Sans doute, on sait quelle effroyable disproportion il y aura toujours entre nos désirs et ce que la chétive réalité peut donner. Cependant la seule apparence d'une joie vive nous séduit, et l'on reste un peu comme les enfants qui s'imaginent qu'en montant sur une montagne, ils toucheraient le ciel avec la main.

18 septembre.— Souffrir patiemment dissipe bien des fantômes. Il faut donc tâcher de bien souffrir. Puisque le cœur est le grand coupable, n'est-il pas juste qu'il soit aussi le grand pénitent ?

20 octobre.—N'est-ce pas une chose singulière comme des paroles qu'on a entendues toute la vie, nous touchent à certains moments.

Ce matin j'assistais à la messe et hélas, j'était

bien loin, quand le *sursum corda* a frappé mon oreille distraite. J'en ai ressenti une émotion profonde, un ébranlement puissant et délicieux.

Mais la *couleuvre voleuse*, comme disent les Indoux, a bien fait son œuvre et, à part ces moments où la grâce nous soulève, l'amour de Dieu nous répugne.

Ce n'est pas, dit l'*Imitation*, ce n'est pas sans beaucoup de peines et de combats qu'on parvient à mettre en Dieu seul ses affections.

31 octobre.—Un bon prêtre m'a dit : Vous n'avez plus d'illusions, cultivez l'espérance.

Parole que j'aime. Mais qui donc songe au ciel ? Il semble que ce qui n'est pas fugitif, périssable et borné, n'est pas digne de nos pensées.

Pourtant, ce soir, à genoux dans l'ombre de l'église, je pensais à la fête de demain, je pensais à cette tendre et puissante fidélité de Dieu qui nous a promis une part de son propre bonheur, et un sentiment d'inexprimable douceur me faisait pleurer.

" La clef du ciel, c'est la prière
Et Dieu l'a mise dans ma main. "

1er novembre.—L'espérance a des clartés magnifiques, elle a aussi des ombres bien profondes, mais ces ombres sont pleines de charmes. Cet invincible

besoin de bonheur, Dieu ne l'a pas mis en nous pour notre tourment. Il entend le satisfaire. Beau rêve de l'amour immortel et sans bornes ! il n'y a pas de folie à vous nourrir dans mon cœur. Au contraire, c'est un devoir sacré.

Ah ! si l'espérance tenait sa place dans notre âme, est-ce que la vie, au lieu de s'assombrir, n'irait pas s'embellissant, s'illuminant, comme les chemins verdissants et réjouissants du printemps.

Qui ne sait ce que l'illusion fait de la vie à certains moments, et l'illusion qu'est-elle ? Sinon l'ombre, la seule ombre de l'espérance.

31 décembre, 11½ heures.—Je ne sais pourquoi je veille encore. J'ai cette fantaisie d'entendre sonner minuit, ou plutôt quelque chose de solennel m'obsède et ce bruit du vent qui fait tourbillonner la neige n'est pas distrayant.

Voilà l'année qui finit, qui s'en va disparaître comme les autres si loin, si à jamais hors d'atteinte.

Cette terrible rapidité avec laquelle on se sent emporter fait songer, car dans la voie où nous passons nul ne repassera jamais.

Grave pensée ! et qui n'est pas sans tristesse pour ceux mêmes qui ont toujours marché dans le sable et les ronces. La jeunesse a le pas si élastique, si léger. Malgré tout, on l'aime, on voudrait la retenir.

Hé mon Dieu ! que ne voudrait-on pas ? Comme volontiers souvent on se remettrait à la poursuite des chimères ! Et avec quelle étrange peine on commence à réaliser soi-même l'incroyable brièveté des années !

Mon Dieu ! délivrez-moi de la folie des regrets et des rêves. Faites-moi comprendre la gravité de la vie. Qu'importe qu'il me manque un peu plus qu'aux autres ; aux plus favorisés il manque encore bien des choses, et sur la terre chacun connaît la tristesse profonde de l'impuissante aspiration.

Jamais nous n'aimerons comme nous aurions besoin d'aimer ; jamais nous ne serons aimés comme nous aurions besoin de l'être. La réalité n'est pas le roman, et l'important dans la vie, c'est de se résigner à l'insuffisant, au vide, au froid, au terne.

Mais s'y résigner, est-ce s'en contenter ? Non, Dieu ne veut pas cela, et s'il a frappé de néant nos bonheurs et nos tendresses, c'est pour nous faire mériter l'amour jusqu'à l'adoration, la joie jusqu'à l'extase.

Oh, que nous devrions bénir nos intimes tristesses ! La souffrance disait un saint, la souffrance est la fleur des biens que nous attendons.

LAURE CONAN.

LE COMTE DE CHAMBORD.

LA mort d'Henri V donne tort à de nombreuses prédictions et brise de chères espérances. La France n'aura pas son Roi. Cela prouve une fois de plus que les voies de Dieu ne sont pas nos voies et que ses pensées ne sont pas nos pensées. Pour l'exécution de ses mystérieux desseins, il ne consulte pas les désirs des hommes ; quand il a besoin d'un instrument de sa miséricorde ou de sa justice il le choisit où il veut et ne l'appelle que lorsqu'il veut. Toutes nos prévisions, tous nos petits calculs sont trompeurs.

Voilà la vérité que nous tenons à proclamer tout d'abord. Mais, de grâce, quelles que soient vos opinions et vos préférences politiques, n'insultez pas aux espérances déçues. Ne blâmez pas ces milliers de cœurs français qui pleurent aujourd'hui sur la tombe du dernier représentant de la branche aînée des Bourbons, et laissez-nous, nous fils de France, partager leur douleur.

Oui, la France peut gémir, car dans le comte de Chambord elle a perdu un grand homme, un grand chrétien, un grand prince. L'Eglise a ressenti son malheur et s'est affligée en apprenant que le cœur du petit-fils de saint Louis avait cessé de battre :

Tous ceux qui, dans notre mère-patrie, sont restés fidèles aux traditions monarchiques regardent cette mort comme un châtiment ou une terrible épreuve. Ils soupiraient depuis si longtemps après le jour où le roi, revenant au milieu de son peuple, travaillerait à sa pacification et à son bonheur ! Ils attendaient de lui de si grandes choses ! Tant d'œuvres nationales naîtraient et grandiraient à l'ombre de son drapeau pour le bien du pays et pour l'honneur de Dieu ! Ce vieux drapeau avait-il toujours été sans tache ? Nous sommes loin de le prétendre, mais convenez-en, il portait dans ses plis des siècles de gloire et de vertus. Un canadien peut-il oublier qn'il fut le premier étendard planté sur notre sol à côté de la croix ?

Le Roi !. . Vienne le Roi, tel était le cri de plusieurs millions de Français. Le peuple, le bon peuple priait, allant de pèlerinage en pèlérinage, et se disant que le ciel ne pouvait rester sourd à ses supplications ardentes. Chaque année, quand venait la fête de l'illustre proscrit, les royalistes réunis dans quelque ville de la Bretagne, ou du midi de la Vendée exprimaient hautement sous les

yeux de la République leurs espérances et leurs vœux. Qui osera leur reprocher de s'être plaint au milieu de leurs souffrances et de leurs larmes ? Persécutés sans cesse dans leurs convictions, dans leurs croyances, dans tout ce qu'ils avaient de plus sacré et de plus cher, aurait-on voulu qu'ils se condamnassent à un perpétuel silence ? Un homme leur apparaissait comme le plus sûr salut de leur patrie : c'était le Roi ; ils l'appelaient. Ils avaient foi en sa mission et reposaient en lui leur confiance. Qui pourrait leur en faire un crime ?

On connaît le testament politique de Berryer : " O Monseigneur, ô mon Roi ! On m'a dit que je touche à ma dernière heure. Je meurs avec la douleur de n'avoir pas vu le triomphe de vos droits héréditaires, consacrant l'établissement et le développement des libertés dont notre patrie a besoin. Je porte ces vœux au ciel pour Votre Majesté, pour Sa Majesté la Reine, pour notre chère France.... Adieu, Sire, que Dieu vous protège et sauve la France ! "

Ces paroles étaient écrites en 1868. Depuis lors que d'événements néfastes ont justifié l'amour du peuple pour le comte de Chambord ! La défaite et l'humiliation de Sedan, les horreurs de la Commune, la guerre déclarée ouvertement, dans la presse et dans les lois, à la famille, à la magistrature, à la liberté de l'enseignement, au clergé, aux ordres religieux, au Christ lui-même dont on a

enlevé l'image des écoles, n'en était-ce pas assez pour donner à la France le droit d'appeler un libérateur ?

Ah ! si, dans ces jours de tourments et d'angoisses, tous les partis politiques avaient imposé silence à leurs rancunes personnelles ; si, en présence de la patrie déchirée, renonçant à leurs prétentions ambitieuses, ils avaient tendu les bras à l'exilé de Frohsdorf, quel sublime et consolant spectacle aurait alors été donné à l'Europe et au monde ! Sur les autels de la vieille cathédrale de Reims où Clovis reçut le baptême, le Roi aurait juré à Dieu et à l'Eglise amour et fidélité. Son front, avant de ceindre la couronne aurait été consacré par l'huile sainte ; le cantique d'allégresse aurait retenti sous les voûtes du temple ; puis à l'heure de l'enthousiasme patriotique aurait succédé l'heure de l'action, et l'on aurait vu se fonder " un gouvernement vraiment national ayant le droit pour base, l'honnêteté pour moyen, la grandeur morale pour but ". Tout pour la France, par la France et avec la France disait Henri ! Voulez-vous connaître son programme ? Le voici : " Un pouvoir fondé sur l'hérédité monarchique, respecté dans son principe et dans son action, sans faiblesse comme sans arbitraire ; le gouvernement représentatif dans sa puissante vitalité ; les dépenses publiques sérieusement contrôlées ; le règne des lois ; le libre accès de chacun aux emplois et aux honneurs ; la liberté religieuse et les libertés

civiles consacrées et hors d'atteinte ; l'administration intérieure dégagée des entraves d'une centralisation excessive ; la propriété foncière rendue à la vie et à l'indépendance par la diminution des charges qui pèsent sur elle ; l'agriculture, le commerce et l'industrie constamment encouragés ; et au-dessus de tout cela, une grande chose : l'honnêteté ! l'honnêteté qui n'est pas moins une obligation dans la vie publique que dans la vie privée ! l'honnêteté qui fait la valeur morale des Etats comme des particuliers ! "

Dans l'éducation de l'enfance et de la jeunesse, le comte de Chambord voyait " l'un des plus sûrs moyens de remédier aux maux présents de la France et de lui préparer un meilleur avenir." Aussi, voulait-il en faire l'objet incessant de sa sollicitude : " De nombreuses et graves atteintes, disait-il, ont été portées à la loi de 1850. Il faut protéger intrépidement ce qui en reste, revendiquer avec une persévérante énergie ce qui nous a été enlevé, et réclamer hautement l'exécution fidèle de la loi dans toutes ses dispositions. Surtout, préservons les classes populaires du joug tyrannique et de l'odieuse servitude de l'enseignement obligatoire qui achèverait de ruiner l'autorité paternelle et d'effacer les dernières traces du respect dans la famille et dans l'Etat. "

Touchant les rapports de l'Eglise et de la société

civile, il avait des idées qu'on dirait être l'énoncé fidèle d'une thèse de théologie ou de droit canon : " Pleine liberté de l'Eglise dans les choses spirituelles, indépendance souveraine de l'Etat dans les choses temporelles, parfait accord de l'un et de l'autre dans les questions mixtes, tels sont les principes qui, au sein des sociétés chrétiennes, doivent, aujourd'hui plus que jamais, régler les rapports des deux puissances pour le bien de la religion et le bonheur des peuples. "

Nous ne pouvons parcourir ici tous les points de la politique du prince défunt, mais le peu que nous en avons dit doit suffire, il nous semble, pour la faire admirer.

Quelle grandeur de vue ! quelle sûreté de doctrine ! quel esprit chrétien ! quel magnanime désintéressement ! Oui, certes, il était beau le rêve de la France catholique et royaliste. Il était trop beau et ne devait pas s'accomplir...le Roi est mort !

Il est mort loin de sa patrie, et reposera loin d'elle auprès de son noble aïeul Charles X.

Plus tard, la France entière—fasse le ciel que ce ne soit pas après des jours d'expiation et de deuil—élèvera sans doute un monument à l'illustre et infortuné fils de la Maison de Bourbon. Ce

sera tout à la fois un monument d'admiration et de profond regret. Mais sous le marbre funéraire orné des fleurs de lys, il n'y aura rien de ce qui fut Henri V.

L'ange du Seigneur apparaissant un jour au prophète Daniel l'appela " homme de désirs ", *vir desideriorum.* Ce mot nous paraît convenir parfaitement au comte de Chambord et résumer sa vie. Toujours, en effet, il a désiré ardemment se dévouer, se sacrifier, servir et faire triompher toutes les causes nobles et saintes. Ses désirs hélas ! il ne lui a pas été permis de les réaliser ici bas ; il les a emportés avec lui aux pieds de l'Eternel. Là-haut, nous en avons l'espoir, l'exilé de la France se fera son intercesseur.

Ah ! lorsque le 29 septembre 1820, le canon des Invalides annonçait à Paris la naissance du duc de Bordeaux ; lorsque Louis XVIII tenant son petit-neveu dans ses bras, disait à la foule immense qui se pressait devant les Tuileries : " Cet enfant sera un jour votre père," qui eût pu prévoir les événements dont nous avons été les témoins ? " Jeune enfant, écrivait alors Chateaubriand dans le *Journal des Débats*, objet de tant d'amour et de vœux, vous nous apparaissez dans nos orages politiques, comme l'étoile apparaît en dernier signe d'espérance au matelot battu par la tempête. " Et la poésie tressaillant de bonheur,

trouvait pour chanter le berceau de *Dieudonné* des accents inspirés comme le grand siècle de Louis XIV n'en avait pas entendu :

Il est né, l'enfant du miracle,
Héritier du sang d'un martyr !
Il est né d'un tardif oracle,
Il est né d'un dernier soupir !
Aux accents du bronze qui tonne
La France s'éveille, et s'étonne
Du fruit que la mort a porté !
Jeux du sort, merveilles divines !
Ainsi fleurit sur des ruines
Un lis que l'orage a planté.

Sacré berceau, frêle espérance
Qu'une mère tient dans ses bras,
Déjà tu rassures la France :
Les miracles ne trompent pas !
Confiante dans son délire,
A ce berceau déjà ma lyre
Ouvre un avenir triomphant,
Et comme ces rois de l'Aurore
Un instinct que mon âme ignore
Me fait adorer un enfant !

Et en même temps que Lamartine, Victor

Hugo, écho de la nation entière entonnait l'hymne de l'allégresse et de l'action de grâces :

O joie ! ô triomphe ! ô mystère !
Il est né l'enfant glorieux,
L'ange que promit à la terre
Un martyr partant pour les cieux
L'avenir voilé se révèle.
Salut à la flamme nouvelle
Qui rallume l'ancien flambeau !
Honneur à ta première aurore,
O jeune lis qui vient d'éclore,
Tendre fleur qui sors d'un tombeau !

O toi, de ma pitié profonde
Reçois l'hommage solennel,
Humble objet des regards du monde
Privé du regard paternel !
Puisses-tu, né dans la souffrance,
Et de ta mère et de la France
Consoler la longue douleur.
Que le bras divin t'environne,
Et puisse, ô Bourbon, la couronne
Pour toi ne pas être un malheur !
Oui, souris, orphelin, aux larmes de ta mère.
Ecarte, en te jouant, ce crêpe funéraire
Qui voile ton berceau des douleurs du cercueil ;
Chasse le noir passé qui nous attriste encore,
Sois à nos yeux comme une aurore ;
Rends le jour et la joie à notre ciel en deuil !

Impénétrables vues de la Providence ! Le " lis " devait être de bonne heure tourmenté par l'orage, " l'enfant glorieux " ne devait jamais monter sur le trône de ses pères. Il n'avait pas dix ans lorsqu'il commença à connaître les tristesses de l'exil, de l'exil où il devait mourir !

Sa vie reste pour nous un mystère. Dans ce martyre continu d'un grand cœur impuissant à accomplir le bien qu'il rêvait, dans ce dévouement sublime resté inefficace, dans ces nobles sentiments incompris par un grand nombre, est un problème dont l'avenir nous donnera peut-être la solution. En attendant, il faut adorer sans les comprendre les décrets de Dieu.

Henri V n'a pas régné, mais il laisse une mémoire sans tache. Ses ennemis eux-mêmes lui rendront ce témoignage : son âme est restée grande toujours, elle n'a connu ni haine, ni bassesse. Il a pu mourir sans avoir à rétracter une seule parole, sans avoir à répudier un seul de ses actes. L'histoire le montrera aux générations futures le front brillant de la triple auréole de la vertu, de la majesté et du malheur. L'histoire dira que si la France n'a pas voulu de lui, lui n'a jamais cessé d'aimer la France. Recueillons ici quelques-unes de ses admirables paroles :

" Quoique forcé de vivre loin de ma patrie, je ne puis jamais rester étranger ou indifférent aux maux qu'elle endure.

" Tous ceux qui me connaissent savent qu'il n'y a dans mon cœur et qu'il n'est jamais sorti de ma bouche que des vœux pour le bonheur de la France.

" Ma plus grande consolation sur la terre étrangère est de m'occuper de tout ce qui peut contribuer au bonheur, à la gloire et à la prospérité de la France.

" Vous savez combien j'aime la France. Je ne me console de vivre loin d'elle que dans l'attente du jour qui me rouvrira ses portes et où je pourrai me consacrer tout entier à son bonheur.

" Mon vœu le plus ardent est de m'éclairer, afin d'être plus en état de travailler un jour efficacement, si la Providence m'y appelle au bonheur et à la gloire de la France.

" Je n'ai qu'une pensée, une intention, une volonté : c'est de servir la France et de me dévouer tout entier à son bonheur.

" Si, dans les épreuves que mon pays peut encore avoir à traverser, la Providence m'appelle un jour à le servir, n'en doutez pas, vous me verrez paraître résolument au milieu de vous pour nous sauver ou périr ensemble.

" Puisse-t-il venir ce jour si longtemps attendu où je pourrai enfin servir mon pays ! Dieu sait

avec quel bonheur je donnerais ma vie pour le sauver ! " (1)

On le voit, la France fut l'objet continuel des pensées et de la tendre affection du comte de Chambord. Elle le fut quand il était plein de force et d'espoir, elle le fut encore lorsque le mal le cloua sur un lit de douleur ; elle le fut jusqu'à son dernier soupir, car au moment suprême, le nom de la France est l'un de ceux que ses lèvres mourantes ont prononcées.

Et maintenant tout est-il donc fini ? Non, non : la France a perdu Henri V, mais le Christ lui reste, et le Christ aime toujours ses Francs ; il ne les laissera pas périr. En lisant hier les journaux catholiques de Paris, il nous semblait entendre la voix de tout un peuple en deuil et nous constations que l'espérance est toujours vivante au fond de son âme. Cette espérance ne sera pas confondue. Le tombeau du comte de Chambord est celui d'un grand prince, mais non le tombeau de la monarchie.

Il est aujourd'hui un autre roi, héritier légitime de la couronne : le comte de Paris. Henri expirant l'a pressé sur son cœur, tous les regards sont fixés sur lui : attendons.

---

(1) Extraits de la correspondance du comte de Chambord, de 1841 à 1879.

Puisse-t-il, à son tour en se présentant à ses sujets, leur tenir le noble langage de celui dont il vient de recueillir l'héritage les droits et le drapeau :

" Pour que la France soit sauvée, il faut que Dieu y rentre en maître, pour que j'y puisse régner en Roi.

" J'ai la vieille épée de la France dans la main, et dans la poitrine, ce cœur de Roi et de Père qui n'a point de parti. Je ne suis point un parti, et je ne veux pas revenir pour régner par un parti. Je n'ai ni injure à venger, ni ennemis à écarter, ni fortune à refaire, sauf celle de la France, et je puis choisir partout les ouvriers qui voudront loyalement s'associer à ce grand ouvrage." (1)

Quelles sont les destinées du comte de Paris ? Nul ne le peut dire, mais nous répéterons en terminant le mot sublime d'Henri V :

" La parole est à la France, et l'heure à Dieu."

LOUIS DES LYS.

Québec, 12 septembre 1883.

---

(1) Lettre du comte de Chambord à un membre de l'Assemblée nationale, mai 1871.

CHRONIQUE.

—

DÉJA la saison des eaux est terminée, déjà les vacances sont finies ! Il a passé comme un éclair cet été si désiré, et nous avons dû nous arracher à la nature enchanteresse où nous avions mis une si large part de notre âme. Adieu, grève solitaire où le flot murmurant venait bercer nos rêveries ; adieu vastes horizons où le regard se perdait à suivre le vol incertain de l'oiseau voyageur, adieu fraîcheur des bois et parfum des prés, bruits agrestes et voix aériennes. Il faut encore une fois se déprendre de vos enivrantes délices pour retourner à la tâche habituelle, au labeur quotidien.



Que la campagne est belle aux jours d'été ! La vie s'y déploie de toutes parts avec une puissance et une expansion merveilleuses. Elle se manifeste dans l'épanouissement des fleurs, dans la germination et la fructification des semences et des arbres,

dans les frêles éclosions des nids. La terre fermente, frémit et se dilate sous les chauds rayons qui la vivifient. Les milliers d'insectes aîlés que chaque jour voit naître et mourir, remplissent les airs de leurs rumeurs indécises. Toute la création semble enveloppée de lumière et d'harmonie. Il se dégage de la nature vivante ou inanimée dont l'œuvre mystérieuse s'accomplit sous nos yeux, je ne sais quelle impression de calme majestueux, de sérénité glorieuse, et en même temps d'activité puissante. L'âme s'élève et s'emplit d'un sentiment de quiétude, de recueillement, d'admiration silencieuse dont rien ne saurait rendre le charme profond.

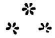
Hélas ! Et toutes ces beautés se flétrissent, toute cette lumière pâlit, toutes ces harmonies s'évanouissent, toute cette vie surabondante touche au terme fatal. Sans doute il y aura renaissance et renouvellement, car la nature est immortelle. Mais nos impressions ont-elles le même privilége. L'an prochain, la solitude des champs aura-t-elle pour nous les même attraits ? Les couchers de soleil nous plongeront-ils dans le même ravissement ? Les flots nous parleront-ils le même langage ? Ce jeu de lumière sur le flanc lointain des Laurentides, le reverrons-nous jamais comme nous l'avons vu un soir, et si nous le revoyons, produira-t-il en nous la même impression intime, nous donnera-t-il les mêmes émotions enthousiastes ? Qui peut se promettre de retrou

ver dans l'avenir ses joies et ses ivresses passées ; qui peut être assuré de revoir sous le même jour et dans le même éclat les objets et les lieux qui ont une fois remué l'âme et fait battre le cœur ? Ils sont bien profondément vrais ces vers de Victor Hugo.

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés !

Dieu nous prête un moment les prés et les fontaines,
Les grands bois frissonnants, les rocs profonds et sourds,
Et les cieux azurés et les lacs et les plaines,
Pour y mettre nos cœurs, nos rêves, nos amours !

Puis il nous les retire. Il souffle notre flamme.
Il plonge dans la nuit l'antre où nous rayonnons,
Et dit à la vallée, où s'imprima notre âme,
D'effacer notre trace et d'oublier nos noms.



Mais je m'aperçois que je sors du *genre chronique*. Je disais donc que les vacances sont finies. Elles sont finies pour tout le monde, car maintenant tout le monde prend plus ou moins des vacances. Les élèves des couvents et des colléges achèvent d'essuyer leurs dernières larmes avant de se remettre sérieusement à l'œuvre. Les avocats secouent la poussière de leurs dossiers, et se préparent à

dépenser dans l'atmosphère lourde du palais les trésors pulmonaires que le *salin* leur a donnés. Les hommes politiques convoquent des assemblées immenses pour se dire des choses aimables *coram populo.* Les journalistes, remis des fatigues de leur excursion triomphale, font gémir la presse avec une ardeur nouvelle, pour prouver qu'ils sont dignes des ovations qu'on leur a faites. La halte est terminée, la trêve est expirée. Partout c'est le travail et la lutte qui recommencent.

*
* *

Après avoir fait dans leur monastère des travaux considérables pour satisfaire aux plus rigoureuses exigences de l'hygiène, les religeuses Ursulines de Québec ont obtenu de Mgr l'Archevêque la permission d'ouvrir les portes du cloître aux parents des élèves, et aux bienfaiteurs de la mission de Stanstead. Plusieurs centaines de personnes ont profité de cette occasion unique pour aller visiter l'une des plus anciennes institutions de notre pays. " Le cloître des religieuses," dit un correspondant de *La Vérité,* " leur a révélé les " saintes austérités et les pures jouissances de la " vie monastique, et les souvenirs de madame de " la Peltrie, de la Vénérable Marie de l'Incarna- " tion, et de sa compagne Marie Savonnières de " la Troche de Saint-Joseph, de Marie Magdeleine " de Repentigny et de plusieurs personnages his- " toriques, les ont vivement impressionnées.

" L'histoire du monastère des Ursulines est, en
" résumé, l'histoire de la colonie fondée sur les
" rives du St-Laurent par les rois très-chrétiens.
" Une visite même rapide du vieux monastère, de
" la chapelle, des oratoires, des cellules, des pen-
" sonnats, du demi-pensionnat, des jardins etc., etc.,
" ne dure pas moins de 3 heures. On sort d'une
" pareille visite l'esprit reposé par de consolants
" souvenirs et le cœur plein des plus douces
" émotions."

*
* *

Dans le vieux monde, des catastrophes épouvantables ont signalé l'été qui s'achève. Le tremblement de terre d'Ischia qui a fait tant de ruines et englouti tant de victimes, est rejeté dans l'ombre par l'effroyable cataclysme de Java. Quinze volcans en éruption, des trombes formidables, une chaîne de montagne de 65 milles complètement disparue dans la mer, ici des îles submergées, là des îles nouvelles surgies comme par enchantement du sein de l'océan, 75,000 victimes, des nuages de cendre, de poussière, de pierres, des flots de lave brûlante tombant sur l'île comme la pluie de feu qui consuma les villes maudites, n'est-ce pas là un de ces désastres inouïs dont la seule pensée fait trembler.

*
* *

Notre pauvre France n'a pas été visitée par ces terribles bouleversement de la nature, mais elle

n'en est pas moins éprouvée. La république vient de porter la main sur l'inamovibilité de la magistrature, et Henri V est mort. Oui il est mort cet homme loyal et grand, qui aurait pu être roi de France et qui ne l'a pas voulu pour rester fidèle à son principe et à son honneur. Suivant les vues humaines, cette mort paraît être pour la malheureuse France, un suprême châtiment. Le comte de Chambord avait toutes les qualités et toutes les vertus royales : une vaste intelligence, une parole éloquente et sans détours, un cœur généreux, une âme religieuse et tendre, un caractère ferme et loyal. Il repose à Goritz, loin de la patrie qu'il aimait tant, à côté du vieux roi Charles X, son aïeul, mort aussi dans l'exil. Quels seront les suites et les résultats de ce grand événement ? Nul ne peut le prévoir, dans l'état actuel de la France. Le parti légitimiste devra se rallier autour du comte de Paris, héritier légitime de la couronne. Le comte de Chambord l'a désigné lui-même comme son successeur et l'a accueilli auprès de son lit de douleur avec les effusions d'une tendresse presque paternelle. Il ne doit plus y avoir dorénavant de légitimistes, ni d'orléanistes, il n'y a plus de place que pour le grand parti monarchiste, dévoué au relèvement du trône et de la France.

Le comte de Paris sera-t-il à la hauteur des circonstances ? Aura-t-il cette probité éclatante, cette sûreté de principes, cette fermeté de con-

duite, cette ardeur de foi chrétienne qu'on admirait chez Henri V. L'avenir le dira. Jusqu'ici, le nouveau chef de la maison de Bourbon a joué un rôle assez effacé. Il avait seulement fait acte d'honnête homme, en allant de lui-même à Froshdorf, en 1873, pour y reconnaître solennellement le comte de Chambord comme le roi légitime de la France. Cette démarche indiquait chez lui de la loyauté et de l'énergie.

Il paraîtra dur, sans doute, à certains légitimistes fidèles, de reconnaître pour leur roi l'arrière petit-fils de Philippe Egalité : Mais après tout, les fautes sont personnelles ; la raison d'état doit suspendre la solidarité de la race, et l'on ne doit pas oublier que le petit-neveu de Louis XVI, en pressant sur son cœur l'arrière-petit-fils d'Egalité, a donné un exemple souverain de pardon et d'oubli.

Les lecteurs des *Nouvelles Soirées* aimeront peut-être à connaître la lignée du comte de Chambord et celle du comte de Paris, et à constater comment il se fait que l'un est héritier de l'autre. Voici un tableau généalogique sur lequel il suffit de jeter un coup d'œil pour se rendre compte du lien qui unissait ces deux Bourbons dont l'un représentait la branche aînée et l'autre la branche cadette. C'est Louis XIII qui est l'auteur commun.

LOUIS XIII, auteur commun.

Louis XIV m. en 1715.	roi		Monsieur	duc d'Orléans m. en 1701.
Louis (Dauphin) m. en 1711.	m. sans avoir régné.		Philippe	d'Orléans, Régent m. en 1723.
Louis duc de Bourgogne m. en 1712.	m. sans avoir régné.		Louis	d'Orléans m. en 1752.
Louis XV m. en 1774.	roi		Louis-Philippe	d'Orléans m. en 1785.
Louis (Dauphin) m. en 1765.	m. sans avoir régné		Louis-Philippe	d'Orléans (Egalité) m. en 1793.
Louis XVI m. en 1793.	roi	Louis XVIII, roi m. en 1827 sans enfants. — Charles X, roi m. en 1836.	Louis-Philippe	d'Orléans (roi en 1830) m. en 1849.
Louis XVII m. en 1795.	m. en prison	Duc de Berry m. en 1820 — Duc d'Angoulême m. en 1844 sans enfants	Ferd.-Philippe	d'Orléans m. en 1842.
		Comte de Chambord Henri V m. en 1883 sans enfants	Comte de Paris, Philippe VII	

Comme on le voit, le comte de Paris est petit-fils de Louis-Philippe. Sa mère fut la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin, et non pas la reine Amélie, comme l'ont dit presque tous nos journaux. La reine Amélie, épouse de Louis-Philippe, était son aïeule.

*
* *

Une édition complète des œuvres de Crémazie vient de paraître. Elle est publiée sous les auspices de l'Institut Canadien de Québec et contient une préface de M. l'abbé Casgrain. Je n'ai pas encore parcouru ce livre, mais je suis sûr que tous les amis des lettres dans notre pays, l'accueilleront avec joie. La correspondance de Crémazie en exil, son journal durant le siége de Paris, doivent contenir des pages d'un vif et poignant intérêt. Pauvre Crémazie ! pauvre grand poète, coupable sans doute, mais aussi bien malheureux, quelle amère destinée que la sienne ! Loin de sa patrie, de ses amis, de sa famille, condamné à une vie obscure et misérable, comme il a dû souffrir dans son cœur, dans ce cœur ardent où prirent naissance tant de sublimes inspirations. Lui, le chantre de la patrie, il se voyait pour jamais éloigné de cette terre aimée dont il avait écrit :

Heureux qui la connaît, plus heureux qui l'habite,
Et, ne quittant jamais pour chercher d'autres cieux
Les rives du grand fleuve où le bonheur l'invite,
Sait vivre et sait mourir où vivaient ses aïeux.

Lui, l'un des pionniers de notre littérature, il se trouvait arrêté dans son vol, condamné à l'impuissance, et voué à la stérilité. Lui à qui Fréchette avait dit,

Comme autrefois Reboul au divin Lamartine :
Mes chants naquirent de tes chants.

il pouvait croire à ses heures d'angoisses, que dis-je, il pouvait nourrir le triste espoir que son nom disparaîtrait de notre souvenir, et que le même oubli ensevelirait au moins sa faute avec sa gloire. Eh bien non ! l'épreuve courageusement supportée a racheté la faute, et la gloire apparait aujourd'hui radieuse comme le soleil d'un jour orageux, dont les rayons vainqueurs dissipent les nuages passagers qui avaient obscurci son éclat.

THOMAS CHAPAIS.

NOTRE HISTOIRE

—

A LA MÉMOIRE DE F.-X. GARNEAU (1)

—

O notre Histoire, écrin de perles ignorées,
Je baise avec amour tes pages vénérées !

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang,
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique !
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain ;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre,
—Tout ce qui fonde joint à tout ce qui délivre,—
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir !

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures devant vous, vertus contemporaines !...

---

(1) Le mérite de cette pièce nous détermine à lui donner ici une place, quoiqu'elle ait déjà été publiée dans un journal. (*Réd.*)

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encore que la voix des Indiens,
Dans le creux des ravins ou sur les sommets chauves,
Mêlant leur chant de guerre au hurlement des fauves ?
Parfois, au bruit des flots, quand les vents assidus,
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires ?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu le veut !
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,
Toujours préoccupés de colossals travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux ?

Oui, sans doute ; témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis ;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée !

Notre épopée ! où donc chercher sous le soleil
D'exploits prodigieux enchaînement pareil ?
Dans quelle autre légende humaine trouverais-je
De modestes héros plus glorieux cortège ?

Salut d'abord à toi, Cartier ! hardi marin,
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve !
Salut à toi, Champlain ! à toi, de Maisonneuve,
Illustres fondateurs des deux fières cités
Qui mirent dans ses flots leurs rivales beautés !...

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, signes de délivrance,
A côté de la croix le drapeau de la France !

Sur leurs traces, bientôt de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds
Austères travailleurs de la sainte corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée......
Le mot d'ordre, c'est le même ; et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus,
Avec des dévoûments qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles ; que dis-je ?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire,
Ces enfants du sillon fonderont un empire ?

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires ?
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense,
Ils vont de l'avenir jeter l'âpre semence,
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès !

Appuyé sur son arc, en son flegme farouche,
L'enfant de la forêt, l'amertume à la bouche,
Un éclair fauve au fond de ses regards perçants,
En voyant défiler ces étranges passants,

Embusqué dans les bois ou campé sur les grèves,
Songe aux esprits géants qu'il a vus dans ses rêves.
Pour la première fois il tressaille, il a peur......
Il va sortir pourtant de ce calme trompeur ;
Il bondira poussant au loin son cri de guerre,
Défendra pied à pied son sol vierge naguère,
Et, féroce, sanglant, tomahawk à la main,
Aux pas civilisés barrera le chemin !
Bien plus : prêtes toujours à s'égorger entre elles,
Et trouvant l'ancien monde étroit dans leurs querelles,
Pour donner à leur haine un plus vaste champ clos,
Les vieilles nations ont traversé les flots.
Albion, de la Gaule éternelle rivale,
Albion contre nous s'allie au cannibale,
Et, durant tout un siècle, ô mon noble pays,
Veut ravir la victoire à tes destins trahis !

N'importe ! sur la vague, au fond des gorges sombres,
Par les gués, sous les bois, jusque sur les décombres
Des villages surpris, combattant corps à corps,
Avec la solitude et le ciel pour décors,
Mêlant, prêtre ou soldat qu'un même but attire,
Les lauriers de la gloire aux palmes du martyre,
Le bataillon est là, toujours ardent et fier ;
Et, jaloux aujourd'hui des prouesses d'hier,
Il ne veut s'arrêter dans sa lutte immortelle
Qu'au jour où le drapeau de la France nouvelle
Flottera libre et calme, étalant dans ses plis
Le légitime orgueil des saints devoirs remplis !

Mais le nombre devait triompher du courage.
Un roi lâche, instrument d'un plus lâche entourage,
Satyre au Parc-aux-Cerfs, esclave au Trianon,
Plongé dans les horreurs de débauches sans nom,
Au gré des Pompadours jouant comme un atôme
Le sang de ses soldats et l'honneur du royaume,
De nos héros mourants n'entendit pas la voix.
Montcalm, hélas ! vaincu pour la première fois,

Tombe au champ du combat, drapé dans sa bannière ;
Lévis, dernier lutteur de la lutte dernière,
Arrache encor, vengeant la France et sa fierté,
Un suprême triomphe à la fatalité !
Puis ce fut tout. Au front de nos tours chancelantes
L'étranger arbora ses couleurs insolentes ;
Et notre vieux drapeau, trempé de pleurs amers,
Ferma son aile blanche......et repassa les mers !

L'enfant avait donné tout son sang goutte à goutte :
On lui fit du calvaire alors prendre la route.
Trompée en son amour, blessée en son orgueil,
La pauvre nation, sous son voile de deuil,
Les yeux toujours tournés vers la France envolée,
Berça de souvenirs son âme inconsolée.

Il lui fallut vider la coupe des douleurs......
Comme aux jours du succès, noble dans ses malheurs,
Elle pleura longtemps, victime résignée.
Mais, un jour, on la vit se roidir indignée,
Et défier soudain du geste et de la voix
Les tyrans acharnés aux lambeaux de ses droits.
La lutte, qu'on croyait à jamais conjurée,
Renaissait plus terrible et plus désespérée :
Il fallait renier la France, ou bien mourir.
Alors, las de porter le joug et de souffrir,
Ces rudes paysans, les yeux brûlés de larmes,
Ces opprimés, sans chefs, sans ressources, sans armes,
Osèrent, au grand jour, pour un combat mortel,
Jeter à l'Angleterre un sublime cartel !

O Dieu, vous qui jugez et réglez toutes choses,
Vous qui devez bénir toutes les saintes causes,
Pourquoi permîtes-vous, sinistre dénoûment,
Après cette victoire un tel écrasement ?
Après cette aube vive un lendemain si sombre ?
Après ce rêve, hélas ! tout cet espoir qui sombre ?
Tant de sang répandu, tant d'innocents punis ?
Pourquoi tant d'échafauds ? pourquoi tant de bannis ?

Pourquoi ?.. Mais n'est-ce pas la destinée humaine ?
N'est-ce pas là toujours l'éternel phénomène
Qui veut que tout s'enfante et vienne dans les pleurs ?
Le froment naît du sol qu'on déchire ; les fleurs
Les plus douces peut-être éclosent sur les tombes ;
L'Eglise a pris racine au fond des catacombes :
Pas une œuvre où le doigt divin s'est fait sentir,
Qui n'ait un peu germé dans le sang d'un martyr !

Nos franchises, à nous, viennent du sang des nôtres.
Oui, ces persécutés ont été des apôtres.
Quoique vaincus, ces preux ont pour toujours planté
Sur notre jeune sol ton arbre, ô Liberté !
Ils furent les soldats de nos droits légitimes ;
Et, morts pour leur pays, ces hommes—les victimes
De ces longs jours de deuil pour nous déjà lointains—
Ont gagné notre cause et scellé nos destins !

Et maintenant, cinglant vers la rive nouvelle,
Voyez bondir là-bas la blanche caravelle,
Toujours le pavillon de France à son grand mât !
Elle navigue enfin sous un plus doux climat ;
Une brise attiédie enfle toutes ses voiles ;
Sous sa proue un flot clair jaillit, gerbe d'étoiles ;
Les reflets du printemps argentent ses huniers ;
Sur sa poupe, au soleil, paisibles timoniers,
—Car la concorde enfin a complété son œuvre,—
Consultant l'horizon, veillant à la manœuvre,
Se prêtent tour à tour un cordial appui
Les ennemis d'hier, les frères d'aujourd'hui !
Deux vaisseaux de haut bord à la vaste carène,
Promenant sous les cieux leur majesté sereine,
Avec son équipage échangent, solennels,
De moments en moments des signaux fraternels !
Du haut de la vigie un mousse a crié : *Terre !*
Et sous les étendards de France et d'Angleterre,
Fiers d'un double blason que rien ne peut ternir,
Nos marins jettent l'ancre au port de l'avenir !

ENVOI

Et toi, Garneau, salut ! Salut à ta mémoire,
Fidèle historien de toute cette gloire !
Poète enthousiaste et modeste érudit,
Audessus de ce cadre immense et poétique,
Ainsi qu'un médaillon antique
Ton mâle profil resplendit !

Tu chantes nos exploits ; nos héros tu les comptes ;
Avec quel sentiment d'orgueil tu nous racontes
Le passé de ce peuple héroïque et chrétien !
Mais, parmi les grands noms exhumés par ta plume,
Il en manque un dans ton volume,
Et ce nom Garneau, c'est le tien !

Eh bien nous l'y mettrons, nous, tes humbles disciples !
Ton génie a tressé des couronnes multiples
Pour tous nos Marius et pour tous nos Catons : .
Nous voulons, —droit sacré, dettes nationales !—
Que ton nom vive en nos annales,
Et brille sur tous nos frontons !

LOUIS FRÉCHETTE.

L'ÉLECTRICITÉ SUR NOS TÊTES.

QUÉBEC tend à disparaître sous une immense trame métallique, dont les mailles se multiplient et se resserrent de plus en plus. Sous prétexte de permettre aux citoyens de faire la causette à distance on multiplie les fils conducteurs, et tous les jours, vous apercevez les employés de la compagnie téléphonique occupés à en placer de nouveaux. Ces hommes, tantôt suspendus au sommet d'un poteau, tantôt accrochés à un toit, vous font l'effet d'araignées monstrueuses emprisonnant les maisons au lieu de mouches.

Si encore les lignes privées ne venaient pas ajouter leur contingent à cette atmosphère métallique dont on masque notre ciel ! Mais non : les télégraphes s'installent à qui mieux mieux. Chacun veut avoir son fil à lui et s'en servir à sa guise. Encore quelques années et les toits crouleront les uns après les autres sous la charge métallique qu'on leur impose. Québec se réveillera pris au piège.

Est-ce donc à dire qu'on puisse impunément accumuler ces fils sans mettre en danger la vie des citoyens ?— Mais n'affirme-t-on pas tous les jours que les objets métalliques attirent la foudre ? Ne voit-on pas souvent des gens qui s'éloignent respectueusement des poëles pendant un fort orage ; qui se font alors un scrupule de sortir avec un parapluie monté sur acier ? Et si ces personnes ont raison, quel avenir on prépare actuellement à notre pauvre ville !

Cette question est très importante à résoudre, et si, un jour, on admettait qu'il y eût un danger pour la vie des citoyens dans cette espèce de toïle métallique qu'on étend au-dessus de leurs têtes, bon gré malgré, il faudrait y faire de larges trouées et chercher d'autres moyens de communiquer ses impressions.

Lors de l'exposition universelle d'électricité à Paris, en 1881, on demanda au Congrès universel d'électricité, si ces fils aériens, durant les orages électriques, étaient un danger ou une protection pour les édifices sur lesquels ils reposent. M. Lartigues, maintenant directeur de la Société générale des téléphones de Paris, affirma hautement que les maisons n'en étaient ni plus ni moins exposées. Depuis cette époque, en dépit de l'accroissement constant des fils téléphoniques, l'observation n'a pas démontré que ces lignes fussent plus particulièrement atteintes par la foudre. Au

contraire, très peu d'accidents sont arrivés aux personnes se servant des téléphones.

Malgré tout, bien des abonnés ont encore peur de *téléphoner* pendant les orages. C'est pour rassurer ces âmes timides que M. Béde a fait à Bruxelles, durant la grande tempête qui passa sur cette ville le 30 juin dernier, de curieuses expériences téléphoniques.

En plaçant le téléphone à son oreille, il entendit un bourdonnement continu qu'il assimile au roulement d'une voiture sur le pavé. De temps en temps un bruit spécial se produisait, bruit qu'il compare à une goutte d'huile tombant sur une plaque métallique chauffée au rouge. Ce bruit caractéristique se produisait très distinct à chaque éclair. Evidemment l'atmosphère était fortement chargée d'électricité, et cependant, sur les six cents lignes de Bruxelles pas un téléphone ne fut brisé, pas une maison, pas un poteau ne fut frappé par la foudre.

Peut-on conclure de là qu'il n'y a pas de danger sérieux à se servir du téléphone pendant les orages ? Pas tout à fait. Je crois qu'il serait imprudent de généraliser ces observations de M. Béde. Il vaut mieux attendre de nouvelles expériences et ne pas poser immédiatement en principe l'innocuité du téléphone en semblables circonstances.

Le moyen le plus efficace de faire disparaître

radicalement le danger, si danger il y a, serait de mettre tous les fils sous terre. C'est ce que l'on fait à Paris. Là, vous ne voyez pas le ciel strié en tous sens par ces hideuses ficelles électriques. Tout vous passe sous les pieds. Les conducteurs sont installés par faisceaux dans les égouts et se trouvent ainsi à l'abri des accidents.

Ce système est vraiment magnifique, mais les compagnies intéressées le trouvent dispendieux. Le cable souterrain qui réunit Paris à Marseilles a coûté près de dix millions de francs. Et à Québec, où l'on a failli avoir une guerre civile à propos d'un simple poteau télégraphique, on peut se demander avec anxiété quelles seraient les conséquences d'un arrêté du Conseil de Ville ordonnant l'enfouissement immédiat de toutes les toiles électriques.

D'ailleurs cette installation a, elle aussi, ses inconvénients. Le voisinage trop marqué des fils télégraphiques ordinaires nuit aux transmissions téléphoniques. Il se passe d'un fil à l'autre un phénomène d'induction des plus désagréables et qui fait le tourment des physiciens. Vous écoutez au téléphone un ami qui vous fait une confidence palpitante d'intérêt, et tout à coup, un orage de coups de marteau vous frappe le tympan. C'est comme une multitude de grêlons qui battent les vitres de votre fenêtre. Ce bruit étourdissant provient tout simplement de ce qu'un opérateur de

télégraphe se sert d'un fil placé près du vôtre. Si ce sont deux fils téléphoniques qui sont voisins, on pourra peut-être entendre sur un seul fil les paroles qui vous seront transmises par un autre : plus de secret possible.

Avant d'enfouir les fils, il faut donc remédier à ce grave inconvénient et l'on est à attendre quelque chose de satisfaisant, du moins au point de vue pratique. Je ne sache pas en effet que les procédés imaginés par un célèbre savant belge et qui sont, paraît-il, assez efficaces, aient été sérieusement appliqués.

Résignons-nous donc à voir encore durant de longues années notre ciel obscurci par ces broches innombrables, en attendant que les compagnies d'éclairage électrique viennent y ajouter leurs gros câbles, et compléter ainsi l'obscurcissement sous prétexte de nous distribuer de la lumière.

Vous figurez-vous ce que seront alors les rues de notre ville ? Des boyaux étroits, le plus souvent pleins de boue et bordés par des maisons dont les toitures succomberont infailliblement sous des tonneaux pesants de fils de fer. Nous serons littéralement encagés. Québec ressemblera tellement à une ménagerie qu'il n'y aura plus qu'à prendre la fuite et à laisser les moineaux maîtres de la place.

Est-ce à dire qu'il faille abandonner l'usage de

l'électricité ? A Dieu ne plaise. C'est là un agent qui, avant peu, deviendra d'une absolue nécessité pour tous. Encourageons donc de toutes nos forces le développement de ces merveilleuses applications, mais essayons d'en diminuer les inconvénients.

On vient d'inventer un alliage de cuivre et de silice qui semble appelé à jouer un grand rôle dans la construction des lignes télégraphiques. A conductibilité égale, le bronze siliceux ne pèse que le sixième des fils de fer. Pour le téléphone, un fil du diamètre d'un trentième de ligne est tout à fait suffisant. Ces fils résistent parfaitement bien aux tempêtes, à la neige, à la glace et sont à peine visibles, de sorte que leur emploi ne nuirait en rien au service économique des lignes, et nous rendrait la vue libre de notre beau ciel.

Nous ne pouvons pas espérer sans doute, que la Corporation songe sérieusement à imposer ce bronze à nos compagnies électriques cette année. Mais le temps viendra où cette substance sera universellement employée.

Ce sera l'âge d'or de l'électricité. Chaque maisonnette aura son petit fil qui lui donnera lumière, chaleur et force motrice. Bien plus, nous aurons la cuisine faite avec des poëles électriques bien supérieurs à l'invention montréalaise du printemps dernier.

Le Dr Tanner, ce fameux jeûneur, va plus loin

encore. Non seulement il rêve la cuisine, mais il prédit encore les aliments électriques. D'après lui, la force universelle, la seule qui existe dans l'univers est l'électricité. C'est elle qui groupe les éléments de tous les corps, de l'homme comme du minéral. L'homme ne se nourrit, ne se soutient qu'en enlevant à ses aliments une certaine somme d'électricité. Or, comme les minéraux ont, eux aussi, leur électricité de groupement, il est bien sûr qu'un jour viendra où l'homme se nourrira des cailloux des champs. On servira un plat de pierre à chaux sautée et des croquettes de pisolithes.....

La révolution culinaire s'étendra-t-elle au mode même d'absorber ces aliments étranges ? C'est très probable. L'organe qui, chez l'homme, est le plus susceptible de développer de l'électricité sera pour lui l'agent d'assimilation : ce qui revient à dire que nous mangerons par les cheveux. Voilà précisément ce que prétendait le regretté Dr H. Larue, dans une de ses boutades humoristiques. Ce sera au plus-que-parfait pour les chevelures *absaloniques*, mais les fronts déserts ?.... Les malheureux seront condamnés à revenir au poulet et au roastbeef. Pauvres gens !

En attendant, on fait usage chez nos voisins de chapeaux dits électriques. Autour du solennel tuyau est placé un cercle de cuivre avec plaques d'acier en avant et en arrière. Naturellement, cet appareil met en fuite les maux de tête, et aug-

mente de cent pour cent la capacité intellectuelle du cerveau. Malheureusement la médaille a un triste revers, si on en juge par ce qui est arrivé à un porteur du susdit chapeau, le 10 juillet dernier.

La foudre frappa notre homme ; elle toucha la plaque frontale, réduisit le couvre-chef en atomes et gagna le sol en suivant le côté droit de l'individu, et mettant complètement à nu toute cette moitié de son hypostase. Plusieurs pièces d'argent qu'il avait dans ses poches furent jetées en cercle autour de lui. L'une d'elles fut fondue et lui pénétra dans les chairs à une profondeur telle qu'il fallut l'aide du docteur pour l'extraire. Une pièce en nickel fut soudée à sa montre aussi artistement qu'aurait pu le faire le meilleur bijoutier. Malgré tout, l'homme n'a pas été complètement tué, et, dès le lendemain, il vaquait à ses affaires. On assure toutefois qu'il n'a plus porté de chapeau électrique.

J.-C. Laflamme.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

PENDANT que Malherbe régentait vigoureusement la poésie française, en la renfermant dans les règles du goût et de la mesure, une influence nouvelle, malsaine, soufflait du dehors. Marini, attiré à la cour de France par Concini, y apportait le faux goût italien, le goût des *concetti* et des pointes, tout fardé d'érudition mythologique. Vainqueur des Espagnols, Henri IV, sous la direction d'Antonio Pérez, se mettait à étudier leur langue. Pérez apportait avec lui le genre prétentieux et gonflé d'hyperboles, mis à la mode en Espagne par Gongora. De plus, le mariage de Louis XIII avec une princesse espagnole, Anne d'Autriche, affermit davantage et prolongea cette influence.

L'Hôtel de Rambouillet en reçut l'empreinte. Mais qu'était-ce que l'Hôtel de Rambouillet ?

Catherine de Vivonne, Italienne d'origine, avait épousé en 1600 le marquis de Rambouillet. Vertueuse, douée de qualités aimables et solides, elle

réunissait dans son hôtel les restes de la cour italienne de Catherine de Médicis, avec tout ce qu'il y avait de plus distingué dans le grand monde de l'époque, Richelieu, Condé, Corneille et vingt autres. La conversation était légère ou sérieuse, parfois raffinée ou pédantesque, mais toujours élégante et de bon ton. On se délassait par de petits jeux d'esprit, pleins de recherche et de finesse; on s'extasiait devant un impromptu préparé de longue main, un langoureux madrigal, ou encore quelque sonnet qui valait *seul un long poème*, et chacun trouvait un mot de critique, de louange, d'admiration.

Tantôt la docte assemblée s'érigeait en académie. Corneille y lisait timidement le *Cid* ou *Polyeucte ;* Chapelain s'y faisait écouter comme un oracle; Balzac y débitait ses lettres et mademoiselle de Scudery quelque épisode de ses romans ; Bossuet, à peine âgé de seize ans, déclamait là son premier sermon à une heure avancée de la nuit, et Voiture qui ne pouvait manquer d'esprit, disait qu'il n'avait "jamais entendu prêcher ni si tôt ni si tard" ; on discutait à perte de vue sur quelque sujet indiqué à l'avance, et il se disait des choses vraiment fort belles et fort ingénieuses. En même temps, on pesait la valeur des mots et des phrases ; les dames, par amour du beau langage, raffinaient sur tout, et l'on épurait la langue jusqu'à l'appauvrir.

Il arriva ce qui ne pouvait manquer d'arriver. Il y eut bientôt à Paris et en province des salons à la Rambouillet, et comme on n'imite que les défauts, il y eut de partout des *précieuses* qui commencèrent par des tournures simplement ampoulées, et qui finirent par le galimatias sentimental. Il devint possible de voyager dans une bienheureuse contrée qu'arrosait le *fleuve d'inclination ;* d'y trouver les villes de *Tendre-sur-Estime*, *Tendre-sur-Reconnaissance*, les villages de *Jolis-vers*, *Billets-doux*, *Petits-soins*, *Oubli*, et le triste *Lac d'Indifférence*.

Il était temps que Molière arrivât pour flétrir toute cette affectation ridicule. Il y réussit si bien que dès lors, le nom de *précieuse* devint une injure. Toutefois, il serait injuste de reporter sur l'Hôtel de Rambouillet toutes les railleries de Molière. S'il est vrai que cette société ne produisit rien de vraiment grand, si elle eut des fantaisies souvent ridicules, nous devons reconnaître qu'elle exerça du moins une heureuse influence sur le progrès de la littérature. De plus, elle donna le ton à la cour et à la ville, et fonda en France dès l'abord, ce quelque chose de particulier à la France, qu'on peut appeler " la société polie ; " et la société polie, à son tour, eut une influence considérable sur les mœurs.

Faut-il maintenant énumérer tous les beaux esprits qui se firent un nom dans ce fameux

hôtel ? Il y en a qui ont laissé un peu de réputation ; la plupart ne se lisent plus ou sont oubliés à tout jamais. Benserade, en ce temps-là (1612-1691), disputait la palme à Voiture, et c'est tout le bien qu'on en peut dire ; George de Scudery (1601-1667) faisait des romans, des tragédies, des poèmes épiques, et trouvait malgré tout

Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire (1).

Ménage (1613-1692) enfilait bout à bout force vers galants en français et en italien, faisait abus d'érudition et fournissait à Molière le type de Vadius.

(*Poésie pastorale*). A côté de lui d'Urfé (1567–1625) essayait de la pastorale. Cet homme se plaisait aux bergeries : c'était un peu la mode alors. Pendant plus d'un demi-siècle, son *Astrée* obtint et se conserva l'admiration générale. Il y avait là du délicat et du langoureux ; bergers et bergères, tous gens aimables et vertueux, savants en galanterie, soupiraient tendrement leur doux martyre. Bref, *Céladon*, le héros du poème, devint un personnage, et Honoré d'Urfé le plus grand nom de la littérature.

Racan (1589–1670), avec ses *Bergeries*, accrut encore la vogue de ce genre faux et ennuyeux. Ses *idylles* ont beaucoup perdu de leur éclat en

(1) Boileau, *Satires*.

vieillissant, et quelques vers heureux ça et là, quelques passages d'un caractère vraiment rural et villageois ne sauraient en racheter les continuelles fadeurs. Ses stances sur la *Retraite* et ses odes sacrées valent mieux. (I)

Segrais, lui, (1625–1701) faisait des églogues pleines d'imitations antiques, où il mêlait le moins possible la mignardise de la galanterie moderne. On sent qu'il vise à la simplicité, et ce mérite si rare l'a sauvé de l'oubli.

Ce mérite a manqué à madame Deshoulières (1638-1694).

Sans doute, ses idylles sont émaillées de pensées délicates et d'images gracieuses, mais l'afféterie sentimentale y domine, et finit par fatiguer. On n'en jugeait pas de la sorte au dix-septième siècle, puisque ses contemporains, pour reconnaître sa supériorité, l'appelaient volontiers la *dixième muse.* Il est vrai que les *dixièmes muses* ne sont pas chose rare dans le monde littéraire. On en trouve avant madame Deshoulières, et après elle, sinon dans le même temps, on gratifiait du même titre Mlle. de Scudery.

Voilà pour la poésie pastorale.—La conclusion, si on la voulait tirer, c'est qu'elle ne fut pas vraie. On voit que tous ces bergers ont fréquenté les

(I) V. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VIII, 76-77.

salons où règne le bel esprit. Diderot (1) disait aux poètes bucoliques de son temps : " Vos figures sont belles, si vous voulez ; mais il y manque la verrue, à la tempe et la coupure à la lèvre, qui les rendraient vraies. " La verrue à la tempe, c'est ce qu'on ne voit jamais sur tous ces jolis minois de citadins devenus campagnards on ne sait comment.

(*Epopée*). A l'Hôtel de Rambouillet, l'épopée était le rêve des hommes d'élite qui honoraient ses réunions de leur présence. Chapelain, Desmarest de Saint-Sorlin, Scudery, Saint-Amand, le P. Lemoine et Brébeuf, tous à qui mieux mieux exploitaient la veine épique. Ce qui sortit de là n'est pas toujours sans valeur, mais ne réunit pas assez de mérites pour nous arrêter longtemps. Desmarest est inepte ; Saint-Amand, qui, à part son *Moïse*, avait l'honneur d'être " le plus grand poète des cabarets, " (2) est plus que jamais " moisi par les bords " ; Brébeuf n'a guère que des étincelles au milieu d'un obscur fatras ; le P. Lemoine a des beautés que Chateaubriand relèvera, mais tout à côté, de graves défauts ; et Chapelain, qu'en dirons-nous ? Faut-il répéter ici les malicieuses et méprisantes satires de Boileau ? Tous les critiques ne l'ont pas fait. Quelques-uns ont été plus justes pour un homme " qui, malgré ses défauts, ne fut

(1) Cité par M. Saint-Marc Girardin, *Litt. dramat.* t. IV, p. 42.
(2) V. Fournel, *La littérature indépendante*, p. 133.

pas inférieur à beaucoup de ses contemporains dont on fait l'éloge, et si l'on veut bien nous le permettre, qui surpassa Voltaire en conception épique. (1) Il y a longtemps que la *Pucelle* ne se lit plus ; la marche en est trop froide et trop didactique ; le style en est généralement rude et barbare ; le poème est encore trop long, bien que les douze derniers chants n'aient jamais été publiés ; mais on doit reconnaître qu'il s'y trouve des détails heureusement rendus, que le mérite général du fond compense quelque peu les imperfections de la forme, et qu'à tout prendre, mieux vaut encore se faire simplement " le modèle des poètes illisibles, " (2) comme on l'a dit, que d'aller chercher dans le cynisme de Voltaire une célébrité nauséabonde et purement conventionnelle.

(*Genre épistolaire*). Jean-Louis, seigneur de Balzac (1597-1655), avait ses entrées à l'Hôtel de Rambouillet, et au milieu de cette constellation, il brillait comme une étoile de première grandeur. Il faisait des lettres remplies de réflexions morales et politiques sur les événements de l'époque, sur les affaires de religion, les conclaves, l'hérésie, les troubles de l'Etat, la paix et la guerre, donnant à tout cela un style solennel qui n'est plus de mode aujourd'hui, mais qui faisait fortune alors. L'Europe

---

(1) Cantu, *Hist. Univ. t. XVI*, p. 232.
(2) C'est l'expression de M ou de Mme. Guizot. (*Corneille et son temps*, p. 312).

savante n'hésita pas à lui donner le titre de *Grand épistolier de France.*

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

A cela, l'on n'a rien à dire. — Cependant Balzac n'était pas satisfait : il voulut affermir davantage sa réputation. On ne dit pas qu'il y réussit. " Le manteau de la réputation, dit l'abbé Martinet, est de si mauvaise étoffe, que vouloir y mettre une rallonge, c'est s'exposer à des déchirures." (1) En tout cas, Jean-Louis publia divers traités, tels que le *Prince*, l'*Aristippe*, le *Barbon*, le *Socrate chrétien*. Selon M. Nisard, " le défaut général de ces ouvrages est le même que celui des *Lettres*, c'est de l'éloquence sans sujet." (2) Cependant, la part faite de ces défauts, Balzac reste toujours un écrivain remarquable, surtout par les services qu'il a rendus à la langue française. " Il eut sur ses devanciers et sur un grand nombre de ses contemporains l'avantage d'une correction constante, et en outre celui d'une phrase débarrassée de tout enchevêtrement, de toute longueur, de toute gène de construction." (3).

Voiture (1598-1648). C'est de lui que l'on peut dire bien plus que de Balzac que tout cet esprit et ce talent ont été sans sujet. Le fond de ses

---

(1) *Platon-Polichinelle*, t. III, p. VI. (introd.)
(2) *Hist. de la Litt. fr.* t. II, p. 28.
(3) F. Godefroy, *Prosateurs du XVIIe* s. p. 20.

lettres n'étant guère que la galanterie, lorsqu'elles sont à l'adresse des femmes, ou de la flatterie si l'auteur écrit à des hommes, la lecture en est à peine supportable. Balzac avait été pompeux, Voiture fut précieux ; Balzac procédait par périodes comme un orateur romain, Voiture sema ses petites phrases de traits prétentieux qu'on pardonne à peine dans la conversation ; les jeux de mots, les pointes, les équivoques se montrent à chaque instant dans ses meilleures épîtres, comme des provocations aux applaudissements des auditeurs. Toutefois, il serait injuste de méconnaître dans Voiture des qualités rares, une verve comique inépuisable et infiniment d'esprit. Grâce à l'engouement des contemporains, il fut longtemps, sinon toujours, le héros de l'Hôtel de Rambouillet.

(*Roman*). Madeleine de Scudery (1607-1701) que la nature avait dotée d'une laideur non moins célèbre que son génie, fut, par ses romans autant que par ses poésies, la vraie muse de l'époque. On la nommait *Sapho*, et madame de Sévigné avoue (avec un peu de honte, heureusement,) qu'elle prenait parfois plaisir à lire de ses écritures. *Clélie* et le *Grand Cyrus* excitaient alors l'admiration générale. Ce sont d'interminables histoires, des in-folio poussés jusqu'au dixième volume, des intrigues compliquées, des conversations sans fin, le tout saupoudré de galanterie. Ces deux œuvres qui, selon M. Gautier, " ont affadi tant d'intel-

ligences et dévoyé tant d'imaginations, " (1) sont devenues d'une lecture désespérante dans notre siècle si pressé et si peu friand de littérature à l'antique. (2)

Pour ne pas revenir sur cette question du roman, disons un mot de madame de La Fayette (1632–1693). Marie Madeleine de la Vergne, comtesse de La Fayette a écrit dans sa *Princesse de Clèves*, l'histoire de son propre cœur. " C'est, dit M. Mennechet, l'une des plus gracieuses et des plus touchantes productions qui soient sorties de la plume d'une femme." (3) Cet éloge rend inutiles tous les commentaires.

Au résumé, l'Hôtel de Rambouillet fut soixante années durant, le rendez-vous de la plupart des littérateurs de ce demi-siècle. La mort de la marquise en 1665, amena leur dispersion complète. Du coup, elle mit fin à ces réunions où l'on travaillait à la réforme des mœurs par celle du langage, et au progrès de la littérature par les luttes pacifiques du talent et de l'émulation.

L'abbé VICTOR CHARLAND.

(1) L. Gautier, *Les Epopées françaises*, t. I, p. 556.
(2) Un seul de nos contemporains, assure-t-on, a eu le courage de lire tout cela ; c'est M. Cousin.
(3) *Matinées littéraires*, p. 120.

OCTAVE CRÉMAZIE (1)

—

DANS l'histoire de la littérature canadienne, il n'est guère de nom plus connu et plus cité que celui d'Octave Crémazie. L'auteur du *Drapeau de Carillon* a donné à notre poésie un éclat, un essor et une popularité qu'elle n'avait pas connus avant lui. Ses plus beaux vers sont dans toutes les mémoires ; ses strophes patriotiques ont bien des fois soulevé des applaudissements enthousiastes au milieu de nos fêtes nationales ; ses fautes, ses malheurs et son exil n'ont fait qu'ajouter à sa renommée je ne sais quel élément mystérieux et pathétique. Et aujourd'hui qu'une édition complète de ses œuvres est donnée au public, on peut dire qu'il entre définitivement dans la gloire, à côté de Garneau, de Ferland et de Parent. Nous voulons profiter du moment favorable où chacun feuillette avec délices le beau volume dû aux démarches et à l'initiative de M. l'abbé Casgrain et de M. Honoré Chouinard, nous

(1) Œuvres complètes de Octave Crémazie, publiées sous le patronage de l'Institut-Canadien de Québec.—Montréal, Beauchemin et Valois, libraires-imprimeurs, 256-258, rue St-Paul, 1883.

voulons, disons-nous, profiter de ce moment pour étudier ici l'œuvre et le talent de Crémazie.

" L'état général de la littérature au moment " où un nouvel auteur y débute," dit Sainte-Beuve " l'éducation particulière qu'a reçue cet " auteur, et le génie propre que lui a départi la " nature, voilà trois influences qu'il importe de " démêler dans son premier chef-d'œuvre pour " faire sa part et déterminer nettement ce qui " revient de droit au pur génie." C'est là précisément ce que nous entendons faire pour Crémazie. Il naquit à Québec, le 8 novembre 1822. (1) Son père, M. Jacques Crémazie, était un négociant retiré des affaires, et demeurait dans une maison de la rue Saint-Jean, *intra muros*. Le futur poète fit ses études au séminaire de Québec, et n'y manifesta, parait-il, que de médiocres talents. Amoureux du *far-niente* et de la rêverie, il ne remporta dans tout son cours qu'un seul prix, qu'il qualifiait

(1) Les biographes de Crémazie l'ont toujours rajeuni de plusieurs années. M. Darveau le fait naître le 16 avril 1830, et M. l'abbé Casgrain le 16 avril 1827. La véritable date est celle que nous donnons. Voici son acte de naissance extrait des régistres de Notre-Dame de Québec :

Le huit novembre mil huit cent vingt-deux, nous prêtre de Québec, soussigné, avons baptisé Joseph-Octave, né ce soir, du légitime mariage de sieur Jacques Crémazie et de dame Marie-Anne Miville, de cette ville. Parrain sieur Jacques Crémazie, écolier, et la marraine demoiselle Sophie Lépine qui avec le père ont signé avec nous.

(Signé) SOPHIE LÉPINE,
JACQUES CRÉMAZIE,
J. CRÉMAZIE,
LEFEBVRE, ptre.

lui-même de *prix de paresse*. (1) Mais il y avait alors au séminaire un homme dont le regard d'aigle ne s'arrêtait pas aux surfaces, et qui savait discerner chez les autres le feu sacré dont il était lui-même consumé. M. l'abbé Holmes, à cette époque dans toute la plénitude de son talent, et dans toute la maturité de son expérience, avait bientôt vu clair dans l'intelligence et dans l'âme du jeune Crémazie. Il s'était approché de lui, et, après avoir gagné sa confiance, il lui avait soufflé au cœur le culte du Vraiet du Beau, l'amour des livres, la passion de l'étude, la flamme de l'enthousiasme. Et tandis que les pancartes hebdomadaires reléguaient le disciple de M. Holmes dans les ternes régions du juste-milieu, lui, sous la direction du maître, s'envolait vers les hautes sphères intellectuelles, entrait dans le commerce généreux des penseurs et des poètes, et amassait ces trésors d'érudition, et ces flots de poésie, qui se firent jour plus tard dans ses œuvres avec tant d'éclat.

M. Holmes avait une âme chaude et une ardente imagination. C'était un homme d'élan et de progrès, qui savait concilier le respect des traditions avec l'intelligence du présent et la prévi-

(1) Nous devons à M. l'abbé Marcoux, bibliothécaire de l'Université-Laval, la communication d'un document très-intéressant. C'est une feuille de notes écrites par le professeur de Crémazie en 1839, sur la capacité et les dispositions de ses élèves. On y lit vis-à-vis du nom de notre poète et de quelques uns de ses compagnons la mention suivante : *laboraverunt, sed non felices successus habuerunt.*



sion des besoins de l'avenir. Il y avait chez lui de l'inspiration et de la méthode, mais si l'on veut appuyer sur le trait saillant de sa physionomie morale, on peut dire qu'il devait encore plus à la première qu'à la seconde. M. Holmes au séminaire de Québec, nous fait un peu penser à Lacordaire directeur de l'école de Sorèze. Et, sans vouloir pousser trop loin le parallèle, nous ajouterons que le prédicateur de l'Avent à Notre-Dame de Québec, nous paraît avoir plus d'un point de contact avec le conférencier de Notre-Dame de Paris. On conçoit quelle influence féconde un tel homme dût exercer sur Crémazie. Il lui ouvrit des horizons nouveaux, et disons-le, des horizons parfois différents de ceux auxquels les élèves du séminaire étaient habitués. Le talent littéraire de M. Holmes était nuancé d'une teinte de romantisme. Il n'y a qu'à ouvrir ses conférences pour s'en convaincre. Cette teinte se retrouvera, mais beaucoup plus accusée, dans les œuvres du poète des *Morts*.

Crémazie sortit du séminaire à vingt-deux ans. On était en 1844. La nationalité franco-canadienne luttait alors pour l'existence, et cherchait le salut dans la constitution qu'on lui avait donnée pour l'asservir. Messieurs Lafontaine, Morin, Taché, Caron, réclamaient nos droits dans les assemblées parlementaires. M. Etienne Parent, personnification du journalisme patriotique, con-

tinuait dans ses études économiques et ses remarquables conférences, la croisade nationale qu'il poursuivait si vaillamment depuis vingt ans. M. Garneau commençait à publier son histoire réparatrice. M. Huston compilait dans son *Répertoire National* les essais, les conférences, les poésies, les nouvelles, qui alors paraissaient dignes d'être sauvés de l'oubli. L'Institut-Canadien de Montréal et l'Institut-Canadien de Québec prenaient naissance, et voyaient se grouper autour d'eux toute la jeunesse intelligente de l'époque. De tout côté, en un mot, la nationalité franco-canadienne s'affirmait, luttait et proclamait hautement sa volonté de vivre et de grandir.

Cette activité intellectuelle, ces luttes politiques, cette fièvre nationale, ne pouvaient manquer d'avoir leur écho dans l'âme d'Octave Crémazie. Deux publications, à cette époque, dûrent surtout exercer sur lui une grande influence : le *Répertoire National* et l'*Histoire du Canada* de Garneau. Le *Répertoire* renfermait les meilleures inspirations des poètes patriotes du temps. Les poésies d'Angers, de Derome, de Barthe, de Chauveau, de Garneau lui-même, étaient de nature à faire naître dans le cœur de Crémazie une généreuse émulation. En même temps les pages émouvantes de notre grand historien devaient exalter en lui le sentiment patriotique, et le faire soupirer après le jour où, lui aussi, il saurait célébrer les luttes et les gloires de la patrie.

Entré dans le commerce de librairie avec son frère Joseph, il fut cependant cinq ans sans donner aucune marque publique de vocation littéraire. Au milieu des livres qu'il aimait tant, il étudiait, et lisait les maîtres. Son extérieur peu avantageux, ne laissait aucunement soupçonner les facultés poétiques dont il possédait le germe latent. " Au physique," dit M. l'abbé Casgrain, " rien n'était moins poétique que Crémazie : courtaud, large, des épaules, la tête forte et chauve, la face ronde et animée, un collier de barbe qui lui courait d'une oreille à l'autre, des yeux petits, enfoncés et myopes, portant lunettes sur un nez court et droit, il faisait l'effet au premier abord d'un de ces bons bourgeois positifs et rangés dont il se moquait à cœur joie." Qui sait ? ces désavantages physiques contribuèrent peut-être à rendre Crémazie défiant de ses forces, et à retarder son entrée dans la carrière littéraire.

Quoiqu'il en soit, la tentation de la publicité allait se présenter à lui d'une manière irrésistible. Son frère Jacques, le jurisconsulte, était entré à la rédaction de l'*Ami de la Religion et de la Patrie*, édité à Québec par M. Stanislas Drapeau. Les journaux avaient alors l'habitude de publier, au premier de l'an, une poésie de circonstance que l'on faisait souvent tirer à part et distribuer par les *petits gazettiers* à qui cette distribution valait des étrennes. En 1849, Jacques Crémazie, étant rédac-

teur de l'*Ami de la Religion*, s'adressa probablement à son frère pour la poésie habituelle. Celui-ci se décida à franchir le Rubicon et publia une pièce intitulée : *Le premier de l'an 1849, aux abonnés de l'Ami de la Religion et de la Patrie.* Hélas! ce fut un désastre. La pièce était pitoyable. Elle débutait ainsi :

Quand un nouvel an sonne on aime à regarder
En arrière de soi ; on aime à contempler
Les jours qui ne sont plus ; à se ressouvenir
Du passé qui nous aide à prévoir l'avenir.

Cette entrée en matière n'avait rien de brillante, mais la suite était encore plus déplorable. Le poète faisait le tour du monde civilisé et gémissait sur les ruines que la Révolution accumulait partout. Dans sa course aventureuse, il infligeait à certaines syllabes des syncopes violentes, et commettait du même coup des vers de treize pieds :

Un roi qui veut brider le désir populaire
Est ren*ié* par le peuple armé dans sa colère.
. . . .
On dit que répud*ié* la jeune République..

Il créait de nouvelles syllabes métriques :

Est-ce un monde nouveau qu'ils v*ie*nnent ouvrir ?..

Il se permettait des figures d'une audace inouie, et montrait le *mot* liberté promenant son *drapeau* d'un bout de l'Europe à l'autre :

Nous savons seulement que le *mot* liberté
Qui remue aujourd'hui toute l'humanité,
Promène son *drapeau* des bords de la Baltique
Aux rives enchan*tées* de la mer Italique.

Il se lançait dans l'apostrophe, et faisait une chûte lamentable du haut de la roche Tarpéïenne :

Tu es toujours le même, ô vieux peuple romain !
Toujours du Capit*ol* le roc Tarpéïen
Est le proche voisin ;

Puis il revenait au Canada. En 1845–46, l'incendie avait par trois fois ravagé notre vieux Québec. Voici comment le poète débutant racontait ces catastrophes successives :

Et d'abord l'incendie, s'y *prenant à deux fois*,
Brûle en *quelques instants, dans l'espace d'un mois*
Les toits hospitaliers *des deux tiers* de la ville :
Puis pendant une année il *repose tranquille*.
Mais retrouvant bientôt sa puissance invincible
Il rev*ie*nt à nous plus calme et plus terrible.....

Enfin il saluait la chûte du ministère Draper et acclamait l'arrivée au pouvoir du parti Lafontaine :

Stupides et méchants
Pour opérer le bien ils étaient impuissants.
....
Ne pouvant résister au *parti* libéral
Ils prennent un *parti* qui leur devient fatal,
En appellent au peuple, et la majorité
Rejetant de mépris ce pouvoir éhonté.
Par un vote unanime envoie au parlement
Le *parti* libéral plus fort et plus puissant.
Aussitôt il se forme un nouveau ministère
Depuis longtemps nommé par la voix populaire.

Comme on le voit cette pièce méritait le trait satirique qui fut réédité à son occasion, parait-il : *c'est de la prose où les vers se sont mis.* Le public québecquois, railleur alors comme aujourd'hui, accueillit cette production bizarre par un

éclat de rire. Les malins ne pouvaient s'en taire. Onen causait au coin des rues. Pensez donc! Crémazie [1] qui faisait des vers! *Le Fantasque*, de satirique et frondeuse mémoire, fut impitoyable. " Ah! mille pardons, lecteurs! " s'écriait un de ses écrivains (probablement Aubin lui-même) sous le pseudonyme d'Ismaël. " J'oubliais de vous parler d'une autre poésie du jour de l'an, celle de l'*Ami de la Religion et de la Patrie.* Comme je me suis déjà arrêté longtemps sur le sujet, je vous dirai peu de choses de cette production due à la verve d'O. C...... Ce *chef-d'œuvre* que j'appelle poésie par complaisance pour son auteur, contient deux cent dix lignes, ou l'on voit huit ou dix rimes masculines de suite et autant de rimes féminines, et des vers de quinze pieds.... Il est à regretter que de semblables productions voient le jour et passent à l'étranger qui aura une bien faible opinion du mérite de nos poètes..... De grâce, MM. les rimailleurs, abstenez-vous de faire des vers, puisqu'Apollon ne peut pas vous inspirer! Pourquoi vous fatiguer le cerveau pour de semblables productions? pourquoi vous arracher les cheveux pour de telles rimes? pourquoi vous frapper la tête pour en tirer d'aussi mauvais vers? Ecrivez plutôt en prose, et quelque mauvaise que soit celle-ci, on la lira sans vous en faire de

(1) On poussait plus loin la cruauté; on disait: *le gros Crémazie.* C'est un contemporain qui nous l'affirme.

reproche, car tout le monde, quand il le faut, écrit en prose, tant bien que mal." [1]

Lorsqu'on a lu les grandes compositions de notre poète, *Le Drapeau de Carillon*, *Les Morts*, *Les Mille-Iles*, *La promenade des trois morts*, on a peine à s'expliquer un début si malheureux. C'est que la partie technique de l'art manquait absolument à Crémazie, lorsqu'il risqua ses premiers pas dans la carrière. Il avait lu les poètes, il avait nourri son intelligence de nobles et fortes pensées, mais les secrets du mètre, les détails de la facture, la mécanique de la versification lui faisaient défaut. Il s'était plus occupé du fond que de la forme, et la forme le trahissait. Toutefois il y avait dans sa pièce des indices de talent. L'inspiration était souvent élevée, et l'on rencontrait ça et là des vers de bonne tournure, comme celui où l'auteur montrait la logique terrible de la Révolution qui, après avoir placé Louis-Philippe sur le trône en 1830, le renverse en 1848, et

Relève en février les pavés de juillet.

Mais en somme, la critique n'avait pas tort, et cette pièce ne pouvait donner une idée bien avantageuse du talent poétique de son auteur.

---

(1) *Fantasque* 20 janvier 1849.

THOMAS CHAPAIS.

(*A suivre.*)

CHRONIQUE.

UN de mes correspondants de Paris me demande de lui faire connaître les sobriquets, ou noms dérisoires, donnés aux habitants de certaines localités du Canada.

Les habitants de Montréal et de Québec, deux villes rivales, me dit-il, doivent s'être donné de ces noms-là.

Les Québecquois et les Montréalais n'ont pas encore eu l'idée de se traiter de cette féroce manière. Tout au plus nous permettons-nous, nous autres Québecquois, de plaisanter sur le peu de profondeur du port de Montréal. Nos amis de la " ville rivale " prennent cela gaîment, comme des gens sûrs de leur supériorité sur les points qui leur paraissent essentiels.

Les sobriquets collectifs ne sont cependant pas ignorés parmi nous. On connaît l'appellation de *Bas-de-Soie* appliquée aux Irlandais, et celle de *Blue Noses* appliquée aux habitants de la Nouvelle-Ecosse. Nous avons, dans notre province,

les *Chouayens* ou *Canons* à la Nouvelle-Lorette, les *Sorciers* à l'Ile d'Orléans, les *Marsouins* à l'Ile-aux-Coudres, les *Jarrets-Noirs* à la Beauce, et les *Beignets* à Sainte-Rose.

Il est certaines curiosités de langage populaire qui sont vraiment intéressantes à plus d'un point de vue. Je suis sûr qu'un Parisien instruit n'entendrait pas sans plaisir les conversations de la classe ouvrière de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, par exemple. Un savant, M. Eugène Rolland, s'est épris du Canada rien qu'à lire un certain nombre de nos chansons. Un autre m'a écrit pour se renseigner sur nos *formulettes* comme :

—C'est aujourd'hui la St-Lambert :
Qui quitte sa place la perd.
—C'est aujourd'hui la St-Laurent :
Qui quitte sa place la reprend

et nos *devinettes*, comme :

—Qu'est-ce qui fait le tour du bois et qui n'entre pas dedans ?

—Qu'est-ce qui est gros comme une église et qui ne pèse pas une cerise ?

—Qu'est-ce qui est haut monté, court habillé, qui appelle le monde tous côtés ?

—Qu'est-ce qui peut porter un voyage de paille et qui ne peut porter une épingle ?

—Qu'est-ce qui a robe sur robe et qui n'a ni point ni couture ?

—Qu'est-ce qui est plein jusqu'au faîte et qui n'a ni porte ni fenêtre ?

Lorsque le lecteur français, ému par le récit des héroïques combats de nos aïeux, se demande si cette race vaillante des fils de France établis sur les bords du Saint-Laurent a pu conserver sa nationalité en dépit des vicissitudes de la politique, nulle démonstration ne saurait lui en dire autant que d'apprendre que nous chantons encore : *Entre Paris et Saint-Denis il s'élève une danse,—Il est passé par ici, le clairon du Roi, mesdames !*... et que, dans les jeux de leur âge, les enfants disent, ici comme en France :

Colimaçon borgne,
Montre-moi tes cornes...
Petit couteau d'or et d'argent, ta mère t'appelle, va-t'en ! etc

S'il est intéressant pour un Européen de savoir jusqu'à quel point nous sommes demeurés français, il est aussi fort intéressant pour nous de savoir dans quelle mesure les Français sont restés ce qu'ils étaient,—j'allais dire sont restés Canadiens ! J'ai reçu, l'an dernier, d'un aimable et distingué publiciste, M. Paul Sébillot, un volume contenant des *contes marins* recueillis en Bretagne. Le premier de ces contes commence ainsi :

" Il était une fois un jeune garçon qui n'avait

plus ni père ni mère, et il allait à la pêche pour gagner sa vie ".... Il partit un jour pour la mer avec un compagnon, et.... " Ils prirent du poisson en quantité, et il était beau tout ce qu'on pouvait dire."....

Ne croirait-on pas entendre une " conteuse de contes " de nos campagnes canadiennes ?

Nos campagnards parlent le français, le vieux français de France, et, chez les cultivateurs du moins, cette peste qui s'appelle l'anglicisme est à peu près inconnue. Ce n'est pas à la table d'un " habitant " que l'on entendrait dire : *Je vous troublerai pour le beurre !*....

Ce qui distingue avant tout le langage populaire, c'est le naturel, cette qualité par excellence de toute parole écrite ou parlée.

J'ai sous les yeux une réclame écrite en faveur d'un artiste italien, où cette belle qualité—le naturel—est loin de briller. Après avoir parlé de la grande fête musicale annoncée pour le mois d'octobre prochain, à Québec, l'auteur passe en revue ceux qui y prendront part. Je cite :

" Signor A. Liberati—Un cornettiste incomparable : l'embouchure d'un ange et le doigté d'un démon ! .."

Il y a bien des choses dans ces deux lignes : une antithèse de mots ; deux ou trois hyper-

boles et beaucoup de bizarrerie, pour employer un euphémisme. Il n'y manque que cette bagatelle qu'on nomme le naturel, ou, plus exactement, le goût.

".... Entre Lévy, le pontife de l'instrument, et Liberati, les connaisseurs ne savent à qui donner la palme."

Pontife du cornet ! c'est vraiment trop fort ; mais nous ne sommes pas au bout :

"...S'il a des sonorités à faire crouler les murailles d'une ville, il en a d'autres d'une douceur enchanteresse."

J'espère que notre maire, M. Langelier, va prier M. Liberati de ne pas nous faire entendre ses sonorités. Nous tenons à nos murs, que diable !...

Ce M. Liberati doit être un bien dangereux pensionnaire ! En revanche, lorsqu'il se livre à ses sonorités, il doit être agréable à entendre, à trois lieues de distance.

Mais voici qui est plus fort encore :

"...Dans sa polka *Souvenir de Suisse*, il récite tout un poème. C'est pour les auditeurs un *tableau pittoresque* du pays ; ils voient en quelque sorte par les oreilles."

Docteur Simard, mon ami, pendez-vous ! Avec

toute votre science vous ne faites voir les gens que par les yeux : Liberati, lui, les fait voir par les oreilles !

Toutes ces exagérations de langage—la question de goût mise de côté—peuvent faire l'affaire des *impressarii*, mais non celle des artistes. On arrive au concert avec la certitude d'être transporté dans un monde de merveilles, et l'on est tout désappointé de ne pas sortir de la salle.

Louis Veuillot, en présence du filet d'eau appelé pompeusement *Mer de Glace*, à Chamounix, parle avec son esprit ordinaire des déceptions causées par la réclame à outrance et les titres pompeux. " L'imagination, dit-il, bâtit sur ces grands mots, et la réalité fait banqueroute. " Je cite de mémoire.

M'est-il permis, dans cette chronique, d'oser un instant parler des Castors ? On en parle partout ; ce nom : castor, appliqué aux hommes d'un parti politique, revient à chaque instant dans les conversations, et les éditeurs de journaux songent à en faire faire des clichés.

Autrefois on appelait " bièvre " l'animal (je ne parle plus des Castors politiques !) dont les Canadiens ont fait un emblême national. Le mot anglais *beaver* vient du vieux français " bièvre. "

Partout, en Canada, on emploie le mot anglais

castor pour le mot " ricin ". Ainsi on dit " huile de castor " pour huile de ricin, une huile végétale ! C'est une des curiosités de notre langage. Elle est absolument incompréhensible pour un Français, de même que certains mots tirés de l'idiome indien, comme *micouenne*, cuiller de bois, et *babiche*, fine lanière en cuir dont se servent les cordonniers.

Puisque je suis en veine de faire de l'érudition, disons, en passant, que le mot " cordonnier "—autrefois *cordouanier*—ne vient pas de " cordon " mais de " Cordoue ", ville d'Espagne. On donnait ce nom de *cordouanier* aux fabricants d'une variété de chaussures, en cuir de Cordoue, fort à la mode à Paris, au XVième siècle.

Encore un mot sur la fête musicale du 3 octobre. Lorsque Verdi fit chanter ses premiers opéras, les hommes de goût protestèrent contre les unissons de voix trop multipliés et les intempérances de sonorité des *soli*, toujours écrits dans les régistres les plus élevés de la voix. Rossini, à qui on demandait s'il ne quitterait pas Paris un instant pour aller en Italie entendre le nouveau compositeur, répondait finement :—Oh ! je puis très bien l'entendre d'ici !. . . . Notre excellent ami M. Lavigne ménage à ceux qui n'iront pas à son concert du 3 octobre cet incomparable avantage d'entendre de leurs demeures battre la mesure à coups de canon, et, eux aussi, ils pourront dire : Nous entendons très bien d'ici.

C'est du reste un des traits caractéristiques des fêtes de Québec que d'y voir figurer les canons, et cela me réconcilie un peu avec ces terribles engins de la mort. Au moment même où j'écris ces lignes, à dix heures du soir, le canon de la citadelle gronde comme si les *Bostonais* étaient à nos portes, pendant que la musique du *Northampton* fait glisser sur les parquets cirés des salons de la Princesse, les pieds agiles de centaines de danseurs et de danseuses.

Le marquis de Lorne et la princesse Louise ont fait lancer un très grand nombre d'invitations pour le bal de ce soir, qui est à la fois une fête de bienvenue, à cause de l'arrivée du jeune prince Georges, et une fête d'adieu, à cause du départ de Leurs Excellences pour l'Angleterre. Autrefois on se disait bonjour en riant et bonsoir en pleurant. Je suppose que c'est pour consoler les gens qu'on les fait danser dans un bal d'adieu.

La carte d'invitation adressée par l'aide de camp de service ne disant pas où le bal aurait lieu, on devait croire que c'était à *Rideau Hall*, et je connais des gens qui ont commencé à faire leurs malles pour se rendre à Ottawa.

La carte ne portait pas non plus les lettres sacramentelles R. S. V. P., de sorte que les mères ont pu accompagner leurs filles à la citadelle.

Bien des gens croient que ces lettres sont les

initiales des mots : *Répondez, s'il vous plaît*, ou *Réponse, s'il vous plaît*, mais ce sont des naïfs, des arriérés qui ne connaissent pas nos mœurs américaines. R. S. V. P. veut dire : *Rendez-vous sans vos parents*, pas autre chose.

Le marquis de Lorne, qu'un contempteur de la politique Letellier appelait jadis *un albinos*, est décidément très populaire ici. De même que son prédécesseur, lord Dufferin, il comprend que, sans les Canadiens-Français, il y a longtemps que le drapeau britannique aurait " replié son aîle " et se serait enfui pour jamais de l'Amérique du Nord.

Mari d'une princesse du sang royal d'Angleterre, le marquis de Lorne occupe une position délicate et difficile dans le pays des brumes. Ici, il est le représentant de la reine, et, comme tel, son rang est supérieur à celui de la princesse. C'est du reste un homme d'esprit.

Tous ceux qui approchent de la princesse Louise en reviennent enchantés. Quelle figure de camée antique ! quel air de grandeur et de douceur à la fois ! quelle aimable simplicité pleine de noblesse et de distinction ! Elle parle le français admirablement, comme on le parle à Blois et à Tours, et, de même que le marquis de Lorne, elle s'exprime volontiers dans cette langue quand elle en a l'occasion. Au début de son séjour

à Ottawa, la princesse s'aperçut qu'il manquait quelque chose à son entourage, et elle fit importer d'Angleterre un pianiste et un cocher. J'ignore si le pianiste lui a maltraité les oreilles, mais il est certain que le cocher a failli lui casser le cou ! De là des ordonnances de médecins, un voyage aux Bermudes, en Angleterre, que sais-je ?..

Encore une détonation !.. Ce canon de la citadelle me fait songer à quelques-uns des événements que M. Chauveau a si admirablement remis en lumière dans son beau livre intitulé : *François Xavier Garneau, sa vie et ses œuvres* ; à la bataille d'Abraham, dont c'était ces jours derniers l'anniversaire, à la bataille de Sainte-Foy et à cette suite d'erreurs, de déceptions et d'épuisantes victoires qui préparèrent la chûte de la domination française en ce pays.

" La fatalité était partout, dit M. Chauveau.. ; et le chevalier de Lévis le disait lui-même dans sa dernière lettre au ministre. " C'est une suite des " malheurs et de la fatalité auxquels, depuis quel- " que temps, ce pays était en butte, que les secours " envoyés de France ne soient pas arrivés dans le " moment critique. Quelque médiocres qu'ils fus- " sent, joints au dernier succès (28 avril), ils auraient " déterminé la reprise de Québec."

" Mais, continue M. Chauveau, était-ce bien la fatalité ? Les anciens avaient fait du destin une

divinité, et les fautes mêmes des hommes sont attribuées à bon droit à l'aveuglement qu'une force supérieure produit chez eux. Cette doctrine se trouve également dans les auteurs païens et dans les Saintes Ecritures. Les premiers l'ont résumée dans ce proverbe, reproduit sous plusieurs formes : *Quos perdere deus vult prius dementat.* Racine rend admirablement l'idée des livres sacrés en parlant de

> ....cet esprit d'imprudence et d'erreur,
> De la chute des rois funeste avant-coureur.

" Longtemps avant lui, Philippe de Commines avait dit : " Quand Dieu veut commencer de chas-" tier les princes, premièrement, il leur diminue le " sens et leur fait fuir les conseils et les compa-" gnies des sages. "

" Toutes ces victoires suivies d'accidents ou de fautes incroyables, cette longue lutte dans laquelle nos ancêtres avaient repoussé avec succès les tentatives les mieux combinées, le développement qu'avait pris la Nouvelle-France à travers tant de misères et tant d'obstacles, tout cela ne pouvait pas être rendu inutile par la Providence sans qu'elle eût des vues miséricordieuses à notre égard. Ses desseins ont été bien vite éclairés à la sombre lueur de la révolution française, qui suivit si promptement celle des Etats-Unis ; et cette dernière a été pour nous du plus grand secours, car elle a rendu la politique de l'Angleterre à notre

égard plus juste et plus libérale qu'elle ne l'eût été sans cela. Heureux furent nos pères dans leur sagesse, d'avoir préféré, en 1775 et en 1812, les conseils de la religion à ceux de la vengeance, et d'avoir profité des événements qui ont assuré la conservation de notre nationalité ! "

C'est avec un grand plaisir que j'ai lu, dans le *Journal de Québec* du 15 de ce mois, les lignes suivantes, dues sans doute à M. Faucher de Saint-Maurice :

" Avant-hier était le 124e anniversaire de la bataille des plaines d'Abraham. Qui songe maintenant aux morts de la patrie ? Et certes, s'il en est que l'on ne doit pas oublier, ce sont ceux qui ont donné leur vie pour défendre notre langue, notre religion, notre autonomie. Pourquoi la société Saint Jean-Baptiste de Québec ne choisirait-elle pas cette date pour faire chanter annuellement un service solennel à la basilique pour le repos de l'âme de Montcalm et des soldats morts sur les champs de bataille du Canada ? Nous soumettons cette idée à qui de droit. "

En 1760, Mgr. de Pontbriand, évêque de Québec, disait dans un mandement : " Vous n'oublierez pas dans vos prières ceux qui se sont sacrifiés pour la défense de la patrie ; le nom de l'illustre Montcalm, celui de tant d'officiers respectables, ceux du soldat et du milicien, ne sortiront

pas de votre mémoire.... vous prierez pour le repos de leurs âmes. "

Il est doux de se rappeler ceux qui ont si bien rempli leur tâche ici bas, ces hommes de courage et de foi pour qui le devoir était la loi suprême, et qui, après avoir accompli des prodiges, disaient simplement, comme le vainqueur de Carillon : *Dieu seul a tout fait, Dieu seul est victorieux* !

Pour ceux qui croient, la pensée des âmes que le doigt de Dieu a touchées est utile, souvent pleine de charmes et d'immortelles espérances.

Encore le canon de la citadelle !.... Jouissez de votre plaisir, ô vous à qui le plaisir suffit ; laissez-nous au bonheur d'évoquer de pieux et grands souvenirs, de penser que la brise qui, en ce moment, nous apporte les mélodieuses ritournelles du bal, a passé sur les champs de bataille et les tombes muettes des héros !

ERNEST GAGNON.

Québec, 20 septembre, 1883.

L'AUTOMNE.

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe ;
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches du soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli :
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain ;

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épaix seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

S. P.

UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA.

Emparons-nous du sol.

A une heure et demie de Montréal, le voyageur, qui vient de Québec par le Grand Tronc, peut admirer la jolie petite ville de St-Hyacinthe, coquettement assise sur la rive gauche de l'Yamaska.

D'un côté, sur une éminence, se dessine majestueusement le colossal édifice du Séminaire, aux trois quarts entouré de massifs de verdure, et dont la haute tour s'élance hardiment dans le ciel. Un peu plus loin, une autre maison d'éducation, remarquable par l'instruction forte et recherchée qu'on y donne, et un petit château qui ne tient d'aucune architecture, mais qui n'en a pas moins son cachet, tranchent sur le front d'une immense forêt de pins centenaires. De l'autre côté, s'échelonnent sur le penchant d'un côteau, une suite de constructions massives, prisons, hôpitaux, communautés religieuses, palais épiscopal, au milieu desquelles la cathédrale, et

l'église des Dominicains dressent leurs clochers et leurs tourelles.

Au bas du côteau, sur une pointe de terre que la rivière entoure, et dont le rivage est couvert de moulins et de fabriques se groupent les édifices publics, les maisons de commerce, et les habitations des classes commerciales et ouvrières.

En arrière de St-Hyacinthe, s'étend jusqu'à la Rivière Richelieu, une vallée dont la surface uniforme est interrompue par des bois qui disparaissent promptement sous la hache du colon, et par une couple de collines de peu d'élévation.

Au sud et à l'est, on aperçoit au loin une suite de montagnes, tantôt d'un bleu pâle, tantôt d'un vert sombre, qui ferment l'horizon, et donnent à cette partie du pays un caractère à la fois grandiose et pittoresqne.

Les eaux qui arrosent ces plaines coulent entre des rives resserrées, sur un lit d'argile ou de roc, et vont se perdre dans celles du St. Laurent, à cet endroit incomparable où la baie de la Vallière et la baie St. François, semées d'îles et d'ilots couronnés de grands arbres, réunissent, à l'automne, tant de chasseurs et d'excursionnistes. Sur chaque rive, de distance en distanee, quelques maisons, parfois des villages, entourent les églises

qui se font face, et dont les cloches entrecroisent leurs sons dans l'espace, aux heures de la prière.

Dans la saison des fleurs, Saint Hyacinthe présente un aspect féerique, aussi beau alors que désolé en hiver. Une longue promenade, ornée d'élégantes villas et de somptueuses résidences, plantée d'ormes et d'érables, parsemée de fleurs de toutes sortes, est le lieu du rendez-vous général! Sur le soir, à l'heure où le crépuscule se fait, on peut y rencontrer toute la population, vieillards et enfants, cavaliers et promeneurs en voitures, élégants dandies avec lorgnons et badines, jeunes filles aux longues chevelures, amoureux et blasés, même jusqu'à des fumeurs à la pipe, qui se trouvent bien chez eux et qui en profitent.

Au milieu de la promenade, vis-à-vis le Palais de Justice, un parc dont personne ne foule les allées, mais que beaucoup de monde entoure, réunit les corps de musique de la vil'e, qui, plusieurs fois la semaine, y donnent des concerts en plein air. On reste là, jusqu'à une heure avancée de la soirée, rêvant de l'Espagne et de l'Italie, et se laissant bercer aux accords mélodieux des instruments.

Les immenses jardins du Séminaire, la promenade sous les grands arbres, en face le lac de la villa Bedini, l'extrémité de la rue Girouard, en dehors de la ville, sont autant de lieux enchantés,

que l'étranger ne visite jamais sans témoigner de son admiration.

* * *

St-Hyacinthe est avant tout, une ville essentiellement françaises, où notre race s'est conservée intacte, avec ses mœurs, ses coutumes, sa religion, sa langue et son patriotisme. Il est peu d'endroits dans ce pays, où l'on soit si français, où l'on ait su écarter si complètement l'empiètement des races étrangères, où une population ait si bien gardé la même unité de vues et de sentiments, en ce qui regarde notre nationalité.

Chaque année on y fête avec enthousiasme la St-Jean-Baptiste, on s'y affirme comme canadien français, avec une énergie presque féroce, on s'y montre patriotes, et patriotes avant tout.

Il y a près de vingt ans, quand l'Eglise et la France firent appel au monde entier pour la défense du pape, les Canadiens-Français fournirent tout un bataillon de zouaves, et plusieurs des enfants de St-Hyacinthe s'enrôlèrent sous la bannière de Pie IX.

En 1870, pendant que la France luttait avec l'énergie du désespoir contre l'armée prussienne, on fit à St-Hyacinthe des démonstrations que je n'oublierai jamais. Dans des assemblées où la population se rendait en foule, on prononçait des discours où les sympathies pour la France le dis-

putaient à la haine pour la Prusse, on acclama les victoires de nos frères de là bas, comme on pleura leurs deuils. Après la guerre il fut question d'une souscription nationale : chacun applaudit à l'idée de prendre part à l'œuvre de libération du territoire français. Le projet échoua ailleurs, mais St-Hyacinthe avait déjà donné des preuves de son dévouement.

En 1879, quand le câble nous eut appris la mort du Prince Impérial, tombé héroïquement au champ de la gloire, les citoyens de St-Hyacinthe firent une démonstration française à sa mémoire, et chantèrent une messe de *Requiem* pour le repos de son âme. Sous la conduite du vaillant colonel Doharty, qui, malgré son nom irlandais, est aussi français que le plus français d'entre nous, les volontaires du 83ème bataillon assistèrent au service, et envoyèrent plus tard à l'Impératrice Eugènie une couronne d'immortelles qui fut déposé sur le tombeau du Prince, dans sa chapelle mortuaire de Chiselhurst.

Depuis plus d'un demi-siècle, St-Hyacinthe a été le lieu de résidence de plusieurs des anciennes familles du Canada, les Dessaules, les Laframboise, les Taché, les Duchesnay, les LaMothe, les de LaBruère chez lesquelles sont précisement conservées les vieilles coutumes françaises.

Le Séminaire de St-Hyacinthe, dont les directeurs se sont toujours distingués par une grande

largeur de vues et une haute science, n'a pas peu contribué à conserver à la population le cachet national qui la caractérise. De cette institution, sont sortis de hauts dignitaires de l'église, d'illustres jurisconsultes, etc., des politiciens distingués.

C'est à peine si, après un siècle d'existence, on peut compter dans St-Hyacinthe, dix familles de nationalité étrangères sur une population de 6000 âmes.

Il y a d'autres endroits dans la Province de Québec où nous avons obtenu des résultats identiques, mais il y en a beaucoup aussi où nous nous laissons submerger par le flot des races étrangères. Avec du travail, de la volonté, du patriotisme et de la persévérence, il y a moyen de prévenir cela. C'est en nous groupant dans les mêmes centres, c'est en réunissant nos frères dispersés que nous parviendrons à renforcer notre nationalité.

Plus la France est faible en Europe, plus elle doit être forte ici. Afin que si un jour, elle nous envoie une émigration considérable, ou si elle vient chercher ici une liberté qu'elle ne pourrait avoir chez elle, nos frères de là bas puissent trouver en Canada une France nouvelle, et une patrie à eux, avec leur religion, leur langue, et leurs coutumes.

G. LAMOTHE.

Montréal, septembre 1883.

L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ.

Le rôle de l'intelligence n'est pas aussi négatif qu'on a pu le croire, même dans ce siècle où tout semble ne devoir être pesé qu'au seul poids du succès. Ce rôle ou plutôt ce règne est un droit, et le droit a toujours le dernier mot !

Néanmoins ce droit de souveraineté de l'intelligence bien que incontestable est rarement incontesté.

Par intelligence il faut entendre ici une faculté intellectuelle dépassant les limites de l'ordinaire et mettant ses forces au service de la société.

Dans notre siècle, un siècle de lumière dit-on, par une anomalie insupportable chaque individu veut être étoile ou flambeau. C'est universel.

Quel être humain n'a pas la modestie de se croire quelque chose, et de penser, de dire même quelquefois, que lui du moins pourrait sauvegarder les intérêts de l'état et de la société si on lui passait le commandement.

C'est là une des grandes erreurs modernes, une des plus répandues et des plus enracinées dans la nature : L'illusion ! Personne n'est content de son rôle et trop souvent les aspirations sont à l'inverse des aptitudes.

Horace caractérisait bien cette lubie enivrante, il y a dix-huit siècles déjà, en ces termes :

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus.

On se repait d'aspirations et de suffisance. On porte envie à la royauté de l'intelligence ! " Tu me dépasses, donc tu m'écrases ", est la formule à l'ordre du jour. C'est le cri naturel de l'orgueil impuissant. Or, comme le disait Voltaire : " L'orgueil a du bon, mais quand il est soutenu par l'ignorance il est parfait. "

Et Voltaire avait cent fois raison.

Oui quand l'incapacité, l'ignorance et l'envie logent à l'enseigne de la présomption et quelquefois du succès on sent toute la vérité de cette parole d'Alfred de Musset : " L'impuissance est la première des puissances. "

Un individu soudoyant les trompettes populaires voit son nom, redit par tous les échos du retentissement et du fla-fla, s'élever jusqu'aux nues. Agréable perspective, n'est-ce pas ? Et l'on serait tenté de prendre au sérieux cette boutade d'un

auteur humoristique : " La modestie est la conscience des sots. "

Et pourtant l'intelligence et le talent ont des droits acquis au gouvernement des peuples. C'est d'ordre divin, c'est d'ordre naturel. Si la réserve semble être le partage des cœurs d'élite, soyez sans crainte ! Ils sont de l'avenir. La patience est la vertu des citoyens de l'avenir.

Voilà pourquoi à une heure indiquée par un décret qui n'est pas humain, l'intelligence reparaît, les brouillards se dissipent et l'on voit encore resplendir ce foyer ruisselant de lumière devant lequel on s'incline et que l'on acclame avec des cris d'admiration. Le génie et le talent parviennent toujours à se faire connaître et si les nuages de l'atmosphère morale empêchent leurs rayons de venir jusqu'à nous, on sent, comme aux jours d'orage qu'au delà de la tempête resplendit un astre radieux dans l'azur serein des sphères du ciel.

*
* *

Un auteur contemporain a écrit une page magnifique sur ce sujet. Nous croyons qu'elle a sa place dans ce travail.

" Tous les esprits vraiment puissants ont un mot à dire et le disent en effet tôt ou tard. Le génie ou le talent ne sont pas des accidents imprévus dans

l'humanité ; ils ont une raison d'être et par cela même ne sauraient rester toujours dans l'obscurité, car si la foule ne va pas au devant d'eux ils savent aller au devant d'elle. Le génie c'est le soleil, tout le monde le voit : le talent c'est le diamant qui peut rester longtemps perdu dans l'obscurité mais qui toujours est aperçu par quelqu'un."

C'est la loi suprême et consolante.

Il n'est pas besoin de raisonnements pour démontrer que le gouvernement des sociétés appartient à l'intelligence.

Un homme qui fut un économiste distingué, un grand penseur et un écrivain illustre, Etienne Parent, nous a donné des pages magnifiques sur ce sujet. Partisan éclairé de la grande loi de la hiérarchie intellectuelle, il a su montrer combien est essentielle et vitale la question du gouvernement par l'intelligence. C'est le grand moteur, le sublime mécanicien qui seul a le droit et le pouvoir d'imprimer le mouvement aux rouages de la machine politique.

Voilà pourquoi la force n'a jamais eu raison du droit. Elle a bien pu l'opprimer et cru l'anéantir, mais ce n'était qu'en passant.

Tant qu'une société a l'intelligence pour la guider, tant qu'elle marche à la suite de cette

colonne lumineuse comme les Hébreux dans le désert, elle n'est pas perdue. Et quand Dieu veut perdre un peuple ou le punir il commence par éteindre le flambeau qui lui montrait l'abime.

C'est buriné dans l'histoire, et nos annales canadiennes le proclament à chaque page.

Il vint un temps où, las de lutter par le droit contre la force, le peuple canadien résolut de rencontrer l'ennemi sur son propre terrain. Les vagues populaires soulevées par le vent d'une immense indignation se ruèrent en 1837 contre le pouvoir qui les opprimait, comme les ondes furieuses de l'océan contre ses rivages.

Après des prodiges d'héroisme il fallait succomber. Nous étions vaincus. La passion, explicable, sans doute, avait engendré la révolte, et de la révolte naquit l'Union, ce programme infernal dont la fin était l'anéantissement de la race canadienne-française.

Mais ici encore le droit et la justice, cette admirable personnification de l'intelligence nous sauva.

Ce n'est pas sans émotion que l'on revoit le récit de cette lutte formidable qui marqua les premières années de l'Union. La main sûre de Lafontaine et de ses amis patriotes tenait haut et ferme le guidon sacré de notre nationalité. Leur voix fière et libre fit vibrer les échos de la chambre législa-

tive et réclama au nom de la justice, au nom du droit, au nom de l'intelligence contre les exactions de la force.

Le triomphe fut assuré et la reconnaissance publique, la postérité, en posant sur leur front la couronne de l'immortalité y ajouta le fleuron de la victoire à celui du courage.

L'Angleterre se croyait invincible. Le canon avait moissonné bien des têtes : l'échafaud en avait vu tomber plusieurs. Mais le droit n'avait pas dit son dernier mot, et après quelques années de lutte, nous avions conquis tout ce que nous avions autrefois demandé.

Voilà ce que peut l'intelligence.

*
* *

Une des grandes manifestations de l'intelligence, une de ses grandes forces dans la société, c'est la littérature, c'est la presse.

La littérature n'est pas seulement l'expression de la société, comme l'a dit M. de Bonald, c'en est aussi la directrice.

Son influence est d'autant plus infaillible qu'elle est indirecte. Chretienne et civilisatrice, elle rend le peuple meilleur en l'habituant à agrandir ses pensées, à élever son cœur ; meurtrière de l'âme,

elle enfonce le poignard après avoir produit l'anestésie morale en faisant respirer à l'âme les parfums délétères, mais non sans agréable saveur, de ses produits empoisonnés.

La responsabilité qu'endosse l'écrivain n'est donc pas une vétille marquée au coin de l'inutilité.

Dirai-je un mot de la littérature dont l'influence plus directe a aussi des effets plus immédiats : la presse. La presse qui est le pouvoir par excellence ; la presse, cette institution magnifique qui est à la fois " un sacerdoce civil et une milice " ; la presse enfin dont Donoso Cortès disait : " De tous les pouvoirs nés de la nouvelle organisation des sociétés européennes, le plus colossal, le plus exorbitant est celui qui est accordé à chacun de faire parvenir sa parole aux oreilles du peuple. "

Oui c'est bien là le siège de la royauté de l'intelligence. Ce que le journaliste dit et pense, des milliers de personnes le pensent et le répètent après lui et avec lui.

C'est là qu'est la grande force, la grande puissance et le grand danger.

Notre illustre penseur, Etienne Parent, disait. " La presse, oui la presse sera le trône des puissances de l'avenir, et sur le trône il n'y a que l'intelligence qui puisse s'asseoir. Voilà ma démo-

cratie à moi ; et c'est à elle qu'appartient l'avenir.... Comme les autres autorités ses devancières vous ne la verrez pas vieillir et s'affaiblir avec la dégénérescence des races dominantes, ou la corruption des institutions politiques."

L'éminent polémiste avait raison : mais il avait trop bonne opinion de la presse. Là comme partout ailleurs s'est glissé l'abus, la corruption s'y a créé des adeptes et y fait des victimes.

Qu'elle est donc grande la responsabilité de ceux qui trompent le peuple et le mènent à l'abime et à la ruine !

Dans certains pays on l'excite à la révolte et " le peuple prête toujours l'oreille à ceux qui, dans les temps de désastres lui conseillent comme seul moyen de salut, les séditions et les boulversements."

Chez nous c'est différent.

Le grand crime de la presse c'est de se repaitre d'insultes et de dénigrement.

La grande arme, celle à l'ordre du jour, ce sont les attaques contre la vie privée. C'est par là qu'on frappe un adversaire, c'est par là qu'on attaque un gouvernement en cherchant à clouer au gibet du mépris public chacun des membres qui le composent.

Comme au temps de Royer-Collard on peut dire : " Le respect s'en va, nous périrons faute de respect."

Saint-Jérôme dans une épitre immortelle disait : " *Ubi contemptus ibi frequens injuria, ubi autem injuria, ibi et indignatio ; ubi indignatio, ibi quies nulla.*"

Ce mot est l'arrêt de notre condamnation politique. Sans doute il y a eu des abus dans les gouvernements, mais dans la presse ils sont encore plus grands.

Il y a dans cette croisade contre le respect quelque chose de tellement infernal, que la vue de ces excès arrachait à Donoso Cortès cette impérissable sentence : " L'éternité seul a des peines suffisantes pour punir ceux qui mettent la parole, ce don divin, au service de l'erreur. "

Il y a dans cette dépréciation mutuelle un germe de faiblesse pour le règne de l'intelligence dans la société.

Pourquoi voyons nous aujourd'hui la société si souvent opprimée, si souvent impuissante ? C'est que le règne de l'intelligence est aboli : le nombre et la corruption l'emportent.

Mais n'y a-t-il pas dans l'intelligence elle-même quelque chose d'incomplet ? N'y a-t-il pas quelque

chose qui l'empêche de produire son effet et de verser sur les peuples ses torrents de lumière en leur dictant ses ordres et ses sages commandements ?

Oui quelque chose fait défaut.

Cet élément absolument nécessaire à la vie de l'intelligence, le christianisme, tend à disparaître peu à peu de l'atmosphère politique. Là où il n'est plus, l'air est vicié, la lumière moins limpide, les peuples moins heureux et surtout moins libres.

Le christianisme c'est la liberté, parceque c'est l'intelligence.

Le 21 mai 1881, M. de Belcastel, dans un discours à jamais célèbre, prononçait ces paroles qui sont toutes de vérité et d'évidenee : " La liberté n'est pas la racine de l'arbre civilisateur. C'est un fruit que l'on cueille sur l'arbre de la vérité. Or le nom de la vérité c'est le Christ."

Oui le Christ c'est la liberté, c'est la vérité, parce que c'est la pure intelligence.

ALTAIR

OCTAVE CREMAZIE.

(Suite.)

Un esprit vulgaire eût accusé le mauvais goût du public et se fût entêté à rimer au hasard, en dépit de Minerve et du bon sens. Un poète d'occasion se fût découragé et eût condamné sa muse au perpétuel silence. Mais Crémazie n'était ni un esprit vulgaire ni un poète d'occasion. Il possédait le fond sacré et son amour-propre littéraire lui laissait comprendre que le meilleur moyen de triompher de la critique sévère, c'est de corriger les défauts qu'elle signale. Il se remit donc au travail, il étudia les règles de la composition poétique, il regarda de plus près, dans leurs détails, les œuvres des maîtres, il y chercha l'harmonie, la mesure, le juste rapport de la pensée et de l'expression. Et, après une année de silence et d'étude, il reparut avec une pièce qui, sans être parfaite, marquait déjà un immense progrès. C'était encore une poésie du jour de l'an — 1er janvier 1850 — mais si le sujet était le même, quelle différence dans l'exécution ! Le poète avait trouvé le rythme, le rythme, ornement de la prose et nécessité du vers, qui donne des ailes au style,

qui est l'âme de la musique et de la poésie. Qu'on se rappelle le début de l'année précédente : *quand un nouvel an sonne, on aime à regarder en arrière de soi, etc.*, et qu'on juge du chemin parcouru en lisant les vers suivants :

Quand après la tempête où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie,
Répondant à l'appel du hardi timonnier
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre,
Ils répètent gaîment, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc, nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier jour de l'an, ne pas chanter encore ?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui,
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce,
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse ;
Nos larmes répondront pour lui.

Le progrès est évident. Ces vers ne sont pas irréprochables, mais ce sont des vers. On y sent le souffle et le mouvement poétiques.

A partir de ce moment, Crémazie se perfectionna de plus en plus. Les lettrés et les littérateurs de l'époque virent avec surprise s'épanouir et se développer ce talent dont rien ne leur avait fait soupçonner l'existence. Ce nouveau citoyen de la république des lettres, ce poète dont le nom ne figurait pas dans le *Répertoire National*, se faisait place au milieu de notre élite littéraire, et s'annonçait comme notre vrai poète national. Dans sa pièce du jour de l'an 1852, on entendait déjà éclater la note patriotique qui, avec la note

funèbre, devait donner le ton à son œuvre tout entière. " La France vivra," s'écriait-il,

......Dans la jeune Amérique
Aux jours les plus heureux de sa splendeur antique,
La France avait jeté sur des bords inconnus,
Quelques nobles enfants, quelques prêtres sublimes,
Intrépides héros, et premières victimes,
Dont les noms glorieux nous sont tous parvenus.

Et depuis ce temps-là, malgré bien des tempêtes
Qu'une race ennemie attirait sur leurs têtes,
Produisant chaque jour un effort surhumain,
Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
De leur lointain pays, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Et si la France un jour au tombeau descendue,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde,
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde
La France ne meurt pas.

Voilà Crémazie dans sa première manière. Les souvenirs de la vieille mère-patrie, les luttes héroïques de nos ancêtres, les gloires et les tristesses de notre passé, les bruits de batailles et de victoires vont emplir ses strophes. Il a lu Garneau, il a senti son génie s'enflammer à ces récits glorieux. Son imagination s'est éprise de nos dramatiques annales, de nos pionniers, de nos apôtres et de nos héros. Et puis, tandis qu'il rêve au passé, les brises de l'Atlantique lui apportent des rumeurs de guerre et des bruits de clai-

rons. La France a tiré l'épée ; alliée de l'Angleterre, elle va rajeunir sa gloire aux champs de la Crimée et sous les murs de Sébastopol. Et notre poète chante les exploits de nos deux mères-patrie : l'ancienne et la nouvelle. Il célèbre leur alliance invincible, il salue leur triomphe avec enthousiasme. Les pièces intitulées : *La guerre d'Orient* (1854), et *Sur les ruines de Sébastopol* (1855) doivent être rangées, au jugement même de leur auteur, parmi ses meilleures inspirations.

Dès lors on ne contesta plus le mérite littéraire de Crémazie. On le reconnut comme le plus grand de nos poètes, et sa lyre devint le mélodieux organe des souvenirs, des joies et des espérances de tout un peuple. Son style acquérait chaque jour des qualités nouvelles, et son talent gagnait sans cesse en élévation et en éclat. La visite de *la Capricieuse*, dans l'été de 1855, lui inspira les plus beaux vers qu'il eût encore écrits. Au milieu des fêtes et des réjouissances publiques qui signalèrent cette visite mémorable, au lendemain de l'inauguration du monument des braves, son *Vieux soldat canadien* fut accueilli avec enthousiasme. Après la majestueuse éloquence de M. Chauveau, on était heureux de pouvoir faire entendre à ces frères retrouvés les accents vraiment harmonieux d'une muse franco-canadienne. On éprouvait une légitime fierté à prouver à nos hôtes de France, que la langue de Racine, pas plus que celle de Bossuet, n'avait fait naufrage sur les

rives du St-Laurent. A notre gré, ce petit poème se recommande aux lecteurs par des beautés de premier ordre. Le talent de l'auteur s'y déploie avec une aisance et un naturel qu'on ne lui retrouve pas toujours. La conception est très-heureuse. Un vieux soldat canadien qui a combattu sous Montcalm, malgré le triomphe de l'Angleterre et la cession de la colonie, nourrit toujours dans son cœur l'espérance de revoir encore flotter sur nos murailles le drapeau de la France. Appuyé sur son fils, il se rend souvent aux remparts pour *interroger la rive*, et

Chercher si les Français que, dans sa foi naïve
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sur nos remparts déployer leur bannière !
Puis retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

" Pauvre soldat aux jours de ma jeunesse
" Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps !
" Je viens encor dans ma triste vieillesse,
" Attendre ici vos guerriers triomphants.
" Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
" Sur ces remparts où je porte mes pas ?
" De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

....

" Pauvre vieillard, dont la force succombe,
" Rêvant encore l'heureux temps d'autrefois,
" J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
" Le saint espoir qui réveille ma voix.
" Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
" Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
" Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
" Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront, et je n'y serai pas ! "

Et alors, saluant dans un très-beau mouvement le drapeau français que *la Capricieuse* a ramené dans notre port, pour la première fois depuis la conquête, le poète s'écrie :

Tu l'as dit, ô vieillard, la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans le nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Mais, là-bas, quelle est cette forme indécise que le souffle de la brise fait trembler ? C'est le vieux soldat canadien que le canon de la France a réveillé, et qui vient saluer le drapeau si longtemps attendu. Il croit que la France ramène enfin ses guerriers triomphants sur nos rives ; il lève vers le ciel ses bras reconnaissants. Tous les vieux Canadiens moissonnés par la guerre, abandonnent leur couche funèbre, pour voir leur rêve réalisé :

Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive,
Un long champ de bonheur qui sortait des tombeaux.

La pensée est heureuse, et noblement, poétiquement rendue. Mais ce qui nous paraît encore supérieur à la pièce que nous venons d'analyser, c'est l'envoi aux marins de *la Capricieuse*, que Crémazie y ajouta. Jamais la poésie canadienne n'avait parlé une langue aussi souple, aussi noble, anssi simplement et facilement belle. Nous croyons devoir lui donner place dans cette étude.

Quoi ! déjà nous quitter ? Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !

Vous partez. Et bientôt voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie ?
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères ?
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublirons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-même,
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu ! noble drapeau ! Te verrons-nous encore
Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins en partant laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
Au village, de vous parleront bien longtemps.
Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées,
Des souvenirs français ces âmes altérées
Bien souvent rediront le retour de nos gens !

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
Vous attendant toujours, nous redirons encore :
Ne paraissent-ils pas ?

Les artistes en hémistiches ne sauraient manquer d'admirer le mouvement et la structure savante de la première strophe : *Quoi déjà nous quitter*, etc. L'art de rompre la monotomie de l'alexandrin sans détruire le rythme, de couper le vers sans le briser, et de varier la mesure sans la violer, y est pratiqué supérieurement. Voilà comme un vrai poète sait tirer parti du mètre et manier la phrase poétique. Le reste de l'envoi correspond à la première strophe. La mélancolie de l'adieu, la promesse consolante du souvenir, l'incertaine espérance du retour, tout est rendu avec un charme profond. Détachons, avant de poursuivre, le vers-programme.

Chacune a maintenant une part de nous-mêmes ;
Albion notre foi, la France notre cœur.

C'est bien là où nous en sommes vis-à-vis la France et l'Angleterre. Le poète a su peindre

la situation, en un vers bien frappé, mieux qu'un écrivain politique ne l'aurait pu faire en dix alinéas.

Le talent de Crémazie entre maintenant dans une phase nouvelle. Jusqu'ici c'est la note patriotique et guerrière qui a surtout caractérisé sa poésie. Il a grandi peu-à-peu ; il s'est débarrassé des défauts qui l'avaient désigné aux épigrammes de la critique ; l'inexpérience des débuts a fait place à l'entente de la composition, et à la science du vers. Désormais, on l'acclame comme un grand poète, on salue en lui le maître de la lyre canadienne. Mais il ne s'arrêtera pas dans la carrière, comme tant d'autres poètes célèbres, après avoir triomphé des premiers obstacles et gagné la faveur du public. Il veut justifier les applaudissements qu'on lui prodigue par des œuvres de plus en plus originales et châtiées. Et, sans dire adieu à la muse héroïque, il prête l'oreille au murmure plaintif de la muse funèbre qui va lui dicter ses plus beaux chants.

L'élégie des *Morts* est du 1er novembre 1856. Elle fut publiée dans le *Journal de Québec*, et, chose humiliante pour notre public, elle passa presque inaperçue. " Pas une seule autre feuille (que le *Journal de Québec*) n'en souffla mot," dit l'auteur lui-même, " et pourtant c'est bien ce que j'ai fait de moins mal. L'année suivante, Chauveau reproduisit cette pièce dans le *Journal de*

l'Instruction Publique, et deux ou trois journaux en parlèrent dans ce style de réclame qui sert à faire l'éloge d'un pantalon nouveau tout aussi bien que d'un poème inédit."

Cette pièce des *Morts* est peut-être le chef-d'œuvre de la poésie canadienne. On en a beaucoup parlé, on l'a beaucoup citée, on l'a plus d'une fois analysée ; mais comment, dans une étude sur Crémazie, ne pas en parler encore ?

Nous l'avons relue bien souvent, toujours avec la même émotion, et la même joie intime que fait éprouver la vision du Beau. Quelle grave harmonie ! quel souffle ample et puissant ! quelle mélancolie poignante et vraie ! quelle hauteur d'inspiration et quelle perfection de détails ! Ah ! le poète qui écrivit ces vers empreints d'une si religieuse tristesse, n'avait pas une âme vulgaire. Il était fait pour les sommets, et les grands espaces. Ce fut peut-être son malheur. Les détails du métier, et l'atmosphère du négoce, lui furent fatals. " Sur la terre, les grandes aîles sont parfois un empêchement, et l'oiseau le plus puissant au vol, celui qui trouve le calme par dessus la région des orages et des tempêtes, périt souvent misérablement parce que pour s'enlever, il lui faut beaucoup de vent ou un endroit élevé." (*) Mais arrêtons nous un instant pour admirer quelques unes des

(*) Laure Conan.

beautés de premier ordre dont l'élégie des *Morts* est parsemée. Dès le début on sent que le poète va faire grand.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
Et vous ne portez plus le fardeau des misères
Du monde où nous vivons,
Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
Le printemps de parfums, l'horizon de nuages,
Le soleil de rayons.

Que demandez-vous donc aux hommes, continue le poète, que demandez-vous à la foule qui passe indifférente ? " Rien, rien qu'un souvenir. "

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
Cette aumône du cœur,
Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
Et porte votre nom, gardé par la prière,
Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
Dans le cœur meurt avant que le corps n'abandonne
Les vêtements de deuil,
Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
Sur vos os décharnés plus lourdement retombe
Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
Que l'on a déjà lus ;
Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
Les morts ne servent plus.

Ce dernier vers est admirable, dans son énergique concision et sa navrante réalité. *Les morts ne servent plus* ; le sillage qu'ils ont tracé dans notre vie s'efface peu à peu ; les regrets les plus cuisants s'adoucissent, tant il est vrai que le cœur de l'homme est voué à l'inconstance, et que ses affections les plus pures sont soumises à cette inévitable fragilité qui règne sur les choses du temps. Victor Hugo a dit :

Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

Et Lacordaire, à son tour, s'est écrié : " Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et voilà l'histoire de l'homme dans l'amour." Le lecteur nous pardonnera ces rapprochements qui se sont naturellement placés sous notre plume. Nous revenons au chef-d'œuvre de Crémazie. C'est dans cette pièce qu'il se sert pour la première fois, croyons-nous, du vers de six pieds :

Tristes, pleurantes ombres
Qui dans les forêts sombres
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux.

O lumières errantes,
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir,
Épaississant leur voile,
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensoir ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Etes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

Il y a là six strophes d'une grande richesse d'expression, et d'un mouvement très-heureux. Puis, reprenant le vers de douze pieds, le poète nous montre les morts qui abandonnent leurs tombes et qui viennent errer au milieu des chré-

tiens réunis pour intercéder en leur faveur. Il nous supplie de faire l'aumône à

Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

" Donnez," s'écrie-t-il,

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de nos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant là-haut, ne soit pas inconnu.

Et, prenant ce tribut, un ange aux blanches aîles,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

Cette seule pièce suffit pour ranger Crémazie dans la famille des poètes d'élite. C'est de la poésie vraie, de la poésie sentie, qui s'échappe du cœur pour aller au cœur.

THOMAS CHAPAIS.

(*A continuer*)

CHRONIQUE.

AUJOURD'HUI, 15 octobre, en passant par le " Rond de Chêne " pour gagner la rue St-Louis, j'ai été frappé de voir combien la pluie et le vent des derniers jours ont abattu de feuilles sur le chemin. L'on y marche comme sur un tapis. Partout alentour, les arbres sont dénudés ; il fait froid et il n'y a pas jusqu'au pavé à sec de la petite fontaine qui ne semble participer à la tristesse générale. L'on y voit le petit bonhomme de pierre, au sommet, dans une attitude d'athlète, le corps demi penché, ayant l'air de soutenir avec effort la petite colonne d'eau qui ne monte pas. De quelque côté que l'on regarde tout est sombre. Est-il donc vrai que nous sommes déjà en plein automne, cette morte saison comme on dit si justement à la campagne ? La verdure des bois prend une couleur purpurine ou terne, les gelées de la nuit blanchissent le gazon, le vent, comme

un messager de tristes nouvelles, vient gémir à nos portes ; mais tant que les feuilles ne tombent pas, il semble que l'automne n'est pas encore arrivé. Puis, en dehors du calendrier, dites donc, qu'avons nous eu d'été en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-trois ? Rien de constant dans la température, quelques aperçus de chaleur et de soleil ; peut-être trois semaines de beau temps en tout. N'est-ce pas là un éclair à travers les nuages, je dirais volontiers un soupçon d'été ? En feuilletant l'autre jour le premier volume de l'histoire du Canada par l'abbé Ferland, à la fin, dans un petit tableau comparé de température, je vois qu'au 15 octobre 1608, époque de la fondation de Québec, " il y eut quelques gelées blanches et les feuilles des arbres commencèrent à tomber. " Autrefois, l'on entretenait l'espoir que le climat deviendrait de plus en plus doux. Les défrichements étaient peu considérables et l'heureuse transformation devait s'opérer à mesure que se coloniseraient nos terres. L'expérience a démontré que l'on s'est mépris sur les causes vraiment agissantes de la température. Durant trois siècles, ces choses se sont opérées sur une large échelle,—culture, défrichement, colonisation, — et la température n'a guère varié. C'est aussi la conclusion de M. Ferland. Néanmoins, il parait qu'aujourd'hui nous avons moins de froid et de ces chutes de neige qui mettaient autrefois, le vent aidant, les chemins à l'égalité des toits. " Je me rappelle cinquante années en

arrière, me dit ce matin un ancien ; nous n'avons plus d'hivers comme dans le bon vieux temps. " " Allez donc avec vos étés, boude un autre, un Français qui visite régulièrement notre pays, depuis quelques années, votre belle saison à vous autres c'est l'hiver. " Après tout, les saisons ne sont-elles pas un point réglé dans les conseils de l'Ordre éternel ? Etés longs ou courts, automnes prématurés ou tardifs, qu'importe à la vie ! Les années suivent leur cours inflexible sans augmentation ni diminution du temps que la Providence leur a compté, et il est certain que nous joncherons le sentier quelque part, un jour, comme ces feuilles sèches que le vent moissonne sans pitié autour de nous.

Le mois d'octobre emportera sa part de souvenirs et de regrets dans ses courtes annales. Le vingt-sept est le départ du Gouverneur-général et de la Princesse Louise pour l'Europe. La Princesse a été délicatement et justement louée par un écrivain des *Nouvelles Soirées*. Ce serait gâter le tableau que d'y ajouter quelque chose. Dès le moment qu'elle eut mis le pied sur nos bords, en effet, l'on put admirer cette simplicité pleine de goût, cette noblesse et cette haute distinction qui respirent dans toute sa personne. Elevée sur les marches d'un trône, accoutumée à fouler les parquets des cours européennes, parmi une société de souverains et de nobles, notre Princesse aura bien souvent trouvé à redire, dans un pays encore jeune

relativement, avec un entourage peu fait à toutes ces grandeurs. Nous ne pouvons en tout cas manquer de voir dans le fait qu'elle a passé ce long temps avec nous, la preuve de l'intérêt que nous porte notre Gracieuse Souveraine. Puisse au moins la Princesse Louise emporter avec elle le témoignage de notre entière gratitude comme celui de notre fidèle attachement à la couronne d'Angleterre.

Quant au Marquis de Lorne, son séjour parmi nous comme celui de sa noble compagne est acquis à l'histoire et il y restera profondément gravé. Il faut bien avouer que la magnifique administration de Lord Dufferin avait créé avant lui un vide difficile à remplir, une succession malaisée à recueillir. Le triomphe du Gouverneur Lorne est de n'avoir subi aucun éclipse après un tel prédécesseur. Il a été égal à sa tâche. A ce large esprit qui embrasse tout, il a joint le tact et la sagacité, qualités non moins nécessaires à un homme d'état pour gouverner. Il sut bien vite apprécier, comme l'avait fait d'une manière si juste Lord Dufferin, le rôle que sont appelées à jouer les différentes races qui se partagent ensemble la terre du Canada. Doué de beaucoup de prudence et possédant bien la constitution anglaise, dans les circonstances difficiles qui marquèrent les commencements de son administration, il n'eut pas de peine à tenir l'équilibre entre les partis et à appliquer les prin-

cipes qui régissent notre hiérarchie constitutionnelle. On lui doit cette justice qu'il n'a rien négligé non plus pour se rendre compte des besoins et des ressources nombreuses du pays. Homme d'une haute culture intellectuelle, il chercha constamment à promouvoir l'avancement dans toutes les branches de l'industrie et du savoir, et il laisse, en partant, une mémoire qui ne se perdra pas, dans les diverses institutions du pays. En somme, il a su continuer très habilement le mouvement déjà imprimé à la confédération par d'illustres devanciers, dans la voie du progrès universel. N'oublions pas surtout qu'il y a tels conseils et telles leçons par lui donnés qui doivent être soigneusement médités par nos journalistes et nos hommes publics. L'on peut sans blesser la justice accorder à Lord Lorne le droit de compter parmi ces intelligents administrateurs qui font la gloire de l'Angleterre et la prospérité de ses colonies.

Son remplaçant, le Marquis de Lansdowne, trouvera un chemin tout tracé en arrivant, et il se propose sagement de le suivre. A son début, au moins, l'atmosphère politique est calme et tout serait peut-être dans une paix d'Auguste si ce n'était d'un pan de l'édifice fédéral mal affermi à l'intérieur : Québec et son ministère.

Un homme distingué et connu pour un homme de bien, élégant orateur et chef de parti, disait dernièrement avec tristesse que le niveau moral a

baissé dans le pays. Il n'est pas besoin, ce semble, d'être grand homme pour s'apercevoir que les consciences politiques y ont subi de notables altérations. La Revue a un autre objet que celui de discuter les mille et un incidents de la vie publique. Elle néglige, autrement dit, les causes secondes pour s'occuper surtout des causes premières. Or, l'on peut rapporter toutes ces défaillances à une cause qui a singulièrement consumé de pouvoirs humains partout, et c'est le sensualisme. Notre temps est dévoré de la soif de jouir. Cette maladie semble avoir surtout pénétré parmi nous, depuis une génération. Jeune encore comme peuple, nous donnerons bientôt sérieusement, si nous n'y prenons garde, dans des vices qui appartiennent à la décrépitude. Le système de gouvernement que nous pratiquons y est pour quelque chose. A part cela, pas assez d'indépendance de fortune chez nos hommes publics. Ce que nous appelons la classe populaire ne comprend pas bien non plus les services qui lui sont rendus, les sacrifices qui sont faits pour elle, chaque jour. Quand un politicien est pauvre et qu'il est payé d'ingratitude par dessus le marché, en subissant dans le premier cas une situation pénible, il souffre, dans le second, d'une grave injustice qui diminue singulièrement ce qu'on a droit d'attendre de lui. Ajoutez à cela que dans un système aussi facile d'accès à toutes les charges publiques, l'intrigue n'est guère empêchée. Rien d'insubor-

donné comme cette nuée d'intérêts particuliers qui se heurtent contre les ministères. Une fois la trame nouée, si les *Catilinaires* ne paraissent pas, il faut — ce qui est aussi rare — la vertu d'un Caton pour ne pas succomber. Maintenant, je suis encore à trouver un homme réfléchi qui dise que le sentiment populaire s'obtient au moyen de notre suffrage universel mitigé. *La grande voix du peuple*, on voudrait très volontiers la laisser parler, mais elle est muette partout, excepté sur le parchemin des chartes. Puis, quel spectacle que ces vautours de la cabale dans les élections! Ceci n'avait pas échappé aux pères de la Confédération quand ils en vinrent à fixer la durée des parlements. Il n'y a pas, écrivait l'un d'eux, de cause plus active de démoralisation que les élections parmi le peuple. Oui, parceque ceux qui ont mission de l'éclairer n'ont souvent pas le sens du plus commun honneur. S'ils sont intelligents — chose alors assez contestable — ils manquent de caractère absolument, et il faut bien le dire, ce n'est pas au Monomotapa que des chefs de parti feront des compromis à avilir toute une nation.... La génération qui pousse aura donc à suivre peu d'exemples immédiats derrière elle. Elle sera contrainte de remonter plus loin et plus haut dans l'histoire. Autrefois, naguère encore, il y avait un contrepoids moral plus présent, si je puis dire ainsi. On l'a volontairement et sottement restreint. Montesquieu disait dans son temps, lui, que les

monarchies se soutiennent par l'honneur et les républiques par la vertu. Notre petite histoire du Canada, plus pratique qu'un publiciste, ne nous avait rien montré jusque-là qu'un médiateur pacifique qui, en maintes occasions, avait sauvé notre nationalité. Il représentait depuis un siècle surtout, la plus pure vertu dans notre république. Il était donc bien à craindre ! Nous verrons bien comment les événements — socialement parlant toujours—terminerout le procès des *ingérences*. . . . Eh ! mon Dieu, quel enfant ne savait pas que l'exagération, le faux zèle n'ont jamais rien fait de bon en aucune chose de ce pauvre monde ? Chacun sa sphère. Amener à la vérité et à la justice, c'est bien cela ; mais la question, comme dit un autre, est toujours d'attacher le grelot au cou du chat. . . .

En retour de malheurs réels et qu'il n'est guère possible de nier, le peuple du Canada est un peuple heureux en somme, et la Providence qui peut-être a fait maugréer plus d'un agriculteur avec les pluies du printemps, parait avoir versé dans ses greniers une abondante moisson. A l'heure où je trace ces lignes à la hâte, je suis à la campagne, à Plessisville de Somerset. La métropole des Cantons de l'Est, comme l'appelle Mgr Signaï, parce que c'est là que vint se fixer le premier prêtre qui résida dans ces cantons, est située à 50 milles environ de Québec et à 21 du fleuve St. Laurent, en droite ligne. J'ai eu le plaisir de dîner, là, avec

un compagnon d'enfance, riche cultivateur maintenant, et qui a l'esprit d'estimer son indépendance et sa tranquille vie plus qu'aucune profession au monde. Cette année, ses bâtiments sont pleins jusqu'au faîte, et, ses récoltes étant finies, il n'a plus que quelques travaux d'entretien à faire d'ici au printemps prochain. Que le poëte a eu raison d'appeler heureux l'homme des champs qui connait l'étendue de ses biens ! *Sua si bona norînt !....* disait Virgile.

Le chemin de fer du Grand-Tronc nous amène de Québec à Plessisville. C'est la grande artère commerciale des Bois-Francs dont Plessisville même est un des plus jolis sites. Le village est situé dans une baisseur que forme la petite Rivière Blanche. Celle-ci le traverse en croix, coulant du sud-est au nord-ouest. Des deux collines qui le bornent à l'est et au nord, Plessisville a réellement l'air d'une petite ville. La grande rue St-Calixte est bordée d'arbres et semée sur tout son parcours de jolies maisonnettes à droite et à gauehe. Le tout ensemble est très pittoresque en été. Le commerce y a toujours été florissant, l'endroit servant de débouché aux paroisses sud et nord qui l'environnent et dont il est comme la capitale. La paroisse de Somerset ne va guère au-delà de quarante ans. Et comme tout est changé depuis ce temps ! Il n'y avait, à cette époque, presqu'aucun défrichement dans cette

partie Est. Quelques cabanes commençèrent à s'y élever. Un chemin difficile et coupé par de longues savanes conduisait de là à Québec et aux Trois-Rivières. Les premiers colons vinrent des environs de ces deux villes. Un petit moulin à farine s'établit sur les bords de la rivière. Avant, à quelque distance de cette endroit, le capitaine Lupien, de Bécancour, avait bâti une perlasserie. C'est là, en 1837, que fut célébrée la première messe, par M. Olivier Larue, curé de Gentilly, et le premier prêtre qui ait visité ces cantons. On la dit ensuite dans le moulin jusqu'au 9 mai 1840, époque où la chapelle fut enfin ouverte au culte de la petite colonie. J'ai entendu raconter souvent par les anciens que l'on allait à Québec à pied chercher de la fleur et du grain ; 50 milles à pied avec une charge sur le dos ! Dans leur dénûment extrême, quelques fois les colons furent obligés de se nourrir de soupe faite aux herbages seulement que l'on ramassait dans les bois. Hélas ! que de travail, de dévouement et de religion ! Qui pourra jamais le rappeler dignement ! La providence a béni les premiers colons d'une manière remarquable. Eux et leurs descendants sont certainement les plus riches et les plus considérables de toute façon. J'ai parlé de défrichements. Un de mes grands oncles, au dire de mon père, avait défriché presque la moitié de Stanfold, la paroisse voisine. Eh bien ! j'ai tout le respect possible pour la génération présente, mais je doute qu'elle soit

capable de pareils prodiges. Elle est trop *polie* aujourd'hui. Qui donc osera se mesurer avec ces anciens ! Quand je songe combien les voisins dans une paroisse, les paroissiens s'aimaient et s'amusaient autrefois ensemble, et que je constate les changements qu'ont suscité les affaires et l'amour du gain partout aujourd'hui, ce petit vernis d'éducation, je deviens facilement le *laudator temporis acti* du poëte romain. La politesse comme je l'entends n'a jamais été que la fausse monnaie de la civilisation. Civiliser, c'est développer à la fois les forces intellectuelles, morales et physiques. Aujourd'hui, l'on a gagné peut-être en esprit, mais pas en bon sens, en savoir, pas en morale, en délicatesse, pas en force. Que sommes nous donc de plus ? Ne soyons pas pessimistes, mais depuis quelques années, il s'opère une grande révolution sociale dans notre pays. Parmi l'ancienne génération, un grand nombre de membres à la vérité ne savaient pas lire. Elle disparait pour faire place à celle qui croit le savoir. Certes, l'éducation est un bienfait de Dieu et quand la Divinité elle-même en est le terme, il est sûr qu'elle est un perfectionnement. L'ignorance est souvent mère de l'immoralité. Nos pères n'étaient pas instruits, non ; mais ils cultivaient la terre et fréquentaient leurs églises. Je me rappelle qu'un grand évêque de ce pays prêchait un jour sur les maux de l'émigration. Il rappelait aux jeunes gens le souvenir de leurs pères, anciens colons à l'âme généreuse. C'était à Stanfold. Il en

vint à examiner pourquoi les cultivateurs ont en général un sens aussi droit, un jugement aussi solide, une sensibilité quelques fois exquise. " C'est, dit-il, qu'ils me semblent plus près de la nature que les autres hommes. Ils sont en rapport presque immédiats avec la Souveraine Intelligence. Ils voient germer la terre, pousser ses grains, ses fleurs admirables, toutes choses qui contiennent des leçons que les plus beaux livres n'ont pas."

Ce furent à peu-près ses paroles et je me rappellerai toujours avec quelle éloquence patriotique et religieuse il entretint la paroisse nombreuse et recueillie. C'était un jour de bénédiction d'église. L'on préfère aujourd'hui le travail à l'étranger dans des manufactures à la culture simple et solide dans le pays. Oui, l'éducation ou pour parler plus correctement, l'instruction est une belle chose, quand elle est assise sur des bases solides. Mais, il y a des rangs dans la société. Chacun son rôle. L'instruction doit être diverse quant à l'objet et propre quant au rang qu'occupe ou doit occuper l'individu, dans le monde. Telle personne a une instruction inutile pour le rang qu'il occupe dans la société. Alors, elle constitue un danger. Telle autre, et c'est le plus souvent, n'en a pas suffisamment pour la position qu'elle occupe. N'est-ce pas là encore un danger ? Dans le premier cas, il me semble voir un homme porter une arme à feu en temps de paix. Dans le second, c'est celui qui n'en a pas en temps de guerre. Combien de

dévoyés au bas degré de l'échelle ! Combien de personnes déplacées en haut ! La demie instruction a causé plus de désordres dans la société que l'ignorance même ; car, rarement avec celle-ci, l'individu est-il privé de vertu simple et solide, tandis qu'avec l'autre il n'est presque jamais sans envie, ni gonflement d'esprit. Aujourd'hui, l'on acclame le mot d'ordre : instruisons le peuple. C'est une manie. Bah ! On l'a bien fait souverain. Je parle surtout des anarchistes français.

Je ne connais pas de chose plus bête que cette souveraineté que l'on crie pardessus les toits. Je conçois des erreurs sur la nature de l'esprit. Je conçois les platitudes des philosophes depuis Pythagore jusqu'à Hegel et Condillac avec sa statue. Je ne conçois pas une bêtise comme celle d'un *peuple souverain*. Ça ne s'explique que par des raisons de la force de celle-ci par exemple : Dans le poisson c'est la queue qui gouverne. Platon a dit quelque part, je crois, qu'il est heureux que l'homme ne puisse accroître son corps comme il accroit son esprit en l'ornant de connaissances. Avec cette faculté que la Providence a jugé très à propos de ne pas nous octroyer, il y a longtemps que le siége des sens aurait changé de place, à notre époque. Notre poisson aurait indubitablement l'instinct qui le guide fixé à sa *queue souveraine*. L'on sait ce que les institutions populaires ont coûté à l'Europe et nul ne

sait ce qu'elles coûteront à l'Amérique, a dit de Bonald. Le popularisme façonne l'individu à l'égoïsme et disjoint les pièces de l'édifice social. Ce n'est ni plus ni moins qu'un morcellement de l'unité. Nous n'en sommes pas encore là ici. Mais si jamais le courant menaçait de nous entraîner, il faudrait avoir sans cesse ces paroles de notre historien à l'esprit : " La force d'un peuple s'appuie sur ses traditions. " Ce souvenir de Garneau peut bien venir après l'hommage éclatant qu'un de ses admirateurs, un écrivain distingué de ce pays, vient de lui rendre.

M. Chauveau a fait une œuvre qui couronne d'un dernier reflet de gloire notre historien national. Cet écrit supérieurement fait, inspiré par le patriotisme le plus pur et le plus élevé, consolide deux renommées qu'on ne pourra désormais plus citer l'une sans l'autre. Il n'en restera pas là sans doute et aura aussi son couronnement. L'on dit, entre autres, qu'à la réunion de la Société Royale, qui doit avoir lieu prochainement à Québec, plusieurs ouvrages dont il est un seront cités et lus en partie. Celui de M. Chauveau devra même briguer les suffrages de l'Académie française.

Ici, un nom se présente de lui-même sous ma plume, une renommée littéraire qui s'élève : c'est Laure Conan. Deux nouvelles écrites d'un cachet particulier et absolument originales dans les lettres canadiennes, ont révélé au public un talent

remarquable, ce sont : " Un Amour Vrai " et " Angéline de Montbrun."

Il n'y a rien de plus purement écrit, ni de plus chastement conçu que ces deux compositions. Elles procèdent par correspondances et l'auteur rappelle souvent la merveilleuse plume d'Eugénie de Guérin. Rien qui révèle ces teintes maladives du siècle dont tous les romans raffolent. Les tristesses de l'âme y sont douces comme ces voiles légers qui décorent un pan du firmament. C'est l'ombre de la perspective dans un tableau. Le sentiment y est naturel et juste, quelquefois exquis. La sensibilité révèle la touche délicate d'une femme. Point d'intrigue qui décèle souvent aussi plutôt l'artifice que le talent dans la composition.

Angéline, ce poëme en prose, d'un style élevé et pur, si vrai par le fonds et si sincère par la forme, rappelle une des plus touchantes productions de Goëthe : " Hermann et Dorothée. " Toutes ces nuances du sentiment, ces passages alternatifs de la joie à la tristesse, ces actes de foi, cette courageuse fierté et cette résignation dans le malheur qui en forment le fonds, sont peints d'une main sûre et habile. Laure Conan a pris la manière et le ton d'ouvrages bien connus de notre temps, mais sans trop sacrifier de cette originalité qui est son caractère et le premier parfum d'un livre. Elle appartient à l'école de Madame Swetchine et de Madame Craven. Ce

genre du reste répond admirablement à l'état de certaines âmes dans le monde, celles qui se complaisent dans la solitude et l'isolement, ces personnes sensibles qui se font une retraite pleine de méditation et de douces rêveries, ou qui encore, fatiguées du milieu social où elles ont vécu, se retirent en elles-mêmes pour ne goûter plus que les charmes de l'étude et de la vie intérieure. Maurice est un autre Albert comme Angéline est une autre Alexandrine. Ce genre doit autant à la piété qu'au talent. Combien de belles âmes, de nature sympathiques se reconnaîtront à la lectures de ces pages ! Les esprits délicats surtout ne manqueront pas de s'y délecter. C'est dire qu'elles ne sont pas faites pour tout le monde. Quiconque n'est pas doué de cette faculté de ressentir vivement les moindres émotions de l'âme ne les comprendra jamais. Il y a une infinité de nuances dans le sentiment comme il y a une infinité de parfums dans la nature et c'est comme un choix des plus intimes que Laure Conan a voulu faire. Dieu est à toute chose et c'est peut-être dans les replis cachés de l'âme que l'on aperçoit mieux les perspectives de l'infini. Ce n'est pas à dire pourtant que Maurice et Angéline ne ressemblent pas à des personnages de la vie réelle, Ils y touchent par beaucoup de points, grâce à la mesure que l'esprit de l'auteur sait mettre dans tout ce qu'il écrit. Ils sont une leçon vivante. La piété et la douceur d'Angéline sont à imiter

comme le désenchantement de Maurice si accablant de tristesse est à prévenir. Il montre en même temps la légèreté et l'inconstance humaines aux prises avec un entraînement irrésistible qui s'appelle la beauté. Il y a déjà plusieurs mois que j'ai lu Angéline de Montbrun. Il y aurait peut-être quelques défauts à toucher ; mais comme je n'ai pas même dit tout le bien qu'elle mérite, je finis avec les remarques suivantes : Le talent de Laure Conan est un talent qui promet. Ces drames de la vie strictement intime ne sont que le premier pas. Avec l'instruction solide qu'elle possède, son esprit, un penchant décidé aux études morales, elle peut sans crainte de s'aventurer étendre le cercle de ses compositions.

Angéline de Montbrun, malgré quelques défauts, la trop grande resssemblance peut-être des personnages qu'elle met en scène, leur manière uniforme de sentir et de rendre, n'en est pas moins déjà un des romans les plus élevés par le fond, peut-être par la forme, le roman le plus purement écrit de la littérature canadienne.

J. E. PRINCE.

DIES IRÆ. (1)

—

Il s'avance, il nous faut l'attendre
Le jour de colère et d'effroi
Qui réduira le monde en cendre ;
Témoin et la Sibylle et le Prophète-roi.

A l'aspect du Dieu du Calvaire,
Qui pourra dire nos terreurs ?
Quand il viendra, juge sévère,
Démêler notre amas de crimes et d'erreurs.

Soudain la trompette résonne
Sur tous les points de l'univers,
Et de la tombe au pied du trône
Assemble en un clin d'œil mille peuples divers.

La Mort non moins que la Nature
S'étonne qu'au bruit de l'airain
Se ranime la créature
Pour répondre à l'appel du Juge souverain.

NOTE DE LA RÉDACTION.—(1) M. l'abbé Denis, auteur de cette belle traduction, est né à Vaudreuil. Il est bien connu à Montréal, où il fut longtemps directeur du petit séminaire de Saint-Sulpice. Il est aujourd'hui supérieur du collége Saint-Charles, à Baltimore. Nous savons qu'il possède dans ses cartons, plusieurs œuvres dignes d'être publiées, et nous espérons pouvoir en faire part bientôt à nos lecteurs.

Un livre où se trouvent écrites
Nos œuvres de vie ou de mort,
De chacun, selon ses mérites
Pour la joie ou les pleurs va décider le sort.

Lors donc que siégera le Juge,
Le jour luira sur tout secret ;
En vain l'habile subterfuge
Voudra de la justice éluder le décret.

Que dire en ma misère extrême ?
Quel patron oser implorer,
Quand le juste à peine lui-même
Sur ses propres vertus pourra se rassurer ?

Grand Roi, vous qu'en tremblant j'adore,
Qui sans moi m'avez racheté,
A mon secours venez encore,
Sauvez-moi, je vous prie, ô source de bonté.

Rappelez à votre mémoire
Que mon salut, Jésus si doux !
Vous fit descendre de la gloire,
Ah ! ne me perdez pas en ce jour de courroux.

Vous me cherchez avec fatigue,
Sur la croix votre sang divin
Pour ma liberté se prodigue ;
Aurez-vous enduré tant de travaux en vain ?

Juste juge de la vengeance,
Votre insolvable serviteur
Vous conjure avant l'échéance
De ne plus le tenir pour votre débiteur.

Mon visage rougit de honte,
Je suis coupable et j'en gémis,
Ah ! pour n'en plus demander compte,
Dites-moi, Dieu Sauveur : " Tes péchés sont remis."

A Madeleine pécheresse
Vous accordez grâce et merci,
Comme au larron dans sa détresse ;
Vous m'en donnez le droit, en vous j'espère aussi.

Mes prières ne sont pas dignes,
Mais n'écoutez que votre instinct,
Vos inclinations bénignes,
Et que j'échappe au feu qui jamais ne s'éteint.

Qu'en entrant par la porte étroite,
Je sois du nombre des brebis,
Et que j'évite à votre droite
Les tourments qui des boucs devront être subis.

Lorsqu'aux maudits dans les abîmes
Les brasiers seront dévolus
Pour apanage de leurs crimes,
Faites-moi prendre place au milieu des élus.

A vos pieds je prie et je pleure,
Le cœur consumé de regrets ;
Ah ! pitié pour ma dernière heure,
Seigneur, et de ma fin prenez les intérêts.

O jour d'amertume et de larmes
Où des cendres ressuscité,
Le coupable en proie aux alarmes
Se verra tout-à-coup au tribunal cité !

Que les pleurs de la repentance
Versés par l'homme criminel
Effacent sa triste sentence,
Et donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.

P. P. DENIS, P. S. S.

HISTOIRE DE Melle LEGRAS

(Louise de Marillac.)

FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Dans cette France que nous aimons toujours, on a beaucoup écrit sur les femmes du dix-septième siècle. Les héroïnes de la Fronde ont eu leurs admirateurs et leurs panégyristes ; mais, chose étrange, la fondatrice des Filles de la Charité attendait encore son historien.

Cette douce figure, jusqu'ici laissée dans l'ombre, voici enfin un livre qui la met en lumière, un livre qui nous révèle l'admirable fécondité, la beauté touchante d'une vie tout à Dieu et aux œuvres de Dieu.

Il y a là d'abord un acte de justice. Infatigable auxiliaire de Saint-Vincent de Paul, Mme, ou plutôt comme l'on disait alors, Melle Legras doit avoir sa place dans le souvenir et la vénération des peuples.

Lorsque, encore femme du monde, elle allait avec une générosité sublime soigner les pestiférés: Ne craignez rien, lui dit son directeur que ses contemporains appelaient le *bon M. Vincent*, ne craignez rien ; Dieu veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire et j'estime qu'il vous conservera pour cela. Et de fait, un peu plus tard, Mlle Legras fondait l'ordre des Filles de la Charité qui selon la règle donnée par Vincent de Paul ont *pour monastère une maison de malade, pour chapelle l'église de la paroisse, pour cloître les rues de la ville ou les salles des hôpitaux, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu et pour voile la sainte modestie.*

Jusque-là, la femme consacrée à Dieu avait toujours été protégée contre les dangers du monde. On n'était pas habitué " à voir auprès du lit des malades, la nuit comme le jour, cet ange de patience et de bonté que nous nommons une sœur." *

" Maintenant, dit l'*Histoire de Melle Legras*, nous sommes faits à ce miracle de la charité. Les chrétiens de nos jours n'éprouvent aucune surprise à rencontrer sur les places de nos cités ou dans la mansarde du pauvre, dans les terres infidèles ou sur les champs de bataille, la cornette blanche de la fille de Saint Vincent. Et le monde,

* *Conférence sur la Charité* par M. l'abbé Bruchési.

qui ne comprend plus la pénitence et la prière, admire encore, lors même qu'il la persécute, cette humble fille qui panse ses plaies, endort ses douleurs, essuie ses larmes, et devenue mère sans cesser d'être vierge, recueille et nourrit ses enfants."

Les impies les plus tristement célèbres ont admiré ces sublimes spectacles que donne l'église catholique, et l'humble fondatrice des Sœurs de la Charité doit compter parmi les gloires les plus vraies et les plus nobles de la France. Oh ! quel arbre vous êtes, puisque vous avez donné un tel fruit, lui écrivait Vincent de Paul émerveillé du bien opéré par les Filles de la Charité. Et maintenant que leur innombrable génération a été vue partout sur les chemins de la souffrance, avec combien plus de vérité pouvons nous redire la parole de ce grand saint.

Œuvre de justice tardive, l'*Histoire de Mlle Legras* est aussi une œuvre de foi intelligente et de noble patriotisme. L'auteur n'y a pas mis son nom, mais on y sent l'émotion d'un enfant de la France qui, parmi les tristesses de l'heure présente, se ranime et se console au souvenir de la gloire du passé, et dans la contemplation des prodiges accomplis chaque jour par la charité. Divine vertu, flamme immortelle et sainte qui resplendit encore à travers les ruines et nous remplit d'espérance. Car "la charité garde les empires. Si le verre d'eau offert au nom du Seigneur ne reste pas sans

récompense ; si la gloire a été promise ici-bas, à la pauvre femme de l'évangile, parce qu'elle avait donné une obole aux malheureux, il est impossible que Dieu fasse mourir une nation qui prodigue de si grand cœur à tout ce qui souffre son or et ses enfants." (1)

L'illustre successeur de Saint-François de Sales a jugé l'*Histoire de Mlle Legras* un livre substantiel, plein de sève et de charme. Il y a en effet une saveur singulièrement fortifiante, un charme austère et profond dans la vie de cette héroïne qui, au dire de Saint Vincent de Paul, fut toujours pure : pure dans sa jeunesse, dans son mariage, dans son état de veuve et qui pleurait avec tant de larmes ses moindres fautes qu'on avait bien de la peine à l'apaiser.

On ne la suit pas sans un vif intérêt dans ses peines intérieures, dans son travail incessant sur elle-même. Ame tourmentée non par d'égoïstes passions ni par des aspirations maladives, mais par le besoin de la perfection, par le désir de plaire à Dieu et de se dévouer à ses frères ! Ame vraiment noble, vraiment pure *qui a emporté au ciel la grâce de son baptême !*

Mgr. Dupanloup disait : Ce ne sont pas les vies des saints qu'il faut accommoder au goût des gens

(1) Conférence déjà citée.

du monde, ce sont les gens du monde qu'il faut amener à goûter les vies des saints en les leurs présentant avec le charme qui convient. Voilà ce qu'a su faire le biographe de Melle Legras.

Déjà des voix autorisées ont déclaré que ce livre serait utile à l'Eglise et à la Société. Et pour n'en parler que par rapport à nous, femmes du monde, quel plus bel exemple pouvait-on nous offrir de la vraie piété, c'est-à-dire de la piété large et simple, ennemie de la singularité et qui ne tend comme le voulait Saint Vincent de Paul, qu'à rendre la charité plus constante et plus pure. Volontiers, j'ajouterais qu'il y a là de quoi confondre bien des lâchetés, bien des faciles contentements de soi-même. Cette grande chrétienne dont l'héroïsme arrachait des cris d'admiration à Vincent de Paul lui-même, nous la voyons se troubler de ce qu'elle appelait ses relâchements, ses paresses, ses inutilités. Ce cœur saintement embrasé restait toujours plus avide de se dévouer, de se donner. Mais, chose admirable, dans ce magnifique incendie que la grâce divine et Vincent de Paul avaient allumé dans son âme les sentiments naturels n'ont pas péri et cela donne à sa sainteté un caractère particulièrement touchant. On aime à retrouver dans l'héroïne chrétienne toute la tendresse de l'amour maternel. On aime à voir *la Sainte* célébrer chaque année l'anniversaire de son mariage, garder à son époux un souvenir aussi vif que tendre, et l'ardente

charité qui consumait son cœur n'apparait plus que comme un feu mystérieux où rien de pur ne saurait périr, mais où tous les sentiments que Dieu bénit prennent plus de vie et plus de charme.

Ici, si j'osais, je risquerais une observation. Tout en faisant remarquer que Saint Vincent lui recommandait beaucoup la gaieté, l'historien de Melle Legras me semble avoir laissé à sa vie une teinte très marquée de tristesse. Cette teinte me déplait. Je voudrais voir plus en lumière les fortes joies du renoncement héroïque, les divins et pénibles contentement de la charité parfaite. Par lui-même et essentiellement l'amour est une joie, a dit un illustre converti.

D'ailleurs le livre est fortifiant. Volontiers, je dirais que l'enseignement s'en échappe aussi naturellement, aussi imperceptiblement que le parfum s'échappe de la fleur. Pas de réflexions, pas de commentaires ; un récit simple et vrai ; mais ce récit nous montre une femme délicate *toujours prête à l'action comme à la peine*, et qui, sans se lasser jamais, a suivi Vincent de Paul dans l'âpre et royale voie de l'amour et de la croix.

On voit que l'auteur n'écrit que pour faire partager son admiration ; on sent que son âme a été *puissamment saisie*, mais je voudrais que cette âme virile ne contint pas toujours son émotion.

Ainsi j'aimerais à la voir s'attendrir auprès du lit de mort de son héroïne, lit sacré dont Vincent

de Paul ne voulut pas approcher, pour imposer à sa bien aimée fille un suprême sacrifice.

Il se contenta de lui envoyer dire par l'un de ses prêtres qu'il espérait la revoir bientôt au ciel, et la sainte mourante qui, pendant sa vie, s'était tourmentée par la crainte de n'être pas assistée par lui à son heure dernière, accepta paisiblement l'épreuve de mourir tout près de lui sans avoir la consolation de sa présence.

Sur les origines de *la Charité*, l'auteur a des pages délicieuses, pleines de fraicheur et de grâce. Lorsqu'on connait le prodigieux développement de cette congrégation qui fait l'admiration du monde et qu'on la rapproche de ces débuts si faibles et si humbles, on éprouve un étonnement mêlé de bonheur, un peu comme si après avoir suivi, à travers les villes et les campagnes, le cours merveilleux du Saint-Laurent, arrivé à la source, on ne trouvait plus que quelques gouttes d'eau cachées sous d'humbles feuilles.

Mais l'*Histoire de Melle Legras* n'est pas seulement celle de son âme et de son œuvre. Autour d'elle, que de figures nobles, touchantes, aimables ! Son histoire est vraiment celle du mouvement charitable à cette époque. Jamais les femmes n'y mirent tant d'élan, tant d'ardeur. " Il est très évident, écrivait Melle Legras, qu'en ce siècle la divine Providence s'est voulu servir de notre sexe. L'esprit de Dieu qui préside aux assemblées des Dames, leur a fait secourir les pauvres si charita-

blement et si magnifiquement que Paris a été l'admiration et l'exemple de tout le royaume.. Non-seulement la France, mais on peut dire presque toute la terre habitable a recueilli le fruit de leurs bienfaits," vérité à laquelle le Canada peut rendre un éclatant témoignage.

Nous aimons à rappeler ces nobles souvenirs.

Ils font notre orgueil et nous empêchent de perdre confiance en l'avenir en dépit des ombres dont notre mère-patrie est aujourd'hui enveloppée. Mais la charité a les paroles de la vie et quelques lignes de la grande servante des pauvres empruntent aux circonstances actuelles quelque chose de frappant.

Un jour de la Saint-Denis, Louise de Marillac méditait sur la gloire de l'apôtre et du martyr. " Le rien dans le paganisme, lui disait-elle, c'est-là ce dont vous avez tiré la France," et elle ajoute comme animée d'un instinct prophétique : " Obtenez pour le peuple que votre sang a acquis à Jésus Christ, *que cette montagne encore fumante attire la flamme de l'amour Saint. Embrasez les cœurs.*" " Deux siècles ont passé ; mais cette prière, jusqu'ici inconnue des hommes, a été entendue du ciel, et sur Montmartre, la colline du martyr de Saint Denis, s'élève la basilique consacrée à l'amour."

Pensée consolante qui adoucit nos amères tristesses, et fortifie nos espoirs obstinés.

LAURE CONAN.

LE CIMETIÈRE.

LE cimetière ! voilà un mot qui fait rêver, j'ajoute : voilà un mot qui devrait faire rougir plus d'une paroisse canadienne. Ma bonne petite paroisse a fait son devoir : elle a rougi. Expliquons-nous.

L'an dernier encore, nous en avions une pitié de cimetière : un vrai pâturage ! Je flatte le tableau : un vrai marécage !

En plein été, à chaque enterrement, il fallait faire sombrer, au moyen d'une perche, le cercueil du pauvre défunt qui s'en allait ; l'eau, en effet, tenait victorieusement tête au fossoyeur. Je vois encore quelle pénible impression cela faisait, sur la figure des paroissiens, à ces enterrements où il y a toujours quelques étrangers.

On n'avait qu'à s'y résigner lâchement, et au jugement général, tous mes paroissiens ressuscitaient du milieu d'une grenouillère. Le bel honneur, d'entendre chuchoter à ses oreilles, dans la

vallée de Josaphat : " Mais, ces braves gens de Saint-Edouard, c'étaient donc des wowarons, de leur vivant ! "

Des wowarons ! Des castors, passe encore ; mais des wowarons ! Brrrrr !

C'est justement ce beau frisson d'horreur qu'a éprouvé ma paroisse, l'automne dernier, un dimanche midi.

Il faisait un temps superbe, une délicieuse journée de soleil d'automne. Au sortir de l'office, j'assemble ma paroisse au cimetière. Là, et ce fut le sermon du jour, je traite au long la question du cimetière catholique.

Les tombes, oh ! la voilà la belle tribune, pour vous inspirer ! J'entendais, qui me soufflaient sous le gazon ce que je devais dire, mille voix chères et sacrées. A la fin, tous ces braves habitants pleuraient de pitié, j'allais dire pleuraient de remords : on s'étonnait d'avoir été si lent à respecter ses défunts.

Et quinze jours plus tard—honneur à mes habitants—il y avait, à sept pieds de profondeur, partout sous le cimetière, un excellent drainage en pierre, et quatre mille cinq cents voyages de beau sable de jetés à la surface : notre ancien marécage s'était transformé en un plateau qui, le printemps, verdoie et sourit au soleil quinze jours avant la plaine environnante.

Il fallait voir l'entrain, la bonne humeur avec lesquels toute cette corvée a été enlevée : l'habitant canadien, quand il lui en tient, fait tout avec bonne humeur, jusqu'à la demeure de ses morts. Pas un seul n'est resté en arrière : C'était à qui mettrait le plus de voyages. Près de la porte était un zélateur qui tenait registre, qui soufflait, au passage, sur les courages comme sur la braise. Il marquait aussi, sur chaque tombereau, avec un morceau de craie, le chiffre des voyages, et plus d'un cheval, jusque là réputé fine rosse, s'est refait une réputation avant le premier coucher de soleil.

C'était toute une organisation ; les chariots, dans l'armée de Darius, ne se mouvaient pas avec plus d'ordre ni d'ensemble. Seul, un original, un indépendant outre mesure, mon ami Philippe Bel, n'avait pas voulu obéir au grand commandeur : je le vois encore, avec son grand fantôme de cheval blanc, faire bande à part deux jours durant. Après tout, plus fier que bien des journalistes, il ne voulait pas s'enrégimenter. Bien des péchés lui seront pardonnés !

*
* *

Et aujourd'hui ?

Ah ! aujourd'hui : c'est bien autre chose ! Notre cimetière fait parler de lui dix lieues à la ronde. Il attire non-seulement les morts, mais les vivants : on vient le visiter de trois paroisses environnantes.

Et franchement, pour la campagne, c'est tout à fait joli, je veux dire convenable. Si vous trouvez que je fais forcément mon éloge en faisant celui de ma paroisse, je vous réponds modestement : comment faire autrement ? D'ailleurs, le zèle de ma paroisse a tout fait, de sorte que mon éloge est fort indirect. Que celui qui n'a que des péchés indirects me jette la première pierre.

Donc, nous voilà avec un cimetière charmant. Nos allées surtout, bordées de beau gazon, donnent envie d'y marcher. D'abord, allée tout autour longeant la clôture à l'intérieur ; puis, grande allée de huit pieds de large, en croix, couchée sur le cimetière comme le prophète sur le cadavre qu'il voulait ressusciter : cette croix est encadrée d'une haie vive en sapinage. Puis des allées plus étroites, parallèles aux bras de cette grande croix, permettant de lire, sans descendre des allées, les épitaphes qui se trouvent dos à dos, de façon que chacun puisse cultiver, entre l'épitaphe et l'allée, un tout petit parterre. Nous avons copié à peu près un cimetière de Trinidad, dans les Antilles : nous aurons du moins le mérite d'être allés chercher loin nos modèles ! Un détail pratique : toutes ces allées sont en relief sur le cimetière, de sorte qu'au sortir de n'importe quel orage, vous vous y promenez à pied sec. On marche là-dessus comme sur l'asphalte : on se croirait dans les rues de Paris, même ceux qui, comme moi, n'y sont jamais allés.

Au milieu, nous avons, qui flambe au soleil et qui étend ses bras audessus du dortoir sacré, une grande croix noire dorée aux extrémités, ornée d'une gloire également en or.

La porte d'entrée est superbe, sur un devis de M. Emile Tanguay. Elle nous a coûté quatre-vingt piastres et a été payée par les habitants dont on n'a pas eu besoin pour charroyer la terre. Elle est d'un goût sévère et imposant : c'est l'arc de triomphe sous lequel passe le chrétien avant d'aller recevoir l'immortelle couronne.

On y monte par un large chemin, haut de deux pieds, bordé de gazon et de jeunes arbres. Ce chemin exhaussé part du coin de l'église et se courbe aisément, comme une moitié d'arc-en-ciel

Et sur toute la surface du cimetière, dès la fonte des neiges, la paroisse cultive les fleurs. On y dessine, avec des fragments de quartz blanc comme du cristal de roche, des dessins sévères, mais consolants, des *Maria*, des ancres, des croix, des étoiles, les initiales de Jésus, Marie, Joseph, autant de symboles où respirent la foi, l'amour, l'espérance. On a fait ainsi du cimetière un jardin funèbre : c'est le jardin de la Mort. On regarderait comme un vol sacrilège d'en détacher une fleur. Seul, le curé a l'autorisation d'y cueillir ce qu'il lui faut pour parer ses autels. De cette façon, les fleurs de l'enclos béni, après avoir

honoré la tombe, s'en vont prier et mourir pour les défunts que la tombe renferme.

Depuis que notre cimetière a ainsi changé de physionomie, la touchante dévotion des monuments commémoratifs a pris de l'élan. Maintenant, on y voit pousser tous les jours, à la place des hautes herbes sauvages et des buissons incultes, quelques nouvelles épitaphes, les unes en fer avec un peu de dorure, d'autres en pierre ou en marbre : quelque chose de simple, à la portée d'une bourse de paysan, mais au niveau du respect que l'on doit au parent disparu.

Il nous manque encore deux ornements : un chemin de croix qui attire sur nos morts une pluie d'indulgences, et une plantation de beaux arbres qui répande sur les tombes cet ombrage recueilli, ces chuchotements mystérieux, cette mélancolie profonde si bien en harmonie avec les pensées graves dont se sent pénétré le visiteur qui chemine à travers un cimetière.

Ces ornements ne sont qu'ajournés. Les arbres surtout ne tarderont pas : déjà, dans le meilleur coin de son jardin, le curé a jeté en terre quelques centaines de petits noyers noirs, de jeunes érables *negundo*. Nous aurons à l'automne une quinzaine de jeunes peupliers argentés, un arbre fait exprès pour les cimetières.

Il nous semble, que c'est déjà beaucoup pour de pauvres habitants.

Est-ce trop pour le respect que l'on doit à ses morts, qu'on se doit à soi-même ? Evidemment non.

Tous les peuples, les plus pauvres, les plus barbares, ont connu et pratiqué religieusement le culte des morts.

Les Egyptiens embaumaient leurs cadavres.

Les Turcs et les Romains avaient, pour protéger leurs foyers pensaient-ils, leurs dieux Lares, (*) ces prétendues divinités domestiques, qui n'étaient rien autre chose, dans la naïve croyance de ces peuples, que les âmes des ancêtres—les *Mânes*, comme on les appelait.

Honte et malheur à qui osait violer la tombe : le profanateur était condamné aux mines, à la fustigation ; la loi allait jusqu'à lui faire couper les deux mains.

Il n'était permis de réparer un sépulchre qu'à la condition de ne pas troubler les cendres des morts (**).

Quelle leçon pour nos *Solidaires* modernes, qui

(*) Æneide, VI
(**) Lex VII, apud Greg. Tholosan Lib. XXXII.

veulent faire de la fosse un trou vulgaire destiné à ne recevoir qu'une vile charogne ! Et les Vandales de la Révolution française, qui se faisaient gloire de jeter au vent les cendres des cimetières dévastés ? Ils auraient mal passé leur temps, sous la loi de ces Romains qu'ils prétendaient avoir choisis pour modèles.

Mais c'est le catholicisme surtout, qui a donné au culte des morts sa vraie signification, qui lui a donné place d'honneur dans le sanctuaire, qui en a fait ce que Dieu en avait fait dès l'origine du monde—le côté le plus touchant et l'un des côtés les plus sacrés de la religion.

Pour en avoir une idée, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les cérémonies qui entourent la bénédiction d'un cimetière, une fonction réservée aux Evêques, aux princes de l'église. Inutile d'en faire ici la description détaillée : qui n'en a pas été, une fois dans sa vie, le témoin attendri ? Quelle grandeur ! quel merveilleux symbolisme ! Et les cérémonies d'une sépulture catholique ? Rappelez-vous seulement le départ de l'église pour se rendre au cimetière, au chant du texte : *In paradisum deducant te Angeli*, avec ce redoublement des pleurs de la famille. qui briserait des âmes de bronze. Pour ma part, je ne connais rien de plus saisissant ni de plus solennel.

Ah ! c'est que le cimetière, aux yeux de l'Eglise,

n'est pas le royaume du néant, mais un auguste dortoir comme le dit son nom. Le cimetière, par l'organe de l'Eglise, nous répète tout bas : " Non, mes enfants, non : je ne suis pas un lieu maudit. Je ne suis pas une terre monstrueuse qui dévore ses habitants, mais plutôt un reliquaire ami qui conserve avec tendresse votre dépouille. Quand vous prononcez mon nom, vous murmurez le dogme le plus consolant des nations civilisées ! "

L'Eglise appelle encore le cimetière Terre Sainte, Champ de Dieu—*Campo Santo, Campus Dei.*

Pleins de cette appellation, on a vu des peuples,—les habitants de Pise par exemple,—équiper une flotte, traverser les mers, aller chercher au bout du monde, pour former leur cimetière, la terre de la Palestine.

Ces croyants du moyen âge, ils étaient remplis de cette idée : notre corps est le chef-d'œuvre de Dieu. Notre corps est, de son vivant, le temple du Saint-Esprit. Donc, pour préparer à nos enfants, à tous nos parents trépassés un lit qui soit digne, ce n'est pas trop faire que d'aller chercher la terre qui fut sanctifiée par les pas, par les larmes, par le sang du Fils de Dieu !

Campus Dei. En effet, le blé du bon Dieu, c'est le chrétien : *frumentum Christi sum.* Le Temps, c'est l'époque des semailles, et au premier jour de

l'Eternité, tout le genre humain se lèvera comme une moisson vivante, désormais immortelle !

Après les avoir conduits avec honneur à leur dernière demeure, plaçons, plaçons nos chers morts comme l'Eglise le demande, le visage en haut, pour que ces yeux, éteints en apparence, regardent jour et nuit, jusqu'à la fin des siècles, à travers les voiles du trépas et les gazons fleuris, le beau ciel qui nous attend, qui nous sourit là haut !

La résurrection ! voilà en effet le dernier mot du cimetière catholique.

Donc, embellissons nos cimetières.

Embellissons nos cimetières par respect pour nous-mêmes.

Embellissons nos cimetières afin que les vivants ne perdent pas le souvenir des morts. Pour cela, laissons nos cimetières à leur place naturelle, à l'ombre de l'église. " Loin des yeux, loin du cœur." Ah ! ce douloureux proverbe, chers amis, il est plus connu qu'on ne croie dans les brasiers du Purgatoire !

Embellissons nos cimetières *pour que l'on pense à prier pour les morts.*

Embellissons nos cimetière, pour que la mémoire des morts ne s'envole pas avec les derniers tintement du *libéra !* pour que le dernier coup

de bêche du fossoyeur n'enterre pas plus tard, avec notre cadavre, notre propre souvenir !

Embellissons enfin nos cimetières, pour que nos enfants, trop enclins à l'émigration, n'aillent pas mourir indifféremment sur un sol étranger ; pour qu'ils préfèrent au contraire dormir leur dernier sommeil à l'ombre du clocher natal, au milieu des leurs, dans un endroit sacré où l'on se souviendra d'eux, au milieu de ces larmes, de ces bénédictions, de ces prières émues qu'ils trouveront là, mais qu'ils espèreraient en vain peut être trouver sous une terre d'exil !

L'ABBÉ A. GINGRAS.

TROIS MALHEURS DU COUP.



CECI est une histoire simple et vraie.

Et navrante.

C'est un père qui vient de me la raconter.

“ Ma femme, ce matin-là, fatiguée par une nuit de bal d'où nous étions rentrés à l'aube, dormait encore à l'heure où d'ordinaire elle avait donné au bébé son bain quotidien ; moi, il y avait beau temps que j'étais levé. Tu connais mes habitudes matineuses. J'étais enfermé dans mon cabinet, lisant d'un œil seulement, et suivant de l'autre l'enfant qui marchait à quatre pattes et s'ébattait sur le tapis sourd. Je l'avais enlevée de son ber, où elle battait l'air de ses pattes grassouillettes et gazouillait sur des tons que l'Albani ne connait plus. L'opéra qu'elle disait n'aurait été reconnu ni par Grau ni par Strakosk, mais la petite chantait à mon cœur mieux que tous les premiers prix du Conservatoire. Seulement, elle aurait réveillé la maman, qui avait besoin de repos.

" Il était déjà tard, et plus d'une fois j'avais songé à tirer du sommeil ma femme, la nonchalante. J'entrais dans sa chambre d'un pied libre, mais là, je n'osais plus.

" C'eût été pitié, parole ! Elle dormait si profondément, de ce sommeil serein des jeunes mères qui rêvent à l'enfant toujours, et le voient jouer avec les anges ses camarades. Sa joue était pâlie, ses yeux où la lassitude avait mis son cerne attestaient le besoin de reposer, et son souffle prolongé, sa respiration quelque peu forte me disaient " qu'elle ne fournissait pas à dormir. "

" Alors, je sortais de la chambre sans effrayer les songes, sans dénouer ce fil mystérieux qui nous relie pendant le sommeil avec les êtres d'au-delà. Et je revenais amuser Bébé, lui ramassant sa poupée sans bras, ses autres joujoux, lui parlant de ma voix la plus douce, l'empêchant surtout de pleurer. Je la faisais sauter sur mon pied, en lui disant : Au pas, petit trot, grand trot, à la course ! Comme elle riait d'un bon cœur, et aux éclats, de sa chère petite voix de soprane quand, après avoir du bout du doigt touché tous ses traits en disant : Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue rôtie, joue bouillie, petit œil, gros œil, sourcillon, sourcillette, j'ajoutais, en frappant légèrement du plat de la main son beau front : Cogne, cogne la caboche ! Si je ne lui ai pas donné tous les noms ! Mon loup blanc, la petite chatte, la

belle coquine, le rat doré, la vieille canaille, la loutre à papa, mon chou d'argent—toutes ces innocentes bêtises et ces divines injures que nous adressons aux petits enfants—je ne m'en suis pas fait faute, va !

" Mon cher, elle n'avait jamais été ni si belle, ni si gaie.

" Si je lui demandais : " Où est papa ? "— de son petit index à fossette, que terminait un ongle nacré grand au plus comme un grain de millet, elle montrait aussitôt au mur mon portrait, crayon d'Achille Fréchette. " Chante donc, " et, comme l'oiseau qui essaie son gosier, elle me turlutait des notes d'un faux superbe, soit, mais qui m'allaient à l'âme.

" Comme étreindre et baiser sont l'expression la plus souverainement satisfaisante de l'amour, j'étreignais et baisais ce petit visage doux et chaud, net à croquer, fait de lait et de roses. Et l'heure passait, coulait. Si mon bureau m'invite, le bonheur me retient : au diable les affaires !

" Mais voici que la maman s'éveille, j'entends son long bâillement sonore ; elle appelle de sa voix la plus traînante : Titite ! C'est le signal du vacarme ; toute la maison s'ébranle, les enfants, que la servante tenait à grand'peine en silence, accourent, moi-même, je ne mets plus de sourdine à ma voix ; nous allons tous embrasser la maman

paresseuse. Les aînés grimpent dans le grand lit, c'est une fête. L'un se cache sous la couverture, où l'autre le découvre en riant aux éclats. C'est le quart-d'heure délicieux de chaque matin. Les enfants racontent, l'un qu'il a mal dormi, l'autre qu'il a fait un rêve ; il y a toujours, si tu as remarqué, des oiseaux, et des jouets, et des bonbons dans ces jeunes songes. La mère embrasse à pleine bouche toute cette marmaille, et moi, le bébé dans les bras, je me promène en contemplant ce gai tableau, en savourant cette joie pure.

" Hélas ! si les quarts d'heure se suivent, ils ne se ressemblent pas. Dire que la désolation côtoie de si près le bonheur !

" Les enfants ont quitté la chambre pour permettre à leur mère de se lever, ils transportent leur gaieté bruyante dans mon cabinet, où je les suis. La servante monte le petit bain de fer blanc peinturluré d'où s'échappe une forte buée et qui ne contient encore que l'eau bouillante. C'est pour la toilette du bébé. L'éponge, le savon, l'essuie-mains, le peigne minuscule et la brossette de poils de chameau,—ces instruments de supplice pour tous les enfants,—sont là tout auprès. On va baigner mademoiselle, et je vais la revoir battre l'eau de ses chères menottes, et inonder sa mère qui se récriera mais laissera faire, et mordre l'éponge, et lancer des petits cris joyeux. Comme j'ai hâte d'assister au bain de mon adorable tyran !

“ A cette minute-là, mon cher, il n’y avait sous le soleil personne qui fût plus heureux que moi. Ce n’était ni un pacha à trois queues, ni un sultan et ses sultanes, ni un roi, ni un millionnaire qui m’auraient fait envie. J’étais gorgé de tous les plaisirs vrais : une femme jeune, bonne, intelligente, belle ; des enfants ravissants, pleins de santé ; mon existence à l’abri du besoin, et celle des miens protégé par.... les meilleurs assurances ; peu d’amis, mais des solides, et pas un ennemi. C’était moi qu’il fallait envier, hein ?

“ Oui, à cet instant-là, mais pas une minute après !

“ Ne t’étonne pas si j’ai déjà, à trente ans, la patte d’oie et les cheveux poivre et sel. Mon grand ressort est brisé. Je traîne l’existence, je ne la vis plus. Je t’ai dit de ne point t’étonner, mais j’oublie que tu dois ignorer mon malleur, car j’avais prié les journaux de n’en souffler mot : ils ont généreusement promis et loyalement tenu.

“ Tiens ! prends ma main frémissante ; mets la tienne sur mon cœur, et voit s’il bat ; regarde-moi, je dois être pâle, il me semble que tout mon sang se retire, et si je pleure encore après cinq ans, mon ami, tu me pardonneras ces larmes, car tu les comprendras.

“ Oui ! j’ai tué mon enfant. Ni plus, ni moins.

" Une enfant que les peintres eussent prise pour modèle. Le vivant portrait de sa mère, belle comme celle-ci.... alors, et robuste comme moi.. à cette époque. Oh! maintenant nous sommes bien changés. T'ai-je dit qu'elle n'avait pas encore son an? et tout ce que j'attendais de cette intelligence, quand elle serait mûre, de ce cœur qui aurait été nécessairement bon, il me semble?

" Je l'ai tuée, en l'adorant.

" Imprudent que j'étais! Je la portais à sa mère au bout de mes bras, par-dessus ma tête, ce qui l'égayait toujours et entretenait son petit rire perlé dont j'étais fou. Je ne regardais pas à mes pieds, tu penses bien. Mon pied s'accroche dans le tapis, me voici qui trébuche, et mon blond fardeau m'échappe et tombe dans la baignoire fumante.

....

" La chambre nuptiale où nous nous étions tant aimés était, trois jours après, convertie en chambre funéraire. Je fus fort, mais je le suis moins de jour en jour. J'ai ce souvenir ancré dans l'âme. Le meilleur de ma vie a passé. La catastophe a été double; ma femme est folle.

" De voir ce berceau vide, qui ne sera plus habité, j'emporte chaque matin de la tristesse pour ma journée.

" Les funérailles ont été bien simples. J'ai pris deux amis qui n'ont aidé à remplir les formalités de la loi. Nous sommes passés par l'église, et j'ai vu, l'œil sec, le fossoyeur briser de sa pelle inhumaine mon dernier lien terrestre avec cet ange.

" Mais non pas mon dernier souvenir, non pas ma dernière espérance. Tu crois, n'est-ce pas ? à l'immortalité de l'âme, à la rencontre nécessaire des êtres qui se sont aimés. Moi j'y crois de toute la force de mon adoration pour cet enfant que j'ai tué. Si les tribunaux m'avaient demandé raison de mon acte, je ne pense pas que je me serais défendu. Il me tardait d'aller rejoindre ma chère victime.

" Ma femme n'a pas eu une larme ni un sourire depuis cinq ans. Sa folie est douce et sa manie touchante. Sa manie, c'est de balancer le berceau. Nous ne l'avons pas enlevé de la chambre, il est toujours près de notre lit, défait, avec les mêmes couvertures, que le temps a jaunies et salies, mais que la mère ne veut pas que l'on change. Elle se tient des heures entières auprès et berce en imagination l'enfant qu'elle a perdu. Nous avons conservé nos amis, qui, par pitié, nous visitent et que nous allons voir de temps à autre. Quand elle va chez ses amies, la première chose que ma femme fait c'est de chercher un berceau et, vide ou plein, de le balancer tant qu'on ne l'en arrache pas. Chose singulière, elle ne chante jamais, même

alors, ces naïves chansonnettes ou ces délicieuses berceuses avec lesquelles elle a endormi nos trois enfants. Croirait-elle profaner le petit lit mortuaire, ce nid si vite changé en tombeau ? Elle est une ombre aujourd'hui, ombre vaillante il est vrai, tout le jour aux travaux d'aiguille et de crochet, mais silencieuse, me faisant la maison plus grande.

" Je l'aime toujours, comme j'aime mes enfants ; mais ceux-ci vont à l'école, les affaires me réclament de plus en plus, et la folie a jeté son froid dans le plus doux intérieur qu'il y eut, abrité qu'il était contre la tempête et achaudi par l'affection. Ma femme, du reste, n'en a pas beaucoup à vivre de ces années désoleillées qui lui sont une nuit perpétuelle ; elle est prise de la poitrine. Je prie Dieu tous les jours qu'il nous la laisse au moins jusqu'à ce que notre famille soit élevée.

" Tu le vois, le malheur m'a bien pris, bien enserré, et me menace encore. J'ai beaucoup souffert. Quand j'aurai un ennemi, je lui souhaiterai mon aventure. Crois-tu que si je n'avais eu foi en un au-delà meilleur j'aurais consenti à pleurer tous les jours cette jeune vie que j'avais tirée des profondeurs du néant et que j'ai replongée dans ce grand inconnu ? "

Mon ami s'arrêta, pleurant.

J'ai, moi aussi, un bébé de dix mois.

Et comme je le faisais sauter dans mes bras, un peu haut peut-être, le père éperdu me cria :

—Pour l'amour de Dieu, de ta femme, et de tout ce que tu chéris en ce monde, de grâce, cesse ce jeu. On croit qu'il n'y a pas de danger, on se sent fort, on ne redoute rien, et une misérable cheville de soulier, un brin de fil, le plus bête accident vous tue à toujours un chérubin. Pas de gymnastique pour ces petits êtres, m'entends-tu bien ?

J'ai entendu et j'ai cessé, non pas d'aimer, mais de faire tournoyer mon enfant au-dessus de mes épaules.

A. LUSIGNAN.

LES TEMPS HEROIQUES DU CANADA ET LES ENSEIGNEMENTS QU'ILS NOUS ONT LAISSÉS.

C'est Lord Elgin qui a définitivement consacré l'expression de *temps héroïques du Canada*, appliquée à la première période de notre histoire qui, commencée en 1608, à la fondation de Québec par Champlain, se prolongea jusqu'à 1666, année de la grande expédition de M. de Tracy chez les Iroquois.

C'est le chant du *Te Deum*, ordonné par notre grand premier évêque du Canada, Monseigneur de Laval, et chanté dans la cathédrale de Québec, à l'occasion du succès de la campagne de M. de Tracy, qui a marqué la fin, non pas de l'héroisme de nos pères, mais des temps héroïques par excellence de notre existence nationale.

Cette expédition fut faite par six cents soldats français, quatre cents miliciens du gouvernement

de Québec, cent dix du gouvernement de Montréal, quatre-vingt dix miliciens de Trois-Rivières et cent sauvages Hurons et Algonquins. La mère Marie-de-l'Incarnation dit à ce sujet :—" Nos nouveaux chrétiens sauvages suivent l'armée française avec tous nos jeunes français-canadiens, qui sont très vaillants et qui courent dans les bois comme des sauvages. "

Les troupes étaient accompagnées de M. l'abbé Dubois, aumônier du régiment de Carignan, des pères jésuites Albanel et Raffeix et de M. l'abbé Dollier de Casson, sulpicien. Pendant l'absence de cette petite armée, Monseigneur de Laval, selon l'expression des relations, avait tenu, comme autrefois Moïse, " les mains levées vers le ciel et mis tout le monde en prières."

Un mot à la mémoire de celui qui a popularisé le nom qui sert de titre à ce petit article. Lord Elgin, selon moi, est l'homme le plus éminent de tous ceux que l'Angleterre nous a envoyés comme gouverneurs du Canada ; cette opinion ne diminue en rien la réputation d'autres représentants, chez nous, de la Couronne britannique ; elle laisse à plusieurs d'entre eux, nommément à Lord Dufferin et au Marquis de Lorne, une belle page dans notre histoire et un bon souvenir dans nos cœurs : la reconnaissance doit être une vertu des peuples comme des individus. Lord Elgin était une nature d'élite ; mais en dehors des hautes facultés de

l'esprit et du cœur qui le distinguaient à un si grand degré, il avait, pour nous Canadiens-Français, le mérite de n'avoir point oublié son origine franco-Normande ni les liens qui attachaient autrefois la France à l'Ecosse sa patrie. A son départ du Canada, il envoyait, à un de nos hommes publics qu'il avait particulièrement affectionné, un cadeau pris à la garniture de sa table hospitalière, présent qu'un charmant billet de sa main disait : " offert par un cœur français battant dans une poitrine écossaise."

Jamais on ne connaîtra assez les épisodes qui constituent l'histoire de nos temps héroïques. Comme catholiques nous disons avec l'Eglise : " Nous sommes les enfants des saints." Comme Canadiens Français nous pouvons dire :—Nous sommes les descendants de héros chrétiens.

Nos pères, selon la foi, s'appelaient Biard, Masse, LeCaron, Viel, Duplessis, Jogues, de Saint-Sauveur, Brébeuf, Lalement, Garnier, de Nouë, Vignal, Lemaistre, DesMaizerets, de Charny, et de tant d'autres noms de saints religieux et de saints prêtres qui ont fécondé de leurs sueurs, plusieurs de leur sang, cette partie qui nous a vu naître du champ de la famille chrétienne.

Nos pères selon la nature, étaient, comme les paysans vendéens et bretons, catholiques, agricul-

teurs et soldats, ils se nommaient, Boucher, Leneuf, Juchereau, Couillard, Champagne, Trudeau, Fontaine, Gagnon et de tous les noms que portent encore ceux de notre génération. Et nous sommes tous tellement alliés entre nous que nous formons une seule grande famille canadienne-française.

Tous étaient venus, d'abord et en première intention, pour étendre le royaume de Jésus-Christ par la conversion des sauvages, puis pour planter, à côté de la croix qui a sauvé le monde, le drapeau blanc fleurdelisé, symbole d'honneur et de vaillance. Ils étaient venus avec les beaux chants liturgiques latins de l'Eglise, la gaieté et le beau parler français, pour donner au nouveau monde avec le spectacle d'une foi vive et agissante, l'exemple du courage et du dévouement dans les épreuves et de l'aimable commerce de mœurs domestiques douces et policées.

Pour bien comprendre ce qui a soutenu les premiers canadiens, au milieu des misères, des fatigues et des dangers d'une situation tout à fait exceptionnelle, il faut relire les écrits qui nous ont transmis ces paroles, dans lesquelles nos ancêtres répandaient leur âme.

De Normanville, quelques jours avant de tomber entre les mains des Iroquois, disait :—" Il est probable qu'étant tous les jours exposé, je pourrai être pris par des Iroquois ; mais j'espère que

Dieu me fera la grâce de souffrir constamment leurs feux et que j'aurai le bonheur de baptiser quelques enfants moribonds et même quelques adultes que j'instruirai dans leur pays avant ma mort.

Hertel, prisonnier des Iroquois, écrivait au père Lemoine : " Je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre mère bien affligée, vous savez l'amour qu'elle a pour moi. Je vous prie de bénir la main qui vous écrit, et qui a un doigt brûlé dans un calumet, pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé. "

Lambert Closse disait :—" Je ne suis venu ici qu'afin d'y mourir pour Dieu, en le servant dans la profession des armes. "

Après cela on n'admire que plus, mais on s'étonne moins de l'héroïsme de nos ancêtres, et cet héroïsme de nos missionnaires et des laïques triomphait de la nature sauvage. Les Iroquois même, au sein des guerres incessantes qu'ils menaient aux Français, admiraient nos missionnaires et nos ancêtres. Garacontié, un des hommes les plus éminents de la confédération iroquoise et son plus grand orateur, venu à Québec, en 1665, pour traiter de l'échange de prisonniers, fit à M. de Tracy une harangue dans laquelle il exprimait son admiration pour les français, qu'il

avait si souvent combattus. Il terminait son discours avec un éclat magnifique, par une évocation digne de figurer parmi les plus beaux morceaux d'éloquence de la littérature universelle. S'adressant au Père Lemoine, que les sauvages nommaient Ondessonk, mort tout récemment :

" Ondessonk, s'écria-t-il, m'entends-tu des pays des morts où tu as passé si vite. C'est toi qui as porté tant de fois ta tête sur les échafauds des Agnieronnons, c'est toi qui as été courageusement jusque dans leur feux, en arracher tant de Français ; c'est toi qui as mené la paix et la tranquillité partout où tu passais et qui as fait des fidèles partout où tu demeurais. Nous t'avons vu sur nos nattes de conseil décider de la paix et de la guerre ; nos cabanes se sont trouvées trop petites quand tu y es entré, et nos villages même étaient trop étroits quand tu t'y trouvais, tant la foule du peuple que tu y attirais par tes paroles était grande. Mais je trouble ton repos par ces discours importuns ; tu nous as si souvent enseigné que cette vie de misère était suivie d'une vie éternellement bienheureuse, puisse donc que tu la possèdes à présent, quel sujet avons-nous de te regretter ? Mais nous te pleurons parce qu'en te perdant nous avons perdu notre père et notre protecteur. Nous nous consolerons parce que tu continues de l'être dans le ciel et que tu as trouvé dans ce séjour de repos, la joie infinie dont tu nous as tant parlé."

Quel charme et quel profit, pour l'âme, le cœur et l'intelligence, ne trouve-t-on pas dans la lecture de nos vieilles annales ? Les étrangers les moins sympathiques à nos croyances, et nos affections en sont touchés ; elles ont inspirés plusieurs des plus belles pages des écrivains du pays de Longfellow et de Cooper. C'est en se pénétrant de la poésie de nos mœurs, en s'incorporant pour ainsi dire notre foi et nos croyances, que le plus grand des poëtes américains a conquis la place que personne ne lui dispute. Sans *Evangéline*, car je ne sépare pas notre cause et nos traditions de celles de nos frères Acadiens, dont une notable partie nous est incorporée et que tous nous comptons comme nôtres, sans *Evangéline*, Longfellow aurait des rivaux. Qu'il a dû souvent bénir la pensée qui l'a, cette fois, fait presque catholique et français d'Amérique !

On devrait imprimer un livre, pour les écoles et pour nos familles, formé d'extraits des relations des Jésuites, des lettres de la mère Marie de l'Incarnation et d'autres lignes de nos premières annales : ce serait, après le cathéchisme et les enseignements du clergé, un des meilleurs moyens de nous conserver ce que nous ont fait nos aïeux.

N'oublions jamais notre noble origine. Arrière et loin de nous l'apostasie qui damne et la négation qui annéantit les peuples. C'est la Foi Catholique, c'est l'honneur Français qui nous ont donné l'existence comme groupe distinct de la famille

canadienne et américaine: faisons profession publique de ces saintes et excellentes choses dans la langue qu'ont parlé nos glorieux ancêtres. Que nos enfants apprennent de nous, de leur mères surtout, l'ange tutélaire du foyer domestique, ces traditions si belles, afin qu'à leur tour, dans la même langue, ils les redisent à nos petits-enfants.

J. C. TACHÉ,

Ottawa, octobre 1883.

OCTAVE CRÉMAZIE

(Suite.)

—

Crémazie fut profondément blessé de l'indifférence avec laquelle fut accueilli son chef-d'œuvre. * Il y avait mis toute son âme et tout son talent. Son sens littéraire lui disait qu'il avait touché à la grande inspiration. Et cependant, de ce cri sublime il ne lui revenait aucun écho. Rien ne lui indiquait qu'il avait fait vibrer les cœurs. On conçoit la déception qu'il éprouva, déception constatée par l'extrait de sa correspondance que nous avons cité plus haut. " Il faut bien le dire ", lisons-nous dans la même lettre, " dans notre pays on n'a pas le goût très délicat en fait de poésie. Faites rimer un certain nombre de fois *gloire* avec *victoire*, *aïeux* avec *glorieux*, *France* avec *espérance ;* entremêlez ces rimes de quelques mots sonores comme notre *religion*, notre *patrie*, notre *langue*, nos *lois*, le *sang de nos pères ;* faites chauffer le

---

* *Les Morts.*

tout à la flamme du patriotisme, et servez chaud. Tout le monde dira que c'est magnifique." Si ce passage n'était pas une boutade, on pourrait reprocher à l'auteur de rabaisser outre mesure le côté patriotique de son œuvre. Mais on ne doit y voir que l'expression du dépit que fait éprouver au poète la froideur du public pour les productions qui ne relèvent que de la poésie pure. Il voudrait un public éclairé, délicat, capable de saisir les nuances, d'apprécier le fini des détails de comprendre les harmonies secrètes et les beautés intimes. Et il se trouve en présence d'un public novice, peu lettré, à qui il faut de l'éclat, du sonore, des cymbales et des cuivres. C'est pour lui un mécompte. Cette souffrance sera comprise des âmes qui ont le sens esthétique. Avoir un idéal de beauté ou de grandeur, être parvenu à faire passer quelque chose de cet idéal entrevu et ardemment poursuivi, dans une strophe, sur une toile, ou dans une phrase musicale, jeter à la foule la création à peine sortie de l'âme frémissante et émue, et sentir soudain autour de soi une atmosphère de glace et de silence où l'œuvre aimée s'en va mourir, certes, c'est là une douleur réelle, que les poètes et les artistes éprouvent plus d'une fois dans leur carrière.

Ce sentiment d'irritation que nous venons de constater, pousse Crémazie à faire trop bon marché d'une de ses pièces les plus célèbres, *Le Drapeau de Carillon.* Nous le laissons encore parler:

" Si je n'avais pas autre chose pour me recommander comme poète que ce malheureux *Drapeau de Carillon*, il y a longtemps que ma petite réputation serait morte et enterrée aux yeux des littérateurs sérieux." Ce jugement de l'auteur ne doit pas être accepté. Si l'opinion publique, en Canada, a placé trop haut ce poème, lui-même le place trop bas.

Le *Drapeau de Carillon* n'est pas un chef-d'œuvre, mais il doit être compté au nombre de ses meilleures pièces. Le début est magnifique. Qui ne sait par cœur ces beaux vers :

> Pensez-vous quelquefois à ce temps glorieux
> Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
> Nos aïeux défendaient son nom victorieux
> Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
> Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
> Où, sur le drapeau blanc attachant la victoire,
> Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
> Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?
>
> Regrettez-vous ces jours où lâchement vendus
> Par le faible Bourbon qui régnait sur la France,
> Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
> Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
> D'une grande épopée ô triste et dernier chant !
> Où la voix de Lévis retentissait sonore,
> Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
> Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?
>
> Montcalm était tombé, comme tombe un héros,
> Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire, etc.

Il est inutile de citer plus longuement ; comme

l'a dit un critique canadien, "ce poème a volé sur toutes les lèvres." On a lu et relu la légende du vieux soldat de Carillon qui ne peut croire à l'abandon de la France, et va déployer en vain le drapeau qu'il conserve pieusement, jusqu'aux portes de Versailles. On a redit bien souvent son chant de mort, lorsqu'il va s'ensevelir dans son drapeau sur les lieux mêmes illustrés par sa valeur. *Le drapeau de Carillon !* ces quatre mots sont pour nous tout une histoire, tout un poème, tout un passé ! Prononcés au fond du plus pauvre hameau ils excitent l'enthousiasme populaire, et il n'y a pas un Canadien qui ne se sente remué au cœur aux premières notes des couplets si connus qu'on a détachés du poème. Crémazie a eu le bonheur d'attacher son nom à cet héroïque et immortel souvenir. Quand il n'aurait été que le chantre du *Drapeau de Carillon*, il resterait toujours le poète national, celui qui a salué si éloquemment la glorieuse relique de notre épopée militaire :

O noble et vieux drapeau, dans ce grand jour de fête,
Où, marchant avec toi, tout un peuple s'apprête
A célébrer la France, à nos cœurs attendris
Quand tu viens raconter la valeur de nos pères,
Nos regards savent lire en brillants caractères
L'héroïque poème enfermé dans tes plis.

Quand tu passes ainsi comme un rayon de flamme,
Ton aspect vénéré fait briller, dans notre âme,
Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux,
Leurs grands jours de combats, leurs immortels faits d'armes,
Leurs efforts surhumains, leurs malheurs et leurs larmes,
Dans un rêve entrevu, passent devant nos yeux.

O radieux débris d'une grande épopée !
Héroïque bannière au naufrage échappée !
Tu restes sur nos bords comme un témoin vivant
Des glorieux exploits d'une race guerrière ;
Et sur les jours passés répandant la lumière,
Tu viens rendre à son nom un hommage éclatant.

Ces nobles accents touchèrent, cette fois, la fibre nationale. Un cri d'enthousiasme répondit à ces strophes éclatantes et enflammées du plus pur patriotisme.

Plus notre poète avançait dans sa carrière, plus son talent devenait fécond. L'année 1859 fut pour lui une période de grande activité intellectuelle. Il publia coup sur coup plusieurs pièces d'assez longue haleine : *Aux Canadiens-Français*, *Un soldat de l'Empire*, *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Montmorency-Laval en Canada*, *A la mémoire de M. de Fenouillet*, *La Fiancée du marin*, etc. Dans le poème intitulé : *Un soldat de l'empire*, Crémazie donnait libre carrière à son admiration pour la merveilleuse épopée napoléonienne, et à son enthousiasme pour le génie, la gloire et les triomphes du grand empereur. Son *Deux-centième anniversaire de l'arrivée de Mgr de Laval*, était un hommage au dévouement héroïque de nos missionnaires, au zèle, aux vertus et aux travaux apostoliques de l'illustre prélat qui a fondé l'Eglise de Québec. La pièce *A la mémoire de M. de Fenouillet* marquait un

retour à l'inspiration des *Morts*. Il y régnait une mélancolie touchante ; certaines strophes révélaient chez le poète un fond d'amertume et de tristesse intense qui dut surprendre ses lecteurs habituels. Il demandait à son ami défunt le secret des douleurs dont son front avait porté la trace.

Aviez-vous éprouvé la malice des hommes ?
Ou plutôt, trouviez-vous qu'ici-bas nous ne sommes
Qu'un jouet d'un instant dans les mains du malheur ?
Aviez-vous donc appris que l'existence avide,
Hélas ! ne pouvait pas combler l'immense vide,
De ce gouffre sans fond que l'on nomme le cœur ?

Venus bien après vous dans cette sombre arène
Où partout la douleur domine en souveraine,
Nous avons moins vécu, nous avons moins souffert,
Déjà l'illusion à notre espoir ravie,
A fui loin de nos cœurs, et nous trouvons la vie
Plus aride que le désert.

Ce n'est plus un jeu poétique ; l'accent est vrai, il y a là une douleur intime. Quelle est-elle ? L'avenir répondra peut-être.

La Fiancé du marin vaut beaucoup plus par la forme que par le fond. La légende n'a rien de saisissant ni d'original, mais le mouvement est vif et les vers sont harmonieux. Cette pièce est datée du 29 décembre 1859. Quelques jours après seulement, le 1er janvier 1860, le poète publiait la *Guerre d'Italie*. Il y donnait encore carrière à son enthousiasme napoléonien. C'est chez lui un

trait caractéristique. La gloire des armes l'éblouit. Il aime à chanter les exploits des guerriers, et les éclats du clairon sonnant la charge semblent être pour lui une musique divine et inspiratrice. Mais lorsque c'est la France qui descend sur le champ de bataille, lorsque ce sont des aigles qui surmontent les drapeaux des vainqueurs et que c'est un Napoléon qui triomphe, alors son enthousiasme s'exalte, les métaphores éclatantes, les prosopopées hardies, les strophes sonores se pressent sous sa plume. C'est le génie des batailles qui semble lui dicter ses vers. Dans ce genre, la pièce sur la *Guerre d'Italie* est très belle. Le chant des soldats de Desaix nous paraît être surtout d'une conception et d'une exécution heureuses. Le poète vient de célébrer les glor.euses journées de Magenta, de Marignan, de Solferino. Evoquant le passé, il nous fait prêter l'oreille aux voix qui s'élèvent des plaines de Marengo. Ce sont les héros de 1800, morts pour la France et le premier consul, que le fracas des canons a réveillés dans leur tombe, et qui se demandent si la vieille patrie est encore victorieuse. Oui grâce à Dieu ! cent mille voix proclament le nom du vainqueur, et ce nom, c'est celui de Napoléon !

Il vit toujours celui, qu'au pied des Pyramides,
La Mameloucks, fuyant sur leurs chevaux numides
Avaient nommé Sultan de Feu.
La mort n'a pas osé mettre sa main de glace,
Sur cet homme géant dont le regard terrasse
Et que nous pensions être un Dieu.

Seigneur, soyez béni ! Dans nos demeures sombres,
La France a fait entendre au milieu de nos ombres,
L'écho de ses cris triomphants :
Douce mère qui sait, au sein de la victoire,
Faire toujours veiller un rayon de sa gloire
Sur les tombeaux de ses enfants.

La pièçe de *Castelfidardo* est animé du même souffle. Cette fois c'est le poète catholique qui célèbre la valeur de nouveaux croisés, et s'incline sur la tombe des héros tombés au champ d'honneur pour "la vieille et sainte Papauté." Crémazie était un fils dévoué de l'Eglise ; les lâches attentats de la Révolution italienne le pénétraient d'indignation. Il chanta, en vers admirables, la glorieuse défaite des défenseurs du St. Père.

Enveloppant leur mort dans un linceul de gloire,
Ils tombent en léguant leurs grands noms à l'histoire
Comme tombait Roland aux champs de Ronceveaux.
La victoire, en pleurant délaisse leurs banières,
Car la gloire, fidèle à ces âmes guerrières,
Refuse de la suivre et garde leurs tombeaux.

C'est dans cette pièce que se trouve l'apostrophe au dix-neuvième siècle, plus d'une fois citée. Crémazie avait en horreur le matérialisme et l'industrialisme contemporains. On rencontre souvent dans ses œuvres des traits véhéments contre les sectateurs du Veau d'Or. Déjà il s'était écrié, à propos de la guerre d'Italie :

Dans ce siècle d'argent, où même le génie
Vend aussi pour de l'or sa puissance et sa vie,
N'est-ce pas qu'il est bon d'entendre dans les airs
Retentir, comme un chant d'une immense épopée,
Les accents du clairon et ces grands coups d'épée
Qui brillent à nos yeux ainsi que des éclairs ?

Dans *Castelfidardo*, il accentue sa pensée :

O dix-neuvième siècle, époque de merveilles !
Ton génie a créé des forces sans pareilles ;
Tu prends la foudre au ciel et la tiens dans ta main ;
Prompte comme l'éclair, la vapeur condensée,
Emporte dans ses bras une foule pressée,
Et détruit pour jamais la longueur du chemin.

La matière, *ton Dieu*, t'a donné sa puissance,
Les trésors de son sein et toute sa science ;
Les éléments vaincus s'inclinent devant toi ;
Tes marins ont sondé la mer et ses abîmes,
Sous tes pieds dévorants les monts n'ont plus de cîmes,
Et, glorieux, tu dis : l'avenir est à moi.

Et bien ! dans l'avenir, ce qui fera ta gloire,
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire,
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu :
Ce sera la légende immortelle et bénie,
De ces cœurs pleins de foi, qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

Voilà de nobles pensées exprimées dans un noble langage. C'est ainsi que nous comprenons le poète. Il ne doit pas être simplement un ciseleur d'hémistiches, ou un aligneur de diphtongues. Il doit être le héraut de toutes les saintes causes ; le chantre inspiré des joies ou des douleurs, des victoires ou des défaites de l'Eglise et de la Patrie.

Nous avons maintenant étudié presque toute l'œuvre poétique de Crémazie. Nos lecteurs ont pu s'apercevoir que nous nous sommes surtout attaché à faire ressortir les beautés dont elle est parsemée et les qualités qui la distinguent. Nous avons constaté les progrès accomplis, et marqué

les diverses étapes fournies par le poète. Il est temps de faire les réserves, d'indiquer les ombres, de noter les défauts indéniables et les côtés faibles de ce beau talent.

En lisant tout d'une haleine les poésies de Crémazie, on est frappé du retour constant des mêmes formes, des mêmes mouvements, des mêmes expressions. L'auteur du *Drapeau de Carillon*, manque de variété. Sa pensée se coule presque toujours dans les mêmes moules. On lit telle pièce, au milieu du recueil, et il semble que l'on a déjà lu la même chose au commencement. On cherche, on compare, on confronte les passages, et l'on trouve que s'il n'y a pas identité, du moins il y a trop grande ressemblance.

THOMAS CHAPAIS.

(A continuer.)

L'HIVER EN CANADA.

LA RUE ST. JACQUES A MONTRÉAL.

I

UN des phénomènes particuliers de l'Amérique du Nord, phénomène aussi remarquable par l'intensité de ses variations que par l'énergie de ses contrastes, c'est celui des différences climatologiques que présentent, pour un même parallèle, les rivages de ses deux Océans.

Ainsi pendant que les régions nord-est de cet hémisphère septentrional sont soumises à des hivers rigoureux et à des étés torrides, celles des bords du Pacifique, sur le même degré, jouissent, en toute saison, d'une température modérée.

A latitude correspondante, les extrêmes de chaleur et de froid sont pour les bords de l'Atlantique, tandis que les côtes du Pacifique bénéficient des moyennes.

Par exemple l'île de Vancouver, une partie de la Colombie Britannique, l'Orégon, sur le Pacifique, par 58° L. N., ont le climat des côtes occidentales de la Grande-Bretagne, alors que Terreneuve, le Labrador, occupant les mêmes parallèles, et le Bas-Canada situé à 8 ° plus au sud, mais dans l'Atlantique, éprouvent des hivers sibériens. Cela dit en manière d'explication, nous commençons sans autre préambule.

Il n'existe dans l'ancien Canada français que deux saisons, l'hiver et l'été ; le printemps et l'automne ne figurent que pour mémoire au calendrier. Les tièdes journées du printemps d'Europe, pendant lesquelles les fleurs en boutons et les pousses gonflées de sève s'entrouvent dans l'air vermeil, sont remplacées ici par le dégel. Et quel dégel ! Nuit et jour, pendant une quinzaine, les toits, la façade des maisons bavent et pleuvent ; la neige accumulée sur le sol qu'elle détrempe, fond lentement, au milieu de vapeurs pénétrantes, et convertit la terre en une masse boueuse où pataugent bêtes et gens.

Cette épreuve passée, il suffit de quelques soleils à la végétation pour regagner le temps perdu. Du soir à l'aube, dans l'espace de quelques heures, les arbres aux branches nues la veille se couvrent de verdure. Durant la nuit, les bourgeons éclatent, et donnent naissance à des milliers de petites feuilles qui frissonnent de plaisir au souffle du matin.

L'automne n'est d'ordinaire que la fin adoucie d'un été torride. On l'a surnommé l'été indien *(Indian summer)* et c'est justice, car bien qu'il offre une sorte de renouveau des belles journées d'août, il serait tout aussi imprudent de compter sar sa durée, que sur la bonne foi de l'Indien. Au moment où l'on s'y attend le moins, à la fin d'une magnifique journée, la température s'abaisse tout-à-coup, la brise souffle, puis, vers le soir, le ciel se couvre, et si le froid diminue, la neige tombe drue et serrée. C'est la rentrée du roi Hiver dans ses états, rentrée que l'on célèbre et que l'on fête, dans les villes, comme celle d'un souverain au retour d'une campagne.

En prévision de cette solennité, les fourrures, tirées quelques jours auparavant des boîtes et des étuis saupoudrés de camphre, garnis de vétiver ou de feuilles de tabac, reprennent, exposées au grand air, leur formes et la vivacité de leurs couleurs. Dans les cours, sous les remises et les hangars, les *robes*, (1) étendues, les harnais astiqués, sèchent et reluisent au soleil ; les traîneaux réparés, étincellent sous leur fraîche couche de vernis ; les chevaux à l'écurie, hennissent et les sabots noircis, attendent, impatients, l'appel de leurs conducteurs.

Dès que la neige blanchit le sol, de tous côtés,

(1) On nomme *robes*, les fourrures, les peaux et les couvertures qni servent à garnir l'intérieur ou l'extérieur des voitures d'hiver.

les portes cochères ouvertes à deux battants, livrent passage aux voitures et toute la ville se remplit de bruits et de rumeur, du piétinement des attelages, des cris des cochers, du claquement des fouets et du carillon des grelots.

Dix minutes auparavant les rues étaient désertes; il a suffi d'une couche de neige pour donner aussitôt à la ville l'animation d'une journée de grandes courses.—Aussi l'hiver, au Canada, est-il par excellence la saison des fêtes et des plaisirs.

Dans quelques années on viendra des Etats-Unis pour les mois d'hiver à Montréal, de la même façon que les Européens se rendent aujourd'hui à Nice ou à Pau. Pour les tempéraments vigoureux et certains organismes débilités, la neige et les morsures de la bise ont des effets analogue à ceux que les brises de la mer de Provence exercent sur les santés délicates.

A ce point de vue Montréal est déjà et deviendra une station hivernale en vogue, le séjour favori des étrangers.

Rome avait son Forum et sa voie Appienne ; Athènes son Prytané et son Portique ; Sparte son Plataniste ; Paris a ses Champs Elysées, Madrid son Prado ; New-York le *Central Park* ; San Francisco le *Clif House* (1).

---

(1) Hotel de Bains, situé sur une éminence au bord du Pacifique, en face de récifs sur lesquels des troupes de lions de mer prennent leurs ébats.

Montréal, lui, a sa rue Saint-Jacques.—Cette voie située au centre de la ville, en représente le cœur au point de vue physiologique. Là vient aboutir le réseau des rues latérales ; à l'une de ses extrémités s'ouvre la rue Notre-Dame, artère parallèle et rivale.

Pendant l'été, la rue Saint-Jacques reste veuve de sa foule élégante, seuls les forçats de l'industrie et du commerce, les collégiens en vacances, s'aventurent sur l'asphalte brûlé par le soleil. Quant aux habitués du lieu, ils respirent alors le frais sous les ombrages de quelque villa, ou recherchent, en quelque séjour d'eau des bords du golfe Saint-Laurent, Tadousac, Cacouna, l'amertume et les caresses de la vague.

Mais vienne l'hiver, tout change et se transforme : c'est le mouvement et l'animation d'une fête.

Le spectacle de gala de la rue Saint-Jacques, chaque samedi d'hiver, commence à deux heures de l'après-midi pour finir à cinq. Ce jour-là les principales maisons de commerce, les banques, la Bourse, les administrations publiques et grand nombre d'autres établissements ferment leurs bureaux et leurs ateliers pendant l'après-dînée. Tout leur personnel, hauts fonctionnaires, employés et commis, ouvriers et patrons, vêtus, peignés, brossés, coiffés, chaussés et gantés pour la circonstance, la plupart accompagnés de leur femme et de leurs enfants, vient figurer au défilé.

C'est une sorte de Longchamps hebdomadaire, où les élégantes et les *dandies* donnent le ton et fixent les modes de la saison.

II

Rien ne peut donner l'idée de l'éclat et de la splendeur d'une belle journée d'hiver au Canada, surtout au lendemain d'une de ces *bordées* (1) de neige qui jettent sur les toits et sèment sur le sol les grains étincelants de leur poussière diamantée : un clair soleil brille dans la limpidité de l'azur ; l'air froid et sec met des roses sur tous les visages ; un double jet de vapeur révèle chez l'homme et les animaux la combustion intime des tissus ; la neige encore vierge grince sous le pied ; la campagne avec ses blancheurs d'opale et ses reflets nacrés éblouit l'œil ; les arbres, comme incrustés de pierreries, sous leur couche de givre, lancent des étincelles et des gerbes de rayons. Dans la ville, stalactites multiformes, les glaçons, suspendus en grappes, en aiguilles, au rebord des toits, courant en festons, s'enroulant en volutes le long des corniches et des entablements de cristal, répercutent mille feux. La rue Saint-Jacques pendant ces heures si courtes a les rayonnements d'un décor de féérie. C'est alors une foule de piétons et de voitures, un va-et-vient, qui excite et enfièvre.

(1) Terme usité dans le pays pour désigner une épaisse tombée de neige.

Représentez-vous, s'écoulant de chaque côté de la rue, un double courant de promeneurs, dont les trottoirs contiennent à peine les flots. On marche de front, par groupes de trois ou de quatre, lorsqu'on le peut, habituellement par deux, ainsi que dans les rangs d'une procession ou d'un convoi ; souvent à la queue-leu-leu, comme des canards allant à la rivière. Les doublements, les dédoublements et les demi-tours se font sans chocs ni encombre, tant chacun y met de la courtoisie ; c'est à qui cédera le pas à son voisin : ces mouvements exécutés à l'allure que commande l'ordonnateur de la marche officielle, le thermomètre. Là, bien que toutes les dames sourient, mêlées et confondues, chacun reconnait les siens, critique les équipages et analyse les toilettes. Là, tout le monde se connaît et se reconnaît. Sans ce concours d'inspection mutuelle, la promenade perdrait son charme le plus vif : dames et messieurs se sourient et se saluent, mais sans se découvrir, à l'orientale. Enoncer vingt-cinq degrés au-dessous de zéro suffit, pensons-nous, à justifier cet usage.

Les saluts s'échangent suivant la mode américaine, (american fashion,) beaucoup plus concise encore que la manière anglaise : c'est un geste, un mouvement du doigt par-ci, un signe de tête, une inclinaison du corps par-là ; un clignement d'œil à droite, un imperceptible battement de paupière à gauche pendant que le " *How are you ?*" d'un

côté les : "*comment ça va ?*" de l'autre, se croisent et se répondent.

Pour les habitués et les flaneurs des deux sexes, parcourir vingt fois l'espace compris entre le square Victoria et la place Notre-Dame, c'est-à-dire toute la longueur de la rue Saint-Jacques, n'a rien d'extraordinaire. Les personnes en voiture, elles. poussent jusqu'au Palais de Justice, colonnes d'Hercule du turf élégant : au-delà ce sont les faubourgs, la campagne, et toute personne se piquant de savoir vivre, ne voudrait, pour rien au monde, être aperçue dans ces rue suburbaines.

Les stations à la mode qui, comme sur toutes les voies fashionables des capitales, jalonnent cette promenade du *high-life* montréalais, sont enclavées dans les deux rangées de maisons superbes qui bordent la rue. Ces stations consistent en deux ou trois *bar-rooms* et restaurants en vogue où les estomacs épuisés vont fréquemment, ces jours-là, renouveler leur provision de combustible,—en une librairie dont les vitrines remplies de gravures, les ouvrages nouvellement parus, arrêtent les amateurs ; et en nombre d'autres vitrines, où les objets de fantaisie et de luxe abondent.

Ce qui frappe sur ce Corso canadien, c'est l'affluence des promeneurs ; c'est le perpétuel coudoiement de cette marée humaine d'où se dégorgent ces effluves électriques dont chacun de ceux

qui fréquentent les foules, ont ressenti les secousses.

L'allure des individus, la diversité des physionomies, la bizarrerie des costumes de la saison, [car toutes les fourrures se portent ici le poil en dehors, contrairement aux modes russes et scandinaves] ajoutent à la singularité du tableau. Dans les villes du Nouveau-Monde où les lois, autant que les intérêts, fondent et mêlent les mœurs et les races, l'observateur reconnait celles-ci, comme un chimiste la nature des divers métaux.

Au Canada, ces différences sont sensibles et pendant la promenade que chaque samedi d'hiver ramène dans la rue Saint-Jacques, sans appartenir à une société d'anthropologistes quelconque, l'on constatera la persistance de quatre ou cinq types parmi ces milliers d'hybrides, outre les contrefaçons.

Bien que la race française forme les quatre-cinquièmes de la population du Bas-Canada, l'élément anglo-saxon domine à Montréal plus qu'en aucun lieu de la Province.

Dans cette métropole commerciale des sept Provinces confédérées de l'Amérique Britannique du Nord,—le siège du gouvernement est à Ottawa, —se retrouvent les indigènes des trois Royaumes : Anglais, Ecossais, Irlandais. Au milieu d'eux,

l'américain de la Nouvelle-Angleterre, quelques planteurs du Sud, boudant encore Washington, des européens établis ou de passage, des israélites, allemands pour la plupart, des arabes greffés sur le scythe fournissent eux aussi leur couleurs à cette mosaïque ethnographique.

Quelle que soit la mise ou la condition des individus, certains traits combinés avec la démarche, révèlent leur origine.

Une robusticité épanouie, la coloration du visage, une certaine raideur dans le port, la disposition et l'arrangement des cheveux et de la barbe, signalent l'Anglais. Une forte charpente osseuse, la blancheur du teint, la couleur fauve du tissu capillaire et la régularité des traits, disent le Calédonier, l'Ecossais. Apercevez-vous au contraire une face ronde et fleurie, illuminée par deux yeux vifs qus sépare un nez revolté, dont les narines aspirent au ciel, vous avez le Celte insulaire, l'Irlandais. Au pas alerte de cet homme de moyenne taille, de formes bien proportionnées, à ce teint vermeil, et à l'enjouement de la physionomie vous reconnaissez le Canadien-Français. Ce corps de héron, os et nerfs anguleux, à la barbe inculte, ou bizarrement taillée, son allure d'échassier, vous représentent le pur *Yankee*. Quant à ce teint dont la mate blancheur et les yeux brillant d'un éclat métallique, se dissimulent sous

le col d'une ample pelisse, ils vous annoncent le créole ou l'européen, transformé par le climat. (1)

Les femmes, elles, reproduisent en beau les caractères de leur race respective. La transparence rosée de la peau, les cheveux de ce blond qui va du rouge ardent des Vénus du Titien, jusqu'au gris cendré des nymphes de Watteau, en passant par les tons clairs et foncés qui sont au prisme des couleurs ce que les bémols et les dièses sont à la gamme des sons, signalent l'Anglaise et l'Ecossaise. Seulement les yeux de celle-ci conservent dans leur limpidité comme un reflet azuré des lacs de leurs montagnes, tandis que l'iris de celle-là, montre parfois à travers la transparence des humeurs, la teinte gris-verdâtre de la vague. Brunes, ou de ces tons châtain-clair, si riches en nuances, l'Irlandaise et la Canadienne, se reconnaissent à l'expressive mobilité de la physionomie, à l'opulence des formes du corsage, et, par-dessus tout, à la grâce et à la légèreté de leur démarche.

Après l'animation de la rue, ce qui surprend c'est l'originalité des formes de la coiffure, et dans l'air ensoleillé, ce chatoiement de toutes ces pelleteries qui constituent, en Canada, les différentes pièces de la garde-robe d'hiver.

---

(1) A la suite de la guerre de sécession un grand nombre de Sudistes vinrent au Canada. Jefferson Davis, notamment, le chef des confédérés, résida plusieurs années à Montréal.



Un grand nombre arborant des *casques* de forme cylindrique ou pyramidale, ressemblent à des Persans en voyage ; d'autres, adoptant les lignes rectangulaires du bonnet de police, qu'ils portent incliné sur l'oreille, affectent la crânerie d'officiers de hussards. Tel est coiffé du chapska polonais; celui-ci porte un bonnet carré ; celui-là, la toque d'un juge ; quelques-uns le long bonnet du cosaque, ou la barrette des anciens doges, etc., etc.

Un effet singulier, c'est le contraste que chaque coiffure crée entre la physionomie et la condition sociale de son propriétaire, entre être et paraître. Ainsi ce cavalier, pacifique comptable, aura l'aspect farouche d'un hetman de l'Ukraine, un second, modeste commis, les airs d'un margrave ou d'un boyard ; cet autre, long et maigre marguiller de sa paroisse, ressuscite, avec sa barbe blanche, un alchimiste du moyen-âge ; tel notaire a la mine d'un Bulgare, et ce pharmacien rappelle l'émir de Caboul ou le Kan de Bockara. On jurerait les têtes de ce groupe détachées d'un bas-relief assyrien, ces autres d'un style de Memphis. Certains autres avec les bandes qui cerclent leur calotte comme les tours d'un turban, enveloppés de longs ulsters, vous représentent ces vieillards en houppelande fourrée que les maîtres flamands plaçaient dans leurs tableaux.

Sauf l'espèce ou la qualité de la fourrure, la forme du *casque* des dames varie peu. Représen-

tez-vous, poussée sur le chignon, une casquette à la Buridan, ornée sur l'un des côtés, soit d'une plume d'aigle blanc, soit de celle d'un paon, parfois d'un colibri, le plus souvent d'un museau de martre aux yeux d'émail, et vous aurez le modèle de la coiffure du beau sexe. Si la tête a sa parure, les pieds et les mains ont également la leur. Pour celles-ci, les chevreaux, les daims, le chamois, les chiens ont donné leurs peaux souples, ouatées à l'intérieur comme des nids d'oiseaux. Pour ceux-là, les castors, les phoques, les morses prêtent leur épiderme velouté. Les gants de cette dernière espèce, à l'usage des hommes, sont de véritables brassards ; ils couvrent l'avant-bras et montent jusqu'au dessus du coude.

La variété des chaussures n'est pas moins grande ; veau terrestre, vache marine, caribou, orignal, caïman du Mississipi, crocodiles du Nil, chagrin de Tunis, feutre, peluche et draps de tous pays, travaillés en cent façons, par des ouvriers artistes, ont été convertis en brodequins, en bottines, en souliers et en bottes, avec talons garnis de crochets, de grappins, de crampons, rigides ou mobiles.

III

Le moment précis et solennel de cette exhibition, où dans l'étrangeté d'un pêle-mêle pittoresque, apparaissent le luxe des équipages et la richesse des pelleteries, l'heure enfin à laquelle

commence la fête des yeux, c'est vers trois heures, lorsqu'entre le bleu du ciel et la blancheur du sol, flamboient, miroitent ces taches de couleurs vives, rehaussées ou affaiblies par ces jeux comiques que le fourmillement de la foule prolonge ou éteint et ravive.

C'est qu'en effet pour les mantes, les pelisses, les palatines, les pardessus, les *capots*, les gants, les manchons, les capelines, les *casques*, tous les animaux des régions polaires ont fourni leurs robes velues.

Depuis le noir brillant et solide de la toison frisottée des moutons d'Astrakan, les fauves de la loutre, l'ébène de la panthère noire, la couleur grise et lustrée du castor *piqué*, les moires chatoyantes des otaries, les longs poils roux du renard, les mouchetures du lynx, les touffes hérissées de la robe du loup ou du chat sauvage, aux teintes marron de la martre, aux filets blancs du renard argenté, au velours noir de la loutre du Pacifique et du Kamtchatka, aux insaisissables reflets du renard bleu, au duvet soyeux de l'eïder, toutes les nuances du spectroscope, brillent éclatent, et vibrent dans la rue Saint-Jacques. Il y a là un million de piastres qui reluisent au soleil, si l'on y comprend les peaux d'ours blancs ou noirs, de lions, de jaguars, de bisons qui garnissent les voitures.

Un fait regrettable à signaler, c'est l'abdication

de l'ançien costume national, devant les caprices de la mode. Rares sont ceux qui portent encore dans son archaïsme, ce vêtement des premiers colons français. En cherchant, nous en découvrirons quelques-uns émaillant cette bigarrure. Précisément, voici trois jeunes hommes, vêtus de ce costume : tunique courte de droguet marron, bleu foncé ou gris, boutonnant en plastron, avec capuche à l'arrière. Tous trois ont la taille serrée par les triples tours de la ceinture *fléchée* en soie rouge, dont les bouts frangés retombent sur le côté. Les dentelures d'une broderie au collet, des passe-poils sur les coutures et aux poignets relèvent la couleur de l'étoffe. Le mollet fait saillie sur les bas de laine à côtes, retenus au-dessus du genou par les jarretières ; autour de la jambe s'enroulent les lanières des mocassins. Le vêtement est léger, commode et de bon goût, malheureusement accessible à toutes les bourses : d'où son ostracisme. A quelques pas, un groupe d'européens révèlent leur origine par l'instabilité de leur équilibre sur un sol où ils ne s'avancent qu'à pas comptés. Près de nous, quatre ou cinq *habitants* dont deux vieillards coiffés de la *tuque* bariolée, les autres du *casque* en peau de rat musqué. Enveloppés de leurs capots d'étoffe du pays, chaussés de souliers en peau de bœuf, gantés de mitasses, ils se poussent du coude et sourient d'un air narquois en se montrant de l'œil toutes ces élégances frileuses.

Ce passant qui vous heurte et dont la pelisse

ne laisse voir qu'un tour blanc sous le menton et des bas violets émergeants de souliers à boucles d'argent, c'est l'Evêque anglican ; son compagnon au carrick noir à quintuple collet, un prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice. Echelonnés de distance en distance, debout au milieu de la rue, dominant la foule, des *policemen*, dont l'importante stature s'augmente encore de la hauteur de leur bonnet en peau de phoque et de l'épaisseur des talons de leurs bottes d'ordonnance. On les croirait gelés sur place, si par moment ils n'agitaient leur *club*, afin de modérer l'ardeur des attelages, ou n'aidaient les dames à traverser la chaussée. Là, une bande de *sauvagesses*, Huronnes ou Iroquoises, à la jupe courte, soutachée de passementeries multicolóres, le buste emprisonné dans les plis d'une couverte,—don de la Souveraine Victoria,—le plus communément vermillon, bleu cobalt ou gomme gutte, couvertes dont elles se drapent comme une Andalouse de sa mantille, marchent de leur pas indolent, ravies de montrer aux blanches qui la jalouse, la fine cambrure de leurs pieds d'enfant. On n'aperçoit de leur visage qu'une étroite bande cuivrée où, semblables à deux diamants noirs enchassés dans une plaque d'or bruni, brillent deux yeux doux et profonds.

Il y a quelques années, lorsque les troupes anglaises tenaient garnison au Canada, cette palette vivante s'enrichissait des teintes des divers uniformes. Ainsi, entre la capote gris ardoise

d'un *Rifleman* et la tunique bleu-foncé d'un dragon, éclatait avec une intensité brutale, telle une tache de sang sur la neige, la veste écarlate du *Régulier ;* au dolman à tresses blanches du hussard, s'opposaient les noirs brandebourgs du spencer de l'artilleur ; la tunique vert-clair et le feutre empanaché des *Prince of Wales* contrastaient avec l'échiquier bariolé du *plaid* et de la jupe du Highlander exposant ses jambes nues à l'air, et portant fièrement son toquet à plume d'aigle. Soudain, des sons stridents éclatent ; les traîneaux se rangent en files sur les côtés de la rue ; une sorte de remou se produit dans le flot de promeneurs. Qu'est-ce donc ? Une compagnie de volontaires qui, fifres en tête, s'en va maneuvrer en raquettes au milieu des champs couverts d'une couche de neige de cinq pieds d'épaisseur.

Un instant interrompue, la promenade reprend ; tout à coup arrive une nouvelle lame. Qu'est-ce encore ? Le défilé des membres de deux clubs de raquettes rivaux, qui courent se disputer aux environs le prix d'une course de six à huit milles. Chaque membre comme un jockey celles de son écurie, porte les couleurs de son chef : culottes courtes, jaquette de flanelle à capuchon, casquette bicolore, et raquettes croisées sur le dos.

Pendant cette promenade et sous une température de 25° à 28° au-dessous de zéro, les nez rougissent, les joues se marbrent, les favoris s'ar-

gentent, des cristaux diamantent barbe et moustaches sur lesquelles l'expiration pulmonaire se dépose en menues stalactites. De temps à autre, un fuseau, prisme ou globe de glace, un peu de neige cédant à la chaleur solaire, se détache d'un toit ou de l'encorbellement d'un étage et tombe sur quelque promeneur ; car les indigènes, habitués au grincement prémonitoire de ces avalanches se garent de leur chute en serrant les maisons. Les étrangers s'empressent au contraire de gagner le large,—infaillible moyen de recevoir le météore. On est quitte alors pour faire contre mauvaise fortune contre bon cœur, et se secouer comme un chien mouillé.

Souvent un attelage éclaboussé s'emporte et ajoute une pointe d'émotion aux scènes comiques que provoquent les glissades et les chutes, suite de ces incidents.

IV

Si pour les besoins de la description nous assimilons les trottoirs de la rue Saint-Jacques aux gradins d'un amphithéâtre, nous complètons notre comparaison en disant que la chaussée en figure l'arène.—Dans cette enceinte, toutes les formes de véhicules et de voitures imaginables passent et se croisent, tantôt au petit galop d'un attelage savamment dressé, tantôt au trot d'un superbe timonier, où traînés à l'amble par une couple de ponies gros comme des chèvres. De

fringants équipages de six ou de quatre chevaux, alternent avec des *trôiki*, des *tandem* soulevant sur leur passage des tourbillons de neige.

Et comme tout spectacle vit de contrastes, parfois un corbillard traîné par deux chevaux caparaçonnés de deuil, apparaît tout-à-coup, emportant lentement à travers les voitures qui se rangent et la foule immobile, le corps de quelque citadin. Les traîneaux, landaus, l'avant et l'arrière train ainsi que l'intérieur garnis de peaux d'ours glissent sévères et silencieux, comme les gondoles à Venise sur le grand canal. Montés sur des patins mobiles, les dog-carts, les cutters, le breaks, les phaétons, jusqu'à la modeste carriole et au populaire *berlo*, faisant flotter les uns, des peaux de tigres avec fauves fourrures, les autres, sur des robes moins coûteuses un double rang de queues de renards filent rapides, tournent et se précipitent, dans une sorte de confusion et de désordre. dont un cocher habile profite pour montrer son coup d'œil et son adresse.

Des cavaliers, quelquefois trois ou quatres amazones, font piaffer et se cabrer leur montures, agacées par ce tohu-bohu.

Les chevaux exhibent, eux aussi leur toilette d'hiver. Sous le harnais de cuir fauve, ou sous le glacé du vernis de colliers, de traits, de têtières étoilés d'or ou semés de clous d'argent, les nobles

bêtes, fières de leur ajustement, s'agitent et hennissent pour attirer les regards.

La sellette porte sa housse en fourrure bordée de dentelures de drap de couleur, de rosettes fixées aux œillères ; des faveurs et souvent des tresses enrubannées partagent la crinière. Les martingales, les *doûgi* garnis de grelots, les timbres de métal, les clochettes d'argent disposés en lyres ou suspendues à des clochetons d'acier, et assorties de manière à ce que la tonalité de chacune joue sa partie dans une sorte de carillon, jettent leur notes claires dans cette rumeur sourde, sur laquelle leurs *tin-tin* se détachent, comme d'une basse d'accompagnement, les variations d'un air.

Au-dessus des oreilles des chevaux s'élèvent des pompons ou des aigrettes, tandis que sous la ganache se balance un appendice en crin, de couleur pareille à celle des rosettes. Les grooms, les valets de pied, haut perchés sur leurs sièges, et haut assoupis dans leurs pèlerines de lynx, semblent se faire voiturer par leur maître. Les cochers confortablement emmitouflés, conduisent dans une correction d'attitude digne d'un hippodrome, et font honneur à l'équipage.

De deux à cinq heures, tout ce monde, flâneurs et passants, piétons et cavaliers, hommes et femmes, délivrés de tout souci, ne pensent qu'au plaisir de voir, à la joie d'être vus, chacun glanant

quelque racontar au passage, car la rue Saint-Jacques devient, le samedi, la foire aux nouvelles et la Bourse des petits scandales.

Peu-à-peu, la foule s'éclaircit, les voitures disparaissent ; et, dès que les rues s'éclairent et que pointent au ciel les premières étoiles, chacun rentre chez soi, la tête libre, l'estomac dispos et le corps trempé par l'air revigorant de cette promenade.

Aussi avec quelles délices, après avoir secoué la neige du dehors et dépouillé ses fourrures, l'on respire la tiède atmosphère de l'appartement au seuil duquel les babies saluent votre retour de cris joyeux.

Quelques instants plus tard, madame et monsieur, en pantouffes, dans l'intimité du tête-à-tête, savourent à petites gorgées la tasse de thé chaud et dévorent des pyramides de *toasts.*

La table desservie, on cause à mi-voix, l'on échange quelques confidences ; puis, tandis que monsieur lit les dernières dépêches dans le journal du soir, madame va se mettre au lit, où elle combine, avant de s'endormir, les détails de la toilette qui devra faire sensation au prochain samedi de la rue Saint-Jacques.

A. ACHINTRE.

LA MARINGOUINE (*).

A jamais réputé le plus grand des guerriers,
Ma tête se courbant sous le faix des lauriers,
Et dans l'enivrement même de la victoire,
Je viens ici chanter mes exploits et ma gloire ;
Je viens avec transport redire ces combats,
Où réduit à moi seul, sans armes, sans soldats,
Je vainquis, j'écrasai, ces ennemis terribles
Que leur nombre infini semblait rendre invincibles.
Combien de combattants, en ces jours, sous mes coups,
Ressentirent le poids de mon juste courroux !
A combien de guerriers à la démarche altière,
Je fis courber le front et mordre la poussière !
Ceux-là seuls furent saufs, qui, de peur affolés.
S'étaient loin du combat au plus vite envolés.

Tel l'on voit, étonné, dans un désert sauvage,
Un lion orgueilleux qu'excite son courage,
Choisir les animaux, les plus grands, les plus forts,
Attaquer sans détours et vaincre sans efforts ;
Immoler par milliers, sous sa griffe puissante,
Pour apaiser sa faim sans cesse renaissante
Tigres, orangs-outangs, léopards et babouins ;
Tel, j'extermine ici les nombreux maringouins.
Mon indomptable ardeur n'admet pas de limite :
En tout temps, en tout lieu, je suis à leur poursuite.

(*) Trouvé parmi divers manuscrits d'un homme éminent dans notre monde des Lettres. Ecrit il y a près de vingt ans au Séminaire de Ste. Anne et publié aujourd'hui comme curiosité littéraire.

Toujours, je suis vaillant, toujours je suis héros.
Je combats même encor dans les bras du repos.
Et plus d'un maringouin, avec trop d'impudence.
Par son bourdonnement, m'annonçant sa présence,
Fut la nuit sans pitié, mis au nombre des morts
Et porta chez Pluton la peine de ses torts—
En classe, au réfectoire, à la butte, à l'étude,
Constamment, j'amoindris leur grande multitude.
Tout récemment encore, c'était avant-hier,
(De ce trait de valeur, je me sens encore fier,)
Ces infâmes voulaient de mon sang se repaître,
Les voir, les attaquer, les faire disparaître,
Pour ma prouesse, fut l'affaire d'un instant,
J'en vis se montrer mille et j'en vainquis autant.

Mais viendrai-je de plus rappeler la mémoire
De ces combats fameux où j'acquis tant de gloire ?
L'on m'égale à César, au grand Napoléon,
Dont jamais conquérant n'atteignit le renom !
Jeudi, jour de congé, que, suivant l'habitude,
Nous nous dédommagions par le jeu de l'étude,
Après quelques instants, m'étant bien amusé,
Je reposai mon corps de fatigue épuisé,
Et m'en allai goûter sous un arbre l'ombrage
Que répandait alors son verdoyant feuillage.
Mais mille maringouins, aussitôt m'obsédant,
Ne voulurent de paix me laisser uu instant,
Et du dard aigu dont les arma la nature,
Me firent éprouver la cruelle morsure.
Mais bientôt par mon bras ils furent terrassés,
Et, baignés de leur sang, sur le sol, renversés,
Je voulais à jamais anéantir la race,
Afin que l'avenir n'en connût point la trace.
Tel tombe en quantité le poil sous mon rasoir,
Lorsque le samedi, je me rase au dortoir,
Et sur eux j'assouvis ma colère, ma rage,
Jusqu'à ce qu'enfin, las, je cessai le carnage.

Soudain ! ne suis-je point abusé par mes yeux ?
Je vois un maringouin, au front audacieux
Et le vol assuré, qui contre moi s'avance
Et veut avec la mienne essayer sa vaillance.
Je méprise un rival d'une telle grandeur
Et qui n'a pas vraiment un gramme en pesanteur.
J'allais avec dédain l'appeler téméraire ;
Lorsqu'en lui je sentis bientôt un adversaire
Digne de mes hauts faits, digne de ma valeur !
La lutte a commencé. Chacun avec ardeur
Tâche de triompher de son antagoniste.
Chacun et pare et frappe, et recule et résiste.
Sous nos pas, la poussière, en épais tourbillons,
S'élève, comme sous les pas des bataillons !
Et les cailloux heurtés font jaillir l'étincelle.
Aucun des deux encor ne plie ou ne chancelle.
Je suis moins fort que lui, mais je suis plus adroit,
Je réprime ma fougue et garde mon sang-froid.
Au contraire, il se laisse emporter par sa rage
Et ne peut résister à son fatal courage,
Et, pour percer mon sein, ses coups mal dirigés,
Avec beaucoup de force en vain sont déchargés !
Calme, muet, j'attends le moment favorable
Qu'il ralentisse enfin sa vigueur redoutable,
Les éclairs sont moins prompts, il présente son flanc,
Je lui porte un fort coup et fais jaillir son sang !
C'en est fait, il chancelle ; il palpite, et soupire,
Il tombe enfin aux pieds du vainqueur. Il expire.

A. R.

LA TOUR MYSTÉRIEUSE. *

NOUVELLE CANADIENNE.

ÊTES-vous jamais allé jusqu'au Fort des prêtres, à la Montagne ? Vous êtes-vous enfoncé quelquefois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges ? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pitoresques, les vallées qui s'étendent dorées et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes, vous n'êtes pas sans avoir vu comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la Montagne. Eh bien cette tache qui de loin vous semble si petite, c'est une

---

* Nous publions cette nouvelle écrite en 1842. Bien qu'elle porte le cachet de la jeunesse de l'auteur, à l'époque où elle fut écrite, elle n'est pas sans intérêt.

LA DIRECTION.

tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connait la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

I

L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin. Le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécrable Bélisle. (†) La terre était couverte de mille

† *Extrait du réquisitoire du procureur du roi.*

Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Bélisle soit déclaré duement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteaux, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups do bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison ; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reinsrompus vif sur un échafaud qui, pour cet effet sera dress, en la place du marché de cette ville, à midi ; ensuite sur une roue-la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jonrs, le dit Jean Bapé tiste Goyer dit Bélisle préalablement appliqué à la question ordi· naire et extraordinaire ; ce fait, son corps mort, porté par l'exécu· teur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme, les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Bélisle acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendra sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation préalablement pris la somme de trois cent livres d'amende, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé,) FOUCHER.

fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétait mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. 'Le zéphir doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la Montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà rasait la cîme des hauts chênes. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui ronflait dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la Montagne, sans guide ni

sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais anxieusement le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son fêlé vibra,en ce moment, à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement les pas d'un homme ; j'allais être sauvé, mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion : et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air, qui s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette fêlée.

II

LA TOUR.

J'errais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque rafale de vent, je croyais le voir s'écraser sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle

position, qu'un éclair prolongé me montra à découvert une espèce de petite tour, à quelques dizaines de pas et que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là, si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassis brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient le plancher. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture, avec furie ; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait dans la tour. Epuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'emparait de mes sens, malgré moi ; et je succombai plutôt à l'excès de mon abattement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis quelque chose de froid me passer sur le visage et une main me glisser sur le corps :...... je frémis, un frisson mortel me

circula par tous les membres, mes cheveux se dressèrent sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil.... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire..Etait-ce quelqu'esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour m'effrayer ? Etait-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché ? Etait-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps ? Toutes ces suppositions étaient possibles. Etait-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie. Toujours est-il, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous avez jamais senti les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embrâser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue de sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment ? Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit où je me trouvais, moi, seul, au milieu de la nuit!.. Peut-être était-ce quelqu'assassin qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense!.. mais mon chien était là, à

mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eût été quelqu'être malfaisant, l'eut-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ?.. Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je m'aperçus que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore, mais rares. Le tonnerre s'éloignait toujours rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur.

III

LA RENCONTRE.

Quand la pluie eut entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant avec horreur. J'y avais vu du sang.. une main !.. Je marchais d'un pas rapide sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre qui se détachait sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sus les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête, croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'atteindre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir.. Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit : elle me poursuivait partout, et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois ; tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la Montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où j'eus pu trouver l'hospitalité, un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étreignait de ses pointes aigues. Mes regards se plongeaient inquiets dans de longues avenues obscures, et rien ne frappait ma vue, et je mourrais de faim, et cette main.. et ce sang.

Il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir causé sensation dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée, quand je crus voir au loin, derrière un taillis, comme un objet bleuâtre qui se détachait sur le fond blanc d'un roc aride. Je me hâte, j'arrive. Imaginez ma joie, c'est une cabane !.... Mais ma surprise fut cruelle quand je vis un homme au regard farouche, à la taille haute, aux épaules larges et dont les muscles se dessinaient avec force, qui me dit avec aigreur qu'il n'avait rien pour moi, et que sa maison ne pouvait servir d'abri à qui que ce fut. J'eus peur de cet homme. Il était assis sur un tronc d'arbre, et essuyait une hache qui paraissait avoir été rougie par du sang et qu'il cacha, avec un singulier geste de mécontentement, sous des branches qui étaient à ses pieds.

—Si vous ne pouvez me donner un morceau de pain, lui dis-je, dirigez-moi du moins vers la plus prochaine habitation ; je me suis égaré, et j'ai passé la nuit dans la montagne.

—Vous, vous avez couché dans la montagne, au milieu du bois, fit-il avec un sourire forcé.

—Oui, et je suis bien épuisé, et je n'ai pu reposer, l'orage et puis....

—Où avez-vous couché par un temps pareil ?

—Je me suis mis à couvert dans une espèce de petite tour ; mais je promets bien de n'y plus passer une autre nuit ; du sang....une main..

—Comment, dit-il en contractant ses lèvres avec une espèce de frémissement qu'il s'efforçait de cacher, vous y avez vu une main ? Et était-ce une main d'homme ?

Avez-vous vu quelqu'un ? avez-vous entendu marcher hors de la tour ?

—Non, je n'ai rien vu, rien entendu ; seulement il m'a semblé que ce devait être une main. Mais ce pouvait bien être un effet de la peur qui influait furieusement sur mon moral, dans une si étrange position.

Ma réponse parut lui faire plaisir.

—Vous êtes jeune, et sans doute la crainte, l'imagination, les revenants....

Et il s'arrêta, comme pour voir si dans mes traits, ma contenance, il ne découvrirait pas quelles étaient mes pensées.

—N'avez-vous pas entendu, continua-t-il, un bruit sourd qui sortait de la cave, une espèce de frémissement ? Du sang était-il encore là ? En avez-vous vu, dites-moi, du sang, en avez-vous vu ? —Et l'expression de son visage, en appuyant sur ces derniers mots, avait quelque chose de si atroce, que je reculai d'un pas.

—Oui, sur le mur, sur le panneau, quelques gouttes, mais rares, mais effacées par le temps..

—Et savez-vous quelle est la cause de ce sang que vous avez vu ? Connaissez-vous quelques particularités sur le crime qui a été commis là, à la petite tour ? Qu'en dit-on à la ville ? Qui soupçonne-t-on de ce forfait ?

Et comme je lui assurai que je n'en savais rien.

—Je vous crois gentilhomme, dit-il, puis-je compter sur votre parole ?

Je lui jurai de ne rien dire de ce qu'il lui plairait de me raconter.

—Puisque vous me promettez de tenir le secret,

je vais vous dévoiler un crime horrible, atroce, tel que la barbarie en présente rarement dans les pages ensanglantées de l'histoire. Mais avant tout, encore une fois, jurez de n'en jamais rien dire.

Et il courut à sa cabane et en rapporta un petit objet qu'il garda dans sa main. Puis il fit le récit suivant :

IV

JALOUSIE.

" C'était le quatre de mars, juste dix-neuf mois après la mort de son père et de sa mère.

" Le timbre du cadran venait de sonner six heures et demie. Les prières de la neuvaine étaient finies depuis longtemps ; les longues files de fidèles s'étaient écoulées silencieuses dans les rues. Léocadie, seule, était restée dans le temple du seigneur. Elle s'était humiliée aux pieds du prêtre pour lui faire l'aveu de ses fautes. Un jeune homme, grand, bien fait, de vingt-cinq ans environ, entra dans l'église. C'était d'ordinaire l'heure à laquelle il s'y rendait, non pas tant pour prier Dieu, que pour jouir du spectacle, vraiment grand, que présente un temple à la tombée de la nuit. Une lampe brûlait immobile devant le sanctuaire, et sa lumière vacillante se réflétait, pâle, sur l'autel. Le silence de mort, religieusement solennel qui régnait alors, l'ombre des pil-

liers qui se dessinait sur le fond grisâtre des mûrs, et qui se perdait dans les voûtes, tout, jusqu'à l'écho même de ses pas, avait pour lui un charme, un attrait indéfinissable. C'est là, au milieu des objets qui partout vous présentent l'image d'un Dieu, où votre âme enveloppée d'une essence divine s'élève à la hauteur de son être, et contemple dans son vrai jour les œuvres du créateur ; c'est là que lui, il aimait à rêver à l'amour et à ses brillantes illusions. Longtemps il était resté plongé dans une méditation profonde, quand il en fut tiré par une apparition, dans le haut de l'église : et un instant après, il aperçut une blanche forme qui s'enfonça et disparut derrière l'autel. Il s'avance doucement et distingue une jeune fille à genoux sur le marche-pied de l'autel. C'était Léocadie. Elle était revêtue d'une longue robe de lin, un ruban rose dessinait sa taille svelte et légère. Oh ! qu'elle était belle en ce moment ! On l'eut prise pour un de ces êtres célestes, une de ces créatures immortelles, chantées par les poètes. Sa tête, aux longs cheveux d'ébène, pieusement inclinée vers le tabernacle annonçait que sa prière était finie. Elle se leva gracieusement, d'un pas léger traversa la nef et sortit. Le lendemain, le jeune homme la revit simple et modeste au milieu de ses compagnes ; et il conçut pour elle un amour pur et grand.

“ Dix-sept ans, une figure douce et spirituelle, des manières agréables, une assez jolie fortune,

avaient fait de Léocadie la personne la plus intéressante et le meilleur parti de la Côte des Neiges où elle demeurait avec une vieille tante.

" Il y avait déjà près de trois mois que l'étranger fréquentait la jeune fille, il lui avait fait aveu de sa flamme, de la passion qu'il ressentait pour elle. Et Léocadie était si bonne et si sensible ; elle savait qu'elle le ferait souffrir en lui disant de ne plus revenir ; et elle n'osait lui dire " qu'elle ne " pourrait jamais l'aimer ; que son cœur ne lui " appartenait pas, qu'il était donné à un autre. ." Avec son amour, la jalousie avait germé dans le cœur de l'étranger. Il ne pouvait voir que quelqu'un parlât à Léocadie. Sans cesse obsédée de ses importunités, elle lui déclara un soir qu'elle ne voulait plus le voir. Oh ! comme il en avait coûté à son cœur de faire cette réception à l'étranger. Si elle n'eut consulté qu'elle seule, peut-être ne l'eut-elle pas fait. Mais le devoir l'y obligeait ; c'est au devoir qu'elle obéit.

" Dès que l'étranger eut appris de Léocadie que c'en était fait de ses espérances, qu'il ne la reverrait plus jamais ; dès ce moment il jura de se venger de celle qu'il avait tant aimée, mais qu'en ce moment il voulait sacrifier à sa fureur et à sa jalousie. Il avait juré de tirer une vengeance épouvantable, et il ne songea plus qu'à préparer les moyens de consommer son abominable dessein. Et Léocadie, toujours innocente, toujours

calme au milieu de l'orage qui se formait sur sa tête, ne s'imaginait même pas qu'on put lui vouloir du mal ; tant la haine et la vengence étaient choses étrangères à son âme.

" En partant l'étranger avait revu Léocadie, et il lui avait dit avec un air de froide ironie " regarde " le soleil, comme il est rouge ; il est rouge " comme du feu, comme du sang, oui, comme du " *sang qui doit couler,*" et il l'avait quittée brusquement.

V

VENGEANCE.

" Cependant celui qu'elle aimait, celui que son cœur avait choisi parmi tous les autres, s'était approché de Léocadie. Et lui aussi il lui avait déclaré son amour ; et il était payé du plus tendre retour. Depuis deux lunes, ils s'étaient confié leur tendresse mutuelle, et les nœuds sacrés de l'hymen devait bientôt les unir indissolublement. Deux lunes s'étaient écoulées paisibles, sans qu'ils eussent entendu parier de l'étranger, qui attendait en secret le moment de saisir sa vengeance.

" Par un beau dimanche, après la messe, Léocadie et son amant, partirent ensemble pour aller se promener à la Montagne, et jouir du frais, sous les arbres au feuillage touffu. Ils cheminaient pensifs. Léocadie s'appuyait languissamment sur le

bras de Joseph (c'était le nom de celui qu'elle aimait) ; et tous les deux, les yeux perdus devant eux, gardaient un silence profond, mais qui en disait plus que les discours les plus passionnés ; tant le langage du cœur a d'expression pour deux âmes pures qui sympathisent et s'entendent. Oh ! comme le cœur de Léocadie battait rapide sous le bras de Joseph qui la soutenait. Et lui comme il était heureux quand la jeune fille lui disait avec naïveté, " ah ! si tu savais comme je t'aime. " Et cependant les heures fuyaient nombreuses, et ils n'étaient encore arrivés qu'au pied de la Montagne. Ils mesuraient leurs pas sur le plaisir et le bonheur de marcher ensemble. C'est ainsi qu'ils se rendirent jusqu'à la petite tour ; et quand ils y arrivèrent, Léocadie était fatiguée. Elle voulut s'asseoir sur la verte pelouse, à l'ombre d'un tilleul dont les rameaux étendus formaient comme un réseau qui arrêtait les rayons du soleil. La tièdeur de l'atmosphère tout en énervant les membres, répandait dans les sens, cette molle langueur, ce je ne sais quoi, qui coule avec le sang dans les veines, et donne à tout notre être cette faiblesse délicieuse, qui enchaîne le corps et dilate l'âme. Joseph, penché près de sa fiancé, aspirait l'amour avec le parfum des fleurs. Léocadie, elle, était préoccupée. Ses deux grands yeux erraient, distraits, dans l'espace. Au moindre bruit elle tressaillait. La chute d'une branche, le friselis d'une feuille, lui causait une émotion pénible, dont elle ne pou-

vait s'expliquer la cause. Evidemment il y avait quelque chose qui l'inquiétait, et Joseph ne savait qu'en penser ; il souffrait de la voir en cette état.

— Oh ! mon amie, lui disait-il, qu'as-tu ? Dis moi ce qui cause ton agitation. Craindrais-tu quelque chose quand je suis à tes côtés et que je veille sur ma bien aimée ?

—Mais je n'ai rien ; je ne vois pas où tu prends que je suis agitée.

" Et tout en assurant qu'elle était tranquille, elle jetait, tremblante, la vue de tous côtés.

—Ah ! je vois bien que quelque chose t'occupe, mais tu veux me le cacher ; tu crains de me le dire, je croyais que tu m'aimais plus que cela.

—Eh bien regarde, dit-elle, regarde le soleil ; vois-tu comme il est couvert d'une teinte rougeâtre ; c'est cela qui m'inquiète. Je n'aime pas à voir le soleil rouge, il me fait peur.

—Ah ! folle, laisse cette idée ; c'est un enfantillage ; voyons ne t'en occupe plus.

" Et Léocadie, comme si elle eut eu honte de sa peur, s'était caché le visage dans ses deux mains. En ce moment elle entendit derrière la tour des pas d'hommes, dont le son vibra sur chacune des cordes de son âme. Joseph n'y fit point attention ; et Léocadie sembla ne pas le remarquer, pour ne

lui causer aucune inquiétude. Cependant, comme s'il y eut eu quelque chose qui s'agitait là, dans son âme, dans son âme agitée d'un pressentiment, elle se retourna vers Joseph.

—Viens, lui dit-elle, je veux partir d'ici. Viens-t-en.—Et elle voulait l'entraîner avec elle.

—Avant de partir entrons du moins un instant dans la tour, avait répondu Joseph.

" Comme il mettait le pied sur le seuil de la porte, un nuage passa sur le disque du soleil ; et une ombre, une ombre de mort se répandit sur le visage de Joseph. A cette vue, Léocadie tressaillit, et une larme coula brillante sur sa joue. Joseph sourit et se penchant vers la jeune fille, il lui donna un baiser. Au même instant, et comme si ce baiser eut été le signal d'un crime, un homme se précipite sur les deux amants. Léocadie a reconnu l'étranger. Un couteau brille à sa main. Elle se rappelle le soleil de sang, jette un cri, pâlit, et tombe sans vie, aux pieds de l'assassin qui l'a frappée au cœur. Joseph s'est élancé sur lui. Il était sans arme, mais il veut venger Léocadie, ou bien expirer avec elle, avec elle qu'il aime plus que la vie. Une lutte s'engage, l'étranger enlève Joseph dans ses bras nerveux, et le terrasse sous lui. Un genou sur sa poitrine, il le saisit à la gorge. Le malheureux fait de vains efforts pour se dégager des serres de fer qui l'étranglent. Ses yeux roulent

convulsivement dans leur orbite, ses nerfs se raidissent, tous ses membres se tordent affreusement. L'assassin ne lâche prise, qu'après que le râle creux de la mort l'eut assuré que sa vengeance était accomplie."..........................

VI

DERNIÈRES RELIQUES.

—Approchez, ajouta l'homme en ouvrant un loquet qu'il tenait à la main : voici des cheveux de Léocadie. Elle portait ceci à son cou, et ce que vous voyez au revers est de la main de Joseph.

On lisait une acrostiche au bas d'une miniature de Léocadie—Eh ! bien, ajouta l'homme avec un air calme et un ton solennel, vous avez entendu : Rappelez-vous votre promesse !

....

Je m'éloignai rapidement de cet individu.

G. DE B.

TABLE DES MATIÈRES

—1883—

DEUXIÈME VOLUME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

